

ABRÉGÉ

de BÉARN



FLORIAN MOYEN-PÉHAU



ABRÉGÉ

de BÉARN

FLORIAN MOYEN-PÉHAU

ABRÉGÉ

de BÉARN

2023

*Au temps qui passe,
qui aide à interroger, comprendre, rencontrer.*

*À ma famille, mes amis et ma moitié,
tous ceux qui ont su,
par leur bienveillance et leur différence,
éveiller ma curiosité.*

Chêne dessiné à la main : Alexander Stepanets / Alamy Banque D'Images

Conception de la couverture et mise en page par l'auteur

© le_bearnais_curieux

℥ Capbourrut

Tous droits réservés pour tous pays

© Pax et Honor, 64000 Pau

ISBN : 979-10-415-2632-1

Dépôt légal : octobre 2023

Aban-dise

Avant-propos



Biban !

Le Béarn est vivant. Plus de deux siècles de disparition institutionnelle, supplanté par le département, embarqué dans l'universalisme républicain et submergé par la globalisation ; il est là, impalpable mais omniprésent. Comme un témoin familial, le Béarn accompagne le quotidien de cette terre et de ses habitants, dans les noms de lieux, de produits, d'entreprises, de collectivités, dans les images de son blason. Il est le marqueur d'une identité et d'une mémoire communes. Parce qu'un être doit être oublié pour mourir, le Béarn est toujours vivant. Tout ne s'est pas arrêté un soir de 1789 lorsque les députés paloïs acceptent de sacrifier les sacrosaints fors, comme tout ne débute pas en 1347 au coup d'éclat de Fébus. Le Béarn est une affaire de constance, la rencontre de l'humanité avec une terre, une combinaison mouvante de plusieurs millénaires.

Désuet, ringard, mourant, pourtant il ne passionne pas vraiment lorsqu'on commence à se poser des questions sur son environnement ; pour un garçon de dix ans, le Béarn est un concept bien obscur, même quand on grandit entre Pau et Lescar. Papi et mamie de Navailles parlent bien cette langue étrange, mais à part un « *Quin te ba ? Ba plaa* », elle reste bien étrangère. Au collège, on apprend tout de l'Égypte ancienne, de la Rome antique et des rois de France, mais rien sur le Béarn, sûrement qu'il n'en vaut pas la peine. C'est l'âge où la différence n'intéresse pas, il faut entrer dans un moule et ne pas en sortir. Plus tard, on grandit, on sort de son cocon et de ses habitudes, on se rend compte que la différence n'est pas une si mauvaise chose ; on voyage, on explore, repoussant d'autant nos horizons, certains parlent avec un autre accent ou une autre langue, ils ont d'autres origines et d'autres manières de penser. Finalement, la différence c'est le piment dans la garbure et même une petite pointe peut tout changer. En s'éloignant, le jeune adulte s'interroge sur ses origines, il n'y avait jamais pensé mais ce Béarn est un pays bien singulier ; la langue de ses grands-parents, les deux vaches sur le drapeau de la mairie, tout ça on ne le retrouve nulle part ailleurs. La révolution Internet est passée par là, désormais il est possible de tout savoir depuis n'importe où, pas besoin d'un manuel scolaire ou d'une encyclopédie en trente volumes. Mais là aussi, le Béarn est bien discret. Heureusement, Internet n'a pas tué le livre et la soif d'apprendre y trouve une source presque inépuisable. D'une biographie sur Henri IV trouvée, par hasard, chez un bouquiniste toulousain, la curiosité s'emballe et les découvertes se multiplient. Le Béarn n'a jamais été gaulois, a été pleinement indépendant et précurseur des États modernes. Il a aussi fait émerger une société particulière et résiliente, mélange d'archaïsme, de ruralité et de solidarité. « Qui touchera l'un touchera l'autre ».

Pierre Tucóo-Chala, Jean-Baptiste Laborde, Simin Palay, Vastin Lespy, Paul Raymond, Raymond Ritter ; le Béarn est riche de ces érudits ayant consacré

leur talent à ce sujet modeste, mais si dense. L'abondance et la qualité de la littérature me permettent d'enrichir et labelliser une dizaine d'articles sur Wikipédia depuis 2016, de quoi faciliter la découverte du sujet à d'autres futurs curieux ; c'est aussi l'opportunité d'en apprendre plus sur les multiples facettes de l'univers béarnais. Passé ce travail, demeure l'envie d'en dire plus et de réaliser un « travail inédit », chose interdite dans l'encyclopédie en ligne. Car à force de lire des dizaines de livres et articles sur la principauté, des intuitions viennent, l'esprit critique s'aiguise et une idée de livre émerge pour retranscrire ce qui fonde l'originalité de ce pays, sa « substantifique moelle ». Pour cela, l'*Abrégé* adopte une démarche encyclopédique par la variété des sujets abordés, car l'ambition n'est pas de réduire le Béarn à sa dimension politique mais d'aborder tous les thèmes susceptibles de mieux le cerner, dans sa culture, sa nature, sa géographie, son économie ou sa sociologie. Le texte suivant est un essai, il n'a pas la valeur d'une recherche scientifique, il s'agit de se servir du travail des érudits actuels et passés pour croiser et valoriser les sources d'information. En tant qu'essai, l'*Abrégé* ne prétend pas à la vérité absolue, ce texte n'est pas un « roman national » mais une hypothèse toujours argumentée.

Pour faire la synthèse d'un sujet global, il faut d'abord un plan ordonné exprimant clairement le cheminement de l'enquête. « Amour de la sagesse », la philosophie est la recherche de la vérité par la raison, c'est donc cet outil qui sera utilisé. Socrate apprend à Platon, puis lui-même à Aristote, logiquement ce dernier n'est pas le moins malin des penseurs grecs. Dans *Éthique à Nicomaque*, il définit en premier les sept « circonstances », distinguant l'acte volontaire, qui peut être encensé ou blâmé, du fait involontaire, pouvant toujours être pardonné ou excusé.

Qui ?

Quoi ?

Où ?

Quand ?

Comment ?

Combien ?

Pourquoi ?

Les sept circonstances d'Aristote permettent par une logique simple et structurée de répondre à une problématique complexe et globale. Elles inspirent les *Five Ws* (*who, what, when, where, why*) du journalisme américain ; en français, le questionnement prend le sigle QQQQCCP et est utilisé dans différents domaines, de la gestion de qualité au *marketing* et plus généralement à

l'enseignement. Par ces sept questions, il est possible d'examiner si oui ou non le Béarn est une construction volontaire qui se distingue d'un simple fait hasardeux, grâce à la rencontre entre une communauté humaine (qui), une organisation (quoi), un lieu (où), un moment (quand), des instruments (comment), des caractéristiques (combien) et des objectifs (pourquoi). *Permè de coèlhe que cau semià*, avant de cueillir il faut semer. Ainsi afin de pouvoir envisager l'avenir en conclusion, la réponse aux sept circonstances constitue un large inventaire des éléments distinctifs du pays, comme autant de graines à semer.

C'est à l'*Abrégé des États* que le titre de l'ouvrage fait référence, une commission restreinte – d'une dizaine de députés – nommée par les États de Béarn dès leur formation en 1391. Elle n'est, d'abord, réunie que dans des situations graves lorsque le pays est menacé d'un danger majeur et imminent ; puis au XVI^e siècle l'*Abrégé* forme un véritable gouvernement sous la direction des tout-puissants *syndics*, deux députés pouvant librement le convoquer pour retranscrire fidèlement la volonté commune. Sous le règne de Catherine de Navarre, en 1489, les attributions de l'*Abrégé* sont décrites : « les députés ainsi nommés jureront devant l'assemblée d'agir justement et saintement à l'honneur et profit de la reine, dame de Béarn, des gens du pays et de la chose publique ». Après les événements de 1620, la prise en main de la principauté par le pouvoir royal français passe par le muselage de l'*Abrégé* ; son activité est nettement amoindrie et la présence de l'intendant imposée. Au siècle suivant, c'est au serviteur du roi de décider si la commission peut se réunir, il choisit aussi ses membres et les questions traitées ; en 1779 un rapporteur exprime au nom du roi : « la promesse que sa majesté a pu faire à la province de Béarn de la maintenir dans ses privilèges n'a jamais eu pour objet de lui donner le droit de s'opposer à sa volonté ».

Si le titre s'inspire de l'*Abrégé des États*, l'essence de l'essai vient de la volonté d'abrégé ce qui fonde la différence du Béarn, pour proposer un contenu accessible par un écrit court et des articles indépendants ; un texte capable de dresser un portrait, certes subjectif, mais fidèle à sa personnalité. Le but n'est pas de déclamer à quel point ce pays vaut mieux qu'un autre mais d'identifier ce qui le distingue et expliquer sa permanence dans le temps. Par cette démarche, il s'agit d'éclairer les fondations du Béarn, les racines de ce chêne millénaire. *Que bam !*

F. M. P.

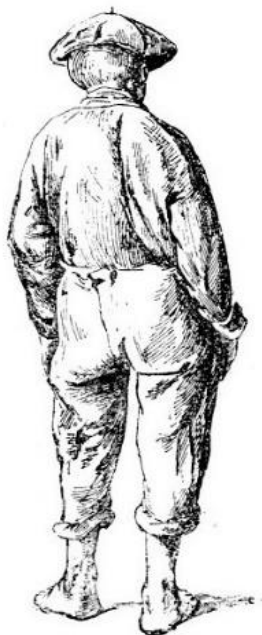
*Que-t salùdi, Casete au teyt rouye e puntut
Oun badou lou me pay, oun soy tabé badut,
E down, coum u pa d'oeilhs, las frinèstes m'esprien ;
Case sourtide tros à tros dou cap dous digts
Dous payrans tan balénts qui droumen esmudits,
Adare, s'ou penén dou poey oun touts s'abien.*

*Que-t salùdi, maysou, qui pòrti toute en you !
Qu'ès tout ço qui m'endol e toute ma gauyou ;
Qu'ès lou casau toustém bagnat de poesie ;
Ma bite que tién toute enter-miey tas parets,
Qu'ès l'endret lou mey bèt enter touts lous endrets,
Casete, qu'ès lou cout lou mey beroy qui sie !*

*Que t'àymi, case mie, e qu'àymi tout en tu,
Quoan seras hèyte à tros e pedas e, toutu,
Quoan aberas au pa de mante l'àyre praube,
La toue porte haute e làrye, oubèrte à touts,
Que dit ço qu'ès, Casete ! e miélhe que lous mouts :
Qu'ès la douçou dou brèspe e la clarou de l'aube !*

Je t'aime, maison mienne, et j'aime tout en toi,
Quand tu serais bâtie de pièces et de morceaux et, même,
Si tu avais, auprès d'autres, l'air misère,
Car ta porte haute et large et grand' ouverte à tous,
Ô maisonnette, dit et bien mieux que ces mots, ce que tu es :
Douceur du jour qui tombe, clarté du jour qui vient !

Simin Palay, *Case*



Qui ?

Qui sont les Béarnais ? Quelle est leur origine ? Quelles sont leurs caractéristiques ? Quels sont les fondements de leur société ?



Les premiers Béarnais

À partir du XVe siècle, des érudits tentent de percer le mystère des origines béarnaises. Cette quête est l'une des multiples manifestations de la Renaissance, qui valorise à nouveau l'Antiquité et tente de rattacher chaque peuple à sa provenance latine classique. En 1456, une chronique attribuée à des habitants de l'helvétique Berne la fonde la fondation du Béarn en l'an 715, en récompense de leur bravoure aux côtés de Charles Martel pour combattre les Sarrasins. Cette thèse est qualifiée de « fable » dès 1640 par Pierre de Marca. Au milieu du XVe siècle, la légende des Bernois visait à prouver l'origine souveraine et quasi-millénaire du Béarn pour mieux légitimer la lignée vicomtale, elle ne s'appuyait pourtant que sur la ressemblance phonétique Béarnais/Bernois. Au siècle suivant apparaît la nouvelle légende des Vaccéens, peuple ibérique qui aurait migré vers le Béarn, lui donnant son symbole à la vache (*vaca* en espagnol) ; les Vaccéens sont pourtant un peuple celte dont le nom viendrait plutôt de *vacos* (tueur). Enfin, au XIXe siècle¹ plusieurs auteurs développent l'hypothèse d'une ascendance grecque à cause de la présence de nombreux toponymes affichant un suffixe -os (Angos, Buros, etc.), comme les localités hellènes de Mykonos et autres Paros. Encore une fois, cette théorie est désormais totalement écartée par les chercheurs qui voient une racine aquitaine (euskarienne) au suffixe -os, équivalent aux -otz et -uès du sud des Pyrénées. Les thèses menant aux Bernois, Vaccéens et Grecs sont donc des impasses, elles visaient à rattacher les Béarnais à une seule et même origine d'un peuple migrant sur les terres vierges du gave. Mais comme pour tous les peuples d'Europe occidentale, les Béarnais sont une création multiple et complexe, issue de la superposition de différentes couches migratoires.

Se déplaçant progressivement d'Afrique vers l'Europe de l'ouest, les premiers Hommes modernes (*Homo sapiens*) laissent des traces dans plusieurs grottes calcaires du bassin d'Arudy à l'âge de pierre (entre 18 000 et 10 000 AEC²). Ces « hommes des cavernes » comptent de véritables artistes, qui à l'aide de pointes de silex décorent fragments d'os et bois de rennes avec des figures d'animaux, des poissons et plantes. De cet art préhistorique, une gravure sur os représentant une tête de cheval est notamment découverte dans la grotte Saint-Michel ; des colliers faits de canines d'ours et de lion, percées d'un trou et gravées sont aussi trouvés à Saint-Christau. Cette civilisation du renne s'achève vers 12 000 ans avant notre ère, au moment d'un très brutal réchauffement climatique. Les températures changent et les paysages avec elles, les steppes laissent place à d'épaisses forêts tempérées, tandis que les chasseurs de rennes

¹ Au XVIIIe siècle, l'abbé Bonnacaze décrit aussi les origines bibliques des habitants de la principauté, qui descendraient de Japhet, l'un des trois fils de Noé.

² AEC pour « Avant l'Ère Commune », correspond à la formule « avant Jésus-Christ ».

nomades sont remplacés par des chasseurs-cueilleurs qui s'accommodent petit à petit d'une dose de sédentarité.

Le processus de sédentarisation trouve une accélération considérable dans les régions semi-désertiques du Proche-Orient. L'invention de l'agriculture et de l'élevage au Néolithique, 10 000 ans avant notre ère, permet d'assurer une alimentation sécurisée ; elle entraîne également une explosion démographique, puis au VIIe millénaire AEC une migration intense de ces peuples vers l'Europe. Le continent se retrouve entièrement colonisé vers - 4 800 par ces peuples d'agriculteurs orientaux. Arrivés aux confins de l'Europe occidentale, les agriculteurs du Néolithique ne peuvent plus espérer gagner de nouveaux espaces pour absorber leur démographie galopante³, mais le progrès technique (traction animale, roue, métallurgie, etc.) permet de générer des gains productifs et ainsi de compenser l'arrêt net de la colonisation spatiale. Des tensions finissent néanmoins par apparaître au sein des différentes communautés, formant une société « à chefferies » marquée par des conflits externes et des inégalités sociales internes. Le mégalithisme n'est qu'un symptôme de ces tensions croissantes, les menhirs et dolmens bornent les territoires et affirment la puissance des nouvelles élites. Au sud de l'Aquitaine, le Néolithique s'étend de - 5 800 à - 2 200, l'Homme devient producteur de sa nourriture et entraîne une transformation progressive de la montagne et du piémont, d'abord par le déboisement. Les premiers *tumuli*⁴ apparaissent aussi sur les plateaux de Ger et du Pont-Long, à partir du Ve millénaire AEC. La conquête des terres se fait du nord vers le sud, si bien que l'espace montagnard est totalement acquis à l'Homme au Néolithique final⁵.

De vastes phénomènes européens⁶, encore mal compris, se déroulent au IIIe millénaire AEC ; ils font apparaître des relations étroites entre les sociétés européennes. Pour les partisans de la thèse indo-européenne, les langues celtiques, germaniques ou romanes proviendraient d'une langue indo-européenne commune, originaire des plaines du sud de l'actuelle Russie, et diffusées en Europe occidentale par vagues migratoires⁷ à partir du IIIe millénaire AEC. Sur le sol béarnais, l'archéologie montre au contraire une continuité des pratiques funéraires entre le Néolithique final et le début de l'âge du bronze (-2 200), permettant de douter de l'existence d'un phénomène migratoire d'importance à cette époque. À rebours du continent, le pays n'est pas (ou peu) concerné par le phénomène indo-européen, il s'agit d'un premier marqueur distinctif. Il peut s'expliquer par l'identification, entre - 2 200 et - 1 700, de ce que les auteurs

³ Il faudra attendre la « découverte » des Amériques au XVe siècle pour retrouver un tel processus de conquête.

⁴ Amas de terre ou de pierres de diamètre plus ou moins large et en forme de cône ou de pyramide.

⁵ C'est également à la fin du Néolithique – entre - 2 580 et - 2 340 ans – qu'apparaît la mine de cuivre de Causiat à Urdos, plus ancien site minier du massif pyrénéen.

⁶ Parmi lesquels la culture campaniforme et la culture de la céramique cordée.

⁷ D'autres chercheurs estiment que les relations du IIIe millénaire sont plutôt liées à de simples échanges de biens.

nomment « groupe du Pont-Long ». Celui-ci se fixe entre Adour, Pyrénées et Atlantique ; il présente des différences significatives par rapport aux autres sociétés d'Europe occidentale, dans ses rites funéraires, son industrie métallique, etc. Alors que la façade atlantique s'inscrit pleinement dans l'élan commun – avec la présence d'axes de communication majeurs entre péninsule ibérique et nord de l'Europe – les chercheurs soulignent, qu'au contraire, l'intérieur des terres du bassin de l'Adour fonctionne comme un isolat, (déjà) à l'écart des principaux axes d'échange⁸ et de la culture européenne.

De profonds changements dans les rites funéraires s'opèrent à la fin de l'âge du bronze (- 750) en Aquitaine, puis de nouveau au premier âge du fer (VIe-IVe siècle AEC), les *tumuli* ne sont plus individuels mais collectifs et abritent de véritables nécropoles. Surtout, au début du VIe siècle AEC, l'axe d'échange pyrénéen est/ouest s'interrompt au profit d'un axe reliant le sud des Pyrénées et l'Aquitaine du nord, le mobilier métallique déposé dans les *tumuli* démontre l'importance des échanges béarnais avec la péninsule ibérique contrairement à leur faiblesse avec le nord de l'Aquitaine et de l'Europe. Ces deux changements de pratiques (vers - 750 puis - 500) vont dans le sens des hypothèses formulées par plusieurs historiens – dont Jean-Baptiste Laborde – qui décrivent une occupation successive du territoire par les Ligures au début du Ier millénaire⁹ puis par des peuples ibériques¹⁰ vers - 500. Les changements rapides – de rites funéraires et d'axes d'échange – sont permis par l'émergence des logiques de conquête, très différentes des migrations précédentes exécutées sur un temps très long, l'armement en fer offre ainsi aux Hommes un outil déterminant qui marque le début des sociétés étatiques en Europe.

Les peuples ibériques prenant le contrôle du triangle Pyrénées-Garonne-Atlantique autour du Ve siècle AEC viennent de la région entre Èbre et Pyrénées. Contrairement aux Celtes qui se sont installés sur un vaste territoire au nord de la Seine, ils ne sont pas indo-européens mais euskariens, car parlant une langue apparentée à l'*euskara* moderne. Outre les apports de l'archéologie pour prouver le lien étroit entre Aquitaine et péninsule ibérique à partir de l'âge du fer, la linguistique vient aussi étayer le trait commun euskarien. Les terminaisons toponymiques -os sont présentes sur l'ensemble du triangle Pyrénées-Garonne-Atlantique avec une densité maximale dans la plaine béarnaise ; à cause de la phonétique particulière de l'espagnol, les -os du nord deviennent -uès au sud des

⁸ Des axes d'échange secondaires sont identifiés pour le Béarn, est/ouest (vers le bassin toulousain) et sud/nord (entre les hautes-vallées pyrénéennes et le piémont).

⁹ Peuple originaire du nord de l'Italie, l'hypothèse d'une présence Ligure n'est pas acceptée par tous les chercheurs, Michel Grosclaude estime que les Ligures ne concernent « probablement » pas le Béarn.

¹⁰ Ne pas confondre Ibère et Ibérique. Les Ibères sont un peuple ibérique (originaire de la péninsule éponyme), mais tous les peuples ibériques ne sont pas Ibères. Au milieu du XXe siècle, les chercheurs s'entendent sur une origine séparée des *Vascones* (Basques) et des Ibères, les premiers étant issus d'Europe, les deuxièmes d'Afrique.

Pyrénées, ils atteignent leur paroxysme au nord de Huesca et entre Jaca et Pampelune. La concordance toponymique des deux versants des Pyrénées indique une étroite parenté linguistique allant de la Garonne à l'Èbre, ainsi le caractère euskarien des noms de lieux en Béarn apparaît clairement dans Buros (*buru-ossum* = lieu en hauteur), Laruns (*larre-untz* = lieu de landes), Lescun (*lats-kun* = endroit où il y a des ruisseaux), Aramits (*aran-itx* = lieu des vallées, confluent) ou Lagor (*lar-gorri* = lande aride). Les liens linguistiques ne sont que le fruit de relations humaines. Les systèmes pastoraux transhumants forment une unité certaine dans la région ébro-aquitaine ; Henri Cavaillès y trouve des traits partagés et des races bovines apparentées indiquant l'origine commune de ces peuples de pasteurs. Ici non plus, il ne faut pas imaginer un remplacement total et brusque des anciennes populations autochtones, mais plutôt l'ajout d'un peuple pastoral ibérique devenant progressivement dominant à l'âge du fer.

Les Béarnais sont issus de ce vaste brassage multiséculaire, qui mêle vagues migratoires, colonisation et conquêtes territoriales. Il faut attendre la campagne romaine des Gaules au I^{er} siècle AEC pour mieux connaître et identifier ces peuples. Dans ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, Jules César décrit la Garonne comme une frontière entre Aquitains (Euskariens) et Gaulois (Celtes) : « Ils se différencient en tout : langue, institutions et lois, (...) Le fleuve Garonne sépare les Gaulois des Aquitains ». Plus tard, le géographe grec Strabon estime que les Aquitains « diffèrent des peuples celtiques tant par leur constitution physique que par la langue qu'ils parlent, et ressemblent davantage aux Ibères ». Ce même Strabon décompte une vingtaine de peuples aquitains au nord des Pyrénées, dont les *Venarni* mentionnés pour la première fois au I^{er} siècle de notre ère par Pline l'Ancien, des *Venarni* depuis assimilés aux ancêtres des Béarnais.

Après la conquête romaine, la plupart des différents peuples aquitains adoptent la culture impériale et la langue se latinise peu à peu au contact du dominant¹¹. La résistance des Aquitains à la domination romaine puis à la colonisation gallo-romaine se déroule sur plusieurs siècles, notamment au sud de l'Adour. Ainsi, entre les IV^e et VI^e siècles, la latinisation du Béarn est probablement encore incomplète, notamment dans les hautes vallées montagnardes. C'est à ce moment-là que l'ensemble de l'Europe occidentale est secoué par des phénomènes migratoires d'ampleur, couramment nommés « invasions barbares ». Vandales, Alains, Suèves et Wisigoths ravagent la Novempopulanie¹². Les Wisigoths, puis les Francs au début du VI^e siècle, deviennent alors les maîtres nominaux d'une terre insoumise, notamment grâce à

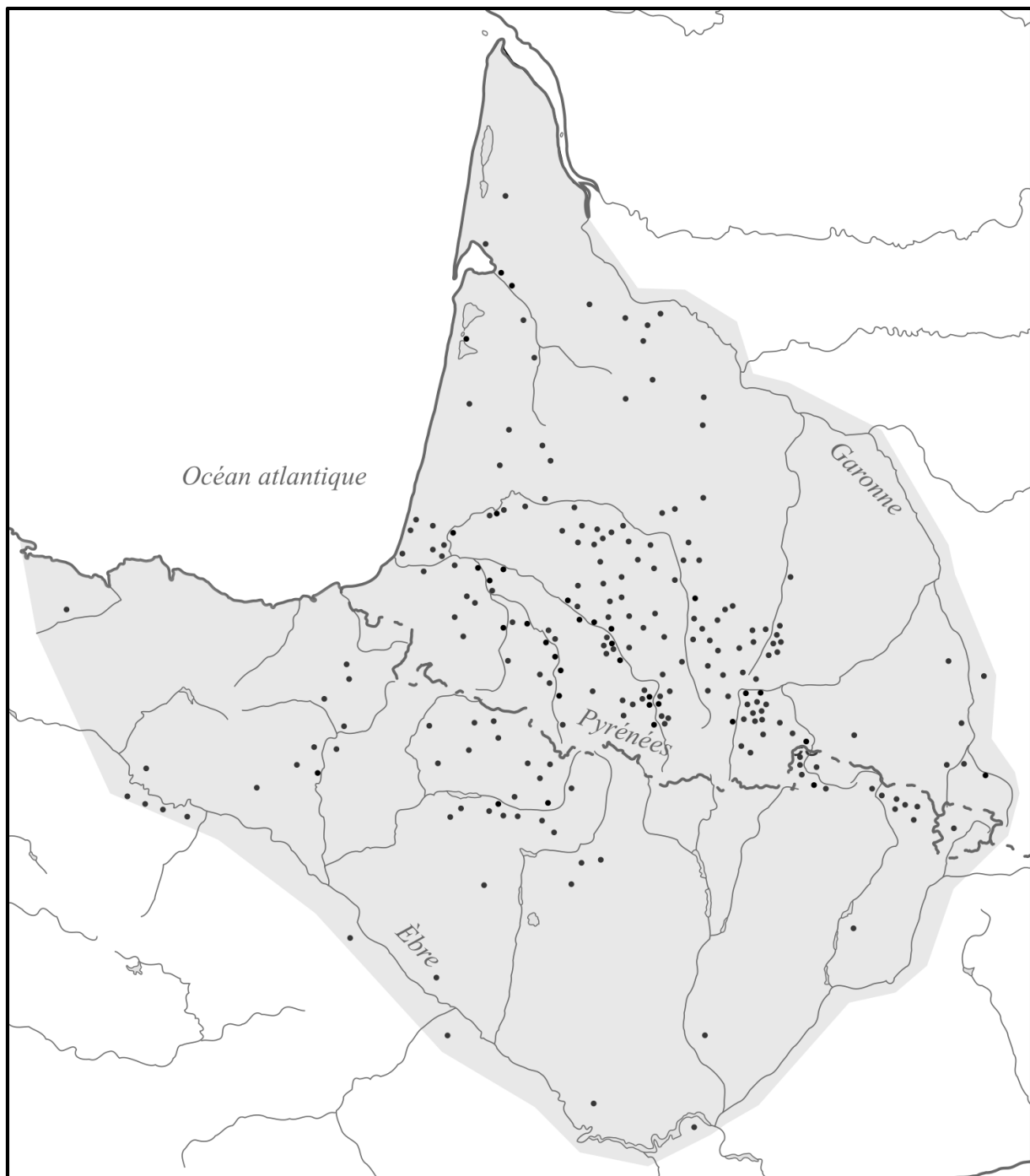
¹¹ Contrairement à l'ensemble des peuples ibères et aquitains, les Basques se montrent relativement imperméables au latin (une partie du vocabulaire latin influence l'*euskara*). Pour Gerhard Rohlfs, une telle persistance s'explique par l'esprit d'indépendance de ce peuple de montagnards, qui se joint à un « complexe de supériorité ».

¹² Novempopulanie désigne au III^e siècle le territoire de l'ancienne *Aquitania* dans l'administration romaine.

l'agitation permanente des Basques à partir de la fin du VI^e siècle. Ce peuple tient son nom des *Vascones*, peuple euskarien du sud des Pyrénées identifié au I^{er} siècle AEC¹³. Longtemps, la thèse développée consiste à décrire des hordes basques envahissant le nord des Pyrénées ; tout part du récit de Grégoire de Tours : « Les *Vascones*, jaillissant véritablement des montagnes descendent dans la plaine. Ils vident vignes et champs cultivés de leur population, mettent le feu aux maisons, enlèvent beaucoup de prisonniers avec les troupeaux ». Aujourd'hui, la piste d'une invasion des *Vascones* ibériques est délaissée pour celle d'une rébellion de populations montagnardes euskariennes. Ainsi, Grégoire de Tours qualifie de *Vascones* des peuples euskariens insoumis au pouvoir franc, du sud comme du nord des Pyrénées, dont probablement certains *Venarni* montagnards pas encore latinisés.

Au final, l'origine des Béarnais n'est pas le fruit de la venue d'un peuple providentiel sur une terre vierge, ses premiers habitants sont issus de la succession de plusieurs couches migratoires. D'abord à l'âge de pierre, au Paléolithique par l'*Homo sapiens* africain puis au Néolithique par les agriculteurs du Proche-Orient, ce sont des mouvements d'Orient vers Occident qui forment les premières populations du pays. Contrairement à la quasi-totalité du continent européen, le territoire béarnais est peu concerné par le phénomène indo-européen à l'âge du bronze, marquant déjà sa singularité tout comme celle des Pyrénées occidentales. C'est ensuite une migration méridionale qui s'impose à partir de l'âge du fer, avec des peuples pastoraux ibériques, les *Venarni* identifiés lors de la conquête romaine. À la chute de l'Empire romain au Ve siècle, les populations euskariennes insoumises sont identifiées sous le terme générique de Basques, ils s'émancipent du nouveau pouvoir franc au VI^e siècle. Mais peu à peu, l'ensemble des Béarnais finit par lentement adopter la langue latine, s'insérant dans une nouvelle civilisation aquitano-romaine, aussi nommée gasconne.

¹³ Benjamin Caule émet l'hypothèse que les *Vascones* pourraient être d'origine aquitaine, s'installant dans la péninsule ibérique tardivement, dans la deuxième moitié du premier âge du fer.



Aire euskarienne et toponymes avec suffixe -os

À l'âge du fer, l'aire d'expansion euskarienne occupe un large territoire entre Èbre et Garonne, les toponymes actuels avec suffixe aquitain en -os – et ses multiples dérivés -osse/-ous/-ost/-oz/ués – se concentrent surtout dans les zones de montagnes et du proche piémont. Au nord, la Garonne est le marqueur identitaire entre mondes celte et euskarien, avec de nombreuses porosités (par exemple, les régions de Bordeaux et Toulouse sont des enclaves celtes dans l'aire aquitaine).

Peuple du nord ?

Quelle signification donner aux noms de « Béarnais » et « Béarn » ? Si le rapprochement entre Béarn et la ville suisse de Berne est, dès le XVII^e siècle, repoussé, les tentatives d'explication sont par la suite à la fois peu nombreuses et peu convaincantes. Au XVIII^e siècle, l'abbé Bonnacaze fait le lien avec *bèrn*, l'aulne en béarnais. Puis au début du XIX^e siècle, le préfet des Basses-Pyrénées Emmanuel de Serviez voit dans *Bearnus* – autre version de *Beneharnum* – une correspondance avec le nom de la rivière toscane *Arnus* (Arno), qu'il explique par sa ressemblance avec le gave de Pau. Jusque dans les années 1980, des auteurs voient dans le nom des Béarnais une racine celte *benno/benna/bennum* qui exprime l'idée de rocher pointu. Pour autant, les Aquitains du Béarn ont su résister à la colonisation gallo-romaine des premiers siècles de notre ère, si bien que Michel Grosclaude estime que la couche celtique est totalement absente de la toponymie béarnaise¹⁴. Le nom des Béarnais n'est pas à chercher du côté du latin ou du celte, mais de l'aquitain, c'est-à-dire une langue euskarienne.

Autre élément de recherche préalable, que pourrait désigner ce nom ? Un toponyme peut indiquer la propriété d'une personne, une caractéristique géographique, un cours d'eau, ou encore une voie de communication. Par exemple, Alexandrie est la ville d'Alexandre (le Grand), Québec signifie « là où le fleuve se rétrécit », l'Islande est le « pays de glace » et les Pays-Bas tout comme les Highlands écossais se passent d'une traduction. Ici, plusieurs éléments font pencher vers un choronyme, c'est-à-dire un nom de lieu issu d'une caractéristique géographique physique ou d'une particularité environnementale, par exemple un terrain en pente, un espace en hauteur, etc. Jean-Baptiste Orpustan souligne que « dans la plupart des toponymes basques anciens (...) le nom évoque très directement la configuration, la destination agricole, la nature géologique (...) du terrain ». Plusieurs toponymes béarnais sont des choronymes, c'est notamment le cas d'Aspe qui viendrait de l'*euskara as/az/aiz* (rocher, montagne) et *pe* (en-dessous) ; Oloron aussi, d'après Michel Grosclaude ce toponyme signifierait « ville de la basse terre » (de l'*euskara ili* = ville et *luro* = basse terre). Évidemment, ces deux exemples n'ont pas été pris au hasard, car Béarn (*Beneharnum*), Oloron (*Iluro*) et Aspe (*Aspa Luca*) sont les seuls sites euskariens mentionnés pour le Béarn dans l'Itinéraire d'Antonin¹⁵. Ces noms de lieu ont donc certainement une origine temporelle commune, antérieure à la domination romaine. Deux de ces toponymes (Oloron et Aspe) seraient des choronymes euskariens indiquant un point bas, pourquoi le troisième (Béarn) ferait exception ?

¹⁴ Ernest Nègre indique une origine préceltique aquitaine au vocable Béarn, sans plus de précision.

¹⁵ L'itinéraire évoque également deux noms de lieux en latin. Il s'agit de *Forum ligneum* (le forum dans les bois) – qui pourrait correspondre à Urdos ou Lescun – ainsi que *Summum Pyreneum* (col du Somport).

Un choronyme euskarien serait donc la piste à suivre pour expliquer le nom des Béarnais. Cependant, au cours des siècles, le nom du Béarn prend des formes très variées dans la littérature, de *Benearnum*, *Biara*, *Beart*, *Bearnium*, *Biard* et quantité d'autres variantes au Moyen Âge. Pour notre recherche, il faut donc trouver la racine originelle, celle sur laquelle appuyer notre raisonnement. Le plus simple consiste à prendre la plus ancienne forme connue du terme, le *Venarni* de Pline l'Ancien. Ce *Venarni* est équivalent à *Benarni*, le *v* latin donnant *b* en *euskara* comme en béarnais ; les deux langues font aussi disparaître le *n* intervocalique, donnant au final *Bearni*. La déclinaison latine **-i* indique elle un pluriel, les *Bearni* sont donc les habitants du lieu *Bearn*. Finalement, il faut chercher un choronyme euskarien sur la racine *Bearn*. Simple.

L'aquitain et l'*euskara* actuel dérivent d'une langue euskarienne semblable à défaut d'être commune ; pour autant, le *Dictionnaire basque-français* de Willem Van Eys (1873) nous fournit d'intéressantes pistes de réflexion. En *euskara* moderne, la notion de bas peut prendre plusieurs formes : *behe/be/pe* ; le préfixe *be-* de *Bearn* pourrait donc prendre le sens de « bas », confirmant l'hypothèse d'un choronyme proche des noms *Aspe* (sous le rocher, sous la montagne) et *Oloron* (ville de la basse terre). Pour Jean-Baptiste Orpustan, les positions basses d'un terrain « sont nommées le plus souvent par la série *be/-pe*, *behere*, *behe(i)ti* ». Comme *Aspe*, les villages souletins d'Ainharp (*euskara Aiñharbe* = au bas des bruyères) et Ordiarp (*euskara Urdiñarbe* = au bas des rochers gris) utilisent par exemple ce procédé. L'indication *behe/be/pe* se trouve régulièrement en suffixe d'un lieu euskarien, mais peut aussi se situer en préfixe, à l'image du quartier Béhobie d'Irun (de l'*euskara beherobi* = fosse basse).

Toujours dans le dictionnaire de Van Eys, la terminaison euskarienne *-ar* est assimilée à l'ethnique *tar* ; comme en anglais avec *-man* (*frenchman*), l'*euskara* exprime l'ethnicité par ce suffixe unique *ar/tar/dar* (*baionar* est un habitant de *Baiona*). Reste le *-n* final de *Bearn*, qui en *euskara* indique un locatif « en » ou « dans », par exemple *etxea* = la maison, *etxean* = dans la maison.

Be → bas

ar → habitants

Bearn → Dans le pays des habitants du bas

n → dans

Il est remarquable de comparer le toponyme *Bearn* avec la façon dont l'*euskara* moderne nomme la Basse-Soule. Cette dernière est la *Pettarra*. D'après Jean-Baptiste Orpustan, ce terme tient au nom d'origine du peuple (*Pettar*) construit sur *pe-* : « celui qui habite le (pays) bas ». Le terme se compose de : *Pe* (bas) – *ttar* (ethnique) – *ra* (vers). Comme pour *Bearn*, *Pettarra* est bâtie par une indication de point bas (*be/pe*), un ethnique (*ar/ttar*) puis un suffixe locatif

(*n/ra*). *Bearn* et *Pettarra* seraient donc construits d'une manière similaire, pour un sens également très proche de « pays de celui qui habite le bas »¹⁶.

Cette tentative d'ethnonymie¹⁷ reste une hypothèse, dépendante du lien entre l'*euskara* moderne et l'aquitain de l'âge du fer. Plus de deux mille ans séparent ces deux parlers, l'incertitude demeure ; mais l'analyse s'appuie sur des arguments robustes, dont l'origine commune – aquitaine et choronymique – des toponymes Béarn-Oloron-Aspe, l'utilisation fréquente du radical *be*-¹⁸ pour nommer des lieux ou des personnes en *euskara*, ainsi que la logique similaire ayant conduit à la formation du nom *Pettarra*, voisin immédiat du Béarn.

Donc le Béarn serait le pays des habitants du bas, mais pourquoi ce nom ? Les *Bearni* identifiés lors de la conquête romaine sont classiquement situés dans la plaine du gave, donc effectivement dans une situation basse par rapport aux sommets pyrénéens. Comme précise Jean-Baptiste Orpustan, « les positions basses sur le terrain (sont) souvent relatives à un nom indiquant une position plus haute » ; par exemple, *Pettarra* (Basse-Soule) résonne avec *Basabürü* (Haut-Soule), *buru* signifiant une limite/extrémité. *Bearn* ferait référence à la plaine¹⁹ par opposition à un peuple des vallées montagnardes. Ce peuple de montagnards, ce pourrait être les *Oscidates Montani* mentionnés par Pline l'Ancien. Pour Paul Raymond, ces derniers habitent les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous ; ils forment un seul peuple avec les *Oscidates Campestris* du Pont-Long et des Landes, suivant l'axe emprunté traditionnellement par les pasteurs transhumants. Pour compléter son hypothèse, Paul Raymond ajoute que les vallées votent collectivement au Moyen Âge au sein des États derrière la bannière unique « *las montanhes* », démontrant ainsi le sentiment identitaire des montagnards²⁰.

Néanmoins, les *Oscidates* (*Montani* ou *Campestris*) sont uniquement mentionnés par Pline l'Ancien, ils disparaissent ensuite des textes contrairement aux *Bearni*. Ce brusque revirement interroge, car les montagnards sont toujours restés actifs dans les affaires du pays et souvent prompts à se faire remarquer²¹. La toponymie impose un autre problème quant à une supposée opposition entre habitants des plaines et des montagnes. Le terme *Aspe* indique aussi une position

¹⁶ Le bas-souletin se nomme *Pettar*, le Béarnais originel serait donc dans cette logique le *Bear*, habitant du *Bearn*.

¹⁷ L'ethnonymie désigne l'étude des noms de peuples.

¹⁸ Le béarnais moderne prononce *biarnés* le nom des habitants du Béarn. S'il est impossible de dater cette évolution de la prononciation, la transformation du *be* en *bi* n'est pas un phénomène inédit en *euskara*, par exemple *bean* (*be-a-n* = dans le bas) peut se dire *bian*.

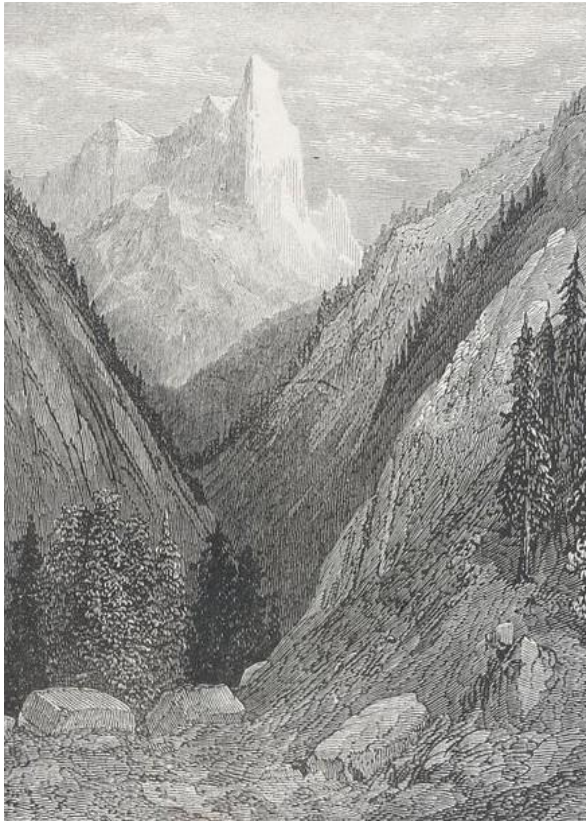
¹⁹ Les *Bearni* peuplent aussi la plaine du gave d'Oloron. Les *Iluronenses* d'Oloron ne sont mentionnés qu'au Ve siècle, il s'agit d'un terme administratif en lien avec la création de la *civitas* d'*Iluro*.

²⁰ Cette appartenance commune s'illustre aussi par la grande autonomie dont jouissent les vallées, avec la faiblesse de la présence vicomtale dans les régions montagnardes, seulement marquée par le château de Castet en Ossau.

²¹ Le terme *Oscidates* reprend le préfixe *osci-*, souvent rapproché de la racine *eusk-* (qui donne *euskara*). En se romanisant, les *Oscidates* ont-ils perdu leur caractère euskarien, s'assimilant alors complètement aux *Bearni* ?

basse (sous le rocher, la montagne)²² ; mais si les habitants de la plaine de Lescar peuvent être qualifiés d'« habitants d'en bas », le raisonnement semble plus incohérent pour les Aspois, dont le nom est donné à partir du pic d'Aspe (2 645 m) puis au gave serpentant de son pied²³ jusqu'à Oloron.

La double incohérence – disparition rapide des *Oscidates* dans les textes, position basse d'Aspe – peut s'expliquer par une mauvaise définition du territoire des *Bearni* aquitains, qui ne peuplaient pas seulement la plaine du gave mais aussi les hauts sommets et vallées montagnardes, malgré l'existence d'un



particularisme montagnard. Le « bas » pourrait ne pas avoir la valeur d'une position physique inférieure, mais plutôt d'un point cardinal. La logique française associe le bas avec le sud, donc quand un Parisien descend il va vers le sud ; mais en béarnais, la logique est inverse, le bas (*capbàt*) est un synonyme du nord. Lorsqu'un Béarnais descend, il se dirige vers le nord. Cette logique pourrait n'être qu'une survivance ancienne²⁴. Notre « pays du bas » serait alors le « pays du nord ». Les *Bearni* sont des Aquitains, ayant probablement une origine ibérique ; en franchissant le col du Somport à l'âge du fer, ce peuple serait-il devenu le peuple du nord (des Pyrénées) ?

²² Les sites aspois de Lurbe et Asasp font aussi référence à un point bas, avec d'un côté *lur-be* (terre basse) et *aitz-aspi* (sous la pointe rocheuse).

²³ Au bas du cirque d'Aspe, le pas d'Aspe se situe à une altitude de 1 700 m.

²⁴ L'éventuelle correspondance entre le béarnais *capbàt* et l'*euskara be-* pour désigner le nord se nomme « calque linguistique ». Gerhard Rohlfs en identifie plusieurs, en béarnais la belette est nommée *daune-bère*, équivalent de l'*euskara ander-eder*, la belle dame. *Idem* pour *oélh - urbeghi* - œil (= la source) et *pèrne - isterra* - cuisse (= l'ail).

Les gardiens de la terre²⁵

L'agro-pastoralisme béarnais trouve ses racines dans la période du Néolithique – entre 5 800 et 2 200 AEC au sud de l'Aquitaine – lorsque l'Homme devient producteur de sa propre nourriture. Des analyses polliniques montrent que l'élevage se développe entre - 4 200 et - 3 600, il concerne la moyenne et haute montagne, ainsi que son piémont oloronais et palois. L'archéologie ne permet pas d'identifier d'habitat bâti²⁶, elle dévoile uniquement la présence de nombreux sites à pierres chauffées, indiquant des lieux de campements temporaires et répétitifs. Cette économie d'élevage mobile répétitive entre montagne et piémont – notamment la plaine du Pont-Long – suppose l'existence d'une activité pastorale transhumante²⁷. À la même époque, se développent des activités agricoles de type cultures sur le piémont et les basses vallées. C'est donc dès le Néolithique que les deux piliers de la société rurale béarnaise s'affirment, avec un pastoralisme transhumant entre haute montagne et piémont, et une agriculture sédentaire en basse vallée et dans le piémont.

L'agropastoralisme primitif des Pyrénées occidentales s'affine durant l'âge du bronze avec le « groupe du Pont-Long » ; au III^e millénaire AEC, il est constaté une spécialisation croissante de l'élevage pour augmenter la production fromagère et laitière, cela conduit à un accroissement des cheptels et par conséquent à une déforestation²⁸ exponentielle pour disposer d'espaces de pacage suffisants. La plaine du Pont-Long se caractérise d'abord par la présence d'une grande forêt (aulnes et hêtres) froide et humide, après plusieurs siècles d'intenses défrichements, la plaine se transforme en une vaste prairie à graminées parsemée de quelques bosquets de noisetiers, aulnes et chênes. Les fameux *touyas* du Pont-Long sont nés, l'espace central de l'agropastoralisme béarnais, vital pour le repos des troupeaux transhumants – entre estives pyrénéennes et plaines d'hivernage des Landes de Gascogne – et zone majeure des relations (et conflits) entre pasteurs et paysans. Présentant des similitudes avec les mouvements des troupeaux dans les Carpates et les Balkans, la transhumance des Pyrénées occidentales affiche surtout un grand air de parenté avec sa version ibérique, elle est l'une des survivances marquantes des anciennes migrations humaines transpyrénéennes.

La fonction pastorale (extensive) du Pont-Long se poursuit à l'Antiquité. En dehors de campements temporaires, le bâti y est quasiment absent ; au

²⁵ Expression utilisée par le paysan-poète Alexis Arette lors d'un portrait de l'ORTF en 1970 : « (...) car le paysan, après tout, c'est d'abord le gardien de la terre ».

²⁶ Ce constat repose probablement sur l'état de la recherche dans le sud de l'Aquitaine.

²⁷ L'analyse des données scientifiques ne permet pas de l'affirmer totalement, mais les indices demeurent « graves et concordants » pour le supposer.

²⁸ Dès 2 000 AEC, les incendies s'intensifient brutalement tandis que les cultures se multiplient. Le passage d'une société agro-forestière extensive vers un système agro-pastoral n'est achevé qu'autour de - 700.

contraire des activités agricoles intensives sont identifiées sur la basse-terrasse du gave. L'agglomération urbaine de *Benelharnum* fait ainsi office de zone tampon entre la vallée du gave agricole et l'espace humide pastorale du Pont-Long. Les *villae* aquitano-romaines du sud-Béarn – Bielle, Pont d'Òli, Las Hias, Saint-Michel – sont toutes installées en bordure de chemins pastoraux²⁹, comme pour mieux en contrôler les allées et venues ; ces grandes propriétés individuelles n'empêcheront cependant pas la persistance du système pastoral pyrénéen traditionnel, fondé sur la propriété collective. Des incidents ponctuels ne sont alors pas à exclure entre pasteurs et agriculteurs, mais ces groupes vivent en relative symbiose, avec des communautés du piémont qui profitent de la fumure apportée par les troupeaux sur des terres souvent pauvres³⁰. À partir du IIIe siècle, il est observé une mainmise des groupes aristocratiques – vivant dans les *villae* – sur les communautés locales pour exploiter les zones humides du piémont ; certains de ces domaines aristocratiques antiques survivent dans une seigneurie médiévale³¹ et participent au maintien des équilibres précédents au premier Moyen Âge (Ve-XIe siècle). La population reste très clairsemée, hormis entre Lembeye et Lescar, zone héritière des implantations de l'époque romaine.

Les pasteurs transhumants des vallées montagnardes et les paysans sédentaires du piémont forment les deux principaux groupes de la population béarnaise. Les rapports entre ces deux groupes – mêlant interdépendance et opposition – expliquent en grande partie l'évolution de cette société jusqu'à la Révolution française. Son équilibre repose sur la cohabitation entre deux genres de vie comparables, mais aussi antagonistes. Malgré des organisations sociales distinctes, des genres de vie et d'intérêts séparés, pasteurs et paysans restent hantés par le souci du maintien d'un équilibre précaire, mettant à l'abri du temps leurs modes de vie. Venant des hautes vallées d'Ossau, Aspe et Barétous, les transhumants vivent uniquement de l'élevage (lait, fromage et plus rarement laine), tout leur système économique est marqué par une recherche foncière, eux qui vivent dans des vallées encaissées qui ne permettent pas l'autosuffisance alimentaire. La transhumance est la seule manière de générer des excédents commerciaux leur permettant d'acheter de quoi vivre, elle se déroule toute l'année, en été vers les estives de haute altitude puis en hiver vers les Landes de Gascogne. Les vallées béarnaises sont particulièrement concernées par la transhumance hivernale, du fait d'un important déséquilibre³² entre la quantité

²⁹ Les spécialistes ne sont pas d'accord sur le sens des sites protohistoriques et antiques identifiés, ils sont assurément pastoraux, mais pas nécessairement transhumants.

³⁰ La puissance de la société agro-pastorale des Pyrénées occidentale peut expliquer (en partie) la faible urbanisation constatée dans cette région d'Antiquité à l'époque moderne, avec la nécessité de disposer de larges espaces de pacage.

³¹ Comme la seigneurie du Laur sur la *villa* Saint-Michel.

³² Les vallées du Lavedan – en Bigorre – sont riches en fourrage hivernal, grâce à une géographie plus favorable. L'espace disponible sur la terrasse de la vallée est important, ce qui dispense de transhumance hivernale.

d'estives disponibles – qui pousse à accroître le cheptel – et la faiblesse des ressources en fourrages secs d'hiver.

C'est cette transhumance hivernale de long cours qui distingue le système agro-pastoral béarnais de celui des Pyrénées centrales, elle naît de contraintes géographiques mais n'est autorisée que par un excédent démographique³³ et un esprit communautaire poussé. Si la transhumance estivale ne pose pas de problème, le mouvement hivernal de grand parcours implique de traverser – des portes de Pau et d'Orthez à Bordeaux et Libourne – de vastes terrains³⁴. L'enjeu pour les transhumants est de maintenir en friches ces espaces, notamment d'une mise en culture par les paysans sédentaires. Froment, avoine, orge, millet et seigle sont les principales céréales utilisées sur des surfaces d'une dizaine d'hectares en moyenne par paysan. Contrairement aux pasteurs qui visent à générer des excédents commerciaux grâce à l'élevage transhumant, les paysans tendent à l'autosuffisance³⁵ pour leur famille en diversifiant leur pratique agricole. À cette opposition d'intérêts économiques, les pasteurs montagnards et les paysans du piémont se distinguent aussi par leur rang social. Jusqu'au Moyen Âge, les paysans regroupent encore une importante proportion de serfs – *questaus* – alors que les pasteurs sont des hommes libres. Il faut attendre le mouvement des bastides³⁶, au début du XIV^e siècle, pour observer une multiplication des affranchissements, bien que la servitude concerne encore un tiers de la paysannerie dans les années 1380-1385. Cette différence sociale – tout comme la force des systèmes communautaires montagnards – explique la nette domination des pasteurs dans la société.

C'est cet équilibre fragile – construit autour d'une domination pastorale et d'une volonté générale de *statu quo* – qui fonde la société béarnaise traditionnelle. L'économie pastorale transhumante est le lien qui unit montagnes, coteaux et plaines, elle est le ciment de ce groupe humain. La relation étroite entre montagne et piémont, pasteurs et paysans, n'est pas qu'économique mais aussi politique ; elle explique la fusion précoce de l'éphémère vicomté d'Oloron avec la vicomté de Béarn dès le XI^e siècle. Jusqu'au XII^e siècle, la cohabitation entre activités pastorales transhumantes et paysannerie sédentaire ne pose aucun problème ; la démographie est clairsemée, notamment au Pont-Long où seuls quelques villages

³³ Les cadets sont notamment à la manœuvre pour exécuter les transhumances hivernales.

³⁴ À la Saint-Michel de septembre, les troupeaux ossalois rejoignent le Pont-Long. Une partie des troupeaux y passe l'hiver (notamment le gros bétail), l'autre traverse le Marsan jusqu'à Bazas puis Libourne et Bordeaux.

³⁵ Les paysans visent d'abord la satisfaction des besoins essentiels avant le profit illimité.

³⁶ La carte des bastides béarnaises montre leur rôle politique – pour fixer de nouvelles populations aux frontières de la Principauté – mais aussi pour mieux contrôler les mouvements des troupeaux transhumants.



abritent une population infime³⁷. Tout change ensuite avec la guerre – armée et juridique – des Ossalois pour le contrôle du Pont-Long, l'évènement représente le fait majeur de l'histoire agro-pastorale béarnaise³⁸. La plaine constitue une vaste halte pour les troupeaux hivernants³⁹, son contrôle est un enjeu vital car il s'agit aussi d'une solide position de repli interne en cas de troubles avec des territoires étrangers. La deuxième moitié du XIIe siècle est marquée par un essor des communautés entourant le Pont-Long, celles-

ci souhaitent utiliser une partie de la plaine pour la culture ou le pacage. Au début du XIIIe siècle, des heurts violents sont signalés avec des pasteurs Ossalois qui mènent des expéditions pour remettre en friche les terrains, quitte à brûler granges et récoltes, et malmenier les rares paysans résistants. Le conflit gagne encore en ampleur au XIVe siècle avec l'essor de Pau. C'est à cette période que les Ossalois utilisent – en plus de la violence – une autre arme au service de leur cause, le droit. En 1319, la régente Jeanne d'Artois s'assure la fidélité des puissants montagnards en leur reconnaissant une situation d'utilisateurs privilégiés sur le Pont-Long. Pendant plusieurs siècles, les Ossalois vont recopier avec soins la *carte de Madame Johane* pour démontrer leur légitimité sur la zone. Quand le droit ne suffit pas, les pasteurs font le ménage eux-mêmes, ils rayent purement de la carte le nouveau village d'Illhée, proche de l'emplacement de l'actuel aéroport d'Uzein.

La lutte armée et le droit ne suffisant pas, les Ossalois entreprennent une forme de colonisation de la petite ville de Pau. Des familles ossaloises s'y installent et accèdent rapidement à des postes de jurats, dans les années 1330-1340 Ossalois et Paloïs se partagent même l'utilisation et le contrôle du Pont-

³⁷ Les plaines ont été les plus touchées par les invasions normandes du IXe siècle, au contraire des montagnes et des coteaux qui ont pu servir de refuge.

³⁸ Aspois et Barétounais pratiquent eux-aussi la transhumance d'hiver – via Orthez et Mont-de-Marsan – mais les troupeaux sont moindres et leur système communautaire moins fort.

³⁹ La zone du Pont-Long offre différents avantages économiques : nourriture pour les troupeaux, le *touya* est coupé pour la litière des bêtes ou pour la fertilisation des terres.

Long⁴⁰ au détriment des communautés villageoises environnantes, et notamment de Lescar. C'est au XVe siècle que l'écosystème pastoral atteint son apogée, lorsque cette communauté impose son emprise sur tout le pays. Pourtant, au milieu du siècle, les Ossalois doivent affronter une triple opposition, entre les communautés villageoises riveraines, l'administration vicomtale et la nouvelle bourgeoisie paloise⁴¹. Mais l'administration a besoin d'argent pour mener sa politique ambitieuse, cela tombe bien les Ossalois en ont beaucoup. Contre une somme considérable pour l'époque – 2 400 florins – les montagnards se font confirmer en 1463 par Gaston de Grailly l'utilisation privilégiée du Pont-Long, ils obtiennent aussi le droit de faire régner l'ordre dans la plaine. En 1480, une petite armée de 1 500 pasteurs mène une expédition punitive afin de remettre en friche des terrains, et de surtout marquer les esprits des communautés villageoises. Un valet de ferme de Lescar est massacré, tandis que la panique est semée dans les rues de Pau par un jeune bœuf mis en furie par des jeunes d'Arudy. Forts des concessions de 1463, les Ossalois ressortent blanchis de ces événements, ils sont les maîtres du Pont-Long⁴².

Malgré les quelques conflits survenus dans la zone, les paysans du piémont ne se sont jamais acharnés à étendre leurs champs ; en effet, ces derniers sont aussi principalement des éleveurs⁴³, s'ils visent l'autosuffisance par la polyculture et l'élevage c'est bien cette activité qui a la priorité. Par ailleurs, les paysans profitent des vastes terrains de parcours laissés par les pasteurs transhumants, car ces zones sont loin d'être improductives et leur offrent le fumier issu des *touyas* (pour fertiliser ses terres) ainsi qu'un large espace de chasse, pêche et cueillette, des éléments essentiels dans leur quête d'autosuffisance⁴⁴. Le *statu quo* entre pasteurs et paysans permet de conserver un équilibre agro-pastoral adapté à ce territoire, entre montagnes pastorales, plaines (*ribères*) semi-céréalières et coteaux viticoles, tout en profitant d'espaces laissés en friche.

C'est au XVIIIe siècle que l'équilibre est rompu. La grande épizootie de 1774 révèle la fragilité du traditionnel système agro-pastoral ; la peste bovine entre en Béarn et provoque des pertes supérieures à 100 000 têtes. Toute l'activité est impactée, les bovins servent à labourer les champs, valoriser les friches, transporter les biens et les personnes, fournir de l'engrais. Plus de 80% du cheptel ossalois (10 000 têtes avant 1774) disparaît, l'épizootie met en exergue la dépendance de l'économie montagnarde à l'élevage de spéculation et n'est que

⁴⁰ Dès 1277, une charte de paix reconnaît aux Palois le droit de labourer jusqu'à l'Ousse des Bois.

⁴¹ Elle émerge avec les nouvelles fonctions de capitale de la ville, depuis 1464.

⁴² Les pasteurs transhumants fournissent de multiples services aux paysans de leur chemin transhumant : fumure des terres, soins aux bêtes, nettoyage des vignes dans le Bordelais.

⁴³ Pierre Tucoc-Chala parle de « compénétration » des deux genres de vie, pour l'auteur, le paysan béarnais est « beaucoup plus éleveur, homme des bois que cultivateur ».

⁴⁴ L'agro-pastoralisme béarnais conserve une part des modes de vie des chasseurs-cueilleurs pré-néolithiques.

l'aboutissement d'un recul considérable du cheptel – entamé au XVIIIe siècle – par l'absence de sélection et la recherche de gains rapides. La mainmise des grands pasteurs transhumants sur les affaires du pays est révolue. La société agro-pastorale béarnaise ne subit pas un brutal coup d'arrêt, mais un lent désagrement de la fin du XVIIIe siècle au milieu du XXe siècle. Les pasteurs ossalois obtiennent en 1828 des titres de propriétés officiels de l'État sur la zone du Pont-Long, mais le contrôle de la plaine ne revêt plus la même urgence, car le cheptel ne s'est jamais remis de l'épizootie de 1774⁴⁵ et l'individualisme agraire s'impose⁴⁶ même dans les communautés montagnardes. D'environ 18 600 ha au XVe siècle, l'extension urbaine de Pau fait que le pacage du Pont-Long n'est plus que de 5 500 ha au XIXe siècle, dont 3 000 ha reviennent aux Ossalois. À la fin du XIXe siècle, les vallées béarnaises subissent un dépeuplement massif qui contribue encore au recul du cheptel et limite d'autant les besoins en espaces de pacage. Ces mêmes vallées profitent au XXe siècle de l'essor du tourisme pour enfin diversifier leur économie. C'est en 1958 que le dernier troupeau de bovins ossalois hiverne au Pont-Long, la fin d'une longue saga.

Malgré la fin de la transhumance hivernale, l'agro-pastoralisme n'a pas dit son dernier mot, la transhumance estivale concerne encore 500 exploitations au XXIe siècle, installées à la montagne mais aussi en plaine. La Commission Syndicale du Haut-Ossau détient toujours un peu plus de 1 000 ha du Pont-Long⁴⁷, dont 140 ha sont exploités par la Ferme du Haut Ossau. Le reste ? Des lotissements pour diverses activités économiques totalisant plus de 4 000 emplois. Si la page de l'agro-pastoralisme béarnais ancestral – dominé par de grands pasteurs transhumants et le maintien en friche de larges espaces de parcours – est définitivement tournée, une autre forme plus ténue (et moins conflictuelle) s'est développée, un agro-pastoralisme moderne servant toujours de marqueur identitaire à la société béarnaise. Le plus important reste entier, les liens économiques, institutionnels⁴⁸ et humains unissant montagnes et plaines.

⁴⁵ Le contrôle du Pont-Long était surtout indispensable pour le gros bétail, le petit bétail ne faisait qu'y passer.

⁴⁶ L'édit de 1767 supprime le droit de parcours.

⁴⁷ Moins agricole et dépendant de l'élevage, le bas-Ossau cède en 1865 sa part du Pont-Long pour 695 112 francs.

⁴⁸ Depuis 2017, la Communauté de communes du Haut-Béarn unit la *ribère* d'Oloron aux vallées d'Aspe et de Barétous.

Bite-bitante

L'agro-pastoralisme traditionnel s'éteint progressivement à partir de la fin du XVIII^e siècle, mais son influence reste centrale dans la dynamique béarnaise jusqu'au XX^e siècle. Avant les chocs provoqués par les deux conflits mondiaux du siècle dernier, la société béarnaise jouit d'une grande stabilité, à l'épreuve des guerres de Religion, des affres révolutionnaires ou des changements de régime nationaux. La *bite-bitante* se maintient, c'est la « vie réelle », le quotidien immuable du Béarnais. Par sa situation marginale – à l'écart des grands mouvements économiques – et surtout une volonté déterminée de défendre les fondements de son ordre économique et social, cette société résiste aux tentatives d'assimilation. Contraint par la géographie de ses vallées montagnardes et de ses coteaux, le territoire est aussi quadrillé par de vastes espaces volontairement laissés en friche pour le pacage des troupeaux (transhumants ou non).

Le déficit foncier du Béarn est à l'origine des principales caractéristiques de cette communauté humaine, si singulière, qui persiste encore sous certaines formes de nos jours. Le culte entourant la défense de la *case*, les stratégies matrimoniales, l'émigration massive du XIX^e siècle sont directement liés au manque d'espace disponible. L'agro-pastoralisme traditionnel est également à l'origine d'un esprit communautaire exacerbé, les problématiques du quotidien imposent une réponse collective, et pas individuelle ; la mise en friche d'espaces de parcours ne peut que relever de la communauté car il s'agit d'un enjeu systémique. Aussi, ces terrains sont utilisés pour la transhumance et la chasse/cueillette, leur gestion est donc partagée. Jusqu'au XVIII^e siècle, ce sont les communautés qui organisent la vie du pays, l'individualisme économique n'apparaît qu'avec les progrès de l'économie monétaire et la perte d'influence des pasteurs transhumants. Déficit foncier et esprit communautaire sont donc les deux éléments distinctifs de la *bite-bitante*, elle fonde une civilisation rurale qui, avec l'indépendance politique, représente l'autre pilier de la personnalité béarnaise.

La *case* – ou *oustau* – est le domaine familial, elle est la valeur des valeurs⁴⁹ par laquelle tout le système familial s'organise⁵⁰ ; dans une société où l'argent est rare et cher, l'essentiel des biens est constitué par la propriété foncière, posséder la terre est donc la seule manière de vivre. C'est ici qu'intervient l'influence du système agro-pastoral sur l'importance prise par la *case*, car le gel d'une grande partie des terres – pour le parcours et le pacage des bêtes – explique l'acharnement des Béarnais pour la défense de leur (rare) patrimoine foncier. Il en découle que

⁴⁹ Pour Paul Ourliac, ce culte trouve notamment son origine dans la défaillance du pouvoir impérial romain puis carolingien, qui explique un recentrage vers la maison et le voisinage.

⁵⁰ Dans son analyse des testaments du notariat béarnais, Dominique Bidot-Germa souligne le « profond sentiment d'union à la maison, aux ancêtres et à la terre », le testament donne la parole aux « ancêtres et aux morts ».

la *case* ne doit jamais être divisée, notamment par les héritiers, le droit d'ainesse intégral est donc la règle pour qu'un seul enfant hérite de tout⁵¹. Dans les vallées montagnardes, le droit d'ainesse est intégral et même absolu, le premier-né – garçon ou fille – hérite de tous les biens familiaux ; mais chez les paysans de la plaine il est assorti du privilège de masculinité, une fille aînée peut hériter uniquement si elle n'a pas de frère. Le système de l'ainesse absolu correspond à la mentalité première des systèmes pyrénéens, le privilège de masculinité n'est introduit qu'à partir du XIIe siècle sous l'influence de la loi salique.

La pratique du droit d'ainesse exerce une influence directe sur les régimes matrimoniaux, le mariage est l'affaire du groupe car il engage l'avenir social et économique de l'exploitation familiale ; on se marie au travers et avec une famille, tout mariage est par conséquent le fruit d'un accord rigoureusement préparé entre les deux communautés⁵², si bien que le nouvel arrivant (gendre, héritier ou acquéreur) perd souvent son patronyme au profit de celui attaché à la *case*⁵³. Pour s'imposer, la coutume peut s'appuyer sur le puissant esprit communautaire de la société, l'autorité des anciens⁵⁴ est la clé du système ; la mère de famille – la *daune* – joue un rôle central dans le choix de la prétendante à l'héritier, c'est elle la maîtresse de l'intérieur et la mariée devra se plier à sa volonté. Le mariage n'est pas une histoire de promotion sociale mais de maintien du corps social, mêlant vie économique, éducation des jeunes, protection des malades et faibles. Le but est donc d'empêcher l'enrichissement et l'appauvrissement excessifs afin de maintenir intacte l'harmonie sociale, tout concourt à la stabilité ; les mariages entre héritiers sont proscrits ainsi que l'union vers une *case* de statut supérieur⁵⁵. Les sentiments des futurs mariés ne sont pas laissés de côté mais l'intérêt collectif prime toujours, il n'est donc pas rare que les parents fassent échouer un projet de mariage. Dans cette civilisation, l'individu n'a que deux possibilités, s'épanouir dans le cadre d'une famille très structurée ou partir.

La force de l'esprit communautaire béarnais s'exerce notamment aux dépens des cadets de la famille. Si les filles – non héritières – sont destinées à épouser l'héritier d'une autre famille de même rang social, les cadets masculins sont condamnés au célibat et à une vie de servitude (sans salaire) s'ils veulent continuer de vivre dans la cellule familiale. Les cadets et les individus de basse

⁵¹ Un « partage » est réalisé pour compenser financièrement les cadets dans le renoncement à leur droit de terre, une compensation très partielle acceptée sous la pression sociale du groupe (la force des habitudes).

⁵² L'héritier dispose d'un statut social à part, plus qu'un droit de propriété, être héritier représente une charge, le devoir d'agir en propriétaire.

⁵³ Encore au milieu du XXe siècle, certains paysans béarnais ne connaissaient pas leur vrai nom, ayant toujours utilisé celui de leur ferme.

⁵⁴ La responsabilité du domaine incombe cependant à une seule personne par génération, le père de famille – *lou meste* – ou la mère de famille, la *daune*.

⁵⁵ La grande propriété ne suffit pas à faire la grande famille, le sens de l'honneur, la générosité et l'hospitalité sont des valeurs toutes aussi importantes.

extraction (*petite garbure*) – métayers, ouvriers agricoles, domestiques – sont voués au célibat pour protéger le patrimoine foncier. Les héritières sont rares, il y a donc un déséquilibre entre le sort des cadets et des cadettes. Le cadet qui reste vivre dans le domaine familial est totalement possédé par son aîné, sa situation est celle d'un serviteur. En principe, le cadet casanier conserve la jouissance viagère de sa petite part foncière, mais le tout revient à l'héritier à son décès car le célibat reste généralement la règle. Le célèbre *Caddetou* d'Ernest Gabard dépeint cette vie de cadet du monde paysan béarnais, faite de résignation, de marginalité mais aussi de malice. Qu'il reste ou qu'il parte, le cadet doit se sacrifier pour le groupe ; l'autorité des parents, la force des traditions et l'attachement à la terre poussent à cet abandon volontaire.

Certains auteurs – comme Alain Guerreau – voient dans des cadets exclus les premiers *crestiaas* qui enfanteront plus tard les fameux cagots. Cette communauté réprouvée est un phénomène commun aux deux versants des Pyrénées⁵⁶, les historiens se passionnent pour trouver leur origine : wisigoths, juifs, sarrasins ou plus souvent lépreux. Benoît Cursente base lui son hypothèse sur la conjonction – au XIIIe siècle – de deux phénomènes, avec la ségrégation des lépreux et le mouvement des bastides. La construction des villes neuves provoque un besoin exponentiel dans les métiers artisanaux, des artisans qui menacent l'antique hiérarchie sociale pyrénéenne fondée sur le travail de la terre. Les cagots pourraient donc être issus de ces populations marginalisées, de par leur maladie ou leur travail, la force de l'esprit communautaire pouvant expliquer l'ampleur du phénomène en Béarn avec une ségrégation institutionnalisée par les fors jusqu'au XVIe siècle, avant une réhabilitation lente au XVIIIe siècle.

Les spécificités de sa civilisation rurale expliquent aussi les flux migratoires qui touchent le Béarn durant son histoire. Suite aux invasions normandes du IXe siècle, la population recule fortement, notamment dans les plaines. La démographie ne se redresse qu'à partir du XIe siècle dans une sorte de renaissance rurale. Cette nouvelle population est absorbée par la création de plusieurs dizaines de nouvelles communautés, avec les sauvetés et castelnaux aux XIe et XIIe siècles puis les bastides aux XIIIe et XIVe siècles⁵⁷, l'autorité vicomtale joue alors un rôle moteur pour faire accepter cet empiètement sur les espaces pastoraux. Au XIVe siècle, la société béarnaise trouve une forme d'équilibre, avec une émigration traditionnelle⁵⁸ et un contrôle strict de la politique familiale. Les Béarnais adoptent un comportement malthusien très précoce pour limiter la taille

⁵⁶ Pendant longtemps, le Béarn passe pour concentrer une grande densité de cagots. Désormais il est plutôt admis que c'est la disponibilité des ressources documentaires qui est dense en Béarn sur le sujet. Le Gers est par exemple autant concerné par ses « capots ».

⁵⁷ Entre le mouvement des sauvetés/castelnaux et des bastides, un siècle s'écoule, sûrement occupé par l'appel massif des populations vers l'Èbre grâce aux progrès de la *Reconquista*.

⁵⁸ Les Béarnais rejoignent notamment les terres de la vallée de l'Èbre après la *Reconquista*.

des familles et ainsi contrôler le risque d'émiettement patrimonial. Malgré tout, cette démographie stable – dans un contexte de gel des terres pour le parcours et le pacage des troupeaux pastoraux – ne permet pas à tous les cadets de fonder leur propre exploitation, surtout après la fin du mouvement des bastides. Si le cadet béarnais ne peut pas intégrer une nouvelle communauté rurale et ne veut pas de cette vie de servant promise par la *case*, sa seule option reste l'exil.

Les cadets sortant du cadre familial sont donc contraints de rejoindre la ville pour y trouver un petit emploi⁵⁹, ou bien destinés à un départ plus lointain. La prise du trône de France par Henri IV à la fin du XVI^e siècle ouvre la voie de Paris aux cadets béarnais. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est l'Espagne qui attire l'attention des exilés, mais aussi les Antilles – dont Saint-Domingue – et la Nouvelle-France pour les nobles et marchands. Les émigrés béarnais font preuve d'une grande réussite dans leur nouvelle vie, ils sont des techniciens de l'élevage dotés d'un sens des affaires aiguisé (le caractère maquignon déjà). Du XVI^e au XVIII^e siècle, l'émigration béarnaise reste limitée, l'esprit communautaire est encore puissant et la démographie du pays peu dynamique. Mais dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, une émigration bien plus massive se déroule, provoquant l'exode de plusieurs dizaines de milliers de Béarnais en Amérique, notamment en Argentine. Les structures de la civilisation rurale s'affaissent, avec la perte d'influence du pastoralisme dans l'économie du pays combinée à une urbanisation croissante des *ribères*. Surtout, la démographie connaît un net regain de dynamisme, avec 70 000 nouveaux habitants dans la première moitié du XIX^e siècle, contre à peine 30 000 sur l'ensemble du XVIII^e siècle. Si les castelnaux et autres bastides médiévales avaient permis d'absorber un important contingent de cadets ruraux, l'ampleur de l'essor démographique de XIX^e siècle n'autorise pas la même entreprise⁶⁰ ; il est le révélateur du profond déficit foncier qui touche le Béarn du fait de son agro-pastoralisme traditionnel et met en exergue les limites de l'esprit communautaire d'une société qui évolue à grand pas.

Le mode de vie collectif ne disparaît pas totalement avec l'exode des cadets du XIX^e siècle. La société béarnaise est encore profondément rurale et les progrès techniques toujours minces, le collectif l'emporte sur l'individu. Les travaux agricoles communs sont les principaux moments de cette société paysanne, ils expriment toute la solidarité qui existe alors à l'échelle du quartier. La *pèlère* (pèle-porc) et l'*espérouquère* (dépouillage du maïs) rythment la *bite-bitante*, tout comme la *houdjère* (binage) et la *liguère* (liage) de la vigne, la *tounère* (tonte des moutons) ou la *bugade* (lessive). L'*espérouquère*, par exemple, dure trois à

⁵⁹ Le Béarn reste cependant pendant longtemps très peu urbanisé, la possibilité d'emploi en ville pour un cadet du monde rural reste donc faible.

⁶⁰ Aussi, l'autorité vicomtale béarnaise n'est plus, et l'Empire français ne saurait jouer un rôle moteur dans une problématique bien éloignée de ses intérêts premiers.

quatre semaines à l'automne, toute la communauté va de maison en maison chaque soir et termine la semaine par de grandes fêtes (*acabalhes*). La naissance, le mariage et l'enterrement sont les autres manifestations de cet esprit profondément collectif ; le voisinage prend une part active dans tous les moments forts de la vie. Pendant le mariage, la traditionnelle *sègue* (barrière) montre toute la méfiance – mais pas l'opposition – entourant l'arrivée d'un nouveau venu dans la communauté alors que le charivari symbolise la crainte du déséquilibre social (mésalliance, différence d'âge). Les travaux collectifs ou les grandes étapes de la vie ne sont pas les seules illustrations de cette vie en communauté, les bals sont alors nombreux dans un monde rural disposant d'une très forte densité sociale. Les danses – *mouchicou*, *crabe* – et les chants collectifs expriment l'esprit communautaire. La *cantère* est une pratique musicale mais aussi – et surtout – sociale, si bien que le Béarn est surnommé « le pays des chants ». Plus qu'aucune autre pratique culturelle, le chant polyphonique symbolise la cohésion interne et la force d'esprit d'une civilisation résiliente.



Béarnais, qui es-tu ?

L'ethnologie apparaît en Europe à la fin du XVIII^e siècle et connaît son apogée au XIX^e siècle. Cette discipline vise à définir les caractères physiques, sociaux ou encore culturels qui fondent une « ethnie ». Durant ces deux siècles, plusieurs érudits dépeignent le physique et le caractère des Béarnais. Emmanuel de Serviez les décrit comme généralement de « cheveux châtons, la peau brune, le regard vif et la physionomie spirituelle », dans les montagnes, les hommes sont « plus grands, mieux faits et plus lestes ». Paul-Émile Daurand-Forgues (*alias* Old Nick) trouve aux Béarnais une physionomie « avenante et fine », avec « beaucoup de nez aquilins et de pommettes saillantes » qui leur donnent un aspect « satirique et gaillard ». Louis-Nicolas Bescherelle complète en décrivant des gens à « la taille élevée et bien prise, les traits fortement caractérisés, les cheveux noirs, le teint brun et coloré, le corps droit et nerveux, ainsi que la démarche vive et hardie ».

Plus que le physique, c'est le caractère des Béarnais qui occupe les ethnologues. Emmanuel de Serviez trouve des traits communs aux autres peuples environnants, ils sont « fins, dissimulés, méfiants, intéressés, envieux, irascibles, et jaloux de leur liberté ». Le général trouve aussi des traits propres aux Béarnais, il s'agit d'un peuple « spirituel », capable « d'intelligence et de souplesse » avec un « air de fierté » qui se remarque. Les Béarnais tiennent à la religion sans fanatisme ni superstition, ils sont « soumis aux lois » et particulièrement procéduriers, ce qui rend leurs mœurs douces sans violences excessives. Old Nick transmet, lui, le témoignage d'un habitant des Eaux-Chaudes, qui estime que les Béarnais ont l'esprit de conduite plus « subtil » que les Gascons, le Béarnais est « insinuant, flatteur », « bon courtisan, adroit conseiller, mauvais ami, excellent député », il est « ennemi des partis extrêmes et des opinions hardies », c'est un homme de tempérament et de « juste milieu ». Louis-Nicolas Bescherelle est d'accord pour décrire des Béarnais « fortement attachés à leur pays et à leurs usages », mais accueillants pour les étrangers, comme nulle part ailleurs. Juste avant la Révolution, le précurseur du pyrénéisme – Ramond – déclame « Rien de si intéressant que ce peuple (les Béarnais), libre par son caractère bien plus que par ses fors et privilèges, spirituel et vif, élégant, même sans culture, dont le noble est sans hauteur et le cultivateur sans grossièreté, chez lequel de vieux usages et un vieux langage en honneur, attestent et nourrissent l'amour de la patrie. En lui, ce sont ses ancêtres que l'on voit ; tels étaient les Béarnais d'autrefois ».

Avec l'ethnologie, les dictons et proverbes fourmillent également d'une description précise (et parfois acerbe) du caractère des Béarnais. *Biarnés feàu et courtés* (Béarnais fidèle et courtois), ce dicton résume leurs deux caractéristiques majeures, la stabilité (fidèle) et la modération (courtois). Plus tard, le dicton

connaît la variante *Biarnés faus et courtés* (Béarnais faux et courtois), les Béarnais sont souvent accusés de duplicité, notamment par leurs voisins bigourdans ou basques. Ce double-jeu révèle une autre caractéristique, le sens inné du compromis qui peut parfois passer pour une indécision ou une duplicité, comme dans *U Biarnés qu'a lou dret de s'y tourna dus cops* (Un Béarnais a le droit de se prononcer deux fois) ou bien « Les Béarnais parlent trois langues : le français, le béarnais et le sous-entendu » de l'abbé Grangé. Compromis, stabilité et modération sont au cœur de la société, de son système agro-pastoral et politique, il s'agit aussi de marqueurs de l'âme béarnaise traditionnelle. Les Béarnais passent pour être d'invétérés maquignons, *qu'éy u Biarnés* (c'est un Béarnais), se dit notamment en Bigorre de quelqu'un qui débat sur le prix des choses dans les marchés. Dans la même lignée on retrouve *Gran mercés, pague de Biarnés* (Grand merci, paye de Béarnais), pour indiquer qu'il paye souvent avec de belles paroles. La fierté des Béarnais s'exprime dans *Lou Biarnés qu'éy praube, mes nou capbach* (Le Béarnais est pauvre, mais pas tête basse). Si le Béarn reste effectivement pendant longtemps une terre rurale sans grande richesse, ses habitants peuvent jouer sur ce côté misérabiliste pour mieux négocier⁶¹. La modestie malicieuse des Béarnais est résumée dans ce dicton : « Béarnais qui es-tu ? Peu si je m'estime, beaucoup si je me compare ».

Le XXe siècle sonne le glas de la société béarnaise traditionnelle, forgée à partir des équilibres trouvés au XIVe siècle. L'émigration américaine massive de la fin du XIXe siècle n'est que le prélude de bouleversements encore plus profonds dans les décennies suivantes. La Première Guerre mondiale représente un premier choc, outre l'hécatombe dans la jeunesse – environ 9 000 soldats tués – elle provoque l'ouverture sans précédent d'une société béarnaise auparavant marquée par sa relative fermeture (qui explique son exceptionnelle stabilité dans le temps) ; celle-ci se réalise à partir de 1919 du fait des nombreux brassages occasionnés par le conflit, par la présence de réfugiés notamment. L'usage du français se répand, alors que le système des valeurs béarnaises est chamboulé sous l'influence de l'éducation – depuis la loi Jules Ferry de 1882 – et des idées nouvelles. L'autorité des anciens s'affaiblit, le mariage devient une initiative individuelle et les liens sociaux se relâchent. La guerre provoque aussi une forte inflation qui ébranle la base économique des échanges matrimoniaux, la dot est la clé de voûte de l'ensemble de ce système mais avec l'inflation sa valeur devient nulle et pousse à la perte du sens collectif du mariage. Les territoires ruraux sont affectés en premier lieu par ces bouleversements, un vaste exode féminin s'opère en direction des villes ou bourgs voisins, celles-ci aspirent à fuir les servitudes de la vie paysanne et leurs aînés ne les retiennent plus forcément avec la perte

⁶¹ « *La grand sterilitat e paubresse deu pays* » (La grande stérilité et pauvreté du pays) revient souvent dans les écrits ossalois pour décrire leur vallée et obtenir des conditions plus favorables, surtout vis-à-vis du Pont-Long.

d'intérêt pour la dot. Les filles se révèlent plus adaptées à la vie urbaine grâce à un minimum d'instruction et un moindre attachement à la terre. Au contraire, les garçons – et surtout les héritiers – restent liés au monde paysan, la force physique demeure le moteur essentiel de l'exploitation et la fuite n'est pas une possibilité, au risque de déshonorer la famille. Ce déséquilibre provoque une hausse sensible du célibat chez les paysans durant les décennies suivantes, les mécanismes de ce phénomène sont analysés par Pierre Bourdieu au début des années 1960 dans *Le bal des célibataires*.

Si la Première Guerre mondiale occasionne une révolution des mentalités, la Seconde Guerre mondiale provoque des bouleversements majeurs dans l'économie et la structure démographique du pays. À l'écart des combats, Pau accueille plusieurs dizaines de milliers de réfugiés (notamment Belges) au début des combats. Mais il s'agit d'un épisode temporaire, au sortir de la guerre la population demeure inchangée avec environ 220 000 habitants. Comme la plupart des pays occidentaux, le Béarn connaît un *baby-boom* qui dynamise sa démographie auparavant déclinante. Mais cette dynamique démographique reste très relative, avec autour de 400 nouveaux habitants par an entre 1946 et 1954. Au contraire, la démographie béarnaise connaît un essor sans précédent à partir du milieu des années 1950, gagnant en moyenne 2 000 à 2 500 nouveaux habitants par an pendant plus de cinquante ans, avec des pointes à 4 500 dans les années 1960. La population grimpe ainsi de 140 000 personnes, soit une hausse supérieure à 60% (contre +40% en France métropolitaine). Longtemps caractérisée par la grande stabilité de sa population, le Béarn connaît un choc démographique inédit qui participe à bouleverser sa société traditionnelle déjà chancelante. D'une terre d'émigration, il devient lieu d'immigration⁶².

En effet, le *baby-boom* post-Seconde Guerre mondiale peut expliquer une partie de l'essor démographique béarnais, mais une partie mineure seulement. L'essentiel de ce phénomène trouve son origine dans l'arrivée de plusieurs dizaines de milliers de travailleurs, attirés – entre autres – par la découverte du gisement de gaz de Lacq en 1951, puis mis en service en 1957. Pendant un demi-siècle, le site fournit à la France une part significative de sa consommation en gaz naturel (jusqu'à 30%). Qualifiée de « miracle béarnais » par André Labarrère, l'exploitation du gisement de Lacq emploie directement jusqu'à 4 000 salariés, elle permet aussi de constituer une véritable filière pétrochimique dont profite alors l'ensemble du territoire. La ville nouvelle de Mourenx est construite en quelques années seulement pour accueillir 10 000 habitants, tandis que Pau double quasiment la taille de sa population en cinquante ans. Au-delà du gisement de Lacq, l'économie béarnaise est aussi stimulée par l'essor de l'aéronautique et

⁶² Le Béarn connaît déjà une première phase d'immigration dans l'entre-deux-guerres avec la *Retirada* espagnole, mais ce phénomène reste limité avec une stagnation de la population totale.

des fonctions administratives de sa capitale paloise (création de l'université en 1970). En parallèle, la révolution agricole est en marche, notamment par sa mécanisation. Les paysages béarnais des landes et des coteaux changent plus en demi-siècle qu'en un millénaire, avec la mise en culture et le remembrement des anciennes terres de pacage pour participer au productivisme agricole d'après-guerre. Aussi, la mécanisation agricole (tout comme le productivisme) fait chuter les effectifs paysans, permettant l'émergence de grandes exploitations ; la diversification de l'économie représente un moment charnière, car pays de pasteurs et de paysans depuis son origine, le Béarn devient une terre d'industrie et de services en quelques années seulement. Cette révolution économique et démographique entraîne une urbanisation à marche forcée, symbolisée par le poids grandissant de l'agglomération paloise dans la population du Béarn. Le développement du monde urbain survient dans un pays profondément terrien, dans lequel tous les habitants ont toujours vécu par la terre⁶³.

Essor démographique, diversification économique et urbanisation sont donc à l'origine des bouleversements constatés dans la deuxième moitié du XXe siècle. La hausse, sans précédent, de la population béarnaise s'accompagne d'un phénomène de mixité nouveau. Français et Européens (Espagnols, Portugais, Italiens), puis Africains et Asiatiques, les nouveaux habitants ont des origines très diverses qui viennent bousculer une société auparavant refermée sur elle-même (car peu attractive économiquement). Au milieu des années 1960, le sociologue Henri Lefebvre peut encore décrire sa vision de l'« esprit béarnais » : « Du passé qu'en reste-t-il ? Un esprit. Il faudrait parler de l'âme basque et de l'esprit béarnais. Ce dernier est fait d'humour narquois et de scepticisme. Il est brave et peut se montrer généreux, à condition d'en tirer quelque avantage de vanité. Il nargue volontiers les puissants et les riches, en sachant jusqu'où il peut aller. Jamais trop loin. (...) Le Béarnais, point du tout naïf, est insondable dans ses intentions, ses calculs, ses propos. ». Si l'ethnographe du XIXe siècle ou le sociologue du XXe siècle pouvait se baser sur une population relativement homogène, une telle description serait bien plus ardue aujourd'hui après ces décennies de brassages intenses. Mais alors, qui est le Béarnais du XXIe siècle ?

D'abord, il peut vivre ou non en Béarn. Car, si l'essor économique du territoire a attiré des familles de l'extérieur, de nombreux Béarnais sont aussi partis étudier, travailler, vivre dans d'autres contrées en France, en Europe ou ailleurs. Les brassages se sont multipliés dans les deux sens dans la deuxième moitié de XXe siècle, avec l'amélioration considérable des moyens de transport et des systèmes d'information. En s'attardant sur les habitants du Béarn, l'Insee fournit quelques indications sur leur profil contemporain. Âge, niveau d'étude,

⁶³ Même les habitants des bourgs sont tous un peu paysans. Artisans ou petits commerçants, généralement ils possèdent tous de la terre et du bétail, exception faite des fonctionnaires.

emploi, l'institut permet d'identifier quelques éléments notables, et leurs évolutions entre 1968 et 2019. Il ressort que la population béarnaise a connu – comme dans tout l'Occident – un phénomène marqué de vieillissement, avec l'allongement de l'espérance de vie combiné à un recul de la natalité. Pour le Béarn, ce phénomène est encore plus marqué, avec proportionnellement davantage de personnes âgées de 65 ans et plus, comparé au reste de la France métropolitaine. La tertiarisation de l'économie, le développement de spécialités à forte valeur ajoutée (aéronautique et pétrochimie notamment) et la mise en place d'un dense réseau universitaire sont à l'origine d'une très nette progression du niveau de qualification des habitants durant les cinquante dernières années. Chez les 25 ans et plus, la détention d'un diplôme est devenue la norme en 2019, alors que seule la moitié en possédait un en 1968. Le Béarn se distingue surtout par une faible proportion de non diplômés par rapport au reste de la France. Les bouleversements économiques du XXe siècle décrits plus haut se traduisent dans les chiffres de l'Insee, avec la diminution spectaculaire du nombre d'agriculteurs ces dernières décennies puisque le Béarn comptait encore 19% de paysans dans le total de ses actifs en 1968 (11% en France), contre moins de 3% en 2019⁶⁴.

	Béarn (France métropolitaine)	
	1968	2019
Âge		
% - 20 ans	33,8% (33,7%)	21,7% (23,9%)
% + 65 ans	13,5% (12,6%)	23,5% (20,0%)
Formation ⁶⁵		
% aucun diplôme	45,8% (47,9%)	12,3% (17,2%)
% diplôme supérieur	3,4% (3,5%)	15,1% (13,9%)
Profession		
% agriculteurs	18,6% (11,2%)	2,1% (1,2%)
% CSP+	6,0% (6,4%)	15,1% (18,1%)

Ces quelques éléments fournis par l'Insee restent, malgré tout, bien maigres pour décrire le Béarnais du XXIe siècle⁶⁶. En 2020, le récent pôle métropolitain Pays de Béarn lance une enquête pour définir le portrait sensible de leur territoire.

⁶⁴ Le Béarn comptait 13 000 agriculteurs âgés de 25 à 54 ans en 1968, contre 2 813 en 2017 et 2 599 en 2019.

⁶⁵ Parmi les personnes âgées de 25 ans ou plus.

⁶⁶ Seules les données communales permettent de réaliser quelques statistiques, l'absence de collectivité propre au Béarn empêche toute analyse plus approfondie.



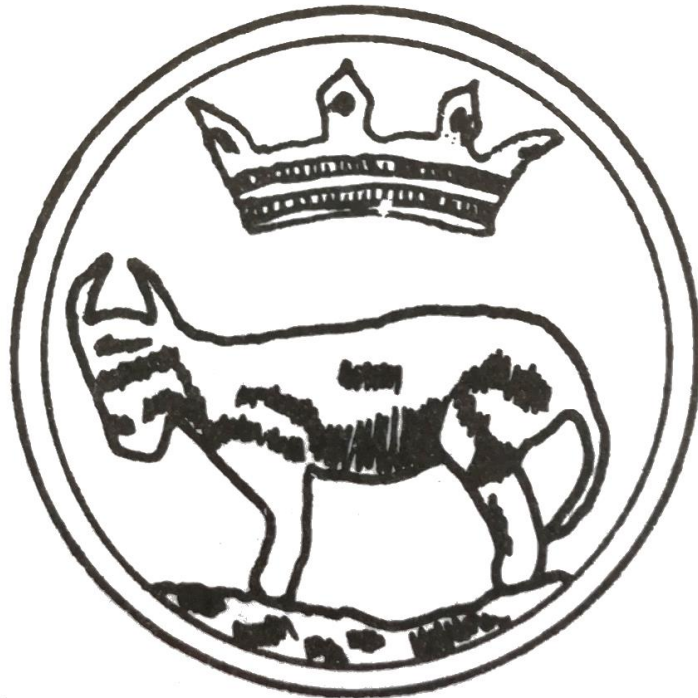
Un peu plus de 1 900 personnes participent à cette enquête⁶⁷. Pour les répondants, ce sont les espaces naturels qui caractérisent au mieux le Béarn, l'eau et les galets du gave, les montagnes. L'agro-pastoralisme est aussi mis en avant, la transhumance est l'évènement de l'année, alors que le fromage de brebis est la spécialité du pays par excellence. Attachement à la terre et agro-pastoralisme, les Béarnais du XXI^e siècle s'inscrivent toujours dans les pas de leurs aînés. L'esprit de modération reste aussi (généralement) de mise, que ce soit dans les scrutins électoraux ou les rapports sociaux. La société béarnaise est aujourd'hui plus urbaine et moins dépendante de l'économie agro-pastorale, malgré tout, les deux fondamentaux de la société traditionnelle – défense de la *case* et esprit communautaire – se retrouvent encore. Le droit

d'ainesse intégral s'applique toujours parfois dans le monde rural, mais aujourd'hui en faveur de l'enfant reprenant l'exploitation familiale. L'esprit communautaire traditionnel s'exprime aussi sous diverses formes, dans la Commission syndicale du Haut-Ossau – héritière de la Jurade d'Ossau – ou bien dans le système des parts-prenants de Salies, qui assure une gestion collective de l'or blanc de la ville depuis le XVI^e siècle. La société béarnaise est plus diverse que jamais, elle se caractérise par une grande mixité d'origine et de modes de vie, néanmoins quelques marqueurs l'attachent toujours à son identité traditionnelle, ancrée à sa terre, son agro-pastoralisme, sa modération et son esprit collectif.

⁶⁷ L'origine des répondants montre une surreprésentation du piémont et des vallées pyrénéennes, une indication du lien particulier qui unit les montagnards à leur territoire.

Quoi ?

*Quelles formes institutionnelles prend le Béarn durant son histoire ?
Comment s'organise-t-il ?*



Cristallisation d'une société

Avant la conquête romaine, le territoire béarnais est composé de plusieurs zones de peuplement dont au moins une douzaine de sites fortifiés⁶⁸ qui se trouvent tous à proximité d'un axe de communication, particulièrement le long du gave de Pau. Les espaces fortifiés coexistent avec des sites ouverts de plaine dont le recensement se révèle bien moins aisé, les traces d'occupation du sol étant plus légères hormis pour les nombreux *tumuli* retrouvés sur les plateaux du Pont-Long ou de Ger. L'absence de documents écrits ne permet pas d'établir avec précision la fonction et le statut territorial des sites fortifiés. Pendant longtemps, les spécialistes estiment que ces sites répondent à un besoin d'occupation temporaire en lien avec l'activité pastorale, mais des recherches plus récentes montrent l'existence de vestiges plus structurés impliquant un habitat permanent.

À l'échelle aquitaine, certains lieux – Sos, Eauze et Lectoure – affichent une dimension (> 15 ha) permettant de penser que ces agglomérations jouent un rôle régional. En Béarn, les sites fortifiés sont plus réduits (souvent < 3 ha), ce qui indique une fonction défensive très locale. Au contraire, la Redoute du Castéra – à Labastide-Monréjeau – s'étend sur 7 ha, dont 2 ha d'occupation structurée ; le site constitue une agglomération de taille intermédiaire, occupant une place importante dans les échanges au niveau local et régional, et jouant sans doute un rôle politique territorial⁶⁹. L'absence de documentation ne permet pas de décrire plus précisément l'organisation territoriale de l'époque ; malgré tout le pays est, dès le IV^e siècle AEC, maillé par plusieurs agglomérations organisées autour d'axes de communications et avec une hiérarchie déjà bien visible.

À partir de la conquête romaine de l'Aquitaine en - 56, l'obscurité qui entoure la période protohistorique s'estompe, permettant de préciser quelque peu l'organisation territoriale. Vaincue, l'Aquitaine est aménagée à la manière romaine par un système extrêmement hiérarchisé, avec au sommet de cette pyramide la province. Vers - 16, l'empereur Auguste divise la Gaule romaine en trois provinces, dont une Gaule aquitaine. Loin de reprendre des critères ethniques, Aquitains et Celtes sont mélangés dans cet immense territoire qui s'étend des Pyrénées à la Loire. Certains auteurs estiment que le but des Romains est alors de fusionner les deux peuples, d'autres pensent plus simplement que la manœuvre vise surtout à limiter les frais administratifs. Sous la province se trouve la cité, ou *civitas*. Elle concentre la vie politique du territoire au sein d'une cour

⁶⁸ Abos (Le Castet), Asson (L'Ermitage), Aussevielle (Turon de Terre Rouye), Bellocq (La Castéra), Bordes (Bois des Bordes), Castagnède (Pène de Mu), Guindalos (Notre-Dame), Lescar (Le Bilaà), Momas (Camp d'Arsaut), Monréjeau (Redoute du Castéra), Morlanne (Castéra du Bialer), Oloron (Sainte-Croix), Salies (Castéra).

⁶⁹ Le site fortifié d'Oloron dans le quartier Sainte-Croix est situé dans un espace fortement urbanisé qui ne permet pas d'estimer avec précision ses dimensions. Étant donné le rôle futur d'*Iluro* pour l'administration romaine, il doit être d'une importance au moins similaire au Castéra de Labastide-Monréjeau.

d'aristocrates locaux (la *curie*) dirigée par des *décurions*. Entre Pyrénées et Garonne, la trentaine de peuples vaincue par Jules César – puis listée par Pline l'Ancien – est regroupée autour de cinq *civitates* ; les peuples des *Bearni* et des *Oscidates* sont sans doute englobés dans la cité des *Tarbelli*, dont le cœur se trouve dans l'actuelle Dax⁷⁰.

L'État romain souhaite, avant tout, faire correspondre le territoire de la cité avec des critères ethniques, mais un éclatement ethnique caractérise l'Aquitaine, avec une trentaine de peuples identifiés contre moins de la moitié entre Garonne et Loire (un territoire pourtant plus grand). Les regroupements entre ethnies au sein d'une *civitas* sont alors inévitables. Pour la cité des *Tarbelli*, son allongement nord/sud – des plaines landaises jusqu'aux Pyrénées – peut tout aussi bien s'expliquer par les voies de communication que par les exigences du système agro-pastoral ; une seule administration comprenant estives et zones d'hivernage des troupeaux permet de limiter les conflits, il est alors tentant d'estimer que les territoires béarnais (*ribères*, hauts plateaux et montagnes) bénéficient déjà de liens administratifs profonds afin de faciliter le contrôle de la vie agro-pastorale. En-dessous de la cité se trouvent le *pagus*⁷¹ (pays) puis le *vicus*⁷².

Le territoire aquitain souffre de l'éloignement des centres de décision, la capitale provinciale est à Saintes – puis dans la celtique Bordeaux – bien loin du territoire des Aquitains euskariens. Au II^e siècle, un nouveau district est créé au sein de la province pour regrouper les peuples aquitains, la Novempopulanie. Puis à la fin du III^e siècle, cette séparation administrative entre Aquitains et Gaulois est confirmée par la partition⁷³ en trois de l'ancienne province de Gaule Aquitaine, la Novempopulanie (ou Aquitaine troisième) devient une province autonome dont la capitale est Eauze. Cette création marque aussi le passage de cinq à neuf cités, mais toujours sans circonscription béarnaise. Finalement, vers le début du IV^e siècle, trois nouvelles cités sont créées dont une à *Benearnum* et une autre à *Iluro*⁷⁴. Il aura fallu plus de trois siècles pour qu'une organisation romaine trop éloignée – et centralisée – finisse par s'affiner pour se rapprocher au plus près d'une logique ethnique. Le Béarn peut commencer son organisation.

Les *civitates* de *Benearnum* et *Iluro* reprennent le nom de leur ville-centre (*caput civitatis*) ; les deux villes présentent des morphologies similaires avec un cœur d'agglomération situé en basse-ville dans une large plaine alluviale, le tout adossé à un éperon rocheux surplombant l'ensemble. Porte d'entrée de la vallée

⁷⁰ Une autre hypothèse – moins fréquente – rattache les peuples béarnais à la cité d'Aire-sur-l'Adour, *Atura*.

⁷¹ L'expression « pays de Béarn » utilisée fréquemment par la principauté au Moyen Âge trouve peut-être son origine dans le souvenir du *pagus*, cadre originel des *Bearni*.

⁷² Le toponyme Vic-Bilh (« vieux vic ») en garde toujours le souvenir.

⁷³ La stèle d'Hasparren constitue l'un des témoignages de cette réorganisation.

⁷⁴ La *civitas* d'*Iluro* est citée en exemple pour regrouper plusieurs des anciennes tribus aquitaines, peut-être un regroupement entre *Bearni* (paysans sédentaires) et *Oscidates* (pasteurs transhumants) ?

d'Aspe en direction du col du Somport et carrefour entre plusieurs voies romaines, les sites d'*Iluro* et *Beneharnum* visent d'abord à contrôler les axes d'échange de cette zone du piémont pyrénéen. Les premiers développements urbains s'opèrent au I^{er} siècle avec d'importants investissements consentis pour développer les deux relais routiers, des thermes sont réalisés tout comme des systèmes de voiries et d'égout, ainsi qu'un temple dédié au dieu Mars à *Iluro*. Dans un cas comme dans l'autre, les équipements publics paraissent surdimensionnés par rapport à l'importance maximale des deux agglomérations. *Beneharnum* atteint 10-12 ha, *Iluro* moins de 20 ha⁷⁵ pour 500 à 1 000 habitants au II^e siècle, ce qui les place comme des villes secondaires dans l'espace aquitain⁷⁶. Que des agglomérations d'aussi petite taille aient pu accéder au rang de chef-lieu de *civitas* peut paraître surprenant, pourtant c'est un élément qui se retrouve ailleurs en Hispanie ou en Gaule dans un contexte montagnard. Le très faible urbanisme de ces zones – notamment pour supporter un élevage extensif – permet de décorrélérer la taille de l'agglomération avec son rang administratif.

Loin d'être des villes-vitrines romaines classiques, *Beneharnum* et *Iluro* sont des « gros bourgs routiers » contrôlant leurs territoires environnants. Cette mainmise s'illustre par la quasi-disparition de traces de pastoralisme à partir du I^{er} siècle – jusqu'à la fin du IV^e siècle – dans les vallées et les estives de haute montagne, le développement des deux agglomérations polarise alors peut-être la main-d'œuvre montagnarde, marginalisant le pastoralisme traditionnel. Modèle urbain par excellence, l'Empire romain avait sûrement pour projet de constituer de nouveaux centres avec *Iluro* et *Beneharnum*, mais malgré l'importance des investissements réalisés au début de l'Empire, les deux agglomérations restent caractérisées par leur aspect rural, le seul qui convienne à un mode de vie centré sur l'agro-pastoralisme extensif. Dès le milieu du II^e siècle, le tissu urbain se relâche et aboutit à une crise précoce. Paradoxalement, les deux villes deviennent chef-lieu de *civitas* au moment où leur caractère urbain est le moins affirmé. L'habitat – mais aussi sûrement le pouvoir politique – finit par se concentrer au profit des grandes demeures suburbaines, les *villae*. Au IV^e siècle, les deux hautes-villes sont remparées et les basse-villes quasiment abandonnées, la ville sert alors de refuge tandis que le pouvoir est aux mains de puissants propriétaires terriens. Les efforts romains n'auront pas payé, la vie de ce Béarn antique ne peut manifestement pas se fondre dans un modèle citadin.

Des demeures urbaines de type *domus* sont identifiées au cœur d'*Iluro* et de *Beneharnum*, avec des dimensions comprises entre 800 et 1 800 m² mais sans luxe apparent. Au contraire, en milieu suburbain et rural des *villae* luxueuses sont

⁷⁵ La plus grande superficie occupée par *Iluro* n'indique pas forcément un rang hiérarchique supérieur, étant donné l'inégale densité de l'occupation dans cette trame urbaine.

⁷⁶ *Burdigala* (Bordeaux) atteint 150-170 ha, Lectoure, Saint-Bertrand-de-Comminges et Eauze au moins 40 ha.

repérées, à Claracq-Lalonquette (9 000 m²) et Lescar-Saint-Michel (3 000 m²), tout comme à Jurançon, Bielle, Gan ou Goès. Constituées d'un domaine foncier (*fundus*) et de bâtiments d'habitation et d'exploitation agricole, les *villae* jouent un rôle premier – et croissant – dans le contrôle des territoires du piémont, notamment grâce à leur position stratégique sur les chemins de transhumance. Comprenant des domaines supérieurs à 300 ha, les *villae* de Lalouquette et Saint-Michel connaissent l'apogée de leur confort et de leur luxe au IV^e siècle⁷⁷ ; tandis que les espaces urbains déclinent et se barricadent autour de remparts, les *villae* de grands propriétaires prospèrent. Avec la crise du III^e siècle de l'Empire romain, la vie urbaine est profondément réorganisée, la ville aquitaine devient un refuge sécuritaire tandis que la vie économique, culturelle et politique se concentre à la campagne autour d'une aristocratie terrienne. L'archéologie n'a permis de retrouver la trace que d'un nombre limité des *villae* béarnaises, mais la toponymie permet d'imaginer une présence bien plus dense ; les terminaisons en *-acq* indiquent généralement⁷⁸ l'origine romaine d'un lieu, on en trouve plus d'une vingtaine en Béarn, comme Sévignacq (domaine de Sabinius), Bénéjacq (domaine de Benagius), Claracq (domaine de Clarus), etc⁷⁹.

En dehors des centres urbains et des *villae*, le territoire s'organise autour de fermes (< 400 m²), dont le caractère non-aristocratique est indiqué par l'absence d'élément décoratif. La mise en place de ce réseau symbolise sûrement la mainmise des *villae* sur les terres agricoles, autrefois parsemées de campements temporaires. À côté de demeures richement décorées de marbre et de mosaïque, l'Antiquité révèle des formes d'habitat d'une extrême précarité, comme dans la grotte du Laà à Arudy. Il en ressort une société encore très hétérogène ; avec la coexistence de modes de vie, d'une part issus de l'aristocratie romaine, et de l'autre, un agro-pastoralisme aquitain peu changé depuis l'âge du fer. Le tout est dominé par le propriétaire terrien ayant su profiter de ces modes de vie ruraux, malgré l'importance (et l'échec) des investissements réalisés par l'autorité romaine pour développer de nouveaux pôles urbains dans le piémont pyrénéen.

À partir de la fin du IV^e siècle, les basse-villes de *Benearnum* et *Iluro* sont peu à peu abandonnées pour former de grandes nécropoles. Les haute-villes sont donc remparées, elles ne renferment pas d'habitations mais des bâtiments aux fonctions administratives, militaires ou religieuses. Ce basculement est réalisé dans le contexte des « invasions barbares », des migrations de peuples nordiques bousculant les équilibres en place. Vandales, Suèves et Alains se succèdent au

⁷⁷ La vie des *villae* s'organise alors autour d'un péristyle à la mode gréco-romaine.

⁷⁸ Hormis pour quelques contre-exemples, comme Rébénacq qui doit son nom au lieutenant (Jean de) chargé par Fébus de construire cette nouvelle bastide.

⁷⁹ Certaines familles sont si puissantes qu'elles jouissent d'une hégémonie à l'échelle provinciale, c'est le cas des *Valerii* de Bordeaux à l'Espagne.

début du Ve siècle et traversent le Rhin en direction du sud⁸⁰. L'espace urbain est déjà malmené au sud de l'Aquitaine par son inadaptation aux modes de vie du piémont montagnard (agro-pastoralisme extensif) ; lors des invasions barbares, les villes de *Benearnum* et *Iluro* ne sont déjà plus que des centres administratifs, leurs basse-villes respectives ont été abandonnées sûrement de manière volontaire⁸¹. Au contraire, les *villae* connaissent une évacuation plus violente, pour Saint-Michel à Lescar les archéologues estiment que la *villa* a été détruite de manière brutale (incendie) au Ve siècle.

Autre peuple « barbare » migrant vers le sud, les Wisigoths mettent à genou un Empire romain décadent, en 410 lors du célèbre sac de Rome. En 418, ils obtiennent de Rome la constitution d'un royaume fédéré à l'Empire et situé dans le sud-ouest de la Gaule. Après cinq siècles de domination romaine, le territoire béarnais passe donc sous le contrôle de ce nouveau royaume centré sur Toulouse. Mais n'a pas la force romaine qui veut, et le royaume Wisigoth se révèle bien éphémère puisque dès 507, les Francs – autre peuple barbare⁸² – remportent une victoire décisive pour devenir maîtres jusqu'aux Pyrénées. Ces peuples germaniques sont uniquement maîtres « sur le papier » d'un territoire qu'ils ne contrôlent pas. À leur apogée, les Wisigoths sont quelques dizaines de milliers entre Albi, Saint-Gaudens et Bordeaux, les Francs sont encore moins nombreux avec quelques garnisons autour de Saintes et Angoulême. Les peuples euskariens du sud et du nord des Pyrénées – nommés communément Basques à partir de Grégoire de Tours – mènent une agitation perpétuelle, si bien que la Novempopulanie reste insoumise à la domination franque. Au tout début du VIIe siècle, un duché de *Wasconia* – ou Vasconie – est constitué par les rois Francs Mérovingiens dans le but de fédérer et soumettre les peuples aquitains. Depuis l'arrêt de la domination romaine, le territoire béarnais passe donc sous le contrôle de plusieurs peuples germaniques bien décidés à perpétuer l'héritage romain, mais l'Aquitaine reste un territoire bien éloigné géographiquement et culturellement pour des peuples du nord de l'Europe. Aussi, Wisigoths ou Francs ne disposent pas des moyens – militaires notamment – de leurs glorieux aînés romains.

Les VIe et VIIe siècles sont marqués par une grande désorganisation du pouvoir civil en Aquitaine. Sur les ruines du monde romain c'est le christianisme qui organise désormais le territoire, la loi de Rome devient celle de l'Église et les évêques se muent en juges ordinaires. Apparue sur le sol béarnais au Ve siècle, la religion à la croix profite vite de cette période trouble pour administrer de larges

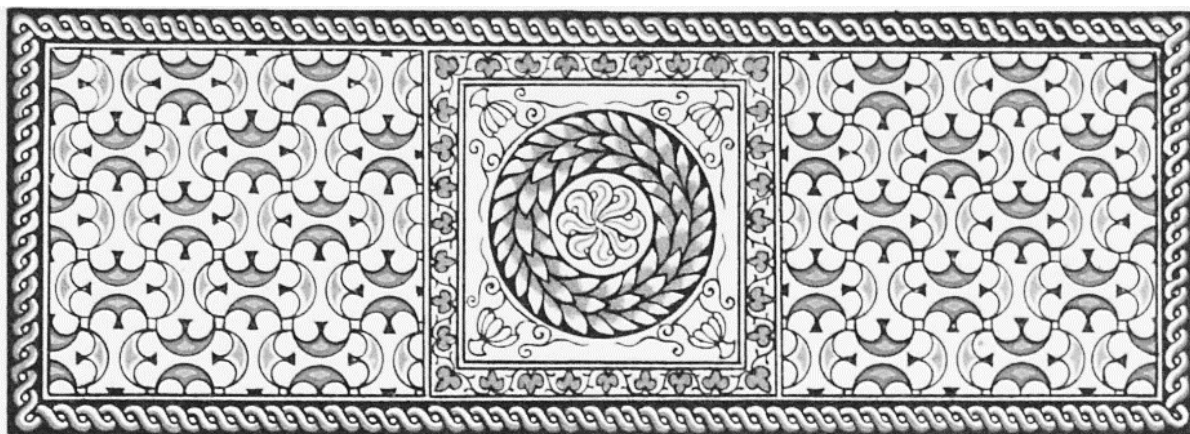
⁸⁰ La « peste de Justinien » sert parfois à expliquer l'affaiblissement de l'Europe du sud par rapport à l'Europe du nord à cette époque.

⁸¹ L'archéologie ne trouve pas de traces de destruction soudaine, signe du caractère volontaire de cet abandon et sûrement antérieur par rapport aux invasions.

⁸² Le terme « barbare » indique uniquement un peuple non latin (ou non hellène), en l'occurrence les Francs sont germaniques, comme les Wisigoths.

domaines. Face aux invasions barbares et à la conquête de l'espace aquitain par des peuples germaniques, les élites romanisées optent pour deux comportements distincts, la collaboration avec le maître barbare – ce sont les « réalistes » – ou au contraire la défense de la Romanité en passant dans les rangs du clergé. Cette dernière option s'impose et ses partisans profitent de la victoire franque – ralliée au catholicisme depuis le baptême de Clovis – pour dominer l'Aquitaine.

Dès 506, les évêques Galactoire et Grat de *Beneharnum* et *Iluro* sont mentionnés au concile d'Agde, puis les noms de leurs héritiers sont régulièrement égrainés jusqu'au VIIe siècle, au concile de Mâcon en 585 ou au concile de Bordeaux en 673-675. Ces deux évêchés sont les directs héritiers des *civitates* romaines, avec un même ressort géographique autour du gave de Pau et du gave d'Oloron, et un centre basé sur la haute-ville de *Beneharnum* et *Iluro* (siège des cathédrales primitives). Les anciennes *villae* aristocratiques – abandonnées dans le courant du Ve siècle – entrent aussi dans le domaine religieux, c'est sur leurs ruines que sont construites les premières églises du Béarn au VIIe siècle, à l'image de l'église Saint-Michel de Lescar. La destruction, probablement brutale, des *villae* au Ve siècle contraste avec l'abandon volontaire et précoce des centres urbains d'*Iluro* et *Beneharnum*, signe que le pouvoir économique (et politique) du Béarn antique se trouvait bien dans les grands domaines agricoles. Dans la période transitoire entre Bas-Empire et haut Moyen Âge, l'ancienne organisation civile romaine – menée par des propriétaires terriens – est finalement remplacée par une organisation religieuse (avec les évêques à sa tête) et chapeautée par de vastes royaumes germaniques n'ayant pas vraiment les moyens de leur ambition, afin de perpétuer la grandeur de l'Empire romain.



La vicomté s’affirme

Aquitaine, Vasconie, Gascogne, les termes se brouillent au début du Moyen Âge, l’instabilité est de mise et les territoires changent au fil des conquêtes et traités de paix. L’Aquitaine pour commencer, ce nom désigne désormais un large espace compris entre Pyrénées, Loire et Cévennes ; loin donc de l’*Aquitania* initiale de Jules César qui se limitait à la Garonne. Ce cadre administratif est l’héritier de la province de Gaule Aquitaine créée par les Romains. Durant le haut Moyen Âge, l’ancienne *Aquitania* est un territoire profondément assimilé à la culture romaine, sa greffe au royaume germanique des Francs est particulièrement longue à se dessiner⁸³. Pour les Carolingiens – Charles-Martel, Pépin le Bref et Charlemagne – l’Aquitaine constitue jusqu’au IX^e siècle l’obstacle fondamental à l’unité de leur royaume ; ces derniers refusent de reconnaître le caractère indépendant du royaume d’Aquitaine, un territoire que les rois francs traitent officiellement de duché. Entre 760 et 768, les Francs mènent une véritable « guerre d’extermination » face au problème aquitain, leur victoire entraîne un vaste mouvement de colonisation au sud de la Loire qui vise à faire reculer un phénomène régional gênant. Le royaume d’Aquitaine ne répond pas à une réalité ethnique, il n’y a pas de sentiment aquitain mais bien romain, ses habitants veulent avant tout défendre leur modèle antique (droit, religion) face au « barbare » franc.

Entité semi-indépendante au sein du royaume d’Aquitaine, la Vasconie – qui s’étend de Pampelune à la Garonne – est une aire ethnique, habitée principalement par des peuples euskariens, depuis le VI^e siècle ils mènent une agitation perpétuelle contre les Francs. Le nom Vasconie vient donc du peuple des *Vascones* identifié initialement au sud des Pyrénées, mais qui ont donné leur nom à l’ensemble des peuples euskariens insoumis – et révoltés – contre le pouvoir franc. La présence basque au nord des Pyrénées se limite surtout à l’Adour, ce qui permet au territoire béarnais de rester globalement hermétique à la domination franque à cette période. Au IX^e siècle, un schisme s’opère au sein des peuples euskariens des Pyrénées occidentales. Dans la première moitié du IX^e siècle, les Basques du sud se regroupent dans le royaume de Pampelune après leur victoire sur les troupes franques lors de la troisième bataille de Roncevaux. Au même moment, une rébellion est matée par les Francs au nord des Pyrénées⁸⁴, c’est donc dans cette décennie 820 que le fait gascon apparaît par sa séparation

⁸³ La Bavière et la Lombardie sont deux autres problématiques pour les rois francs.

⁸⁴ Les Annales d’Éginhard relatent ainsi les événements de 819 : « En ce temps-là, Loup Centulle, Wasco, entra en guerre contre les comtes Bérenger de Toulouse et Garin d’Auvergne... mais dans la bataille il perdit son frère Garcia et plusieurs hommes. Il aurait trouvé la mort s’il n’avait fui. Mais il fut pris et amené devant l’empereur et comme il ne put se laver des accusations portées contre lui il fut condamné à l’exil ». Les auteurs attribuent parfois un lien entre Loup Centulle et la lignée des vicomtes béarnais, par l’utilisation du nom Centulle.

avec le monde basque sud-pyrénéen⁸⁵. Le *v* de *Vascones* (prononcé *b*) se transforme en *g* sous l'influence germanique, finalement la Gascogne est un territoire basque dominé par un maître germain.

Et le Béarn dans tout ça ? Pas grand-chose à signaler, l'évêché continue de constituer la seule forme d'organisation connue, le territoire suit les turpitudes régionales sans se distinguer. L'archéologie ne révèle pas de traces de domaines agricoles prestigieux, signe que le modèle antique des *villae* n'a pas survécu, le fait urbain continue aussi d'être très médiocre. Les anciens centres urbains antiques sont abandonnés depuis plusieurs siècles, la chrétienté profite des vastes espaces ruinés pour implanter – autour du VI-VIIe siècle – ses premiers édifices religieux (comme l'église Saint-Julien en basse-ville de Lescar) qui perdurent jusqu'au IXe siècle. L'essentiel de la vie béarnaise du haut Moyen Âge tourne autour d'une économie de subsistance/autosuffisance, mêlant élevage (transhumant ou non), cultures et chasse/pêche. Dans cette période troublée et instable, la religion se place comme le dernier rempart face aux invasions du VIIe-IXe siècle. Germains, Basques, Arabes puis Vikings mènent une agitation permanente dans la région, qui finit d'anéantir toute trace physique de l'ancienne civilisation romaine. Si le passage des Arabes au VIIIe siècle n'est pas assuré, celui des Vikings vers 840 est traditionnellement présenté comme le coup fatal donné aux restes de l'époque romaine ; c'est une quasi-feuille blanche qui s'ouvre ensuite, l'occasion pour le Béarn de sortir du giron régional (aquitain, basque ou gascon) et prendre en main sa propre destinée.

Car malgré la prise théorique du territoire gascon par le pouvoir franc, l'administration effective de ce territoire lointain se révèle particulièrement difficile. C'est ici que la féodalité entre en jeu, avec en Gascogne une dimension originale qui tient à son caractère indépendant et à son émiettement ethnique, déjà stigmatisé Pline l'Ancien. La féodalité est un système politique mis en place par les monarques germains afin de contrôler leur immense royaume. Ces derniers n'ont pas les moyens (financiers et humains) pour directement administrer ces terres, ils délèguent donc à des seigneurs régionaux (ducs) de grandes régions comme l'Aquitaine. Mais ces ducs n'ont, eux non plus, pas les moyens de contrôler l'ensemble de leur territoire concédé, ils délèguent donc une partie de leur région à des comtes (comme la Gascogne), voire à des vicomtes. La féodalité repose sur cet empilement, qui implique une fidélité entre le suzerain (qui administre) et le souverain (qui règne). La fidélité peut être d'ordre ethnique, historique ou religieuse. Mais sur ces trois points, les Gascons se sentent profondément non-germans, ont une forte culture indépendantiste et le christianisme reste avant tout romain (et pas franc). Aussi, l'émiettement ethnique

⁸⁵ La séparation est d'abord surtout politique, l'*euskara* reste parlée au nord des Pyrénées, même si la latinisation y est déjà largement engagée.

gascon impose de constituer de nombreux petits fiefs, autant d’occasion de voir apparaître des seigneurs locaux peu enclins à l’obéissance, comme en Béarn.

Le particularisme gascon en matière de féodalité⁸⁶ prend toute sa force au sud de l’Adour. C’est dans cette région que les bandes basques mènent le plus fort de leur agitation anti-franque, elle permet de fortement limiter la colonisation germaine qui se produit au nord de la Loire, puis progressivement jusqu’à la Garonne. Il n’y a donc pas (ou très peu) de raison ethnique pour un seigneur du sud de l’Adour à respecter une quelconque fidélité envers un duc ou un roi germain. Le facteur géographique est un autre élément à prendre en compte, la région située au sud de l’Adour est la plus excentrée du centre du pouvoir franc, avec un éloignement d’autant plus ressenti que le « désert landais » coupe les Pyrénées occidentales (et son piémont) du reste du royaume. Cet isolement géographique – en plus des aspects historiques et ethniques – favorise l’émergence de pays pyrénéens autonomes.

C’est dans la première moitié du IX^e siècle qu’apparaissent les vicomtés de Béarn et Oloron, dont le territoire reprend sûrement celui des évêchés éponymes, eux-mêmes calqués sur les anciennes *civitates* de *Beneharnum* et *Iluro*. À l’origine, les vicomtes (*vicecomes*, vice-comte) sont des sous-officiers des ducs chargés soit de suppléer le comte en cas d’absence, soit de gérer en son nom une partie éloignée du comté. Après avoir cassé la révolte basque du nord des Pyrénées vers 820, les rois francs peuvent compter sur l’entière soumission des comtes devenus gascons. Mais dans la mise en place féodale, c’est le château qui sert de base à la puissance sociale, l’autorité comtale est dès lors de plus en plus concurrencée par celles des vicomtes locaux. Les premières mentions des vicomtes de Béarn et d’Oloron apparaissent à l’extrême fin du Xe siècle, les deux sous-officiers sont alors des membres éminents de l’assemblée (curie) gasconne.

Dans le premier tiers du XI^e siècle, la vicomté d’Oloron entre dans le giron du Béarn. Pendant longtemps, la thèse la plus communément admise a voulu que la vicomté d’Oloron ait été rattachée suite au mariage entre l’héritière d’Oloron – une certaine Angèle – et le fils du vicomte de Béarn, Centulle le Vieux. Cette théorie est désormais contestée, un acte du cartulaire de Dax indique qu’Oloron n’a pas été intégré mais bien réintégré⁸⁷ ; car si les droits sur ce pays avaient été concédés par les vicomtes de Béarn, ces derniers n’auraient fait que reprendre leur droit au XI^e siècle. Sur la base de ce document, le pays d’Oloron est donc bien

⁸⁶ Dans la deuxième moitié du XI^e siècle, la féodalité n’a pas encore touché la Gascogne et les royaumes chrétiens ibériques. Tandis qu’au nord de la Loire il est question de fief et d’hommage, les notions de serment et de fidélité s’imposent encore au sud.

⁸⁷ Le cartulaire mentionne : « Il y avait alors un vicomte d’Oloron du nom de Loup Aner, auquel le vicomte de Béarn n’avait pas concédé de son vivant certaines parties de la vicomté d’Oloron, parce qu’il n’était pas de naissance légitime. En effet, la vicomté d’Oloron dépendait dans son ensemble de la vicomté de Béarn ». Aussi, Angèle ne serait finalement pas la fille d’un vicomte d’Oloron mais plutôt celle d’un comte de Gascogne, que Centulle le Vieux épousera.

béarnais dès l'origine du système féodal au IX^e siècle. Les liens sont si forts entre l'administration romaine et carolingienne – les vicomtés de Béarn et d'Oloron reprennent le nom et le ressort géographique des anciennes *civitates* – qu'il est tentant de penser qu'*Iluro* dépendait également déjà de *Beneharnum*. Ce lien entre gaves de Pau et d'Oloron s'inscrit dans la logique des relations économiques anciennes (élevage transhumant) entre les deux zones, il revêt aussi sans doute un caractère ethnique car les Romains privilégiaient ces critères pour établir leurs *civitates*, de quoi émettre l'hypothèse que le peuple aquitain des *Bearni* peuplait les plaines des deux gaves ; tandis que le peuple transhumant des *Oscidates* occupait les hautes vallées pyrénéennes, même si leur disparition précoce dans les écrits indique une certaine porosité entre l'ethnie *Bearni* et *Oscidates*. Tout au long du Moyen Âge, Lescar gardera cette même prééminence sur Oloron, notamment dans le cadre des États de Béarn⁸⁸, preuve de l'ancrage – et de la persistance – d'une relation politique et hiérarchique.

La réunification de la vicomté au XI^e siècle est le fait marquant d'un expansionnisme béarnais latent, un mouvement s'opérant d'abord à travers une série de mariages réalisés pour se rapprocher du titre comtal. Après 1039, Centulle le Vieux revendique ce titre grâce à son mariage avec une princesse de Gascogne. L'expansionnisme se traduit aussi par la guerre avec la maison de Dax au début du XI^e siècle, les Béarnais visent le contrôle de plusieurs églises autour de Sauveterre, porte d'accès directe aux cols navarraïes par son passage sur le Saison. Centulle le Vieux découvre néanmoins à ses dépens le caractère des Souletins qui l'assassinent en 1058, mais par peur des représailles le vicomte de Soule laisse ses églises être rattachées au diocèse d'Oloron. Par l'agrandissement du territoire – et de sa zone d'influence – les seigneurs de Béarn sont perçus tels des *quasi comites*, des quasi-comtes. Comme souvent dans leur histoire, ils profitent des circonstances pour assurer leur futur. À partir de 1032, la Gascogne est secouée par une double crise, d'abord de succession puis – suite à la bataille de La Castelle en 1062 – par son annexion au duché d'Aquitaine. Avec cette double secousse, la Gascogne change de destin, elle passe dans les mains des ducs d'Aquitaine dont le centre du pouvoir se situe autour de Poitiers. Cet éloignement favorise l'émancipation totale du Béarn de sa tutelle gasconne puis aquitaine.

En 1086, le duc d'Aquitaine rend au vicomte les dernières parcelles de son pouvoir dans ce territoire, voilà le Béarn autonome. La puissance des seigneurs est avant tout foncière et leur autorité est exercée de manière souveraine sur le modèle du pouvoir carolingien ; le vicomte est responsable de la paix et de la justice sur ses terres, et non sur le peuple, suivant le modèle ibérique. Les premiers Centulle sont liés à la société aristocratique et rurale entourés par des barons eux

⁸⁸ C'est l'évêque de Lescar qui préside les États, l'évêque d'Oloron est lui vice-président.

aussi propriétaires terriens. La pacification du pays – après l’instabilité créée par la chute de l’Empire romain – favorise la reprise en main du pouvoir par le civil au détriment du religieux, désormais c’est le château qui concentre le pouvoir et plus l’église. La prise de pouvoir du clergé n’aura été qu’une parenthèse pour pallier à l’anarchie des invasions barbares. Ainsi, le Béarn reprend le fil de son histoire quand les grands domaines ruraux des *villae* romaines concentraient le pouvoir politique et économique du territoire. L’origine du nom Centulle indique une filiation avec les aristocrates antiques, il dérive de Cintulus, un patronyme gallo-romain venant du celtique *cintu* « celui qui est le premier »⁸⁹. Premiers des Béarnais, les Centulle du Moyen Âge respectent bien leur nom, ils pourraient être les lointains héritiers de Cintulus antiques, alors à la tête de *villae*⁹⁰.

L’autonomie acquise à la fin du XI^e siècle ne peut pas être confondue avec une souveraineté. Le Béarn prend désormais ses décisions à l’intérieur de son territoire mais reste soumis à une autorité supérieure pour sa politique extérieure. Depuis la victoire des Francs sur les Wisigoths, il doit en principe allégeance aux premiers. Le royaume des Francs se scinde en trois parties lors du traité de Verdun de 843, voilà le Béarn inclus dans la Francie occidentale qui deviendra plus simplement le France. Ce royaume est essentiellement romanophone, sa fondation marque l’aboutissement d’une assimilation des élites franques à la civilisation gallo-romaine ; désormais, on ne parle plus de Francs (germans) mais de Français (latins). Comme pour les Francs auparavant, la domination française sur le Béarn est très hypothétique tant son pouvoir demeure faible au sud de la Loire. Les rois français doivent faire face à la menace viking au IX^e siècle⁹¹, si bien que tous les regards sont portés vers le danger venu du nord.

Au contraire, du côté des Pyrénées occidentales, la politique extérieure est vampirisée par le « péril musulman » du sud ; dans la première moitié du VIII^e siècle, des élites arabes ont pris en quelques années le contrôle de la péninsule ibérique. Suite à l’échec de leur tentative de prendre aussi le nord des Pyrénées⁹², le piémont pyrénéen s’extraie de l’emprise arabe par la marche d’Espagne – zone tampon créée par le pouvoir carolingien – puis avec le royaume de Pampelune, qui se désagrège en 1035 par son partage entre les fils du souverain pour donner naissance à l’embryon des royaumes de Navarre, Castille et Aragon. C’est avec ce dernier que le Béarn s’allie progressivement au début du XII^e siècle. Afin d’éloigner la menace arabe, les vicomtes participent à la *Reconquista* menée

⁸⁹ Pour Pierre Tucou-Chala : « Centulle (*Centoig* ou *Centou*, en gascon) dérive d’une racine celte comparable au latin *primulus*, le petit chef ».

⁹⁰ Les Centulle pourraient avoir une triple origine romaine, germane et basque. Leur deuxième nom – Gaston – vient du germain *gast* (hôte), indiquant l’assimilation d’une élite germane à l’ancienne aristocratie romaine. Les Centulle sont aussi très proches des comtes de Gascogne, apparentés à d’anciens chefs de clans basques.

⁹¹ Le siège de Paris en 845 est le premier d’une longue liste qui terrorise la population.

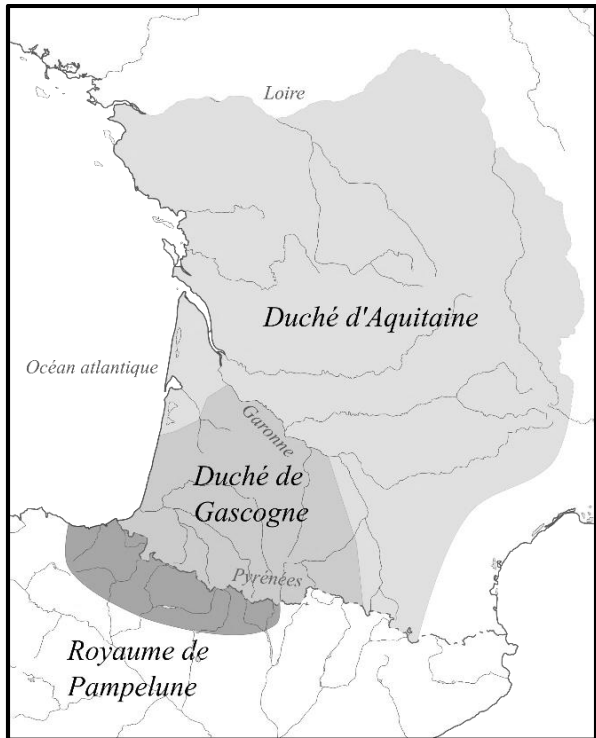
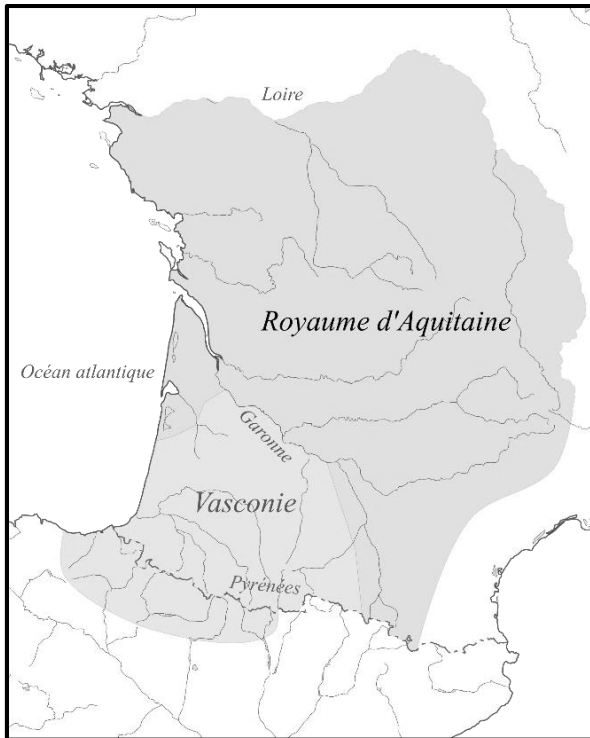
⁹² Les troupes arabes franchissent les Pyrénées pour affronter les Francs, notamment à Poitiers en 732.

par les rois ibériques, Gaston le Croisé prend notamment une part active dans la reconquête de Saragosse en 1118. L'alliance militaire Béarn-Aragon est à l'origine équilibrée, mais l'union entre Aragon et Catalogne en 1137 déséquilibre les forces en présence et le Béarn devient un pays vassal tout comme ses voisins pyrénéens de Soule, Bigorre, Comminges et Couserans⁹³. En 1154, une délégation de cent-vingt Béarnais – conduite par les évêques de Lescar et Oloron – rejoint des représentants aragonais à Canfranc, de manière inédite les gens de la vicomté font hommage à un prince étranger, le Béarn se place ainsi volontairement sous le giron ibérique car exposé à une menace majeure pour son mode de vie pastoral qui repose sur un espace pyrénéen pacifique. La rencontre de Canfranc est un élément constitutif de la principauté, toutes les composantes de la société béarnaise s'y retrouvent⁹⁴ et se rassemblent pour la première fois dans un objectif commun, « tous ensemble, et l'un pour l'autre » retrace l'acte de 1154.

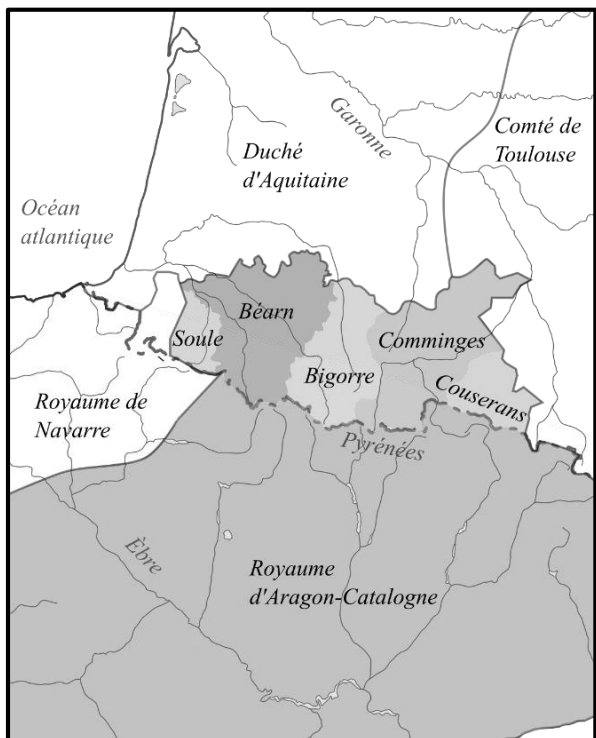
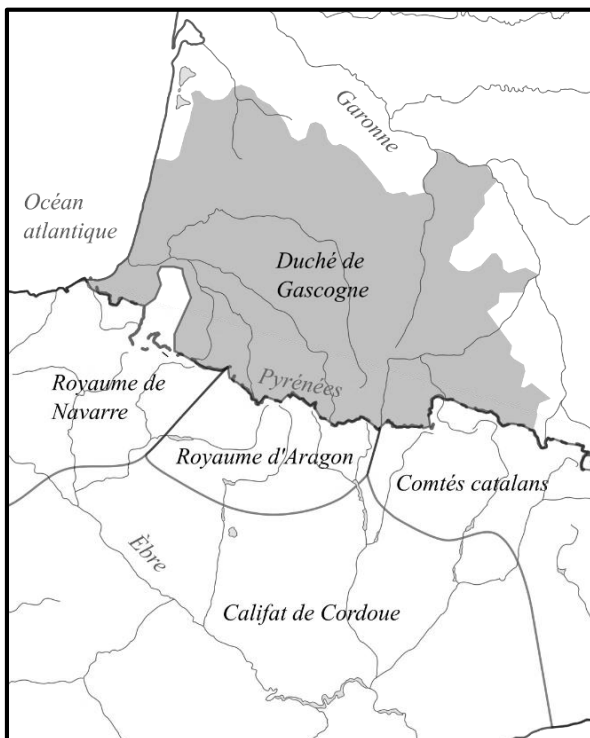
La vicomté autonome naît donc du double morcellement de l'Aquitaine au VIII^e siècle, puis de la Gascogne au XI^e siècle. Le Béarn profite de son éloignement géographique pour s'affranchir de sa vassalité envers les monarques francs, une subordination finalement très théorique tant le maître germain peine à contrôler la bordure méridionale de son royaume. Il est remarquable de constater à quel point les frontières du Béarn évoluent peu entre l'apparition de la féodalité et la départementalisation de la fin du XIX^e siècle. Si d'autres entités – comme l'Aquitaine – voient leur ressort géographique régulièrement évoluer au rythme des héritages et des conquêtes, le territoire béarnais reste globalement celui de l'addition des *civitates* de *Beneharnum* et *Iluro*. Malgré la prise de contrôle précoce de la Soule, puis de la Bigorre ou du Tursan, ces territoires ne seront jamais inclus dans les limites du Béarn, signe qu'elles répondent en premier lieu à des considérations ethniques (le pays des *Bearni*). Au XII^e siècle, le basculement vers la mouvance aragonaise tient à des raisons culturelles (modes de vie pastoraux pyrénéens), mais surtout à la persistance d'une menace directe et majeure au sud des montagnes. Toute l'attention des vicomtes reste concentrée sur le danger arabo-musulman si proche, et qu'ils ne peuvent régler seuls. Le pragmatisme est, avec l'autonomisme, au cœur du projet politique développé.

⁹³ Pour Pierre Tucóo-Chala, les rois d'Aragon poursuivent l'objectif de « rassembler dans un ensemble multiforme les populations installées de part et d'autre de la chaîne (des Pyrénées), entre Èbre et Garonne. ».

⁹⁴ Clergé, noblesse, syndicats pastoraux, gens de la *ribère* et des vallées ; il y avait alors une « grande multitude de Béarnais ».



IXe siècle, le royaume d’Aquitaine se désagrège en trois entités : les duchés d’Aquitaine et de Gascogne – sous domination franque – et le royaume de Pampelune, après la victoire des Basques sur les Francs à Roncevaux en 824.



XIe siècle, la vicomté de Béarn devient autonome du duché de Gascogne (qui est absorbé par le duché d’Aquitaine), elle se place au XIIe siècle sous la protection du royaume d’Aragon-Catalogne, qui œuvre à la *Reconquista* face aux Arabes.

La souveraineté comme apogée

Dès la fin du XII^e siècle, les archives montrent que le Béarn n'est plus considéré comme faisant partie de la Gascogne, les deux terres sont régulièrement distinguées. La tutelle aragonaise dure, elle, près d'un siècle. L'apogée de cette mainmise ibérique intervient après 1170, date à laquelle l'héritière Marie promet au roi d'Aragon d'épouser le prince de son choix, l'Aragon jette son dévolu sur les Moncade, de puissants princes catalans. Le fils de Marie et Guillaume de Moncade – Gaston VI – naît en 1173, son pouvoir est mis sous la tutelle d'un noble d'Aragon (le seigneur de Barbastro⁹⁵). Avec une famille catalane à sa tête et une tutelle aragonaise directe, la vassalité du Béarn envers l'Aragon devient totale, si bien que l'autonomie semble quasiment perdue. Avec l'union de l'Aragon et de la Catalogne, ce nouvel ensemble vise l'hégémonie des deux côtés des Pyrénées, le Béarn n'est qu'un élément d'un grand *puzzle*. Au début du XIII^e siècle, la *Reconquista* avance à pas de géant, si bien qu'en 1212 les Chrétiens remportent une victoire décisive à Las Navas de Tolosa, brisant le verrou andalou. Le péril musulman s'éloigne donc considérablement.

Renforcé par le prestige de cette victoire, le roi d'Aragon intervient l'année suivante au nord des Pyrénées pour défendre son allié toulousain dans la croisade des Albigeois, mais le résultat de cette entreprise s'avère bien différent. Lors de la bataille de Muret – le 12 septembre 1213 – le roi d'Aragon est défait (et tué) par les troupes françaises de Simon de Monfort. Le coup est sérieux pour la couronne d'Aragon, de quoi refroidir sérieusement ses intentions au nord des Pyrénées. De ce double constat de l'éloignement de la menace musulmane et d'une concentration du pouvoir aragonais au sud des Pyrénées, naît l'éloignement progressif (et sans heurt) du Béarn de son protecteur aragonais⁹⁶. De 1213 à 1229, les vicomtes continuent pourtant de servir avec zèle la couronne aragonaise, mais cette attitude est très individuelle. Guillaume-Raymond et Guillaume II – les princes de l'époque – sont avant tout des Catalans, ils ne s'intéressent que très épisodiquement aux destinées béarnaises. Fer de lance dans la *Reconquista* de l'Èbre au XII^e siècle, la noblesse ne participe plus aux aventures aragonaises consistant désormais à dominer la Méditerranée occidentale. En l'absence des vicomtes du sol béarnais, les Béarnais prennent l'habitude de s'administrer eux-mêmes notamment grâce aux fors, la vicomté recouvre ainsi son autonomie administrative perdue le temps d'un demi-siècle.

Avec l'arrivée d'un seigneur résolument béarnais (Gaston VII), la vicomté s'éloigne définitivement de la mouvance aragonaise entre 1230 et 1250. Face à

⁹⁵ Pélerin de Castellarzuelo descend d'un Béarnais, compagnon de Gaston le Croisé en Aragon.

⁹⁶ Las Navas de Tolosa et Muret achèvent la possibilité d'un État à cheval sur les Pyrénées, l'Aragon fixe désormais son regard sur le sud de la péninsule ibérique tandis que les Capétiens sont devenus maîtres du nord.

l'absence de danger majeur à ses frontières – que le Béarn ne pourrait régler lui-même – et une identité non-franque (puis non-française), la vicomté autonome choisit le chemin de la souveraineté, elle mettra un peu plus d'un siècle à l'obtenir. Mis à part dans le cas d'une île, un territoire aussi réduit ne peut normalement pas atteindre le statut d'indépendance, pour arriver à cet objectif il faut donc compter sur des circonstances qui lui permettront de s'affranchir de la tutelle de ses grands voisins. Au XIII^e siècle, le voisinage du Béarn est Aragonais au sud des Pyrénées et Français au nord de l'Adour. C'est ici qu'un troisième acteur entre en scène, l'Anglais. Avec le mariage d'Aliénor d'Aquitaine et Henri Plantagenêt en 1152, l'Aquitaine passe aux mains de la couronne anglaise. La féodalité prend alors sa pleine mesure, le roi d'Angleterre devient à la fois suzerain du roi de France – pour ses possessions aquitaines – et son rival le plus puissant du continent. C'est dans ce contexte que le Béarn sort du giron aragonais sans passer par la case française, il est directement revendiqué par le roi d'Angleterre.

Entre 1229 et 1290, le long règne de Gaston VII offre la première opportunité pour obtenir l'indépendance, et profiter de ces fameuses circonstances. Lorsqu'on est petit, jouer sur la rivalité des grands peut permettre de s'émanciper. C'est cette stratégie qu'utilisera par deux fois Gaston VII. D'abord de 1245 à 1254, il tente de monter la Castille contre l'Angleterre, mais c'est un premier échec. En 1273 et 1274, Gaston VII joue cette fois-ci sur la rivalité franco-anglaise, pour un deuxième échec. Malgré ses efforts pour provoquer un conflit entre les deux puissances du nord, les circonstances sont décidément peu favorables. Bien que rivaux, Français et Anglais mènent une forme de « guerre froide », pour le moment, Gaston VII échoue donc dans sa politique d'indépendance et termine son règne comme fidèle vassal du roi d'Angleterre. Bien qu'ayant réintégré la mouvance gasconne, le Béarn conserve un statut à part, l'administration anglaise ne contrôle pas directement la vicomté car les affaires internes du pays sont toujours gérées par l'autorité vicomtale. L'autonomie est encore large, l'autorité du roi d'Angleterre est seulement reconnue pour les problématiques extérieures (notamment militaires). Contrairement à l'alliance avec l'Aragon, l'association avec l'Angleterre est subie, non volontaire ; mais le temps fait son œuvre et les circonstances du XIV^e siècle deviennent enfin propices au grand dessein béarnais.

Gaston VII n'ayant eu que des filles, sa succession pose problème, d'autant plus que son aînée – Constance – est doublement veuve et sans enfant. Le vicomte confie sa fille Marguerite au comte de Foix⁹⁷, Roger-Bernard, voilà donc les seigneurs à la tête d'un territoire bicéphale avec, d'un côté le Béarn sous tutelle anglaise et, de l'autre, Foix dans le giron direct du roi de France. Dans la

⁹⁷ Gaston VII inaugure une longue ambition des princes béarnais, qui de Fébus aux rois de Navarre viseront la constitution d'un ensemble pyrénéen souverain. Par la conquête, l'objectif est de devenir incontournables.

hiérarchie féodale, le comte de Foix jouit d'un prestige supérieur face au (simple) vicomte, mais dans les faits l'union Foix-Béarn penche plutôt du côté de ce dernier, tous les héritiers de Roger-Bernard et Marguerite prennent le patronyme Gaston⁹⁸ (élément distinctif des seigneurs béarnais) alors que leur résidence principale se situe à Orthez. Depuis 1152 en situation de guerre froide, les royaumes de France et d'Angleterre entrent dans une hostilité plus franche à la fin du XIII^e siècle. L'histoire du calme avant la tempête. Les seigneurs de Foix-Béarn se trouvent désormais dans une situation bien inconfortable, ballottés entre leur suzeraineté anglaise à l'ouest et française à l'est. D'origine fuxéenne, Roger-Bernard rompt avec la politique anglaise de Gaston VII, il ne rend pas hommage au roi d'Angleterre et prend les armes avec les Français contre les Anglais. Cette politique n'est que de courte durée, elle va contre les intérêts vitaux des Béarnais, ces derniers – et notamment les pasteurs – dépendent de leur libre accès aux terres landaises contrôlées par le roi d'Angleterre.

Avec le décès de Roger-Bernard en 1302, sa veuve Marguerite assure le pouvoir effectif jusqu'en 1319, elle renoue avec la politique anglaise de son père Gaston VII, sans jamais pour autant prêter hommage au roi. Dans son testament, Marguerite se qualifie de « *Bearno dominante* », pour la première fois la famille régnante s'affiche comme souveraine de Béarn. Sous le règne du petit-fils de Marguerite – Gaston II – le Béarn change de nouveau d'obédience, car le prince est le fils de Jeanne d'Artois, une noble d'origine française. Ces oscillations répétées et rapprochées d'allégeance permettent de jouir d'une totale autonomie interne. Autant passer de la mouvance aragonaise à gasconne ne posait aucun problème aux Béarnais, les deux territoires faisant partie de leur monde agropastoral, autant le royaume de France est un territoire lointain et inutile à leurs activités économiques. Après 1337 et le début de la guerre de Cent Ans, il s'opère une nette opposition dans la société, avec un pouvoir vicomtal pro-français et une population de nobles, commerçants, pasteurs, continuant de naviguer dans la sphère anglo-gasconne. Une crise existentielle guette alors l'alliance Foix-Béarn, mais aussi l'unité béarnaise. Ce décalage entre politique externe et interne ne peut perdurer. Rois du compromis, les Béarnais imaginent alors une solution qui permettrait de concilier tous les intérêts fondamentaux du pays, la neutralité.

Depuis 1154, la vicomté est ballottée entre mouvances aragonaise, gasconne, anglaise et française. La durée de ces alliances ne cesse de se raccourcir, signe qu'aucune ne repose sur des éléments solides, si ce n'est l'humeur ou l'intérêt du moment. Pays autonome, le Béarn se rêve souverain. L'autonomie s'assure à l'intérieur de ses frontières, il s'agit de contrôler ses lois, sa monnaie, son organisation générale ; la souveraineté s'opère à l'extérieur de ses limites. Au

⁹⁸ Dans son testament, Gaston VII ordonne de nommer Gaston tous les comtes qui naîtraient en Béarn.

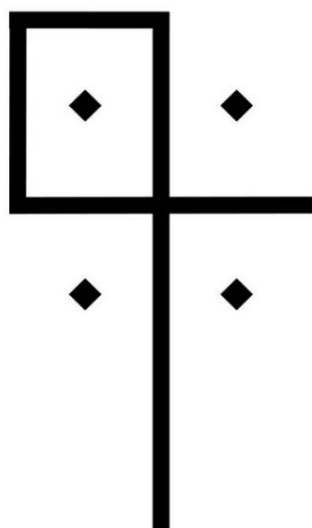
Moyen Âge, le caractère souverain se matérialise par un élément simple, décider ou non de participer à une guerre. La vassalité implique de devoir suivre aveuglément les innombrables conflits extérieurs engagés par ses souverains, de la Flandre aux Baléares en passant par le Toulousain et le Bordelais. La guerre de Cent Ans entre Anglais et Français représente le conflit de trop pour les Béarnais, eux qui dépendent d'un fragile équilibre économique entre les pâtures landaises pour leurs troupeaux et le port de Bayonne pour commercer. Le conflit direct entre Français et Anglais constitue une formidable opportunité, une occasion rêvée pour s'extraire de cette logique de vassalité. Les fameuses circonstances qui ont échappées à Gaston VII sont cette fois-ci réunies⁹⁹. Cette guerre pour un même territoire oppose deux puissances de force comparable, motif d'un long conflit. Aussi les seigneurs de Béarn contrôlent un espace à cheval sur les zones anglaises (Gascogne) et françaises (Foix), de quoi faire craindre à l'un comme à l'autre des belligérants son basculement vers l'un des deux camps. La situation est donc idéale pour mettre en œuvre le projet souverain. Dans un Moyen Âge fait de conflits à répétition, la neutralité est l'élément le plus éclatant d'une souveraineté pleine et entière. Nous sommes en 1347, le jeune Gaston (16 ans) – pas encore surnommé Fébus – déclare à un envoyé du roi de France ces mots :

« Monseigneur le comte se trouve en sa terre de Béarn, terre qu'il tient de dieu et de nul homme au monde d'où ne découle pour lui aucune obligation si ce n'est de faire ce que bon lui semble (...) »

Le décor est planté, Gaston ne se reconnaît aucun souverain pour son pays de Béarn, il traduit ici une situation de fait héritée de ses prédécesseurs. Régnant sur un territoire largement autonome, Gaston conduit à son terme le combat mené depuis le milieu du XI^e siècle lorsque la vicomté se détache de l'ensemble gascon. Le projet politique a pu s'affiner au fil des décennies. Déjà, les multiples révoltes de Gaston VII portaient les germes de ce désir, mais il manquait encore les circonstances favorables – et un prince doué d'équilibrisme – pour formaliser et accomplir clairement le projet. En 1347, les troupes françaises subissent encore le contrecoup du désastre de la bataille de Crécy un an plus tôt, Gaston et ses conseillers sont alors en position de force pour oser défier plus fort qu'eux. Passée cette proclamation, le long règne de Fébus (un demi-siècle) offre la stabilité nécessaire à la concrétisation du désir d'indépendance et de neutralité. Après 1347, le camp français évite de rompre avec le prince méridional. Le roi Jean II (le Bon) essaye bien de soutirer un hommage à Fébus en l'emprisonnant plusieurs mois en 1356, mais la crainte qu'il rejoigne le camp anglais est trop forte.

⁹⁹ Il est remarquable de constater que c'est un baron béarnais – Garcie-Arnaud de Navailles – qui sert de déclencheur aux hostilités franco-anglaises, puis un prince de la principauté qui y met fin, Gaston IV.

Après l'accord de Brétigny en 1360, la guerre entre Français et Anglais fait une pause de neuf années, ce qui n'est pas favorable aux plans béarnais. C'est l'anarchie provoquée par la guerre de Cent Ans qui est le moteur de sa souveraineté, le retour d'une paix (précaire) est donc une bien mauvaise nouvelle. N'étant plus occupés sur le front militaire, les Anglais peuvent reprendre le plein contrôle de leurs territoires gascons. Dès 1362, ils réclament un hommage pour le Béarn. Fébus comprend bien que la situation n'est plus aussi favorable qu'en 1347, son seul désir est alors de gagner du temps pour retrouver des circonstances plus favorables. Pendant cinq années, il joue à l'anguille avec le pouvoir anglais¹⁰⁰. Entre-temps, le seigneur assure son hégémonie – politique et financière – sur les Pyrénées en écrasant les troupes de la maison d'Armagnac à Launac en 1363. Plus puissant que jamais, le Prince des Pyrénées n'est pas encore en mesure de battre le Prince Noir anglais, qu'il rencontre en 1364 à Agen. Fébus profite, une fois de plus, de meilleures circonstances en 1367. Français et Anglais reprennent leurs affrontements, mais cette fois pour régler la succession du trône de Castille. L'armée du Prince Noir subit une déroute dans la péninsule ibérique, qui l'empêche de concrétiser ses prétentions. Comme avec le roi de France plus tôt, le roi d'Angleterre met de côté ses demandes d'hommage. L'administration qualifie désormais Gaston de « *dominus* » ou « *senhor* ». La neutralité du Béarn dans la guerre de Cent Ans est totale¹⁰¹, les puissances voisines le traitent comme pays neutre et indépendant. Maître de la petite phrase, Fébus déclare à un représentant du roi de France en 1389 : « Je tiens mon pays de Béarn de Dieu, de mon épée, de mon lignage et je n'ai que faire de me mettre en servitude ».



La Flou

La fleur de Béarn,
encre immortelle,
telle Fébus la signait.
Avec quatre branches continues
et quatre points suspendus,
comme un gave qui serpente,
reliant de tous côtés,
montagnes,
plaines,
coteaux,
et Béarnais ?

¹⁰⁰ Fébus prétexte notamment un mal de jambe pour gagner du temps et attendre un moment plus propice. Pierre Tucou-Chala résume ainsi la science de Gaston : « ne jamais provoquer un adversaire doté d'une puissance redoutable, lui laisser entrevoir en permanence la possibilité de nouvelles négociations, affirmer que le droit est de son côté, puis agir avec la plus grande détermination quand la rupture est consommée. ».

¹⁰¹ Dès 1368, Fébus refuse de répondre à l'appel lancé aux seigneurs gascons par le roi de France, il se déclare totalement neutre au conflit franco-anglais.

En 1390, Fébus signe un contrat secret avec le roi de France. Le traité de Toulouse fait de Charles VI l'héritier universel de Fébus en échange du contrôle de la Bigorre et de 100 000 francs. Cette manœuvre vise à achever le grand projet de Gaston, former un État pyrénéen, notamment pour maîtriser la lucrative route commerciale entre Bayonne et Toulouse. Mais en contrepartie, le Béarn deviendrait français à la mort du prince, un choix qui interroge. Comme (très) souvent pendant son règne, les historiens estiment que Fébus aurait fini par ne pas respecter cet accord, en profitant des faiblesses de Charles VI, surnommé « le Fou ». Mais l'heure a sonné pour Fébus qui meurt en 1391, laissant le traité de Toulouse comme seul élément testamentaire. Avec cette dernière manœuvre inachevée et en l'absence d'enfant légitime, Fébus laisse une situation bien compromise. De cette crise majeure, la jeune souveraineté saura survivre et même se renforcer. C'est Mathieu de Castelbon, fils d'un cousin germain qui est désigné par les Béarnais pour hériter de Fébus, mais pour régner il doit d'abord faire casser le traité de Toulouse. Rapidement après la mort du prince, les États de Béarn se forment, d'abord pour sauvegarder l'indépendance. Fébus avait un exercice très personnel du pouvoir allant à l'encontre de la coutume, cette nouvelle assemblée réunit pour la première fois nobles et roturiers, elle vise à reprendre le contrôle du pays. Par l'alliance entre les États et Mathieu, leur promptitude à réagir et le trésor laissé par Fébus, les Béarnais parviennent à casser le traité de Toulouse.

Les Français craignent qu'une annexion des territoires des Foix-Béarn ne provoque de nouvelles graves hostilités avec les Anglais, cet antagonisme franco-anglais est décidément du pain béni. La souveraineté est implicitement reconnue par le pouvoir français en 1399 (traité de Tarbes¹⁰²) puis en 1422 par le pouvoir anglais¹⁰³. Le Béarn joue le rôle de zone tampon entre les deux puissances sur la route entre Bayonne et Toulouse, enrichissant considérablement le pays. Les États bénéficient d'un contrôle presque total sur la principauté, ils sont les gardiens de la patrie. Sous le règne de Louis XI, le royaume de France reconnaît comme jamais la souveraineté béarnaise, en 1462 sur le pont d'Osserain – à la limite avec la Soule – le roi fait descendre son épée pour indiquer qu'il quitte son royaume pour entrer dans un autre. L'administration française frappe les Béarnais des mêmes taxes que les pays étrangers, alors que de nombreuses lettres de naturalité sont accordées à des notables, aux côtés d'Écossais, Allemands, Lombards, et autres ressortissants étrangers. En cette fin de XVe siècle, la souveraineté béarnaise connaît son apogée, mais la guerre de Cent Ans est terminée depuis 1453, laissant libre champ à la prise d'influence française.

¹⁰² Les Français réclament hommage pour les territoires de Foix et du Nébouzan, mais pas pour le Béarn.

¹⁰³ Jean de Grailly promet d'apporter un soutien au roi d'Angleterre dans le cadre du traité de Troyes (1420), sont cités ses divers domaines, sauf le Béarn.

Union contrariée

Au milieu du XVe siècle, la souveraineté béarnaise atteint son paroxysme ; sans pour autant poursuivre dans la politique de neutralité instaurée par Fébus, les seigneurs deviennent pro-français à la fin de la guerre de Cent Ans. Cette politique est incarnée par Gaston de Grailly, il joue un rôle central dans le départ des Anglais de Gascogne. Grâce à ses succès militaires, le prince est nommé pair de France, son biographe – Guillaume Leseur – dit du roi de France qu’il « l’aimait tant comme s’il eut été son propre enfant ». La politique pro-française n’empêche pas le Béarn de défendre avec vigueur son indépendance. En 1442, une bande française pénètre dans la principauté pour y commettre des pillages, la réaction est plutôt vive puisque sept-cent d’entre eux sont tués dans la bataille de Mesplède. Du côté français, la reconnaissance de la souveraineté béarnaise est toujours implicite¹⁰⁴, le parti au lys attend lui aussi des circonstances plus favorables pour annexer le territoire. Par ces reconnaissances implicites, la France ne veut pas se mettre le droit contre elle pour une future annexion, il faut être prudent car les Béarnais passent pour des maîtres du pinaillage juridique.

Avec le départ des Anglais, l’influence française ne cesse de progresser. Les Béarnais cherchent désormais fortune dans le royaume de France, et non plus auprès des couronnes d’Aragon ou d’Angleterre. Le parti français tisse des liens étroits avec la famille régnante, le fils de Gaston de Grailly épouse Madeleine, sœur du roi Louis XI. Ayant récupérés la couronne de Navarre grâce au petit-fils de Gaston de Grailly – François Fébus¹⁰⁵ – les Béarnais sont à la tête d’un territoire souverain à cheval sur les Pyrénées. Cette situation est très périlleuse, alors que les impérialismes français au nord et espagnol au sud se renforcent, le *statu quo* n’est clairement pas possible. Autant Français et Anglais se battaient pour le même territoire, les Béarnais pouvaient donc facilement jouer double-jeu ; mais avec les Espagnols, point de bascule possible, chacun défend sa zone avec les Pyrénées comme limite¹⁰⁶. En 1484, les députés n’ont d’autre choix que d’accepter la proposition d’un mariage entre l’héritière Catherine – sœur de François Fébus – et Jean d’Albret, issu d’une riche maison gasconne.

La toile française tendue autour du Béarn se resserre, elle devient nœud coulant en 1512 avec l’arbitrage de Blois. Moment insolite dans l’histoire, un procès se déroule pour savoir si oui ou non la principauté est une terre souveraine. Tel un combat de boxe, les procureurs généraux de chaque camp s’affrontent. Dans le coin gauche, le Béarn est plutôt un poids plume, il joue sur l’évitement et l’endurance ; en face, le poids lourd français mise sur sa puissance pour intimider

¹⁰⁴ La souveraineté béarnaise est *de facto* (« de fait »), pas *de jure* « de droit ».

¹⁰⁵ Par ce double nom, François Fébus marque l’union entre la souveraineté béarnaise (Gaston Fébus) et l’alliance nouvelle avec le royaume de France (François est une ancienne forme de Français).

¹⁰⁶ France et Espagne, malgré l’opposition naissante, s’entendent tacitement sur la frontière commune pyrénéenne.

l'adversaire. Côté béarnais, les arguments défendant sa souveraineté sont nombreux, il bat monnaie, fait grâce, lève les impôts, fait les lois, juge sans recours, déclare la guerre. Pour les Français, un seul principal argument, leur royaume reprend les frontières de la Gaule antique définies par Jules César ; la principauté est au nord des Pyrénées, donc dans le royaume de France¹⁰⁷. Les rois de France n'auraient offert que « temporairement » des pouvoirs régaliens aux vicomtes, si certains rois ont traité le Béarn comme une terre souveraine, les droits de la couronne sont inaliénables et imprescriptibles. Pour résumer, chaque nouveau roi peut revenir sur la parole d'un prédécesseur, seules comptent la couronne et sa grandeur. De cet arbitrage de Blois, le camp béarnais s'en sort avec une victoire à la Pyrrhus ; sa souveraineté est une fois de plus (implicitement) reconnue mais il impose l'alliance avec la France. Moins d'une semaine après les conclusions de Blois, les troupes espagnoles envahissent la Haute-Navarre, le camp espagnol ne peut supporter des rois de Navarre alliés aux Français. Par l'arbitrage de Blois, le Béarn perd définitivement ses rêves de royaume transpyrénéen et entre définitivement dans la sphère française. Seule l'arrivée du protestantisme permettra de retarder l'échéance de l'annexion.

Après 1512, l'influence française est totale, économiquement ou financièrement. Au niveau politique, le nouveau roi – François Ier – tente d'accentuer encore la pression sur la maison béarnaise. En 1527, il fait marier sa sœur – Marguerite d'Angoulême – avec le fils de Catherine et Jean d'Albret. Mais ce plan a une faille, car si François Ier espère par cette union un rapprochement entre les deux familles, et à terme une annexion en douceur, le résultat est diamétralement opposé ; car Marguerite d'Angoulême n'est pas n'importe qui, c'est la Marguerite des Marguerites, l'un des plus brillants esprits de son temps. Elle s'intéresse particulièrement aux idées nouvelles, notamment celles de la Réforme initiées en 1517 par Luther. Marguerite n'y adhère pas elle-même mais elle participe à sa diffusion et initie surtout sa fille Jeanne. Dans la première moitié du XVI^e siècle, la souveraineté paraît en grande difficulté tant la lignée béarnaise se rapproche dangereusement de la famille royale¹⁰⁸. Les États sont comme toujours le dernier rempart à l'indépendance du pays, ils défendent avec acharnement la patrie (et sa langue) face à l'emprise française croissante ; mais c'est finalement la question religieuse qui fournira à l'institution sa meilleure arme. Déjà sous Marguerite d'Angoulême, le statut de terre souveraine offre aux exilés de la Réforme un refuge commode aux portes de la France. L'étroite relation entre défense de la souveraineté et de la Réforme s'accentue

¹⁰⁷ À cet argument des frontières de la Gaule antique, le procureur général béarnais répond que la Gaule antique était bien plus vaste que le royaume de France, englobant une partie de la Germanie et de l'Espagne.

¹⁰⁸ Même si leurs choix politiques restent indépendants, le couple formé par Henri et Marguerite est profondément français alors que leur fille Jeanne épouse en 1548 un proche parent de la famille royale, Antoine de Bourbon.

considérablement sous le règne de Jeanne d'Albret ; contrairement à sa mère qui n'avait pas totalement basculé, la nouvelle reine est une fervente partisane du camp protestant¹⁰⁹. Dès les années 1560, elle mène une politique ouvertement anticatholique qui attire l'attention du royaume de France, même si la question religieuse n'est qu'une partie de l'équation.

Depuis 1516, les Habsbourgs sont maîtres d'un immense territoire qui prend en tenaille la France, des Pays-Bas à l'Espagne ; pour les Français, contrôler le pays de Béarn devient un enjeu sécuritaire majeur car laisser ce territoire à des voisins si puissants serait recréer les conditions d'une nouvelle guerre de Cent-Ans. En 1568, les hostilités démarrent et les troupes françaises se mettent en ordre de bataille alors que les États se déclarent prêts à la résistance. En infériorité numérique, les Béarnais se réfugient dans la place-forte de Navarrenx, sa résistance donne le temps aux troupes protestantes venues de l'Albigeois et du Quercy pour contrer les Royalistes. En 1571, Jeanne d'Albret fait du calvinisme la religion officielle – et obligatoire – alors que le catholicisme est purement interdit. Cette « victoire » béarnaise est en trompe-l'œil, elle marque le profond déclin de sa souveraineté. La guerre de Cent-Ans avait été – pour l'essentiel – une guerre civile opposant des Français sur leur sol intérieur ; en restant à l'écart des combats, le Béarn démontrait sa souveraineté pleine et entière. Mais au XVI^e siècle, la principauté participe à cette nouvelle guerre civile. Le conflit oppose toujours des Français – catholiques ou protestants – sur le territoire du royaume, mais désormais, le Béarn n'y échappe pas. Pourtant, la mort de Jeanne d'Albret en 1572 n'empêche pas la principauté de conserver son indépendance.

Son fils – Henri – a repris le flambeau, il rescape du massacre de la Saint-Barthélemy en abjurant sa foi protestante, ce renoncement est très temporaire puisqu'il renoue avec le calvinisme aussitôt sa prison dorée parisienne quittée en 1576. Henri de Navarre devient le fer de lance du parti protestant, offrant au Béarn l'espérance d'une poursuite de sa souveraineté. Mais, encore une fois, aucun plan n'est infallible. Contrairement à la coutume béarnaise, la loi salique est appliquée en France et le droit à la couronne ne peut se faire que par les mâles, or les Valois – la lignée royale en place – ont bien du mal à en avoir. Pourtant, Henri II y met du sien, il a cinq garçons mais aucun n'aura d'héritier. Terminée la dynastie des Valois. Par son père, Henri de Navarre est un descendant direct de Louis IX, dit Saint-Louis. Trois siècles et dix générations les séparent mais par un invraisemblable hasard, Henri – chef du parti protestant – devient l'héritier du royaume catholique de France en 1584. Par ce coup du destin, le Béarnais devient Henri IV en 1589, roi de France et de Navarre.

¹⁰⁹ Pour Pierre Tucou-Chala, « Le règne de Jeanne d'Albret et la question de la Réforme apparaissent comme la césure majeure de l'histoire de la principauté de Béarn ».



La réduction de Béarn¹¹⁰

« Réduction : Action de ramener (quelqu'un, un peuple, une ville, une région) à un certain état de dépendance, action de le ou la soumettre. »

¹¹⁰ La gravure vient de l'ouvrage *Les Triomphes de Louis le Juste*, réalisé en 1649. Elle illustre le chapitre *Réduction de Béarn* consacré au rétablissement des ecclésiastiques par Louis XIII : « Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée / Les temples sont ses forts et son plus beau trophée est un présent qu'il fait à la divinité ».

Voilà les affaires de la principauté bien mal engagées. La souveraineté repose sur son triptyque Seigneur-États-Fors, enlevez l'un et le bel ouvrage s'effondre. En devenant roi de France, Henri retire au Béarn un élément essentiel de sa souveraineté. Les mariages successifs entre des membres de la famille royale française et des seigneurs béarnais vont au-delà des espérances, ces deux familles ne sont plus liées, elles ne font plus qu'une¹¹¹. Désormais, l'annexion n'est qu'une question de temps. Sous le règne d'Henri, le cas béarnais est mis de côté, à rebours de la tradition – et malgré les critiques – le roi n'incorpore pas toutes ses possessions à la couronne. En 1596 puis en 1607, Henri refuse de mêler son Béarn à la France. Mais la lame de Ravaillac accélère l'inévitable. À la mort du bon roi, c'est son fils Louis – le treizième – qui hérite du trône.

Contrairement à son père, il ne passe pas son enfance dans la plaine de Nay et reste surtout entre les murs du château de Saint-Germain-en-Laye ; pour lui le Béarn est une terre bien lointaine et étrangère. Dès 1616, sous la régence de sa mère Marie de Médicis, un premier édit d'union avec la France est réalisé. Non appliqué, il est rapidement suivi d'une nouvelle crise, la dernière. Louis XIII est devenu majeur et souhaite affirmer son autorité par la résolution du problème béarnais. Il monte donc une expédition militaire en octobre 1620, mais contrairement à 1517, 1548, 1569 ou 1572, le Béarn ne se soulève pas pour contrer l'énième attaque française¹¹². Les États sont désunis sur la question religieuse et leur seigneur héritier est devenu français¹¹³, bref la souveraineté ne repose plus sur grand-chose. Louis XIII pénètre sans opposition sur la terre de son père, il s'assure de la soumission de Navarrenx avant de régler la question religieuse et politique du Béarn à Pau. Finie la toute-puissance des protestants, tout comme l'indépendance, le territoire est « uni et incorporé » au royaume de France. Dans l'édit de 1620, Louis XIII justifie surtout sa décision par la position stratégique du Béarn et de la Basse-Navarre, c'est une terre frontalière avec un ennemi puissant qui en aucune manière ne doit basculer.

« (...) Nous avons par cet Édit, perpétuel et irrévocable, uni et incorporé, unissons et incorporons ladite couronne et pays de Navarre et notre pays et souveraineté de Béarn, Andorre et Donezan, et terres qui en dépendent et qui ont accoutumé d'en ressortir à notre couronne et domaine de France (...) »

¹¹¹ Le destin d'Henri IV rappelle celui de son contemporain, le roi Jacques d'Écosse, qui hérite en 1603 du trône d'Angleterre, provoquant bientôt l'union définitive des deux couronnes.

¹¹² Plus que les armes, la détermination des Béarnais demeure longtemps le principal rempart de la principauté.

¹¹³ En devenant un Etat moderne sous Henri puis Jeanne d'Albret, avec un pouvoir centralisé et absolu, le Béarn devient la chose exclusive du seigneur et ne peut pas lui survivre comme à la mort de Fébus.

Ce coup de force est un coup de maître. Louis XIII s'assure de l'acceptabilité de l'édit en maintenant une large autonomie administrative et judiciaire au pays. Les fors sont conservés et une cour de justice – le Parlement de Pau – est constituée. La colère gronde du côté des États, autour de quelques protestants qui élaborent un soulèvement, le gouverneur de Béarn – le marquis de La Force – et Jean-Paul Lescun sont à la manœuvre mais leur complot est vite déjoué. Grand acteur de la défense du protestantisme et de la souveraineté depuis 1616, Lescun est arrêté en 1622, condamné puis exécuté. De leurs côtés, les États n'accepteront jamais l'édit d'union, mais peu importe, leur rôle est désormais accessoire. Le Béarn est bien une province française.

Les historiens apportent une lecture opposée à l'édit de 1620. Certains y voient une union – voire une association –, d'autres une pure annexion. Le Béarn perd effectivement sa souveraineté pleine et entière, il ne pourra plus mener sa politique extérieure, mais il garde plusieurs marques de son indépendance passée, à commencer par ses fors, ses États et même l'armée des Bandes béarnaises¹¹⁴. L'édit est ambivalent, il évoque à la fois une union et une incorporation, deux termes pourtant bien différents. Comme son père, Louis XIII veut ménager les susceptibilités locales tout en donnant des gages au pouvoir parisien. En réalité le terme d'union qualifie bien la relation avec la France durant son règne. Si les États refusent d'enregistrer l'édit de 1620, le Conseil souverain le fait sans problème ; le refus obstiné des États s'explique surtout par la domination protestante de l'assemblée, alors que le Conseil souverain est plutôt catholique comme la majorité de la population. L'édit n'est donc pas unanimement rejeté, au contraire il est plutôt accueilli avec bienveillance par une majorité excédée par les extrémismes religieux du temps. Après 1620, l'administration continue de se qualifier de « souveraineté » et de « principauté », signe que dans les esprits c'est bien l'union entre deux terres égales qui est réalisée¹¹⁵.

En conservant ses lois, sa monnaie et l'usage de sa langue administrative, le particularisme béarnais est tout à fait respecté. La fondation du Parlement de Pau, autonome de Bordeaux ou Toulouse, est un autre gage de cette autonomie ; un édit royal ne peut faire force de loi qu'après sa validation par le Parlement. À Pau, il réunit l'ancien Conseil souverain de Béarn et la Chancellerie de Navarre¹¹⁶. Dans l'Ancien Régime, le Parlement est une cour de justice d'appel avec des attributions financières (chambre des comptes, contrôle de la monnaie) et administratives (police, voirie, prisons), le Parlement joue aussi un rôle politique avec un droit de remontrance contre les édits royaux. Dans l'organisation

¹¹⁴ Les Bandes béarnaises sont héritières des parsans militaires de la principauté, c'est une armée intérieure qui ne combat que pour protéger les frontières béarnaises.

¹¹⁵ Les États insistent régulièrement sur le lien dynastique et strictement personnel unissant France et Béarn.

¹¹⁶ Face aux protestations navarraises, l'instance est renommée « Parlement de Navarre séant à Pau » en 1624, de quoi satisfaire tout le monde.

monarchique française, le gouverneur occupe une place honorifique¹¹⁷, le véritable relais du pouvoir central est l'intendant, l'œil du roi dispose d'un pouvoir universel sur son intendance si bien qu'aucune question n'échappe à son contrôle. Durant le règne de Louis XIII, une intendance de Béarn et Navarre est constituée, ses deux premiers intendants sont Pierre de Marca puis Jean de Gassion, deux éminents personnages locaux. L'autonomie demeure donc bien totale, la principauté dispose du contrôle de sa politique interne, seule sa politique extérieure (élément clé de souveraineté) est évaporée.

C'est à partir de 1648 que les choses se gâtent pour l'« union ». Avec le nouveau roi Louis XIV, le centralisme et l'absolutisme monarchique accélèrent leur marche triomphante. La principauté se trouve baladée entre de multiples intendances (Guyenne, Béarn et Navarre, Auch-Pau, Pau-Bayonne, etc.). À cette grande instabilité, s'ajoute une valse des intendants, dont la durée d'exercice n'excède souvent pas les deux à trois ans. Par la perte d'une intendance propre, la nomination d'intendants étrangers au court mandat, le Béarn perd un élément déterminant d'autonomie. Dans le même temps, le Parlement de Pau subit un contrôle de plus en plus sévère de la part du pouvoir central, réduisant aussi son exercice souverain de la justice et de la fiscalité. Plusieurs crises se succèdent, en 1749, 1756 ou 1763. En 1765, une quarantaine de parlementaires démissionnent, les poussant à une décennie d'exil.

La monarchie assène un coup fatal à l'antique organisation municipale béarnaise, auparavant fondée sur une large autonomie des corps municipaux et l'élection des jurats¹¹⁸ par l'assemblée des *besiis* (voisins), le gouvernement royal impose la tutelle de l'intendant et surtout la vénalité des offices. Les caisses royales sont vides, désormais c'est au plus offrant que revient le titre de jurat. Or l'élu possède un droit d'entrée aux États, finie donc la représentativité de l'assemblée, désormais ce sont la noblesse et la notabilité qui règnent. Déjà en retrait depuis Jeanne d'Albret, la décadence des États s'aggrave encore, le roi s'y fait représenter à partir de 1712¹¹⁹ tandis que l'assemblée sert surtout de tribune pour tous les griefs de la province. Les États parviennent, malgré tout, à maintenir l'usage des fors, celui de la langue béarnaise¹²⁰ et du serment royal. La tendance absolutiste de la monarchie française n'empêche pas le respect de cette tradition purement féodale, sûrement une marque de respect envers la terre de Béarn, pays régénérateur de la lignée royale. Mais au milieu du XVIIIe siècle, l'union n'est plus qu'un (lointain) souvenir et c'est bien une annexion rampante qui se dessine.

¹¹⁷ La famille de Gramont possède cette charge de 1624 à la Révolution pour le Béarn.

¹¹⁸ Le jurat tient son nom du *jurament*, le serment qu'il doit assurer auprès de la communauté.

¹¹⁹ Avant, le seigneur a interdiction de participer aux délibérations des États, pour en garantir l'indépendance.

¹²⁰ Les États utilisent uniquement le français entre 1710 et 1718, la commission de l'*Abrégé* délibère aussi en béarnais, mais se choisit ce nom d'emprunt français au milieu du XVIIe siècle.

Dilution et résilience

La crise parlementaire béarnaise de 1765 précède la « réforme Maupeou » de 1771. Le garde des sceaux de Louis XV met au pas l'ensemble des Parlements afin de rétablir l'autorité royale et, comme les parlementaires béarnais quelques années auparavant, les représentants parisiens sont mis en exil et leur charge confisquée. Ce « coup d'État » symbolise les tensions croissantes entre le pouvoir judiciaire décentralisé et l'autorité royale. En 1775, les Parlements sont rétablis par le nouveau souverain Louis XVI, avant une nouvelle crise en 1788. Le Béarn est encore une fois l'une des provinces les plus virulentes face à l'autorité royale, qui souhaite augmenter les impôts sans leur consentement ; Louis XVI ordonne même à ses troupes de marcher sur la principauté mais le trouble est bien généralisé, l'incendie est majeur. Conscient du danger, le roi finit par convoquer les États généraux pour débloquer une situation qui dégénère. En Béarn, cette convocation provoque un premier débat, faut-il envoyer des députés à Versailles ? Car les États n'ont jamais accepté l'édit de 1620 et une partie de l'élite se pense encore à la tête d'un pays souverain juste lié à la France par un régime d'union personnelle, comme l'Écosse avec l'Angleterre.

Finalement, les États acceptent d'envoyer une députation mais sous conditions. D'abord, la parité doit être respectée entre partisans d'un Béarn autonome (les nationalistes) et défenseurs d'une intégration plus poussée à la France (les patriotes), ensuite le maintien des fors représente une ligne rouge. Les patriotes sont des révolutionnaires modérés souhaitant que le Béarn profite – comme le reste du royaume – de mesures fiscales et sociales justes et libertaires. Ces derniers rêvent de la formation d'un royaume de provinces fédérées dans lequel le Béarn garderait son autonomie (donc ses fors), le royaume serait bâti sur le modèle d'une monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire sur le principe qui régit déjà la principauté depuis plusieurs siècles avec une constitution écrite ayant valeur de contrat entre un souverain et une assemblée populaire. Mais l'opinion du plus grand nombre contrecarre vite ces doux projets. Dans les cahiers de doléance réalisés en 1789, les Béarnais expriment tout leur ressentiment contre les fors, l'antique loi n'est plus synonyme de libertés mais de privilèges d'une minorité. Le peuple exprime une soif d'égalité, plutôt qu'une chimérique souveraineté politique qui ne profite qu'à un petit nombre¹²¹.

La révolte parlementaire de 1788 était un mouvement unanime et populaire, mais cette unité n'est que temporaire ; elle se rompt rapidement par un décalage profond entre les aspirations du peuple et celles d'une aristocratie isolée. Après cent-soixante-dix ans d'intégration au royaume de France, le particularisme

¹²¹ Pour Dominique Bidot-Germa : « cette société de maisons et d'héritiers, insérée dans un cadre pactiste aux parfums trompeurs de liberté, était foncièrement inégalitaire ».

béarnais est moribond. Les arguments de l'aristocratie – défense des fors et de la souveraineté – ont bien du mal à convaincre une population largement paysanne, qui vit de plus en plus mal les privilèges d'une poignée. Jusqu'au XVI^e siècle, l'organisation politique permet pourtant d'atténuer les effets de la féodalité mais les atteintes portées par l'absolutisme français¹²² auront raison de la nature originale et quasi-démocratique de l'organisation béarnaise d'origine. Avec son système de jurats élus par un collège de *besiis*, une assemblée paritaire et des lois écrites, l'antique organisation aurait pu survivre – en évoluant – au siècle des Lumières. Mais en 1789, les États sont phagocytés par la noblesse alors que le souverain agit en despote, rompant le fragile équilibre. Durant les événements de l'été 1789, l'avocat Mourot dit : « Il ne nous reste que l'avantage de faire volontairement en apparence des sacrifices auxquels nous serions forcés ».



¹²² L'absolutisme est surtout introduit en Béarn par Jeanne d'Albret, une princesse née et élevée à la cour de France. La princesse est enlevée et emprisonnée au manoir de Plessis-les-Tours par son oncle François I^{er}, afin d'éviter le projet d'Henri d'Albret de la marier au fils de Charles-Quint. Jeanne est mariée de force – à douze ans – avec un prince allemand, fouettée pour accepter, la princesse se rebelle et obtient finalement l'annulation du mariage.

Le 28 octobre 1789 à l'hôtel de ville de Pau¹²³, plusieurs députés de la région de Pau organisent une assemblée extraordinaire pour fixer le sort des fors. Une déclaration est rendue, puis approuvée, dans les jours suivants par d'autres localités du pays. Voici les conditions de ce testament de la principauté de Béarn :

« Les habitants de la ville de Pau, considérant que le salut de la patrie et le bonheur de l'empire ne peuvent se trouver que dans l'union intime de toutes les parties de l'État ; qu'il n'existe pas sous le ciel un plus beau titre que celui de Français, depuis que les trois bases de la Constitution sont posées : la liberté, l'égalité de l'homme, et le respect des propriétés. Considérant que la féodalité qui affligeait nos campagnes ne dégradera plus une classe de citoyens aussi nobles que la terre qui leur ouvre ses trésors ; que le moment est enfin venu où le Béarn, toujours uni d'affection et d'intérêt à la France, ne doit pas tenir à une constitution particulière, qu'il ne peut garder, abandonné à sa faiblesse, lorsqu'il a le bonheur de pouvoir embrasser la constitution générale de la France, qui sera défendue par l'intérêt commun et individuel de 24 millions d'habitants ; considérant que si toutes les provinces n'arrêtent pas à leur source, par une confédération patriotique, les divisions intestines que les ennemis du bien public fomentent, en soulevant les préjugés et l'intérêt particulier contre l'intérêt public, la France entière va tomber dans les désordres de l'anarchie et que nous détruirons aussi de nos propres mains le plus bel empire de l'univers, auquel la providence semble n'avoir assigné d'autre terme pour sa durée et sa gloire que celui de la dissolution du monde ; considérant que tous les sujets du même souverain doivent être frères, supporter les charges de l'État en proportion de leurs facultés et participer à une égale distribution aux bienfaits du gouvernement ; que tel est le paternel de notre bon roi, qui veut voir tous ses enfants se rapprocher dans leurs vues comme ils sont unis dans son cœur ; ont résolu d'une voix unanime d'offrir pour tribut à la patrie une constitution antique qui leur est chère et qui rendait leur situation plus heureuse que celle des autres provinces, espérant que l'exemple donné par la ville qui a l'honneur d'être le berceau de Henri IV, sera suivi par les provinces et villes privilégiées du royaume, qui n'ont pas fait encore l'abandon de leurs privilèges, et qui ne peuvent en faire un plus généreux que celui de la ville de Pau. Sur quoi, il demeure arrêté, par unité de suffrages, que la ville de Pau adhère purement et simplement aux décrets de l'Assemblée nationale auxquels elle donne des pouvoirs généraux et illimités, et qu'au surplus MM. Darnaudat, Mourot, Noussitou et Pémartin, députés, seront remerciés du zèle avec lequel ils ont défendu l'intérêt de la province ; que la présente délibération sera imprimée, qu'on en enverra des extraits collationnés à l'Assemblée nationale, à M. Bailly, maire de Paris, et à toutes les communes de la province. »

¹²³ L'hôtel de ville de Pau se trouve alors au couvent des Cordeliers, sur l'actuelle place de la Libération.

Le Béarn est avant tout une construction politique au sens du terme grec *politika* « (les) affaires de l'État », l'organisation de la vie commune d'une société. Sous différentes formes – *civitas*, vicomté, principauté souveraine et enfin province – le Béarn administre le quotidien de ses citoyens depuis l'époque romaine. Le 28 octobre 1789, il disparaît politiquement. L'union de 1620 se transforme en annexion sous l'Ancien Régime, elle se termine en dilution avec les révolutionnaires. L'intégration totale à la France n'est pas brutale, dans le fracas des armes, au contraire elle est lente (près de deux siècles) et se matérialise surtout dans les cours de justice et les cabinets ministériels. En 1789, c'est une minorité dynamique qui mène le mouvement, avec l'accord tacite du plus grand nombre et sous le regard impuissant d'une aristocratie déclinante. Désormais, c'est une bourgeoisie de lettres qui domine les débats, laissant propriétaires terriens et ecclésiastiques sur le chemin. La nature ayant horreur du vide, l'antique principauté est vite remplacée par une création de la Révolution, le département.

Le 12 janvier 1790, l'Assemblée constituante valide l'union des Basques, des Béarnais et de certains Gascons de l'Adour dans une même circonscription. Contrairement aux Basques¹²⁴, les Béarnais n'expriment pas la volonté d'obtenir leur propre département. C'est d'abord la force des habitudes, le ressort du nouveau département ne fait que poursuivre celui de l'ancien Parlement de Navarre qui unissait déjà Basse-Navarre et Béarn (1620), puis Soule (1691). La ville de Pau devient chef-lieu de ce nouvel ensemble, pouvant expliquer le peu de véhémence des élites paloises en faveur d'un département béarnais¹²⁵. Derrière cette nouvelle entité administrative se cache un projet politique bien plus profond. Le terme même de département annonce la couleur, il vient du verbe départir, qui signifie « séparer, partager » ; la France est désormais un ensemble dont le département n'est qu'un morceau. Pour les révolutionnaires, l'égalité sociale ne peut passer que par une égalité territoriale. Le royaume est alors composé d'une myriade de provinces, mêlant ethnies, langues et lois, il s'agit donc d'unifier enfin la France, un travail de treize siècles s'achève. Le département marque la volonté des révolutionnaires de repartir à zéro, c'est sur une feuille blanche que s'écrit la nouvelle France, ainsi les anciennes provinces qui formaient le royaume sont rayées de la carte et même leur nom disparaît¹²⁶. L'un des premiers préfets des Basses-Pyrénées – le général Serviez – résume l'essence de ce projet : « L'idée de diviser la France en départements, sans avoir aucun égard aux anciens rapports des différents pays entre eux, fut une conception à la fois heureuse et profonde.

¹²⁴ Les députés basques plaident pour un département réunissant provinces du Labourd et de Basse-Navarre, de l'autre côté les Béarnais se sentent plus proches des Bigourdans.

¹²⁵ Les élites paloises voient d'un bon œil l'administration d'un territoire plus large que le seul Béarn, elles acceptent que les Hautes-Pyrénées conservent ses enclaves, en échange de leur soutien pour imposer Pau comme chef-lieu.

¹²⁶ Tous les départements créés en 1789 sont nommés selon des repères géographiques (fleuves, montagnes).

C'était le seul moyen de détruire jusqu'aux dernières traces de la féodalité, de faire disparaître l'ancienne bigarrure, qui présentait l'assemblage informe de plusieurs États dans un seul, et de rendre homogène toutes les parties d'un tout ».

Après 1789, le Béarn ne joue plus qu'un rôle très effacé, tentant d'atténuer les impulsions prises depuis Paris. Privée de toute dimension politique, l'ancienne principauté prend désormais d'autres formes, culturelles, historiques, voire identitaires. Les poètes chantent un Béarn nostalgique, figé dans ses vieilles pierres et ses souvenirs dorés, c'est pour Paul-Jean Toulet « l'aérien berceau de mes premiers rêves ». L'œuvre de Pierre de Marca au XVII^e siècle est poursuivie au XVIII^e siècle par des juristes, puis aux XIX^e et XX^e siècles par des érudits et historiens ; l'abbé Laborde, Raymond Ritter ou Pierre Tucoo-Chala participent à renouer le fil d'une histoire oubliée des manuels scolaires. Les drapeaux ornés des deux vaches¹²⁷ habillent les frontons des mairies, la « petite patrie » peut désormais s'afficher aux côtés de la grande nation. Bien qu'unifié, le pouvoir français reste méfiant de ses provinces, dans la crainte d'un retour à l'ancienne féodalité. Les décennies passant, l'intransigeance révolutionnaire s'adoucit et le pouvoir considère sous un jour nouveau ses territoires provinciaux. Une première étape est franchie en 1860, la réunion de la Savoie entraîne la création de deux nouveaux départements qui conservent leur nom ancien. La Gazette de Savoie précise alors l'évolution : « La situation n'est plus la même qu'en 1792, où le pays subissait une crise suprême. Aujourd'hui, pas de rivalité avec les départements anciens ; l'esprit de nationalité y est aussi vivace que dans toute autre partie de l'Empire, l'assimilation est complète (...) Conserver au pays son ancien nom était une idée patriotique et heureuse qu'il faut approuver. ».

Au milieu du XX^e siècle, la République se régionalise ; le nouvel échelon administratif est l'occasion d'une nouvelle étape dans la « détente » entre pouvoir central et local. Supprimés par la Révolution, les noms des anciennes provinces renaissent dans celui des nouvelles régions d'Alsace, Aquitaine, Auvergne, Bourgogne, Bretagne, Champagne, Franche-Comté, Languedoc, Limousin, Lorraine, Normandie, Picardie, Poitou ou Provence, mais toujours pas de Béarn. Sous l'impulsion de la moitié basque du département, plusieurs tentatives sont réalisées pour obtenir une bidépartementalisation des ex-Basses-Pyrénées (devenues Pyrénées-Atlantiques) à l'image des départements de Corse et Rhône-et-Loire avant lui, le département basco-béarnais veut se scinder en deux nouvelles entités. En 1980, plusieurs députés déposent un tel projet à l'Assemblée nationale, suivi en 1998 par le projet d'une région Adour-Pyrénées réunissant Hautes-Pyrénées et deux nouveaux départements Béarn et Pays basque-Adour. Là aussi, c'est non. La question basque agite alors la politique française, il faut se

¹²⁷ Le drapeau béarnais moderne reprend l'aspect de celui utilisé par les Bandes béarnaises durant l'Ancien Régime : « de satin jaune, chargé au centre des armes de la principauté qui sont d'or à deux vaches de gueules ».

montrer ferme à une époque où l'ETA ensanglante l'Espagne. Toujours à la fin des années 1990, l'intercommunalité s'ajoute au mille-feuille territorial français. Le nom « Béarn » revient dans l'arène politique grâce au « Miey de Béarn » centré à Poey-de-Lescar. Sûrement pas un bond de géant, mais c'est un début.

Le *statu quo* est de mise jusqu'au milieu des années 2010, communes, intercommunalités, département et région façonnent la politique locale, avec un Béarn toujours inexistant. En 1997, l'éphémère association « Béarn XXI^e siècle » ne concrétise pas les espoirs initiaux, le fruit n'est pas encore mûr. La ville de Pau a doublé de taille depuis l'après-guerre et si la question béarnaise intéresse, les élus paloïsi trouvent ce cadre territorial trop petit pour leur cité qu'ils imaginent comme la « Florence du 3^e millénaire ». La loi NOTRe de 2015 est l'occasion d'une nouvelle refonte du cadre territorial français. Loin d'avoir épuisé son imagination, le législateur réduit drastiquement le nombre de régions et d'intercommunalités. La Nouvelle-Aquitaine devient plus grande que l'Autriche et les deux-tiers des intercommunalités du département disparaissent. Si une seule intercommunalité utilisait le terme « Béarn », désormais il est présent chez cinq des huit nouvelles structures¹²⁸ de la partie orientale du département. Cette évolution sémantique n'est pas qu'un phénomène isolé ou anecdotique.

En même temps que la région s'agrandit, le voisin basque obtient enfin son cadre territorial tant recherché. « Éloignement » de la capitale régionale, voisin qui se structure, démographie paloïse qui stagne depuis les années 2010, les circonstances poussent les élus à ouvrir une nouvelle page de leur histoire commune. Après un sommeil de deux-cent-vingt-huit ans, le Béarn politique renaît sous la forme d'un « pôle métropolitain ». En janvier 2018, toutes les intercommunalités¹²⁹ se rejoignent officiellement. La charte de fondation du Pays de Béarn précise que ce nouvel outil vise – pour les communautés – à « s'unir et s'affirmer, pour défendre leur caractère propre, leurs intérêts et leurs projets (...) dans une libre coopération fondée sur le volontariat et la mutualisation de leurs forces ». Tourisme, université, recherche, transports, politiques culturelle et linguistique, développement durable et stratégie économique sont les ressorts de cette coopération. Pour son premier budget présenté en 2019, le Pays de Béarn se dote de 540 000 €, à comparer aux 587 millions d'€ de la collectivité basque.

*Chi va piano, va sano e va lontano*¹³⁰.

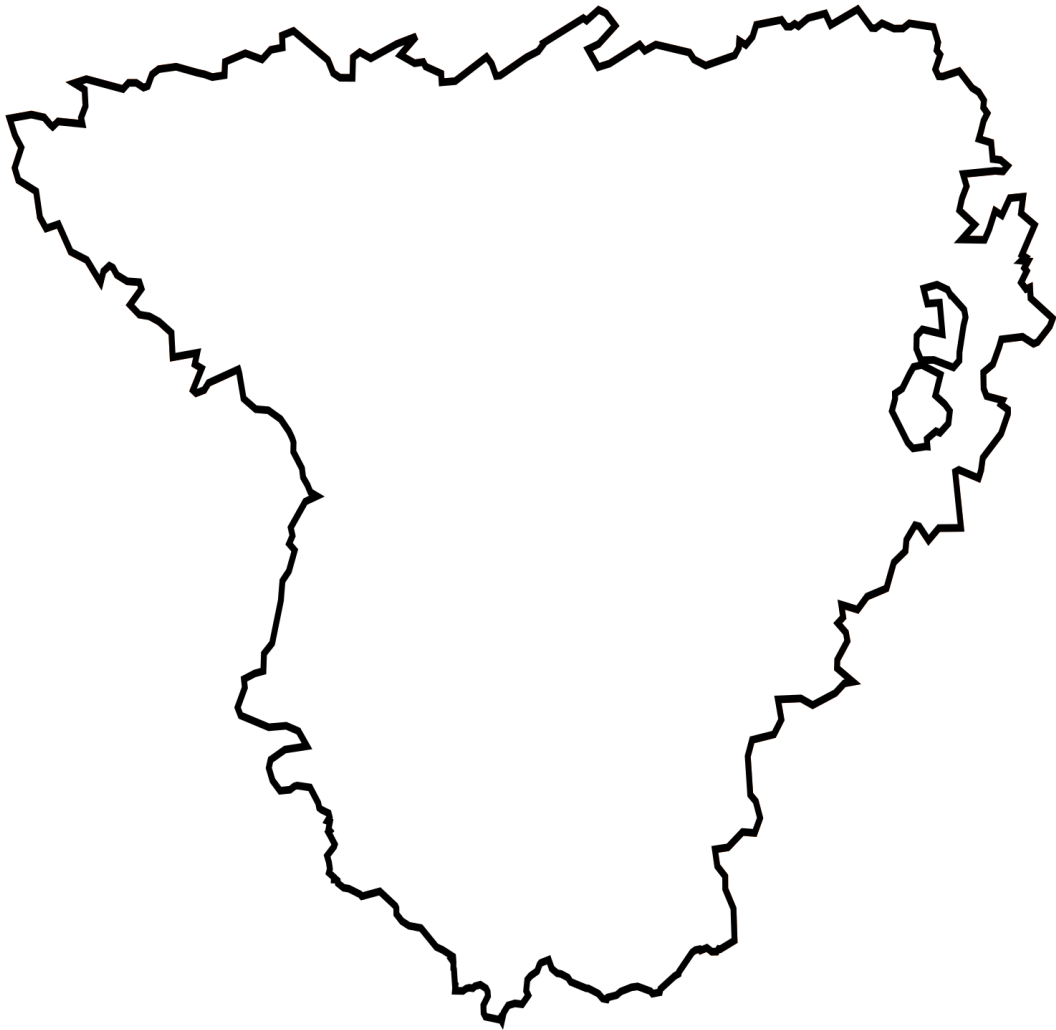
¹²⁸ Pau Béarn Pyrénées, Nord Est Béarn, Haut Béarn, Luys en Béarn et Béarn des Gaves.

¹²⁹ Absente à la création du pôle, la communauté de communes du Pays de Nay rejoint le pôle fin 2019.

¹³⁰ « Qui va doucement, va sainement et va loin ».

Où ?

*Où se situe le Béarn ? Pourquoi ces frontières ? Pourquoi plusieurs capitales ?
Quels sont les grands axes qui organisent son développement ?*



Gabarnie, le pays des gaves

Oun éy ? Où est le Béarn, une question simple pouvant amener une multitude de réponses. Certains diront dans le « sud-ouest », d'autres au pied des Pyrénées, voire entre Biarritz et Lourdes. Le Béarn n'est pas une île, dommage, sa géographie n'est donc pas évidente au premier regard.

Le pays se trouve au nord des Pyrénées occidentales, un élément moins mouvant que le (très relatif) « sud-ouest »¹³¹. Il prend la forme d'un triangle équilatéral d'environ 80 km de côté, comme une pointe de silex plantée dans la péninsule ibérique. Le pays unit vallées pyrénéennes, larges plaines alluviales (*ribères*) et coteaux accidentés, formant une interface entre les cimes pyrénéennes et les vastes terrains de pacage des Landes. Le Béarn repose sur un territoire singulier, avec des vallées montagnardes encaissées marquées par un déséquilibre entre de nombreuses zones d'estives et des ressources d'hivernage médiocres ; c'est cette spécificité qui fonde, avant tout, sa géographie. Pays de pasteurs, les équilibres économiques ne pouvaient perdurer que par l'alliance entre zones d'estives des hautes vallées, zones d'hivernage des *ribères* et des Landes plus au nord. La forme du Béarn, étroite au sud et évasée au nord, peut s'expliquer dans ce besoin de rééquilibrage entre zones d'estive et d'hivernage. Comme dans beaucoup de domaines, le caractère pastoral explique bien des choses pour ce pays. Les Pyrénées sont donc une première borne dans la géographie, elles sont loin de représenter une « frontière » au sens moderne du terme, les premiers Béarnais – ou *Bearni* – viennent du sud des Pyrénées, preuve qu'ici il n'y a jamais eu de barrière infranchissable. Les relations économiques, culturelles et politiques ont toujours été nombreuses à travers les montagnes. Malgré tout, les Pyrénées restent un obstacle physique aux échanges humains, elles ne les empêchent pas mais les limitent, les points de passage sont peu nombreux et difficiles d'accès.

C'est au nord que les bornes géographiques sont plus délicates à définir. Le fleuve Garonne constitue une première limite à son bassin de vie ; cette frontière est décrite par Jules César, elle sépare les peuples aquitains (euskariens) et gaulois (celtes). Mais la Garonne est une séparation bien poreuse, c'est par cet axe que les Celtes s'installent dans la région bien avant l'arrivée des Romains ; au moins dès le III^e siècle AEC ce sont des peuples gaulois qui contrôlent le fleuve de Saint-Bertrand-de-Comminges à Bordeaux. Les grandes plaines alluviales sont des axes privilégiés par les peuples dominants pour s'imposer dans de nouveaux territoires, et loin de représenter un obstacle, la Garonne est plutôt un vecteur favorisant les mouvements de population. Au temps de Jules César, le rôle « frontière » de la Garonne est caricaturé pour simplifier une situation déjà plus complexe, le fleuve

¹³¹ La France n'est pas une géographie, mais une administration, le sud-ouest français est donc mouvant, il est aujourd'hui caribéen et amazonien, il fut un temps aussi africain.

est alors un marqueur identitaire entre Aquitains et Gaulois qui schématise les bassins de vie des deux peuples.

Plus au sud, l'Adour est souvent présenté comme la limite du pays pyrénéen, alors Béarn pays de l'Adour ? Cette hypothèse est tentante, la principauté s'inscrit dans ce territoire et mêle son histoire avec plusieurs de ses voisins. Mais comme pour la Garonne, l'Adour sort très tôt de l'aire aquitaine euskarienne. Ici aussi, les peuples celtes s'imposent rapidement, créant une distance culturelle avec un Béarn pas (ou très peu) celtisé ; de Tarbes à Dax (cité des *Tarbelli*), ce sont des Celtes qui dominent l'Adour dès le second âge du fer¹³². L'histoire du Béarn indique aussi un faible attrait pour l'Adour, malgré d'importantes ambitions régionales jamais les souverains ne s'intéresseront au puissant port de Bayonne. Il faut dire que la façade atlantique est tout autant concernée par une ouverture précoce aux échanges économiques, dès l'âge du bronze elle est le point de passage privilégié pour basculer vers la péninsule ibérique et la haute vallée de l'Èbre. Contrairement à la façade atlantique et aux grandes plaines alluviales (Garonne, Adour), l'intérieur des terres aquitaines reste un isolat, économique et culturel. C'est dans ce cadre contraint « à l'écart » que le Béarn s'insère, dans un pays des gaves qu'il reste à définir.

Façade atlantique ouverte aux échanges, Garonne et Adour celtisés, l'Aquitaine décrite par Jules César ne cesse de rétrécir. Au moment de l'invasion romaine, les peuples euskariens du nord des Pyrénées ne dominent plus que deux poches territoriales isolées à l'écart des grands courants d'échange, d'abord entre Garonne, Adour et Landes (autour des coteaux d'Eauze et Auch) puis entre Atlantique, Adour et Pyrénées, dans le pays des gaves. L'absence de voies d'eau navigables ou de passages majeurs vers la péninsule ibérique expliquent la persistance du caractère euskarien de ces deux régions à l'époque romaine. Tout au sud, le pays des gaves représente un réduit aquitain, avec des obstacles naturels puissants au sud (les Pyrénées) et au nord (les Landes), doublés par une limite « culturelle » formée par la plaine de l'Adour. « Gave »¹³³ est le terme générique désignant les torrents des Pyrénées occidentales, formés sur les hauteurs allant de Gavarnie à Larrau et se réunissant dans la plaine de Sorde. Chaque vallée puis centre économique/politique a droit à son gave – une trentaine est recensée – pour finalement former les deux principales branches de ce bassin hydrographique, que sont les gaves de Pau et d'Oloron. C'est dans cet espace géographique que le Béarn se forme, à l'abri des principaux axes d'échanges régionaux il peut cultiver sa singularité. Dans son *Dictionnaire*, Simin Palay définit ainsi le terme

¹³² Les noms Tarbes et *Tarbelli* viendraient de *tarvos*, le taureau en langue celte gauloise. Cependant, pour Benjamin Caule ces toponymes pourraient aussi venir de l'aquitain *tar* (pierre) et *bel* (noir).

¹³³ L'hydronyme « gave » tient son origine à la racine pré-romane *gaba* « ravin, ruisseau », certains auteurs le rapproche de *gawa*, la rivière ou le fleuve en japonais.

gabarnie : « Probablement endroit où il y a des gaves, de nombreux torrents », il servira de synonyme au « Pays des gaves ».

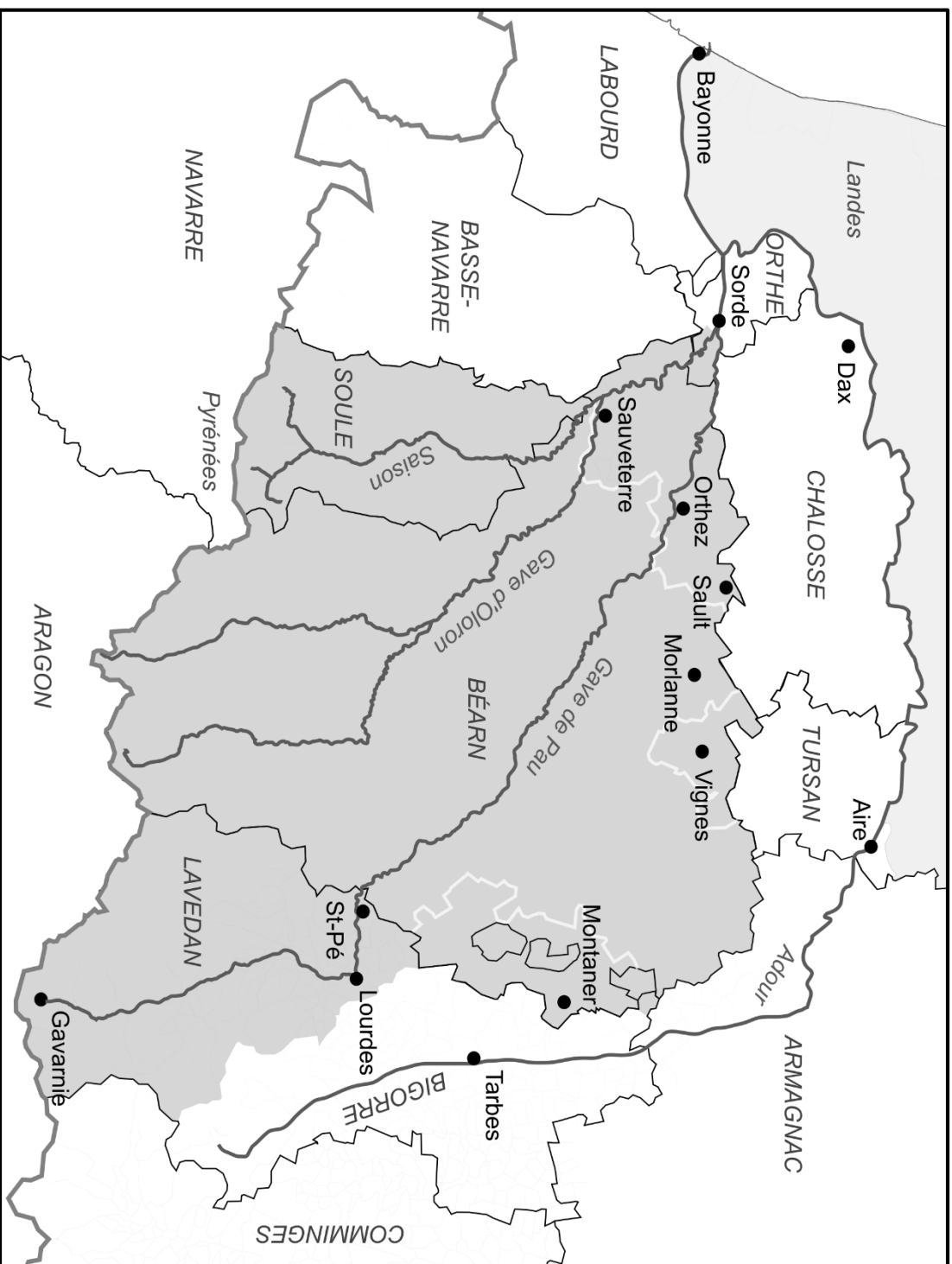
Primitivement, le pays des *Bearni* n'occupe qu'une portion limitée de la *Gabarnie*, avec un contrôle partiel du gave d'Oloron – jusqu'à Laàs – et du gave de Pau – de Bétharram à Lacq. Autour du Xe siècle, le Béarn s'organise politiquement et souhaite avant tout maintenir une paix bien fragile ; le pays se relève à peine des attaques normandes du IXe siècle, il s'agit de conserver ce précieux acquis. Pour gagner en sécurité, le réflexe (vieux comme le monde) a toujours été de repousser ses frontières et ainsi éloigner ses ennemis potentiels, c'est cette logique qui poussera l'Empire romain à étendre continuellement son territoire¹³⁴. L'échelle spatiale n'est pas la même – la *Gabarnie* contre l'ensemble du monde connu – mais le mécanisme reste similaire entre Béarnais et Romains.

La conquête de la *Gabarnie* passe d'abord par les armes. Il s'agit d'éloigner la menace de la maison de Dax qui contrôle la Soule et les basses vallées des gaves jusqu'à leur réunion finale de Sorde. Au XIe siècle, les Béarnais mènent une agitation permanente dans la région de « Garenx et Raveset », autour de Sauveterre ; la sauveté constitue un point d'appui fondamental dans la conquête du nord-ouest de la *Gabarnie*, avec son pont sur le gave d'Oloron offrant un point de passage d'une importante route commerciale (et jacquaire) vers les cols de Navarre¹³⁵. Le dénommé Loup Brasc devient le bras armé des ambitions vicomtales, à coup d'exactions et de violences sur les clercs de la région. Malgré l'assassinat du vicomte Centulle le Vieux par les Souletins en 1058, les Béarnais parviennent à leurs fins en prenant le contrôle du pays de Sauveterre vers 1070.

Le gave d'Oloron est sous contrôle, place au gave de Pau. Au début du XIIe siècle, les Béarnais reprennent la guerre avec Dax et contrôlent rapidement Salies avant de lancer une offensive sur Orthez, même s'il faudra encore attendre 1192 pour obtenir la conquête définitive de la région. Pau et Oloron, les Béarnais sont maîtres des deux gaves. Enfin quasiment, il ne manque que Sorde pour une conquête totale du nord-ouest, la cité est pourtant prise – et incendiée – au XIe siècle sans déboucher sur un contrôle ferme. C'est que Sorde abrite une importante abbaye, motif suffisant pour sa défense énergique de la part des Dacquois. Un temps, les Béarnais affichent des ambitions pour contrôler des terres outre-gaves, notamment en direction d'Ostabat qui marque la jonction de trois principaux chemins jacquaires, mais la défense dacquoise de ce territoire finira par anéantir les velléités béarnaises, les gaves resteront leur horizon.

¹³⁴ La quête du prestige et les visées économiques peuvent aussi expliquer l'expansionnisme romain – ou béarnais – mais c'est bien la quête de sécurité qui guide surtout ce mouvement.

¹³⁵ Sauveterre ouvre aussi le passage du Saison à Osserain.



Soule, Béarn et Lavedan forment le pays des gaves

À l'est, ce ne sont pas les armes qui permettent de s'étendre mais le cœur, et un peu d'encre sur un contrat de mariage. Le Montanérès – de Montaner à Pontacq – est obtenu en 1085 avec la dot de Talèse d'Aragon, épouse de Gaston le Croisé. Afin de créer une zone tampon avec la Bigorre, cinq paroisses du Montanérès restent sous contrôle bigourdan, des enclaves que même la Révolution et la République ne parviendront pas à effacer. L'inclusion du Montanérès au pays des gaves pose question. Comme le Vic-Bilh plus au nord, il se situe surtout dans le bassin hydrographique de l'Adour, ses principaux cours d'eau filent vers le nord/nord-ouest sans passer par le gave de Pau. Pourquoi donc inclure Vic-Bilh et Montanérès au pays des gaves ? Parce que la géographie sépare nettement cette zone de la plaine de l'Adour plus à l'est ; de Ger à la région de Crouseilles, de puissants coteaux bordent la plaine de l'Adour, ils peuvent atteindre 450 mètres autour de Ger pour s'adoucir à 250 mètres plus au nord à Aydie. Ces reliefs ne constituent pas d'obstacle physique majeur, mais auront suffi à y maintenir une identité aquitaine plus tardive par rapport à l'Adour qui se celtise rapidement. Le Gabas est l'un des principaux cours d'eau de cette région, prenant sa source à Ger puis traversant le Vic-Bilh pour atteindre l'Adour peu après Saint-Sever ; ce nom « Gabas » vient de la racine hydronymique *gave*, signe des liens forts unissant la région Vic-Bilh/Montanérès au pays des gaves.

Comme Sorde à l'ouest, Vidouze aurait pu basculer dans le camp béarnais, la zone est brièvement contrôlée entre les XIII^e et XIV^e siècle et devient même l'une des douze baronnies du pays. En excluant donc les deux anicroches de Sorde et Vidouze, les frontières nord-ouest et nord-est épousent parfaitement les limites de la *Gabarnie* dès le XII^e siècle. Le conflit armé avec Dax aura été globalement fructueux mais particulièrement traumatisant, avec cent-cinquante ans d'une guerre déstabilisatrice. À l'image de la prise du Montanérès, les ambitions béarnaises passeront désormais par l'habileté plus que par le conflit direct.

Très tôt, le Béarn joue le rôle de protecteur pour la Soule voisine. Durant son conflit avec Dax, une *conventio*¹³⁶ est signée en 1079 mais les hostilités reprennent et une nouvelle paix doit être signée en 1196, marquant la fin du conflit avec Dax. Par la suite, les Souletins navigueront dans la mouvance gasconne (puis gasco-anglaise), laissant au Béarn ses rêves d'indépendance. Côté est, la Bigorre entre également dans son giron au XI^e siècle grâce au mariage de Centulle le Jeune avec l'héritière Béatrix. Mais là aussi, l'union entre Béarn et Bigorre n'est qu'éphémère, cette dernière passant chez des demi-frères de Gaston le Croisé. Si l'union entre Béarn, Soule et Bigorre ne tient pas, la précocité de l'intérêt pour ces deux territoires montre l'importance primaire qu'ils jouent pour la jeune vicomté. Soule et Bigorre sont les deux pièces manquantes du *puzzle* des gaves.

¹³⁶ Par cette *conventio*, les Souletins acceptent la justice béarnaise sur leur sol.

Il faudra un prince flamboyant, et malin, pour aboutir à leur contrôle. En 1375, les Souletins sont fatigués des pillages occasionnés par les combats entre Français et Anglais, le contraste est saisissant avec le voisin béarnais qui jouit d'une paix exceptionnelle pour la région (et l'époque). Un accord de protection est signé à Orthez, permettant l'installation d'une garnison béarnaise à Mauléon contre la somme de 4 000 francs, la Soule passe de nouveau sous la protection du Béarn. Voyant l'efficacité du procédé, Fébus le développe dans l'ensemble de la région. Avec l'appui des *Compagnons de Lourdes* – tenus par deux cousins de Fébus – le prince peut mener à bien sa stratégie de pompier pyromane. Les *Compagnons* mènent des raids réguliers en Bigorre, jusqu'à provoquer la demande de protection. En 1379, le comté cède pour se protéger d'attaques instiguées par ce même Béarn, Machiavel n'aurait pas mieux fait. Tels le dominion britannique ou le protectorat français, la principauté satellise ses voisins et s'assure un rôle premier dans le pays des gaves.

Contrairement aux conquêtes des XI^e et XII^e siècles – Sauveterre/Orthez et Montanerès – Soule et Bigorre ne seront jamais assimilées au Béarn. Le caractère tardif et incomplet de ces « conquêtes » explique sûrement cette différence. La Soule est certainement le territoire qui aurait pu basculer dans une assimilation totale, avec un protectorat très précoce¹³⁷, un territoire géographiquement limité et entièrement compris dans la *Gabarnie*. Le maintien du caractère euskarien de la Soule n'est sûrement pas sans lien avec cette assimilation inachevée. Côté bigourdan, le territoire est bien plus vaste avec une grande partie étrangère au pays des gaves. Seule la région du Lavedan¹³⁸ aurait pu finir par une assimilation, St-Pé est longtemps contesté par la principauté¹³⁹ et la place-forte de Lourdes concentre la plupart de ses ambitions, au contraire la plaine de l'Adour – dont Tarbes – est peu considérée.

Pas de Pyrénées comme au sud, d'importants coteaux comme à l'est ou de gaves pour l'ouest, au nord les reliefs s'adoucissent et les limites du pays y sont plus subtiles. Les deux Luys – de France et de Béarn – forment une zone de coteaux de 200 mètres d'altitude environ face aux plaines gasconnes ; c'est sur cette zone que se fixent plusieurs verrous qui serviront de bornes aux frontières du Béarn, et du pays des gaves. L'axe Vignes-Morlanne-Sault représente autant de points stratégiques permettant de contrôler le territoire. Jusqu'à la Révolution, Vignes est une enclave en pays gascon, le village surplombe nettement les environs dont notamment la bastide d'Arzacq. Plus à l'ouest, Morlanne est l'une

¹³⁷ La création de l'éphémère diocèse de Gascogne a brouillé les frontières, la Soule et les alentours de Sauveterre se trouvaient certainement dans le ressort de l'antique diocèse d'*Iluro*.

¹³⁸ Le Lavedan – bassin montagnard du gave de Pau – forme une éphémère vicomté, rattachée à la Bigorre, à l'image d'Oloron et Béarn. Bien que partie du pays des gaves, la géographie la sépare du Béarn, avec un défilé étroit du gave par l'Ouzoum et St-Pé, et un accès plus simple depuis Tarbes par la vallée de la Geune.

¹³⁹ Certaines parties du territoire de St-Pé – Lassun et Geyres – appartiennent initialement à la vicomté de Béarn.

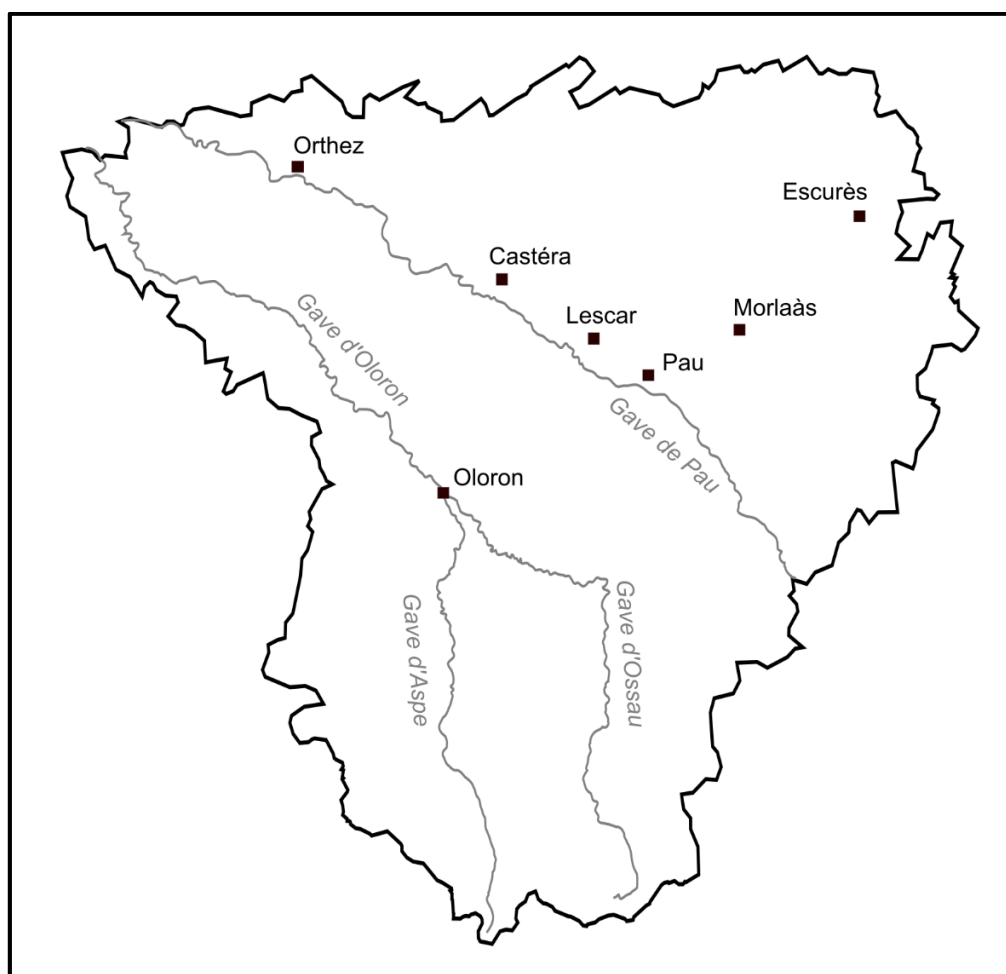
des plus importantes place-fortes béarnaises, avec un château construit au XIV^e siècle sous Fébus, « sommet sur la lande » Morlanne porte bien son nom car le site permet de contrôler la plaine qui prolonge le Pont-Long vers le nord-ouest. Enfin, Sault jouit d'un très ancien rôle frontière, le site est disputé avec la Gascogne pour le contrôle de la plaine du Luy de Béarn. À l'Ancien Régime, le bourg est partagé entre les évêchés de Dax et de Lescar, signe du flou régnant. Il faut attendre la Révolution pour clarifier les frontières nord ; terminée donc l'enclave de Vignes, toutes les communes qui l'entourent sont rattachées au nouveau département des Basses-Pyrénées, *idem* pour Sault. Les trois verrous du nord-Béarn sont réunis.

La *Gabarnie* n'est pas un « espace vital », c'est un territoire géographique et culturel homogène – interface entre piémont et montagnes, zone pastorale¹⁴⁰, pratique du droit familial pyrénéen – à l'écart des principaux axes d'échange et permettant de limiter l'implantation des grands peuples dominants du nord (Celts, Germains, Français). Les Béarnais profitent d'une jointure à l'écart entre Europe du nord et Ibérie pour développer leur originalité. Par la conquête armée, les mariages ou la malice, le Béarn s'impose comme la puissance dominante mais sans visée assimilationniste, le but est d'étendre la « paix béarnaise » pour vivre dans un espace stable. Un dicton raconte : « *Que l'aneré cerca dinqu'au soum de Gabarnie* », que l'on pourrait traduire par « Il l'irait chercher au bout du monde ». Gavarnie, là où débute le pays des gaves et finit le monde béarnais.



¹⁴⁰ Le pays des gaves se distingue notamment par sa transhumance hivernale, qui ne concerne que la région entre Val d'Azun et Basse-Navarre sur l'ensemble de la chaîne pyrénéenne.

Une recherche capitale



Pau, capitale du Béarn. C'est aujourd'hui une évidence tant la ville concentre l'activité économique, la démographie et le pouvoir politico-judiciaire du pays. Cette évidence est pourtant le fruit d'une longue recherche pour aboutir au point d'équilibre actuel. Malgré un territoire restreint, le Béarn compte *a minima* six capitales différentes, voire sept avec le cas particulier d'Oloron. Fondée par une mentalité agro-pastorale et rurale, la principauté a un problème avec la vie urbaine¹⁴¹ et sans ville difficile de constituer une capitale ; c'est avec un malin plaisir que les Béarnais éparpillent leurs institutions et activités en de multiples sites. On ne voudrait pas de ville qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Pour commencer, la « capitale » est déjà un concept particulier, il ne faut pas imaginer une ville captant l'ensemble de l'activité du territoire ; en Béarn, la capitale c'est le *capdulh*, le chef-lieu qui héberge majoritairement les dépositaires du pouvoir. Mais il ne s'agit jamais de la résidence unique ni du centre de tous les organes du pouvoir. Chez les Béarnais, le choix d'une capitale répond aux intérêts du moment, qu'ils soient politiques, économiques ou militaires. En la matière, ils

¹⁴¹ Déjà, la création des villages (encellulement) est un phénomène tardif en Béarn.

ne font pas dans le sentimentalisme mais plutôt dans le pragmatisme, n'hésitant pas à changer plusieurs fois de capitale pour favoriser leurs ambitions, quitte à en sacrifier une ou deux en passant. « Lembeye serait la plus misérable des villes, si Morlaàs ne lui disputait pas cette qualité ». La critique acerbe est signée de l'intendant Lebreton au XVIII^e siècle. Lembeye et Morlaàs deux anciennes capitales ; les Béarnais n'aiment pas les villes, on l'a dit.

Contrôler le gave est la première des missions d'une capitale. Hormis les sites de « repli » du haut Moyen Âge, elles répondent toutes à cette impérieuse maîtrise. Torrent de montagne puis de piémont, le gave n'est pas facile à franchir pour les Hommes et les troupeaux, mais heureusement quelques passages plus aisés parsèment les flots. Tels des entonnoirs, les gués concentrent l'activité humaine et pastorale, il est donc vital de les maîtriser. Les différentes capitales se situent sur plusieurs de ces passages stratégiques.

Honneur aux (vieilles) dames, Oloron est la plus ancienne ville béarnaise, son nom en porte le sceau puisqu'*Iluro* vient de l'*euskara ili* qui signifie « ville ». La cité occupe une position éminemment importante à la confluence des gaves d'Aspe et d'Ossau, une colline escarpée permet de surveiller la plaine¹⁴² et la route transpyrénéenne du Somport ; c'est sur ce relief – nommé aujourd'hui Sainte-Croix – que les premières traces d'*Iluro* apparaissent. L'archéologie assure une occupation du site au moins depuis le milieu du II^e siècle AEC ; avant l'arrivée des Romains, les *Bearni* utilisent donc déjà ce site stratégique. Contrairement au gave de Pau qui se cherchera une capitale jusqu'à la Renaissance, le gave d'Oloron fixe son cœur dès l'âge du fer car le site concentre toutes les qualités, il est une évidence pour contrôler les trois vallées d'Aspe, Ossau et Barétous. Conscients de ces avantages, l'administration romaine conservera le site comme capitale du Haut-Béarn jusqu'à sa chute au Ve siècle. Pareillement à la plupart de l'Aquitaine, Oloron est ruinée au IX^e siècle par les raids normands mais le site est décidément une priorité, le premier for du Béarn est accordé en 1080 pour repeupler la ville¹⁴³. Traditionnellement, Oloron n'a jamais été considérée comme l'une des « capitales » du Béarn, n'ayant jamais été le lieu de résidence principal du pouvoir, mais son ancienneté et sa permanence en font définitivement une cité à part. En 1287, c'est à Oloron que Gaston VII choisit d'accueillir sa rencontre au sommet avec le légat du pape et les rois d'Angleterre et d'Aragon-Catalogne. Après un siècle d'une pleine participation à la *Reconquista*, Oloron – par sa position méridionale essentielle – est devenue la cité la plus importante du pays.

¹⁴² Aussi stratégique soit Oloron, la plaine du gave y est réduite, bien plus que la *ribère* centrale entre Pau et Lacq.

¹⁴³ Pour Pierre de Marca, le for d'Oloron est accordé pour favoriser l'implantation d'un centre d'activité sur la route du Somport au moment de l'essor du pèlerinage de Compostelle. C'est aussi le pèlerinage et les fors qui permettent de pleinement intégrer des communautés montagnardes – auparavant cloisonnées – au reste du Béarn.

Lescar passe souvent pour la jumelle d'Oloron. Sous le nom de *Beneharnum*, elle est l'autre cité choisie par les Romains pour organiser le Béarn conquis. Elle occupe un site géographique similaire, avec un relief escarpé (la *Ciutat*) contrôlant une vaste plaine et un gué sur le gave de Pau. Mais contrairement à la capitale du Haut-Béarn, l'archéologie ne trouve aucune trace d'une vie urbaine avant l'arrivée des Romains, les plus anciens indices d'occupation remontent aux environs de 15-10 AEC soit quelques décennies après la conquête de l'Aquitaine par les troupes de Crassus en - 56.

Comme avec *Iluro* plus au sud, les *Bearni* n'ont certainement pas attendu les Romains pour organiser leur territoire et le doter d'un site principal en bordure du gave de Pau. Sur la douzaine de lieux fortifiés préromains identifiés en bordure du gave, le site de la Redoute du Castéra surpasse largement les autres par ses dimensions (10 ha). Situé sur la commune de Montréjeau, le Castéra agite très tôt l'imagination des érudits. En 1904, Émile Pognon publie un feuilleton dans *Le Mémorial* : « La hauteur sur laquelle ce camp est établi, sa double enceinte fortifiée, et ses quatre portes opposées deux à deux indiquent d'une façon certaine un camp d'origine romaine très important et d'une très grande étendue ». Cette description du Castéra vise, pour Émile Pognon, à justifier sa thèse d'un *Beneharnum* situé à Montréjeau plutôt qu'à Lescar. En 2000, dans son ouvrage *Beneharnum, les historiens et les origines du Béarn*, Thierry Issartel reprend les propos d'Émile Pognon, le qualifiant de « vieil original » faisant « preuve de bien peu de rigueur » dans un article d'une « totale absence de valeur scientifique ». En effet, l'article de 1904 exprime quelques idées plutôt loufoques, comme la présence de l'océan au pied de Montréjeau¹⁴⁴. La curiosité entourant le site du Castéra aboutit bien plus tard, à partir de 2019 des fouilles archéologiques sont menées sur site, elles dévoilent des « résultats d'intérêt majeur » avec la découverte d'une agglomération formée autour de 200 AEC¹⁴⁵ et pouvant accueillir de 3 000 à 5 000 habitants. Les fouilles révèlent aussi la fin de cette agglomération vers - 50, soit au moment de la conquête romaine de l'Aquitaine.

Ce n'est donc pas *Beneharnum* qu'Émile Pognon décrivait en 1904, mais plutôt son ancêtre. L'intuition était là, l'importance du Castéra, sa présence sur des voies d'échange importantes¹⁴⁶ avec un gué sur le gave, le « vieil original » n'avait donc pas tout à fait tort. Les archéologues du XXI^e siècle estiment que l'agglomération du Castéra aurait pu jouer un rôle politique, un centre du pouvoir des *Bearni* avant la conquête romaine. Cette découverte vient éclairer d'un jour nouveau le statut de *Beneharnum*, qui serait finalement une ville-nouvelle

¹⁴⁴ D'où le nom de la commune voisine de Lacq, souvenir du lac formé par le recul de l'océan. CQFD.

¹⁴⁵ Le site du Castéra semble être composé de deux phases d'occupation, IV^e-III^e siècle AEC et II^e-I^{er} siècle AEC.

¹⁴⁶ Le Castéra est en bordure du *Camii Salié*, il surplombe un gué sur le gave, donnant accès à Oloron par Monein. Pour Benjamin Caule, le site du « Turon de Terre Rouye » à Aussevielle est un pôle central de la plaine du gave de Pau au premier âge du fer (-800 à -450), il se situe à moins de 5 km du Castéra.

romaine ayant remplacé le Castéra comme chef-lieu des *Bearni* sur le gave de Pau. Ce statut de ville-nouvelle, et de préfecture, est confirmé par la toponymie puisque *Beneharnum* reprend une forme romaine typique : *Beneharn* (Béarn) + *num* (citadelle, enceinte fortifiée, mont). *Beneharnum*, la citadelle du Béarn, est créée de toutes pièces par les Romains. Au Moyen Âge, le site n'aurait fait que retrouver son ancien nom (euskarien) de *Lascar*, sur lequel l'occupant romain avait choisi d'installer sa nouvelle préfecture. Bien que situé sur la commune de Montréjeau, le Castéra¹⁴⁷ se révèle bien plus proche du cœur de Cézéracq qui signifie « domaine de César », or les Romains avaient l'habitude de nommer certaines des cités conquises du nom de son vainqueur, comme *Caesaraugusta* (Saragosse) pour Auguste. Alors Cézéracq, « domaine de César », serait-il un souvenir de la victoire des troupes de Jules César sur le Castéra ?

Jusqu'au milieu du IXe siècle, les deux préfectures romaines – *Beneharnum* et *Iluro* – concentrent le pouvoir du pays, notamment religieux à partir du Ve siècle. Au IXe siècle, un raid normand anéantit la plupart des cités de Gascogne, Pierre de Marca précise : « Les Normands, après avoir manqué leur entreprise sur Bordeaux, ruinèrent les cités de Gascogne, Bazas, Sotie ou Ayre, Laictoure, Acqs, Tarbe de Bigorre, Labour, Oloron et Lascar ». Les hommes du nord remontent les rivières grâce à leurs embarcations légères pour pénétrer au cœur du pays et piller ses richesses. Les vallées du gave et de l'Adour sont ainsi touchées et ruinées par ces assauts. Contrairement à leurs habitudes, les Béarnais vont donc (temporairement) se trouver une capitale éloignée du gave car devenu trop dangereux. C'est dans le Vic-Bilh que le Béarn trouve son salut, grâce à son éloignement des principaux cours d'eau. Ce territoire n'est pas le seul à être épargné par les raids normands mais il se distingue par sa grande richesse héritée d'anciennes *villae* romaines, comme à Taron, Baliracq ou Saint-Jean-Poudge. Leur densité en Vic-Bilh est remarquable, elle trouve peut-être son origine dans la position de la région à l'écart des terrains traditionnels de pacage des pasteurs ; libéré de cette contrainte foncière, le propriétaire terrien romain peut développer un modèle agricole générateur de surplus et donc de richesses.

C'est sur ce terreau, parsemé d'anciennes exploitations romaines et épargné par les dévastations normandes, que les Béarnais trouvent un territoire de repli à l'écart de leurs précieux gaves. Le premier centre du pouvoir en Vic-Bilh se situe dans le lieu nommé Escurès. Il existe aujourd'hui encore une commune de ce nom mais qui occupait initialement un territoire plus vaste, le château d'Escurès des premiers Centulle¹⁴⁸ doit plutôt se situer sur l'actuelle Lembeye, au sommet d'une

¹⁴⁷ Le nom de la capitale primitive des *Bearni* ne sera certainement jamais connu. Ainsi va l'histoire, le nom des vainqueurs reste tandis que celui des perdants disparaît.

¹⁴⁸ La plus ancienne mention connue du château d'Escurès remonte à 1170.

motte détruite en 1830 au sud de l'église Notre-Dame¹⁴⁹. Il n'existe plus aucune trace du château d'Escurès et les archives écrites apportent des renseignements très limités, c'est une intuition qui permet de placer le site au rang de capitale. Les rares sources d'information permettent d'identifier, sur ce site, la conjonction de fonctions économiques, militaires et judiciaires¹⁵⁰, propres aux capitales. Aussi, ce n'est que dans la seconde moitié du XI^e siècle que Morlaàs deviendra le nouveau centre du pouvoir vicomtal ; entre la destruction de *Benearnum* et *Iluro* au IX^e siècle puis la promotion de Morlaàs au XI^e siècle, il manque un maillon qu'Escurès peut légitimement occuper.

Morlaàs se situe, elle, en bordure du Vic-Bilh sur un relief surplombant le Pont-Long, le gave et la route d'Auch ; sa promotion coïncide avec un pouvoir plus conquérant¹⁵¹ qui profite d'un cadre sécuritaire enfin pérenne. La capitale se rapproche du gave, mais pas totalement, « prudence, mère de toutes les vertus ». L'heure n'est plus tout à fait au repli mais à l'affirmation, cela vaut pour Morlaàs au nord et pour Oloron au sud qui est doté de son for de « repeuplement » à la même époque. La renaissance béarnaise passe par les gaves.

Conquête de haute lutte à la fin du XII^e siècle, Orthez prend le relais de Morlaàs comme centre vicomtal au milieu du XIII^e siècle. Si la capitale des Béarnais retrouve le gave de Pau, la position excentrée d'Orthez interroge car le site se trouve bien loin du cœur historique de la principauté, il est aussi moins accessible depuis Oloron (et le Somport) contrairement à ses devancières¹⁵². La nouvelle capitale se trouve à l'extrême nord-ouest du pays, ce site constitue le dernier point pour franchir aisément le gave avant sa confluence avec l'Adour, le torrent se resserre dans un défilé rocheux favorable à l'installation d'un pont. Orthez est donc un point de passage entre l'Aquitaine et les cols navarrais, un croisement sur les axes Bayonne-Toulouse et Bordeaux-Espagne. Sur la colline dominant la vallée du gave, Gaston VII choisit de faire construire son château et d'y installer sa nouvelle résidence principale. Les travaux commencent en 1242, soit l'année de sa capitulation face aux prétentions anglaises.

Parmi toutes les raisons ayant poussé à ce changement de capitale, l'hommage des Béarnais aux Anglais figure en bonne position car le site d'Orthez permet surtout de se rapprocher de Saint-Sever, le centre du pouvoir anglais en Gascogne. Cet épisode marque le début d'un contrôle inédit du pays par une puissance étrangère, le choix du site d'Orthez est symbolique de cette dépendance car il ne répond plus à des considérations internes mais externes. Au contraire, en

¹⁴⁹ Lembeye est fondée au milieu du XIII^e siècle, en grignotant sur une partie des terres d'Escurès.

¹⁵⁰ Un important marché est identifié (au moins) depuis la fin du XI^e siècle sur le site d'Escurès, des revues militaires s'y tiennent jusqu'au XIV^e siècle, tout comme la cour de justice vicomtale.

¹⁵¹ Au XI^e siècle, les comtes gascons abandonnent les derniers éléments de leur tutelle sur la vicomté, la vicomté d'Oloron est pleinement rattachée au reste du Béarn et participe à la conquête de l'ouest des gaves.

¹⁵² Orthez permet tout de même de contrôler l'accès à Oloron – et au Somport – par Lagor.

déménageant de nouveau sa capitale vers Pau en 1464, Gaston de Grailly fait un choix profondément indépendant permettant de faire coïncider centre politique et cœur géographique¹⁵³. Le Béarn vit alors le siècle d'or de sa souveraineté, le choix du site palois en est l'une des manifestations les plus éclatantes.

En arrivant sur le site de Pau, la capitale retrouve son berceau naturel. Ici commence la grande plaine centrale du gave de Pau qui se clôture au bassin de Lacq. Sur cette vaste *ribère* bat le cœur du pays¹⁵⁴, à la conjonction des axes d'échange nord/sud (Aquitaine/Èbre) et est/ouest (Toulouse/ Bayonne) ; la plaine du gave offre aussi un sol fertile¹⁵⁵, propice à l'agriculture et *in fine* à l'expansion démographique. Ce sont des facteurs externes perturbateurs (raids normands et suzeraineté anglaise) qui pousseront la capitale hors de cette dorsale. Au fil de leur histoire, Castéra, Lescar et enfin Pau sont choisis comme point névralgique de la *ribère* centrale, ces trois sites ont pour point commun d'offrir chacun une traversée facile sur le gave¹⁵⁶, puis une ouverture entre les coteaux qui se forment au sud¹⁵⁷. Tous ces chemins mènent ensuite à Rome Oloron puis au Somport. Si la *ribère* du gave est le cœur du Béarn, Oloron demeure un point d'ancrage fondamental pour son organisation territoriale, la relation entre Oloron et la *ribère* fonde l'équilibre géographique du territoire, consacrant son rôle de co-capitale.

Entre le Castéra, Lescar et Pau, le jeu des ressemblances s'arrête ici, chaque site présente ses propres caractéristiques qui trouveront à différentes époques leurs avantages. À l'Antiquité, *Beneharnum* est une ville (préfecture) neuve construite par les Romains sur le site de Lescar en remplacement de l'ancien Castéra. Peut-être la volonté était d'en finir avec l'ancien site pour marquer la nouvelle aire romaine ? Mais la conservation d'*Iluro* montre que les Romains visent l'efficacité, cela ne pose pas problème de garder un site « vaincu ». Le Castéra n'était sûrement pas le meilleur endroit pour l'organisation impériale, notamment pour faire croiser ses voies routières. Aussi ce site permet le contrôle du Pont-Long, une zone déterminante pour les activités pastorales des *Bearni*, il reprend enfin les caractéristiques d'Oloron avec une vaste plaine alluviale¹⁵⁸ surmontée d'un relief permettant une défense aisée. Au Moyen Âge, la défense

¹⁵³ Pour Charles Higounet, Pau est d'abord une production sociale, née de la volonté des seigneurs de Béarn. Elle ne devient capitale que grâce à sa position géographique.

¹⁵⁴ La plaine de Nay est l'autre grande *ribère* béarnaise, mais contrairement à celle allant de Pau à Lacq, elle n'a pas sa position centrale qui voit se croiser l'axe Toulouse-Bayonne et le passage transpyrénéen par Oloron.

¹⁵⁵ Au contraire du Pont-Long, milieu humide et peu fertile, d'où son utilisation en terrain de parcours d'élevage.

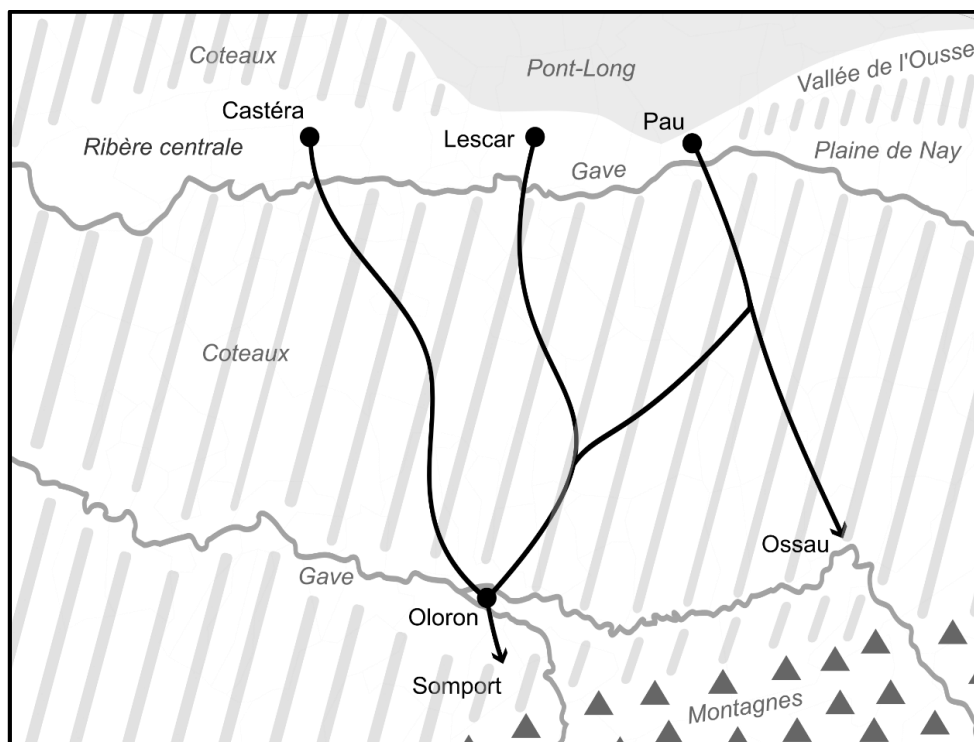
¹⁵⁶ Cézéracq (pour le Castéra) et Pau abritent toujours un gué facile à traverser sur le gave. À Lescar, le lit du gave a été creusé par l'Homme, supprimant probablement l'ancien gué, qui était doublé d'un bac.

¹⁵⁷ Plusieurs cours d'eau creusent les coteaux permettant un passage commode, que ce soit par la Baysère pour le Castéra, la Juscle pour Lescar et le Neez pour Pau.

¹⁵⁸ La plaine de Lescar occupe probablement un ancien ruisseau ou bras du gave. Lescar viendrait de l'*euskara* *lats* (ruisseau) + *gorri* (sec). L'archéologie montre qu'un ruisseau inondait régulièrement le sud de *Beneharnum*, passant au pied de l'actuelle église Saint-Julien et filant vers le nord-ouest, peut-être par le quartier Gourreix (dont le nom semble aussi contenir la racine *gorri*). Ce « ruisseau sec » pourrait donc être à l'origine du nom de Lescar.

devient un objectif encore plus impérieux. Le site de Pau offre alors un profil idéal, avec un éperon rocheux (donnant son nom au site) qui surplombe le gave et offre, à la fois, une surveillance aisée sur le gave et une défense naturelle contre les potentiels ennemis. Pour les Romains, la grande plaine de Lescar représente un atout, agricole notamment, car le temps est à la paix ; mais en période troublée, cette plaine constitue au contraire une cible facile à atteindre.

C'est donc sur le site de Pau que le pouvoir choisit d'installer une place-forte, au moins dès le XII^e siècle. Le site palois profite aussi d'autres facteurs comme l'importance prise par les Ossalois dans les affaires du pays ; car avec le Vic-Bilh, la vallée d'Ossau est un autre refuge après les désastres du IX^e siècle, elle se relèvera plus vite et plus fort grâce à une démographie conséquente et de puissants atouts sociaux (esprit communautaire exacerbé). Or, depuis Pau, la voie du Neez conduit certes vers Oloron mais surtout vers l'Ossau. Le site palois devient donc un carrefour majeur pour les pasteurs ossalois qui peuvent directement accéder à leur chasse gardée du Pont-Long. Pau représente l'interface parfaite entre zones d'estive du Haut-Béarn et terrains d'hivernage du Pont-Long et des Landes. Pour le pouvoir laïque béarnais, Pau présente enfin l'avantage de ne pas être Lescar, le centre religieux (et concurrent) du pays. Le site palois finira donc par l'emporter grâce à sa position géographique centrale et des caractéristiques adaptées à son temps¹⁵⁹.



Les trois « sœurs » capitales dans la *ribère* centrale béarnaise

¹⁵⁹ C'est aussi grâce aux espaces du Pont-Long laissés en friche par le pastoralisme que Pau trouvera la surface nécessaire à son développement effréné des XIX^e et XX^e siècles.

De l'équilibre au tropisme

« Paris et le désert français ». Le livre de Jean-François Gravier – publié en 1947 – résume en une phrase le centralisme à la française. Le pouvoir absolu des derniers Bourbon fonde un État axé autour du couple Versailles-Paris, notamment pour mater les révoltes (trop) fréquentes des provinces. Les révolutionnaires vont ensuite capter et accentuer l'héritage, faisant du centralisme une réalité universelle englobant les sphères économique, culturelle, éducative ou artistique. Le constat de la macrocéphalie parisienne est à l'origine du processus de décentralisation qui occupera, une partie, des politiques publiques dans la seconde moitié du XX^e siècle¹⁶⁰. À l'opposé, le Béarn reste longtemps une terre profondément équilibrée dans ses institutions, sa démographie¹⁶¹ et son économie. D'origine pastorale et avec un goût affirmé pour l'équilibre, le pays se construit sur une identité rurale visant à exploiter du mieux possible ses ressources naturelles. La principauté n'est que très peu concernée par l'essor de la bourgeoisie, qui conduit en parallèle à l'expansion des villes et donc au centralisme un peu partout en Europe. En Italie du nord, entre Loire et Rhin, et sur les côtes méditerranéennes, les cités vivent du commerce lointain et de l'industrie pour abonder un système capitaliste naissant. Pris dans son splendide isolement, le Béarn vit surtout d'agriculture, d'artisanat et de commerce direct¹⁶², à l'écart du modèle bourgeois/citadin/capitaliste qui finira par gouverner l'Europe.

La décentralisation béarnaise s'illustre (à l'excès) par sa propension à troquer de capitale. Le prince change aussi souvent de lieu de résidence, au gré des intérêts du moment ; et même doté d'une « capitale » le pouvoir ne s'en sert jamais comme point d'ancrage fixe, la cour réside souvent dans d'autres lieux. Le nomadisme du pouvoir s'opère – par exemple – sous le règne de Fébus, quelques semaines après la mort de son père en Andalousie il est entraîné par sa mère dans une série de longs et pénibles voyages sur les routes du Béarn, afin d'échanger avec ses sujets les serments de fidélité traditionnels. À l'hiver 1343-1344, le jeune prince sillonne son territoire à la rencontre de la population. De sa capitale Orthez, il traverse ses principales places fortes mais aussi ses villages les plus modestes, de Saint-Goin, Buzy, Pardies ou Sedze¹⁶³. La tournée d'hommage doit conforter un pouvoir fragilisé par la jeunesse du nouveau prince (12 ans) et le contexte géopolitique (guerre de Cent Ans), le contact personnel avec chaque communauté

¹⁶⁰ La décentralisation française vise à constituer des « métropoles d'équilibre » pour contrebalancer l'hypercentralisation parisienne. Cette politique aboutit à un phénomène de métropolisation, qui – loin d'affecter le poids de la région parisienne – aboutit à un centralisme régional qui assèche villes moyennes et zones rurales.

¹⁶¹ L'hypercentralisation parisienne est aussi la résultante d'un profond déséquilibre démographique entre Paris et ses provinces, puisque la ville compte déjà 250 000 habitants autour de l'an 1300 contre moins de 50 000 pour Rouen, deuxième ville du royaume.

¹⁶² Le commerce de transit fonde quelques fortunes, mais cette bourgeoisie béarnaise demeure surtout rurale.

¹⁶³ La tournée de Fébus compte 249 cérémonies, il rencontre environ 4 000 représentants.

forge un lien sacré engageant les deux parties dans un avenir commun. La rencontre directe est permise par les dimensions réduites de la principauté, mais son importance n'est garantie que par la forte cohésion interne qui domine alors. Le nomadisme du pouvoir peut prendre la forme de visites ponctuelles, ou bien plus longues. Fébus séjourne hors de sa capitale orthézienne pendant quatre ans – de 1380 à 1384 – suite à la mort tragique de son unique héritier.

Toutes les autres strates de l'administration pratiquent l'itinérance, c'est le cas de la justice avec à son sommet la cour souveraine (tribunal suprême) de Béarn, qui prend de nombreuses formes et dénominations durant l'histoire¹⁶⁴. Aussi, la principauté s'organise, dès le XI^e siècle, autour de circonscriptions territoriales chargées d'administrer le domaine seigneurial, percevoir l'impôt, et rendre la justice de première instance. *Bégueries*, *bailes*, *vics*, *bailliages* et *parsans* se succèdent, un maillage précoce du territoire qui illustre l'ambition d'une administration équitable et proche de la population. La même logique prévôt dans les États, qui siègent entre Morlaàs, Pau, Lescar, Sauveterre, Orthez, voire Nay, Lucq et Navarrenx pendant les guerres de Religion.

Les chefs-lieux des *parsans* et les *capdulhs* montagnards au XVI^e siècle¹⁶⁵.



¹⁶⁴ Cour de Béarn, Cour des barons, Cour des douze jurats, Cour *majour*, Cour du sénéchal, Conseil souverain.

¹⁶⁵ Les *parsans* sont réduits à treize à la fin du XVII^e siècle : Pau, Oloron, Orthez, Sauveterre, Nay, Morlaàs ou Vic-Bilh, Montaner, Salies, Navarrenx, Monein, Garos ou Soubestre, Ossau et Aspe.

Le nomadisme institutionnel n'est pas une réalité propre au Béarn, au Moyen Âge il s'agit d'une pratique courante en Europe, et même à l'époque moderne la cour de France se lance dans un grand tour du royaume – entre 1564 et 1566 – afin de réconcilier catholiques et protestants. Il s'agit néanmoins d'un événement exceptionnel, contrairement à une pratique béarnaise beaucoup plus systématique. Aux XVe et XVIe siècle, l'État moderne se met en place un peu partout et entraîne la fin de l'administration itinérante. Le décentralisme béarnais s'exprime malgré tout dans d'autres domaines, notamment démographique. Pau est devenue la capitale depuis le milieu du XVe siècle et la ville concentre petit à petit l'ensemble du pouvoir politico-judiciaire de la principauté, surtout après 1620 avec la mise en place du Parlement. Pourtant, au début du XVIIe siècle la ville n'est toujours qu'un embryon urbain, avec à peine 2 000 habitants contre 40 000 à Bordeaux ou Toulouse. Il faut dire que le nouveau *capdulh* part de loin, avec entre 400 et 500 habitants en 1385 (moins que Laruns) et 900 autour de l'an 1500. La centralisation politico-judiciaire n'a, d'abord, pas raison de l'équilibre démographique béarnais jusqu'au XVIIIe siècle.

Parsans financiers	Nombre de feux¹⁶⁶			
	1546	%	1701	%
Pau	2 811	27%	3 143	29%
Oloron	2 508	24%	2 612	24%
Orthez - Navarrenx	2 441	23%	2 466	22%
Vic-Bilh – Soubestre – Montanerès	2 758	26%	2 768	25%
Total	10 518	100%	10 989	100%

En séparant les Béarn en quatre territoires de taille similaire¹⁶⁷, l'équilibre démographique est pratiquement parfait au milieu du XVIe siècle, il symbolise une civilisation terrienne utilisant d'équitables ressources naturelles pour sa production vivrière. À ce mode de vie s'ajoute une antique tradition d'équilibrisme dans les rapports sociaux et la vie institutionnelle. En 1701, l'équilibre est toujours là même si la prise d'influence du *parsan* de Pau se fait sentir. Le XVIIIe siècle est une période de grand développement pour la ville, notamment grâce à son Parlement et aux diverses congrégations religieuses installées après 1620 pour reconquérir cette terre protestante, Pau quadruple de taille par rapport à 1600 avec un peu plus de 8 700 habitants à la fin de la Révolution. Ce net progrès n'est pas de nature à rompre l'homogénéité ambiante, puisqu'Oloron compte 8 500 habitants¹⁶⁸ et Orthez un peu moins de 7 000.

¹⁶⁶ Le feu est l'équivalent du foyer, cette notion est utilisée au Moyen Âge pour le calcul de l'impôt.

¹⁶⁷ Le *parsan* de Pau reprend la plaine du gave, Oloron son piémont et les montagnes, Vic-Bilh – Soubestre – Montanerès englobe les coteaux du nord-est et Orthez – Navarrenx la jonction entre les gaves de Pau et d'Oloron.

¹⁶⁸ En incorporant les chiffres d'Oloron, Sainte-Marie et Légugnon qui fusionnent au milieu du XIXe siècle.

Déjà au milieu du XVIII^e siècle, le Béarn est maillé par un dense réseau de petites et moyennes villes, celles-ci représentent le socle d'une urbanité hybride, mélange (singulier) de vie rurale et de mentalité citadine¹⁶⁹. Grâce à leur équitable répartition géographique et démographique, ces villes ne divisent pas l'espace mais au contraire concourent à l'unité de la principauté. Les différentes villes représentent autant de polarités pour la vie économique du pays. Bien avant les « métropoles d'équilibre » encouragées en France dans les années 1960 et 1970, le Béarn affiche le visage précoce d'un territoire parsemé de pivots décentralisateurs. Chaque ville présente ses propres spécialités, héritage des siècles précédents, à Oloron son commerce avec l'Aragon, Lescar son centre religieux, Orthez son université, Salies son sel, Morlaàs sa monnaie et Nay son industrie textile. Dépourvu de port maritime ou fluvial, le Béarn peut compter sur plusieurs « ports terrestres » pour son activité commerciale, avec – en plus des carrefours d'Orthez ou Oloron – des cités telles que Sauveterre à l'ouest, Lembeye au nord, Pontacq à l'est, assurant le contrôle du négoce aux frontières.

Devenue capitale de l'appareil politico-judiciaire aux X^{Ve}-XVI^e siècle et ville la plus peuplée de la principauté au XVIII^e siècle, Pau ne parvient toujours pas à faire décoller son économie dans les dernières décennies de l'Ancien Régime, la capitale est toujours dominée par la permanence du modèle agro-pastoral, principalement sur les terres du Pont-Long. Lors d'un recensement de 1586, 70% des Paloïs exercent une activité agro-pastorale alors que les marchands ne sont que trois. La ville devient progressivement un centre économique plus actif, notamment avec la réalisation de plusieurs routes en direction de Bayonne, Toulouse, Mont-de-Marsan et Oloron. Malgré ces développements, Pau reste jusqu'au milieu du XIX^e siècle une cité administrative, avec son palais de justice et sa caserne ; les *grate-papès* (gratte-papiers) de Pau portent toujours bien leur nom, alors que l'activité manufacturière reste centrée à Oloron et Nay.

Au milieu du XIX^e siècle, les équilibres ancestraux se maintiennent, le recensement de 1841 décrit une population paloïse de 14 000 individus, contre 10 500 à Oloron et 7 000 à Orthez. C'est à partir d'ici que les choses se gâtent. L'homogénéité béarnaise se transforme en hégémonie paloïse dans les décennies suivantes, la transformation prend du temps et se fait progressivement pour aboutir à la situation actuelle, néanmoins plusieurs événements marquants contribuent à la formation du tropisme paloïse. D'abord en 1842, le Dr Taylor publie son ouvrage de référence sur le climat paloïse qui fera connaître Pau du puissant gotha britannique. Mais le véritable essor arrive en 1863 avec l'ouverture de sa gare ferroviaire, voilà Pau connectée au monde, de quoi changer définitivement sa physionomie. Les touristes (britanniques) peuvent désormais

¹⁶⁹ Pour Pierre-Tucoc-Chala : « Nées de la vie rurale, jouant assez souvent un rôle militaire au moment de leur création, ces centres de peuplement eurent beaucoup de peine à dépasser leur destin de bourgs campagnards ».

arriver en masse, tandis que les échanges commerciaux sont facilités du jour au lendemain. De l'époque de Fébus à 1841, Pau aura mis quatre siècles pour gagner 13 000 habitants, elle ne mettra que trente ans pour les gagner de nouveau.

En 1872, Pau compte 27 000 habitants et dépasse nettement les autres villes, Oloron est particulièrement pénalisée par la révolution ferrée car sa gare est inaugurée 20 ans après celle de Pau, en 1883. Située à l'écart de la ligne principale Bayonne-Toulouse, Oloron sert de *terminus* pendant encore 30 ans jusqu'à l'ouverture de la voie Oloron-Bedous en 1914. Depuis toujours carrefour commercial majeur sur le chemin d'Aragon, la vieille ville est radicalement déclassée. L'ouverture de la voie ferrée vers l'Espagne en 1928 – par Canfranc – correspond à une situation démographique plus prospère pour la capitale du Haut-Béarn, avec un point haut atteint en 1968 (13 000 habitants), mais la fermeture du chemin ferré vers l'Espagne en 1970 coïncide – là aussi – avec un déclin lent. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, Pau est une ville d'un peu moins de 50 000 habitants qui profite de ses infrastructures de transport et de ses diverses administrations publiques pour attirer des ruraux en plein exode.

	Population				Superficie	
	1385 (feux)	%	2019 (hab.)	%	km ²	%
Unité urbaine de Pau ¹⁷⁰	2 158	17%	200 667	55%	531	11%
Total Béarn	12 480	100%	367 426	100%	4 680	100%

Ici intervient le deuxième étage de la fusée paloise. La découverte du gaz de Lacq en 1951, puis son exploitation à partir de 1957, entraîne un essor démographique et économique inédit. Une ville de 10 000 habitants sort en quelques mois des champs de maïs de Mourenx, la population d'Orthez gagne 50% en moins de quinze ans. À Pau, des quartiers entiers voient le jour pour accueillir les travailleurs de Lacq et de Turboméca (7 000 salariés¹⁷¹), tandis que le fait centralisateur s'accroît avec l'ouverture de l'aéroport Pau-Uzein (1948), de l'université et du nouvel hôpital (1970). La commune de Pau ne suffit plus pour accueillir tous ces nouveaux habitants, si bien que l'essor démographique se mesure à l'échelle de son agglomération. Symbole de l'emballlement urbain, Billère passe de 3 000 habitants en 1954 à 13 000 en 1968, devenant ainsi la deuxième ville du Béarn en quatorze ans. À la fin des années 2010, l'unité urbaine de Pau compte 55 communes et environ 200 000 habitants, elle occupe 11% du pays mais capte 55% de sa population, contre 17% au XIV^e siècle. C'est désormais sur l'ensemble des « pays de l'Adour » que l'hégémonie paloise

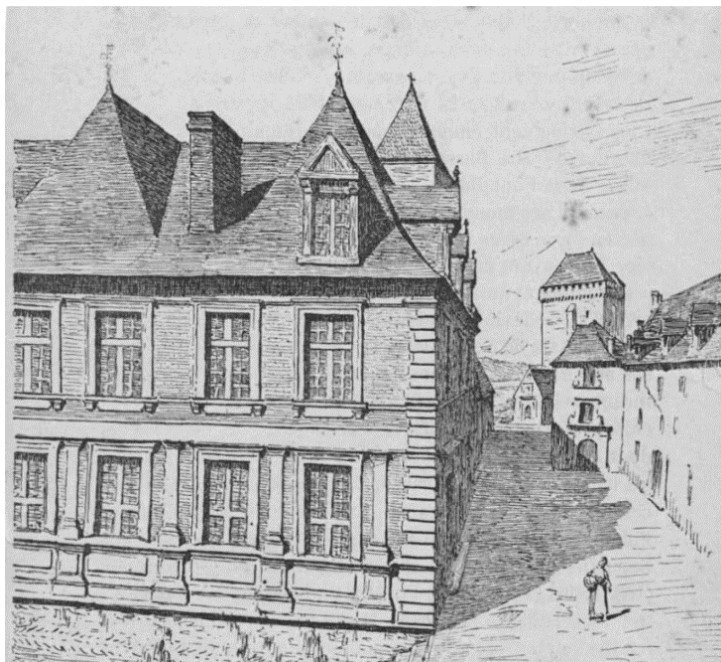
¹⁷⁰ Dans le zonage de 2020, l'Insee inclut 55 communes dans l'unité urbaine de Pau.

¹⁷¹ Installée vers Paris, l'usine est démenagée dans les Pyrénées face à l'avancée des troupes allemandes en 1940.

s'installe. Autre préfecture du piémont pyrénéen, vivant d'activités administrative et militaire, Tarbes est une ville d'importance similaire à Pau en 1945 (autour de 45 000 habitants), mais vite déclassée par le fulgurant essor palois¹⁷².

Ainsi s'achève un processus de cinq siècles. À partir du XVe siècle, les équilibres multiséculaires commencent déjà à s'étioler ; sous la pression des Empires français et espagnol, l'État béarnais doit se moderniser pour mieux lutter. En concentrant et centralisant son pouvoir, comme l'exige un État moderne, la principauté rompt alors avec son particularisme et sème les graines des conflits internes qui conduiront à sa perte. Par la suite, l'administration renforce la domination paloise, reproduisant à l'échelle locale sa logique nationale centrée sur Paris. Pau bénéficie en suivant de sa position géographique pour capter l'essentiel des infrastructures de transport, qui forgent une économie moderne. D'Alexander Taylor à la découverte du gaz de Lacq, la capitale béarnaise profite – pour finir – d'heureux coups de pouce pour accélérer son développement et sa domination. Le traditionnel équilibre territorial n'est plus au XXIe siècle, tous les éléments de cette bizarrerie anachronique s'éteignent pour aboutir à une « normalisation » de l'espace béarnais. D'une multitude de pôles centralisateurs, une capitale émerge, centre unique du pouvoir politico-judiciaire, hégémonique sur les plans économique et démographique. C'est ce modèle bourgeois et urbain qui s'est imposé partout en Europe depuis la Renaissance, il vient à bout du particularisme béarnais avec quelques siècles de retard.

Construit au XVIe siècle, le palais du Conseil souverain – devenu siège du Parlement – symbolise les débuts du centralisme béarnais.



¹⁷² L'unité urbaine de Tarbes se stabilise à 80 000 habitants depuis les années 1960, moins de la moitié de Pau.

À la croisée des chemins

Privé de ports, à l'écart des principaux axes d'échange européens, le Béarn passe pour un pays marginal avec les Pyrénées au sud et les Landes de Gascogne au nord pour cadrer son relatif isolement. Il ne s'agit pas de barrières infranchissables mais ces espaces naturels représentent autant de freins au transport des Hommes et des biens. C'est par cette position géographique que l'originalité de la principauté trouve sa source et sa longévité, éloignée naturellement des impérialismes européens jusqu'aux temps modernes. Pourtant, à y regarder de plus près la position du Béarn n'est pas si isolée car s'il se situe à l'écart des principales routes terrestre, fluviale ou maritime, cette terre reste un passage de voies secondaires, marquant son développement humain, économique et urbain. D'est en ouest et du nord au sud, le territoire représente un carrefour entre – d'une part – côte atlantique et bassin méditerranéen et – d'autre part – péninsule ibérique et nord de l'Europe. Chaque période de l'histoire voit apparaître ses principaux axes d'échange, suivant l'évolution des pôles d'attraction et des modes de transport.

Avant la venue des Romains, le Béarn est traversé par deux chemins désormais nommés *camii salié* (est/ouest) et *camii aussalès* (nord/sud), ils marquent les deux axes d'échange dominants du pays avec traversées subpyrénéenne et transpyrénéenne. Sur ces deux axes sont retrouvés les principaux vestiges préhistoriques (grottes d'Arudy, *tumuli* du Pont-Long et de Ger). La tradition veut qu'ils soient intimement liés aux ancestrales activités agropastorales du Béarn¹⁷³, il faut pourtant se méfier des récits anachroniques et autres simplifications. Pour le *camii salié*, aucune preuve archéologique ne permet de prouver la réalité d'une antique « voie du sel », un axe est/ouest est bien utilisé depuis des temps immémoriaux mais rien n'assure qu'il soit venu jusqu'à Salies pour le commerce de l'or blanc (exploité depuis le Bronze ancien). La répartition des vases à sel retrouvés dans le bassin de l'Adour indique plusieurs voies pour la commercialisation¹⁷⁴, aussi « *camii salié* » est un nom utilisé bien tardivement, depuis le XVe siècle¹⁷⁵. Antique voie du sel ou réalité plus contemporaine, le *camii salié* représente la superposition de voies est/ouest utilisées à diverses périodes pour relier l'axe atlantique au bassin toulousain, *via* les plaines du Pont-Long et de Ger¹⁷⁶ à l'abri des tumultueux gaves.

¹⁷³ Le *camii aussalès* comme voie de transhumance des pasteurs ossalois et le *camii salié* une « voie du sel » empruntée depuis Salies pour son « or blanc » indispensable à la conservation des produits pastoraux.

¹⁷⁴ Le transport fluvial n'est pas exclu – par les gaves d'Oloron et Pau – pour le transport du sel à l'époque romaine.

¹⁷⁵ Ce nom est toujours employé sur une trentaine de kilomètres de Sendets à Lacq.

¹⁷⁶ Autre voie préhistorique est/ouest, l'actuel « chemin Henri-IV » – nommé auparavant chemin de Saint-Pé – relie toujours Bizanès à Lourdes par un chemin de crêtes.

Le *camii aussalès* est le pendant du *camii salié* dans une orientation nord/sud. Il s'agit de l'ancien chemin utilisé par les pasteurs transhumants pour profiter des grandes capacités de pacage des Landes de Gascogne, il prend source dans les montagnes béarnaises – pauvres en herbages d'hiver – en direction de la morne plaine du Pont-Long. Mais plutôt que de rechercher un unique chemin ossalois, ce sont des chemins qu'il s'agit de retrouver. Car le Pont-Long est un vaste territoire d'une vingtaine de kilomètres, si le point de départ des pasteurs est souvent le même (bassin d'Arudy), la diversité des points d'arrivée explique des itinéraires variés. Le cheminement vers le nord peut se faire par les voies de crêtes – comme la *hélère*¹⁷⁷ de la Croix de Buzy vers Lescar et la *viossalaise*¹⁷⁸ des Pindats vers Assat – ou par fond de vallée, en suivant le Neez vers Pau. Chacun des chemins vise à atteindre un gué différent sur le gave pour ensuite rejoindre une zone de pacage du Pont-Long. Les chemins transhumants ont évolué avec le temps, le développement des bastides de Rébénacq et Gan au X^{IV}e siècle a pu détourner les pasteurs du fond de vallée du Neez vers les crêtes. La transhumance est aussi pratiquée par les Aspois, en prenant le chemin du gave d'Oloron jusqu'à Navarrenx puis Orthez et la Chalosse, mais cet axe n'a pas le même impact que les chemins ossalois¹⁷⁹ qui forgent pendant plusieurs siècles les relations (parfois houleuses) entre montagnes et plaines. Les *camii aussalès* favorisent l'interpénétration des univers agricoles et pastoraux, l'installation longue (plusieurs mois) et régulière des transhumants conduit parfois à leur installation définitive dans la plaine, à Pau voire jusqu'au Bordelais.

À partir de la conquête romaine, le territoire béarnais est structuré par plusieurs voies dont l'Empire a le secret. Le réseau compte, à son apogée, 150 000 kilomètres autour du bassin méditerranéen, autorisant de relier les différents centres politique et économique provinciaux à la « ville d'entre toutes les villes », Rome. La voie romaine permet de parcourir plus facilement et rapidement des routes terrestres, et ainsi compléter les voies maritimes qui fondaient auparavant les civilisations méditerranéennes. En connectant l'intérieur des terres, la voie romaine constitue un puissant vecteur civilisationnel, en favorisant le processus d'intégration des territoires conquis. Bien avant Bibendum, l'*Itinéraire d'Antonin* est un guide de voyage antique décrivant une grande partie du réseau routier romain du III^e siècle. Il fait passer à *Benearnum* deux voies romaines, celle reliant *Aquae Tarbellicae* (Dax) à *Tolosa* (Toulouse), et une voie filant vers le sud jusqu'à *Caesaraugusta* (Saragosse) par *Iluro* et le

¹⁷⁷ Le chemin de la *hélère* peut être traduit par « chemin de la misère, des miséreux ».

¹⁷⁸ *Viossalaise* = *via ossalèse* = voie ossaloise. Pour Joseph Rebenne, la *Viossalaise* est l'ancien chemin transhumant ossalois vers le plateau de Ger (bien qu'il passe d'abord par l'extrémité est du Pont-Long), il empruntait un gué à Assat, ce toponyme pouvant venir de l'*euskara artzan-ate*, le « passage des bergers ».

¹⁷⁹ Les troupeaux aspois sont moins nombreux que ceux des Ossalois et profitent de plus grands espaces de pacage autour du gave d'Oloron. Aussi, certains Aspois empruntent les chemins ossalois pour rejoindre le Pont-Long.

Somport. Non mentionnée, la portion *Beneharnum-Atura* (Aire-sur-l'Adour) complète une liaison alternative entre Garonne et Pyrénées¹⁸⁰.

Le nouveau maître romain reprend ici les deux axes traditionnels est/ouest¹⁸¹ et nord/sud du Béarn mais, contrairement à la *Via Appia* de Rome, il ne reste plus grand chose de ces voies¹⁸². Au sud de *Beneharnum*, une borne militaire (Somport) et une inscription gravée (Pène d'Escot) prouvent malgré tout le passage de la voie vers l'Aragon¹⁸³ ; au nord l'archéologie trouve encore aujourd'hui des vestiges de l'antique voie, notamment autour de Garlin et du Pont-Long. La voie suit probablement un chemin préexistant avec de nombreux vestiges protohistoriques l'entourant¹⁸⁴. La chaussée date du début de l'Empire, dans la première moitié du Ier siècle, elle est réalisée avec des matériaux locaux (empierrements de galets) sur une quinzaine de centimètres d'épaisseur et 6 à 8 mètres de largeur, soit la norme des voies antiques même si la chaussée demeure une construction légère indiquant un trafic peu dense. Cet équipement secondaire a une vocation initiale administrative et militaire, mais joue un rôle dans la structuration du paysage et le développement urbain. Les voies romaines assurent à *Beneharnum* un rôle de relais pastoral, fonction essentielle dans le Béarn d'alors. Bien que la plupart du tracé des voies romaines ait disparu, du fait des remembrements de terres agricoles, le croisement (potentiel) des deux voies romaines reste toujours visible au nord de Lescar¹⁸⁵.

43.34539° -0.42526°

Pendant plusieurs siècles, les voies romaines articulent le territoire. Si elles échouent à faire de *Beneharnum* et *Iluro* des cités de premier plan, elles jouent un rôle déterminant dans la romanisation d'un pays longtemps encore attaché aux lois et à la langue de l'Empire, même bien après sa chute au Ve siècle. L'histoire n'étant jamais à cours de paradoxe, les voies romaines – vecteurs d'intégration sociale et de développement économique – joueront aussi un rôle dans les grandes invasions en facilitant l'arrivée des peuples barbares, par exemple *via* le passage du Somport. C'est probablement entre le VIIe et IXe siècle que les voies romaines du Béarn sont abandonnées dans leur fonction de liaisons longue distance. Mais les anciennes routes ne sont pas totalement abandonnées pour un usage local, au Moyen Âge le *camii salié* actuel apparaît pour le commerce du sel, alors qu'une

¹⁸⁰ Existaient aussi, une voie littorale *Burdigala* (Bordeaux)-*Aquae Tarbellicae* et celle intérieure *Aginnum* (Agen)-*Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand-de-Comminges).

¹⁸¹ La voie antique Dax-Toulouse utilise peut-être le même tracé que le *camii salié* préhistorique.

¹⁸² Le *camii salié* actuel est un chemin médiéval auquel l'archéologie n'a pas (encore) démontré son héritage romain, par contre l'autre axe nord/sud est plus documenté.

¹⁸³ Un passage transpyrénéen passait peut-être par le col de Pau, *via* Lescun.

¹⁸⁴ L'hypothèse d'un ancien chemin transhumant est avancée, mais comme l'a dit l'archéologue C. Goudineau : « Le pastoralisme constitue souvent une réponse à toutes sortes de questions dérivées d'une absence de données. ».

¹⁸⁵ Ce croisement antique se trouve à moins de 2 km de la jonction des autoroutes modernes A64 et A65.

partie de la voie *Beneharnum-Atura* devient le chemin Sainte Quitterie¹⁸⁶. Les traditionnels axes est/ouest et nord/sud sont toujours empruntés pour les activités économiques (surtout pastorales), mais la période est marquée par l'apparition d'autres flux orientés nord-est/sud-ouest, direction Compostelle¹⁸⁷.

En Béarn, ces chemins sont nommés *camiis roumîus* – chemins romains – à une époque où Rome est synonyme de pèlerinage¹⁸⁸. Avec la découverte du tombeau (supposé) de l'apôtre saint Jacques en Galice au IXe siècle, un nouveau pèlerinage apparaît. Il est d'abord local mais avec les progrès de la *Reconquista* les routes deviennent plus sûres et sa renommée prend une dimension européenne au XIIe siècle. Par sa position géographique¹⁸⁹, le Béarn devient le carrefour du pèlerinage ; les quatre voies principales de Compostelle passent par la principauté avant de se rejoindre à Puente la Reina *via* les cols de Roncevaux et du Somport, les deux passages essentiels vers la péninsule ibérique. La plupart des pèlerins suivent des chemins moins directs que ceux décrits dans le *Guide du Pèlerin*, notamment selon la sécurité et la qualité de l'accueil reçu ; pour cela un vaste réseau d'hôtelleries est constitué. En Béarn, Gaston le Croisé fonde plusieurs de ces « hôpitaux » ou « commanderies », à Mifaget, Gabas, Lacommande, Saint-Christau, Sauvelade, et fait restaurer l'hôpital Sainte-Christine près du Somport, « l'un des trois grands hôpitaux de la chrétienté » selon le pape Innocent III. Les *camiis roumîus* correspondent aux trois « chemins vicomtaux » décrits au XIIIe siècle dans l'ancien for, preuve de leur importance dans l'organisation du pays. Les refuges créés par les princes permettent d'aménager des terrains jusqu'ici délaissés, en montagne ou au milieu des forêts, alors que le passage de la foule de pèlerins assure de confortables revenus. Les chemins de Compostelle sont l'occasion de multiples contacts artistiques permettant une large diffusion de l'art roman, aussi des éléments décoratifs hispano-musulmans sont visibles à Lescar (mosaïque de la cathédrale) et Oloron (coupole de l'église Sainte-Croix).

Les chemins de Compostelle ancrent les puissants liens (économiques, institutionnels) avec l'Aragon au Moyen Âge. La péninsule ibérique est alors au centre de l'attention européenne avec la *Reconquista* et le pèlerinage de saint Jacques, comme rarement le Béarn se place au cœur d'enjeux dépassant de très loin son horizon habituel. Le rôle actif joué par ses seigneurs – dont Gaston le Croisé – assure une prospérité inégalée dans son histoire, la profusion (et la richesse) des constructions religieuses des XIe et XIIe siècle illustre cette période

¹⁸⁶ Sainte Quitterie, nom d'une martyre chrétienne du Ve siècle, dont le culte débute entre le VIIIe et le IXe siècle. Le chemin de Sainte Quitterie relie notamment plusieurs fontaines aux propriétés curatives entre Aire-sur-l'Adour et Lescar, retraçant une partie du chemin que la martyre aurait utilisé pour fuir sa Galice natale.

¹⁸⁷ La partie Lescar-Somport de la route de Provence reprend sûrement l'ancienne voie romaine passant par Oloron.

¹⁸⁸ Jusqu'au XIe siècle, Rome et Jérusalem sont la destination des deux principaux pèlerinages de la chrétienté.

¹⁸⁹ Tous les chemins de Compostelle passent par les Pyrénées occidentales, car les Musulmans tiennent encore la basse et moyenne vallée de l'Èbre, coupant le passage par le col oriental du Perthus.

dorée ; mais avec la reconquête quasi-complète de la péninsule ibérique au XIII^e siècle, la position du Béarn perd en importance (militaire et religieuse).

Dans les siècles suivants, la principauté profite de sa neutralité pour s'affirmer comme carrefour commercial pyrénéen, les ponts de pierre d'Orthez, Oloron et Sauveterre captent la plupart des flux tandis que les ponts en bois de Pau, Lestelle ou Nay sont régulièrement emportés par le gave¹⁹⁰. Le réseau routier ne connaît pas d'évolution significative jusqu'au XVIII^e siècle, en 1702, l'intendant Lebret décrit : « Les chemins de Béarn sont très mauvais, par le peu de soin qu'on prend de les entretenir ; leur plus grand défaut est d'être trop étroits en beaucoup d'endroits. ». À son époque, le pays compte encore moins d'une dizaine de ponts en pierre (aucun à Pau¹⁹¹), de quoi limiter le trafic, la plupart des chemins sont d'étroits sentiers muletiers où piétons et animaux se déplacent en file indienne. C'est sous l'intendance des frères Mégret de Sérilly et d'Étigny que de vastes opérations d'aménagement se déroulent, il s'agit alors d'un mouvement commun au royaume de France accentué encore en Béarn par le retard pris.

« Le Béarn est un cul-de-sac, au pied des Pyrénées, qui ne conduisait à rien et où il était impossible d'arriver » Intendant d'Étigny (1751)

Sous leurs mandats, la principauté se dote de plusieurs routes royales. La centralité de Pau est renforcée par la construction/rénovation des axes Bayonne-Toulouse et Bordeaux-Somport¹⁹². En dehors de Pau, d'autres communautés profitent de cette modernisation à marche forcée, c'est notamment le cas d'Orthez (vers St-Sever, Salies et Sauveterre), et dans une moindre mesure d'Oloron (vers Peyrehorade), de Nay (vers Louvie-Juzon) et de Lescar (vers Sault). Le franchissement transpyrénéen reste longtemps le parent pauvre de l'amélioration du réseau, la route du Somport n'est achevée qu'en 1863 et celle du Pourtalet en 1901. Les conflits à répétition entre Français et Espagnols¹⁹³ sont à l'origine des retards, ils rompent profondément les liens ibériques du Béarn.

Sans passage transpyrénéen, le nouveau réseau routier du XVIII^e siècle traduit l'ambition du gouvernement royal d'orienter les échanges vers le marché français, et non plus espagnol comme auparavant. Aussi, les routes royales reprennent les caractères de la voie romaine antique : tronçons rectilignes et villages évités ; la volonté politique est tout autant évidente, la route royale – future route nationale – est un outil centralisateur allant du centre parisien aux chefs-lieux départementaux et à leurs arrondissements. Cette double logique

¹⁹⁰ Le passage des gaves est aussi possible par des bacs, comme à Lacq (gave de Pau) ou Saucède (gave d'Oloron).

¹⁹¹ Les ponts en pierre sont à Orthez, Navarrenx, Oloron, Sarrance, Louvie-Juzon, Arudy, Moumour et Bétharram.

¹⁹² D'autres voies secondaires sont réalisées vers le Vic-Bilh pour le commerce du vin et les Eaux-Bonnes pour le thermalisme.

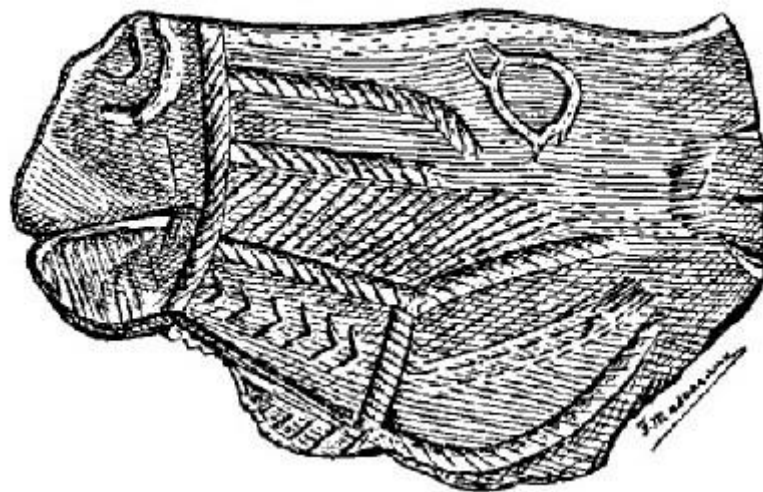
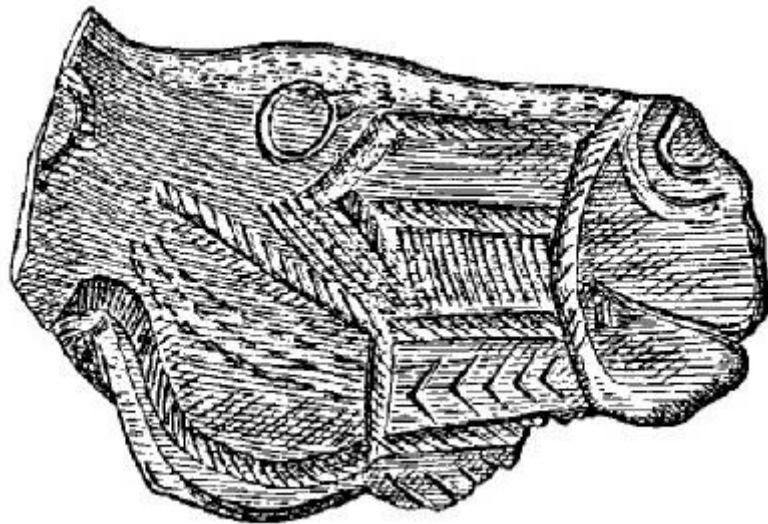
¹⁹³ L'exécution de Louis XVI déclenche un conflit face à l'Espagne royaliste – et bourbonne – entre 1793 et 1795, parfois nommée « guerre du Roussillon », elle est suivie de l'invasion napoléonienne de 1808.

(orientation des échanges vers le nord et centralisation) est à l'œuvre dans les aménagements réalisés jusqu'au XXI^e siècle. Dans les années 1820, les premiers chemins de fer français apparaissent autour de Saint-Étienne, puis en 1842 les autorités décident la création d'un réseau de sept lignes principales au départ de Paris pour se substituer aux routes royales, d'utilisation difficile, voire impossible en cas d'intempéries. En Béarn, d'après discussions ont lieu pour déterminer le passage des futures lignes, la priorité est donnée à l'axe Bayonne-Toulouse en passant par Pau et Tarbes. La vallée du gave de Pau sort renforcée, au contraire des communautés du gave d'Oloron. Le conseil municipal d'Oloron proteste en vain : « Cette ligne qui fuit sans cesse le voisinage de nos vallées et les points principaux où s'opèrent depuis des siècles nos échanges avec l'Espagne, peut-elle satisfaire nos intérêts commerciaux, ou nos intérêts pyrénéens ? ».

Pau est reliée au chemin de fer dès 1863, un tronçon vers Oloron est inauguré en 1883 mais sans franchissement transpyrénéen. Pourtant, de multiples projets apparaissent dès les années 1850, Napoléon III vient de devenir Empereur et d'épouser l'espagnole Eugénie, l'époque est donc favorable aux relations franco-ibériques ; les voies Bordeaux-Irun (1864) et Narbonne-Port-Bou (1878) sont ainsi inaugurées. Le passage par le Somport, et Canfranc, a raté son heure car l'idylle prend fin à l'abdication de Napoléon III, la guerre et la mauvaise volonté de la Compagnie du Midi font le reste. Le premier train à franchir le col du Somport passe en 1928, le dernier dès 1970. Le déraillement d'un train de marchandise est le bon prétexte pour suspendre une voie fortement menacée par la voiture individuelle. Dans l'après-guerre, ce mode de transport s'impose et avec lui l'autoroute. Toujours centré autour de Paris, le réseau autoroutier prend son essor à la fin des années 1950 et atteint le Béarn dans les années 1980 avec l'A64 Bayonne-Toulouse. Malgré la construction du tunnel routier du Somport en 2003, le franchissement transpyrénéen reste sous-dimensionné dans son axe Pau-Oloron-Somport. L'absence persistante de liaison transpyrénéenne moderne (routière ou ferrée) rompt avec l'ancestral rôle du Béarn, carrefour entre bassin aquitain et bassin de l'Èbre, Atlantique et Méditerranée. S'il n'est plus le « cul-de-sac » décrit par l'intendant d'Étigny, le pays demeure privé d'un débouché méridional ayant forgé son identité ainsi que quelques-uns de ses plus beaux succès pastoraux, commerciaux et culturels.

Quand ?

Quelles sont les dates clés de l'histoire béarnaise ?



Antiquité

- 56

Les premiers contacts entre l'armée romaine et les peuples aquitains se déroulent au cours de la deuxième guerre punique – au III^e siècle AEC – lorsque les Pyrénées sont franchies par les troupes romaines pour rejoindre la péninsule ibérique, lieu du grand affrontement avec l'ennemi héréditaire de Carthage. Vainqueur du conflit au milieu du II^e siècle AEC, Rome doit faire face entre - 78 et - 74 à la sécession des Espagnes, sous la conduite du général romain répudié Sertorius, d'où le nom de « guerre sertorienne » donné à ce conflit. Les vallées pyrénéennes et l'Aquitaine servent alors de refuge aux sécessionnistes et participent activement à la lutte contre les troupes républicaines, l'Hispanie finit par plier face à Rome mais le souvenir de la résistance aquitaine restera longtemps ancré dans les mémoires. C'est dans ce contexte que le proconsul romain – Jules César – lance la guerre des Gaules en - 58. Deux ans plus tard (- 56), il confie à l'un de ses principaux généraux – Crassus –, la mission de conquérir l'Aquitaine. L'affaire est prise très au sérieux par les Romains, juste vingt ans après les épisodes de la guerre sertorienne et dans la crainte d'une alliance entre les peuples euskariens du nord et du sud des Pyrénées. La fierté locale voudrait que les Pyrénéens se soulevèrent avec honneur et passion face à l'envahisseur, façon Mel Gibson dans *Braveheart*, mais la campagne militaire romaine se déroule en quelques semaines à peine. Après la prise de l'enceinte fortifiée de Sos (près d'Eauze), les troupes de Crassus – 7 000 hommes – remportent une victoire décisive quelque part dans la moyenne vallée de l'Adour (peut-être entre Dax et Aire-sur-l'Adour), malgré une coalition des peuples aquitains et le renfort de troupes cantabres. Par la suite, les Aquitains ne participent pas au soulèvement celte mené par Vercingétorix, des soubresauts sont néanmoins signalés pendant quelques décennies. L'honneur béarnais est sauf, puisque Pierre de Marca estime que les peuples *bearni* font partie des derniers Aquitains matés par les Romains au moment du retour de Jules César en Aquitaine en - 51. Durant sa campagne des Gaules, ce même César décrit avec précision le déroulé des opérations, il signale la présence de onze peuples dans la coalition aquitaine de - 56 : *Tarbelli*, *Bigerriones*, *Ptiani*, *Vocates*, *Tarusates*, *Elusates*, *Gates*, *Ausci*, *Garumni*, *Sibusates*, *Cocosates*. Si la plupart de ces peuples sont facilement identifiés par les érudits des temps modernes, certains résistent à toutes leurs tentatives. C'est notamment le cas des *Ptiani*. Aujourd'hui, la majorité des auteurs voient dans ce peuple mystérieux les *Bearni*, dont le nom aurait été malmené par des erreurs de transcription des manuscrits. Ce serait donc sous la plume de Jules César que les Béarnais seraient entrés dans le grand récit humain, l'Histoire.

Publiée vers 77, l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien représente la référence absolue en matière de connaissances scientifiques et techniques pour la période du Haut-Empire. La description de l'Aquitaine par Jules César – dans ses *Commentaires* – est une vision militaire constituée pour la gloire de Rome (et de son auteur) ; Pline l'Ancien vise lui le savoir universel et exhaustif avec son encyclopédie, dans les dix volumes et trente-sept livres qui composent l'œuvre, il dresse une liste de vingt-huit peuples aquitains. Concernant le Béarn, on retrouve principalement les *Venami* que la plupart des auteurs corrigent en *Venarni*, donnant nos chers *Vearni/Bearni* de la plaine du gave (de Pau et Oloron). Dans cette même liste, un autre peuple est régulièrement positionné en Béarn, les *Oscidates Montani*. Situé dans les montagnes, à proximité des *Sybillates* de Soule, la vallée d'Ossau fait office de favorite pour héberger ce peuple, par la ressemblance phonétique *Oscidates/Ossau*. Aussi, ces *Oscidates Montani* passent pour être les frères des *Oscidates Campestris* situés aux portes de Bazas (Houeillès). Pour Paul Raymond, les *Oscidates* ne forment qu'un seul peuple, celui des pasteurs transhumants qui occupent les hautes vallées d'Ossau (mais aussi Aspe et Barétous) puis plus au nord le Pont-Long, les rives des Luys et les plaines landaises jusqu'à Bazas. L'archiviste rappelle qu'au Moyen Âge, les trois vallées pyrénéennes du Béarn se nommaient collectivement *las Montanhes*, peut-être en souvenir des *Montani* ? Cette thèse n'est pas unanimement partagée, tant les localisations données par Pline l'Ancien sont vagues, de même la ressemblance *Ossau/Oscidates* serait fortuite car l'une issue de la racine hydronymique **ous* (comme la rivière Ousse) et l'autre d'**eusk* (*euskara*). Le peuple des *Monesi* est parfois positionné (à tort) à Monein, alors qu'il s'agit des *Onesii* de Luchon ; aussi les *Preciani* de Préchacq sont le fait d'une mauvaise lecture des *Ptianii* de César et les *Bercorcates* – parfois situés en Barétous – sont plutôt à placer dans le pays de Born. La liste de Pline mentionne enfin les *Lassunni* qui pourraient se situer à la limite de la Bigorre, autour de la région d'Asson, Montaut, voire Ossun. Ce peuple méconnu ferait alors tampon entre les *Bearni* et les *Bigerri* situés dans la vallée de l'Adour, entre Bagnères et Vic. Bien plus tard – au Ve siècle – la *Notitia provinciarum et civitatum Galliae* mentionne les *Iluronenses* aux côtés des *Benarnenses*. Ce peuple des « Oloronais » habite la *civitas* nouvellement créée d'*Iluro*, il s'agit d'un terme uniquement administratif (comme les Néo-aquitains d'aujourd'hui) mais pas d'une description ethnique. Finalement, seuls les *Bearni* et les *Oscidates Montani* peuvent être pleinement rattachés au Béarn. Dès l'an 77, Pline l'Ancien décrit sûrement les deux groupes humains les plus importants de sa société, avec des *Oscidates* transhumants jusqu'aux plaines de Bazas et des *Bearni* sédentaires sur les plaines du gave.

C'est en l'an 235, à la fin de la dynastie des Sévères, que s'ouvre une crise majeure pour l'Empire romain avec une incidence directe sur la vie du Béarn. Qualifiée de « crise du IIIe siècle », cette série de conflits atteint son apogée dans les années 260 lorsque l'Empire manque bien de disparaître. Durant un demi-siècle la société romaine doit, à la fois, affronter des troubles internes avec de multiples coups d'états – nommés « Anarchie militaire » – et en parallèle une pression grandissante à ses frontières extérieures, au nord par des tribus germaniques et à l'est par l'empire perse des Sassanides. En 284, l'empereur Dioclétien s'empare du pouvoir et achève une série de réformes qui permettent à l'Empire de survivre ; la société romaine reste cependant profondément bouleversée par la crise, l'épisode marque le passage du principat au dominat, du Haut-Empire au Bas-Empire. Bien que situé très à l'écart des conflits, le Béarn demeure affecté par le délitement de l'Empire. Les deux centres urbains – *Iluro* et *Beneharnum* – ont déjà connu une crise urbaine précoce au IIe siècle, avec une perte de densité de son noyau urbain, notamment au profit des *villae* qui prospèrent en zones périurbaine ou rurale. Polarisant une grande partie de l'économie du pays, les *villae* sont les plus directement touchées par la crise du IIIe siècle. Construites au Ier siècle, les *villae* de Lalouquette à Claracq et Saint-Michel à Lescar connaissent une belle période de prospérité jusqu'au IIe siècle grâce aux excédents générés par leurs activités agropastorales ; mais au IIIe siècle, l'archéologie montre que le domaine de Saint-Michel entre dans une forme de léthargie avec l'arrêt des constructions de bâtiments et très peu de signes de présence humaine. Aucune trace d'incendies n'a été reconnue sur les restes de la *villa*, malgré les ravages de hordes germaniques (et des bagaudes) en Gaule romaine autour de 276. L'immobilisme constaté en Béarn dans les domaines aristocratiques s'explique donc, plutôt, par une grave crise économique, sans troubles sécuritaires manifestes. Au contraire, les haute-villes d'*Iluro* et *Beneharnum* ne sont remparées qu'à la toute fin du IVe siècle – voire au début du Ve siècle – soit près d'un siècle après les autres chefs-lieux d'Aquitaine, signe que la sécurité n'est pas vraiment la priorité. La crise du IIIe siècle illustre déjà le lien étroit entre stabilité politique et prospérité, anarchie et misère. Avec la prise de la pourpre impériale par Dioclétien, la situation économique s'améliore très nettement, les *villae* de Saint-Michel et Lalouquette connaissent une véritable renaissance. Pour Saint-Michel l'édifice est complètement reconstruit au début du IVe siècle, la *villa* se pare d'un péristyle, côté ouest se trouve un vestibule monumental, au sud une petite salle couverte de mosaïques et de marbre de Saint-Béat sert de passage somptueux vers un large belvédère offrant une vue sur la campagne environnante et les cimes pyrénéennes.

La renaissance impériale du IV^e siècle n'est finalement que le chant du cygne pour le monde romain, qui finit par s'écrouler au Ve siècle. Pourtant, du point de vue béarnais le système romain semble plus que jamais enraciné, les *civitates* d'*Iluro* et *Beneharnum* sont créées au début du IV^e siècle alors que les diverses *villae* qui maillent le territoire connaissent l'apogée de leur luxe. Cet équilibre trouvé est balayé par les « invasions barbares », terme qui désigne traditionnellement les vastes mouvements migratoires qui s'opèrent à partir de la fin du IV^e siècle, causant directement la fin de l'ère romaine classique. Tout débute vers 375, avec l'arrivée des Huns depuis les steppes d'Asie centrale vers celles d'Europe (actuelle Ukraine). Un jeu de domino se met en place, les Huns provoquent la fuite de nombreuses tribus germaniques vers l'ouest et le sud de l'Europe. Ces mouvements migratoires trouvent leur origine dans de multiples causes, dont le facteur climatique, qui aurait joué un rôle central dans le départ des peuples hunniques vers l'Europe. Les terres de l'Empire romain représentent alors un *Eldorado* prestigieux. Ce sont les Goths – et plus exactement les Wisigoths – qui font plier un Empire romain en banqueroute, en 410 ils mettent à sac Rome, une ville inviolée depuis huit siècles. Incapable de repousser les peuples germaniques, l'Empire tente de les fédérer, en 418 les Wisigoths obtiennent leur royaume (*regna*), en 431 ce sont les Francs puis en 443 les Burgondes. Chaque peuple germanique est chargé d'administrer et protéger son territoire pour le compte de l'Empire. Mais la mise en place de cette fédération n'est qu'une fuite en avant pour retarder l'inévitable, l'Empire romain occidental disparaît définitivement en 476, même si sa version orientale prospère encore plusieurs siècles autour de Constantinople. L'Empire est mort, mais l'esprit romain perdure largement. Les peuples germaniques adoptent l'héritage romain, à commencer par le droit et la langue. L'assimilation des Francs à la religion catholique leur permet de prendre le pas sur les Wisigoths, défenseurs de l'arianisme, une doctrine rejetée par l'Église au premier concile de Nicée en 325. En 507, les Francs (nicéens) défont les Wisigoths (ariens) lors de la bataille de Vouillé, notamment grâce au soutien du clergé gallo-romain. Dominé par des élites catholiques, le Béarn soutient dans un premier temps l'intervention franque. Anti-wisigoths, les élites ne s'opposent plus systématiquement à la domination germanique, même si elles demeurent non-franques. Défenseurs du droit romain, latinisés et catholiques, les peuples germaniques sont « conquis par leur conquête », ils ne font que perpétuer l'héritage de l'Empire dans leur *regna*. Mais à l'image du territoire béarnais, le contrôle des peuples locaux revêt une singulière difficulté pour le dominant germanique, il faudra encore plus de mille ans pour qu'il devienne véritablement maître jusqu'aux crêtes pyrénéennes.

Moyen Âge

28 janvier 814

Ce sacré Charlemagne est mort. Officiellement, nous sommes plus de trois siècles après la fin de l'Antiquité, mais c'est par cet événement que l'héritage de l'Empire romain s'achève réellement pour passer dans le Moyen Âge et sa féodalité. Avec la mort du fondateur de l'Empire d'Occident, le morcellement de l'Europe peut débuter, d'abord autour de trois nouveaux royaumes. Si le fils de Charlemagne (Louis le Pieux) est aussi couronné empereur, ses trois petits-fils – Charles, Louis et Lothaire – se partagent l'Empire familial comme un bout de fromage. Le traité de Verdun en 843 viendra sceller le partage, le Béarn atterrit dans l'assiette de Charles le Chauve et de sa Francie occidentale. Par ce partage, le monde germain se sépare définitivement en deux, à l'ouest les élites franques se sont assimilées à l'ancienne culture gallo-romaine tandis qu'à l'est la culture germanique reste hermétique à la romanisation, Francie/France à l'ouest et Germanie/Allemagne à l'est sont nées. L'héritage de Charlemagne ne se règle pas sans heurts, il déstabilise l'ensemble de l'Europe, une anarchie qui profite aux Vikings/Normands – peuple du nord – explorateur mais aussi pillard. Dans la décennie 840, les Vikings font irruption dans l'Adour et les gaves, ils ravagent tout ce qui peut rester de l'ancienne civilisation romaine, *Beneharnum* et *Iluro* sont exterminées et mettront deux siècles à se relever. Les Vikings utilisent des embarcations légères – les *drakkars* – qui leur permettent de naviguer sur les rivières pour pénétrer au cœur des pays. Églises, monastères, *villae* et cités sont réduits en cendres ; derrière, une épaisse forêt s'impose pour plusieurs décennies. Entre le sac de Rome en 410 par les Wisigoths et les pillages normands de 840 s'achèvent quatre siècles de transition entre le monde romain impérial et la période médiévale qui aboutira à la formation des États modernes. Aussi efficaces soient-ils, les Normands n'éteignent pas toute forme de vie, le Vic-Bilh et les vallées montagnardes (notamment l'Ossau) se situent à l'écart des cours d'eau navigables, ce sera depuis ces deux noyaux que la vie pourra repartir, le point de départ d'un nouveau cycle pour le Béarn, en forme de renaissance.



16 septembre 1086

Une semaine avant sa mort, le duc d'Aquitaine Guy-Geoffroy fait une importante donation aux Centulle, première lignée vicomtale béarnaise. Le duc leur cède son droit de gîte et de fisc sur une douzaine de villages. C'est ainsi que les Centulle récupèrent les dernières bribes du pouvoir ducal sur leur terre, voilà donc le Béarn autonome, ses seigneurs sont désormais maîtres à l'intérieur du pays. Cette décision n'est que la suite logique des multiples concessions accordées, depuis le début du siècle, par le pouvoir ducal au profit du clergé et des vicomtes. Avec la bataille victorieuse de La Castelle en 1062, les Aquitains ont soumis les Gascons ; l'Aquitaine nouvelle s'étend sur un vaste territoire dont le centre de gravité est au nord de la Garonne, les Pyrénées représentent une zone bien éloignée du pouvoir ducal alors qu'une lutte interminable avec les seigneurs de Saintonge et du Poitou occupe les esprits. Les abandons de divers droits ducaux au profit des Centulle ne font que refléter la possession très théorique de la Gascogne par les Aquitains ; malgré tout, les liens féodaux ne sont pas coupés et les seigneurs de Béarn reconnaissent une forme de supériorité aux ducs. Aide militaire, présence à la cour du seigneur et reconnaissance de la supériorité juridique font encore partie des devoirs des vicomtes, l'indépendance sera pour plus tard. L'origine de la lignée est nébuleuse, les Centulle sont généralement présentés comme apparentés aux seigneurs de Gascogne ; ils s'approprient les pouvoirs des ducs sur leur terre comme ces derniers l'avaient fait vis-à-vis du roi, car loin des yeux loin du cœur, celui qui contrôle la terre en prend possession. Le premier vicomte cité dans les archives est Gaston Centulle à la fin du Xe siècle, mais le contenu de son règne – et ceux de ses successeurs – est quasi-inconnu. Il faut attendre le XIe siècle pour plus de précision, le fils de Centulle décède et passe le relais à son petit-fils aussi nommé Centulle¹⁹⁴ ; pour les distinguer le premier est qualifié de « Vieux » et le deuxième de « Jeune ». Ce dernier est le premier prince béarnais à s'illustrer pendant la *Reconquista* avec les Aragonais¹⁹⁵, c'est aussi Centulle le Jeune qui profitera des donations faites par Guy-Geoffroy. Son fils – Gaston – jouera ensuite un rôle notable dans la prise de Jérusalem lors de la première croisade en 1099, gagnant ici ses galons (et son surnom) de croisé. Par une politique internationale hyperactive, les princes béarnais se signalent et assurent à leur lignée la renommée nécessaire à leurs ambitions ; ils profitent aussi de règnes longs et de circonstances favorables, une recette longtemps gagnante.

¹⁹⁴ Les premiers vicomtes ont l'habitude d'alterner le nom des princes (Centulle, Gaston, etcétera). Si le patronyme Centulle est celtique, Gaston est germanique. Peut-être une fusion s'est produite entre une lignée d'aristocrates gallo-romains (propriétaires de *villae*) et des officiers mérovingiens ou carolingiens. Leur proximité avec les comtes de Gascogne suppose aussi un lien avec les Basques.

¹⁹⁵ Les victoires de la *Reconquista* renforcent et légitiment l'autorité princière, surtout vis-à-vis des montagnards.

25 décembre 1242

Après l'hommage rendu par l'héritière Marie au roi d'Aragon en 1170, la vassalité du Béarn envers son voisin ibérique prend un sérieux coup le 12 septembre 1213. À Muret, l'Aragonais Pierre le Catholique est venu en découdre avec l'armée française de Simon de Monfort en pleine croisade des Albigeois. En plus d'une piteuse défaite militaire, Pierre perd la vie. Dure journée. Les Aragonais n'agiront plus au nord des Pyrénées, laissant progressivement le Béarn orphelin. Bien qu'autonome et jouissant d'un statut à part dans l'ancienne Gascogne, la vicomté n'a pas encore les reins assez solides pour assurer sa propre souveraineté. Depuis 1154, l'Aquitaine – et donc la Gascogne – est passée sous domination anglaise suite au mariage de l'Aquitaine Aliénor avec l'Anglais Henri Plantagenêt ; au lieu d'entrer sous contrôle français, la vicomté passe donc directement sous celui des Anglais. Cette mainmise se matérialise donc le 25 décembre 1242 lorsque Gaston VII prête hommage à Henri III d'Angleterre à Bordeaux. Ce souverain reste un personnage méconnu de l'histoire béarnaise mais dont le parcours souligne avec éclat le projet politique mené. S'il reconnaît la supériorité anglaise, Gaston VII n'aura de cesse de défendre l'autonomie de sa terre et ce pendant un (très) long règne de soixante-et-un ans. Notre seigneur *capbourrut* mène une première révolte contre le pouvoir anglais entre 1245 et 1254. Vaincu, Gaston VII est contraint de remettre – en gage d'obéissance – sa fille Mathe en otage à la cour d'Aquitaine, et cela pour quatre ans. Cet épisode calme les ardeurs de l'impétueux béarnais, mais pour un temps seulement. Car en 1273, revoilà Gaston en révolte contre la tutelle anglaise. Loin de réfuter la domination anglaise, le prince s'insurge contre des violences commises à l'encontre de ses sujets ; dans l'enclave de Vignes, des paysans ont été chassés de leur terre, des marchands ont été molestés en Guyenne et des pasteurs n'ont pu rejoindre leurs pacages du Marsan et de Gabardan. Gaston ne conteste pas au roi anglais sa légitimité sur la terre de Béarn, il l'accuse (juste) d'être un mauvais seigneur. Lors de son procès en 1274 à Paris en présence du roi de France Philippe le Hardi, Gaston qualifie le roi d'Angleterre Édouard I^{er} de « traître, menteur, juge inique et déloyal », le tout en lançant son gant en signe de défi. Épique. Face à cet affront, le prince est emprisonné pendant trois mois au château de Winchester et doit présenter des excuses publiques devant le Parlement de Londres, de quoi lui passer ses envies de révolte jusqu'à la fin de son règne en 1290. Gaston VII n'aura pas réussi à imposer sa vision d'un Béarn souverain, mais il pourra compter sur son arrière-arrière-petit-fils pour mener à bien cette ambition.

Gastonis nomen gratum fert auribus omen, l'épithaphe de son tombeau prédit : « Le nom de Gaston porte aux oreilles un heureux présage ».

25 septembre 1347

Le prince de Béarn – Gaston – a 16 ans ; il est majeur depuis seulement deux ans et son père lui a transmis les clés d'un vaste territoire morcelé le long de la chaîne des Pyrénées. Si Gaston doit allégeance au roi de France pour son pays de Foix, il doit au contraire rendre hommage au roi d'Angleterre pour son Béarn natal, qui lui-même doit allégeance au roi de France (le micmac féodal dans toute sa complexité). Nous sommes un lundi ce 25 septembre 1347, Gaston a sûrement passé sa fin de semaine à chasser, sa grande passion. De retour au travail il reçoit une visite diplomatique d'importance, celle d'un représentant du roi de France. Effectivement l'heure est grave, la guerre froide qui régnait entre Français et Anglais depuis 1152¹⁹⁶ est rompue, le conflit est devenu bien réel entre les deux superpuissances et il faut désormais choisir son camp. Mais Gaston n'est pas du genre à se laisser imposer une quelconque politique, il accepte de reconnaître son allégeance au roi de France pour ses terres de Foix mais déclare ne tenir le Béarn « de Dieu et de nul homme au monde », se qualifiant *senhor*. Par cette déclaration, Gaston déclare son pays souverain. De quoi bien commencer la semaine. Le prince marque avec éclat son entrée dans la cour des grands, il se place comme un Empereur dans son royaume, neutre dans le conflit franco-anglais. Ce sens inné de l'équilibrisme sera le fondement de la politique de Gaston pendant son règne d'un demi-siècle. Il est également un redoutable communicant, c'est lui-même qui se choisira son surnom – *Febus* – en référence au dieu antique *Phoibos* (autre nom d'Apollon), qui signifie littéralement « le brillant ». Gaston est l'un des premiers princes européens à tracer une signature manuscrite en bas de certains actes, il se choisit une devise (*Toquey si gauses*) et un cri de guerre (*Febus aban*) qu'il utilise pour exprimer sa personnalité et son ambition sans limites. Beau, stratège, poète, chasseur émérite, administrateur zélé, la perfection serait-elle de ce monde ? Pas vraiment, Fébus présente également une face sombre. Il répudie sa femme quelques semaines après la naissance de leur premier fils. Responsable d'un complot visant à renverser son père, le jeune Gaston – 18 ans – est assassiné, probablement de la main de Fébus. Le Prince-Soleil viendra en exil à Pau et Mazères (pays de Foix) pendant quatre ans suite au drame d'Orthez. Contemporain de Fébus, Juvénal des Ursins dresse ce portrait saisissant :



« Il avait été vaillant prince en son temps, et subjugué ses voisins et il était bien aimé, honoré et prisé, craint et redouté ».

¹⁹⁶ Le roi d'Angleterre devient alors titulaire du duché d'Aquitaine grâce à son mariage avec Aliénor d'Aquitaine, un territoire compris dans le royaume de France.

8 août 1391

Après un long règne sans partage, Fébus – le Prince-Soleil – s’éteint dans sa soixante-et-unième année. Le mardi 1^{er} août 1391 par une chaude journée d’été, Gaston s’écroule d’une apoplexie foudroyante (un AVC dans les mots actuels). Le prince est alors entre Sauveterre et Orthez à la fin d’une de ses chasses à courre qu’il affectionne, la légende raconte que c’est un ours que le seigneur chassait alors, mais *lou moussu* se contentait déjà des reliefs montagnards en cette fin de XIV^e siècle. Tel un joueur d’échecs, Fébus aura passé sa vie à anticiper l’action de ses adversaires, triomphant la plupart du temps, mais ce coup fatal il ne l’aura pas vu venir. Rien n’est prévu pour sa succession, ni testament, ni enfants légitimes ; un champ libre s’ouvre derrière Gaston, pour ne pas dire un champ de ruines. Le seul élément testamentaire que le prince laisse se trouve dans le traité de Toulouse, passé l’année précédente avec le roi de France Charles VI, il s’agit alors pour Fébus de récupérer le contrôle de la Bigorre afin de former l’État pyrénéen dont il rêve. En échange, le Béarnais promet de faire du roi de France son héritier universel. Une promesse de Gascon dans toute sa splendeur, car Charles VI est surnommé « le Fou » et Fébus n’a aucune intention de respecter cet accord, mais la mort ne lui laisse pas le temps de concrétiser son plan. Peu enclins à poursuivre cette chimère d’État pyrénéen, les Béarnais sont par contre conscients des immenses avantages que la politique de neutralité peut leur apporter. Une semaine après la mort de leur souverain, une assemblée inédite se réunit d’urgence à Orthez. Le 8 août 1391, les États de Béarn se forment par la fusion de deux anciennes assemblées mises en sommeil par le pouvoir solitaire de Fébus. L’initiative de cette union revient notamment à l’évêque de Lescar – Odon de Mendousse – mis en exil depuis dix ans, elle réunit une centaine de nobles et les députés de trente-cinq *besiaus*. Estimant n’avoir « rien à faire avec le roi de France », les États visent à casser le traité de Toulouse de 1390. Le trésor d’Orthez est inventorié et son contenu réparti, dont une partie va aux fils illégitimes de Fébus pour s’éviter toute bataille successorale. En l’absence de testament rédigé par le Prince-Soleil, les États décident de faire appliquer celui de son père, Gaston II ; Mathieu de Castelbon est désigné comme l’héritier légitime, à condition de sauver la souveraineté. Les États exigent aussi un partage des pouvoirs avec le prince régnant afin de mettre en place une véritable monarchie contractuelle. C’est par cette réunion orthézienne décisive que la souveraineté doit son salut. Le traité de Toulouse est cassé le 15 décembre 1391, ce résultat illustre le pouvoir de la force collective, tout comme celui de l’argent grâce aux 250 000 florins versés pour obtenir gain de cause. L’union des Béarnais, entre famille régnante, nobles et roturiers permettra de sauvegarder l’héritage de la politique de Fébus pour plus de deux siècles.

22 décembre 1434

Seigneurs d'une terre souveraine depuis quasiment un siècle, les princes de Béarn restent néanmoins sur leur faim car il manque une couronne pour assurer définitivement leur indépendance et leur prestige. Mais les opportunités ne sont pas nombreuses, il faut donc viser juste. Isabelle et Archambaud sont les premiers à s'y essayer, en 1402 ils font épouser à leur fils – Jean – l'héritière du trône de Navarre, mais c'est un coup manqué puisque celle-ci meurt avant de mettre un enfant au monde. Pas têtus pour rien, les seigneurs de Béarn font une nouvelle tentative quelques années plus tard ; remarié et père, ce même Jean de Grailly fait épouser son fils aîné – Gaston – à une infante de Navarre. C'est le 22 décembre 1434 que les deux partis sont réunis, mais pas de belle cérémonie car le mariage est uniquement assuré par un contrat ; Gaston n'a que 11 ans, un peu jeune pour porter la cravate. C'est par cette union que les princes s'assurent un destin royal. Mais l'affaire n'est pas simple car l'infante n'est pas la première dans l'ordre de succession navarrais. Encore une fois, les circonstances jouent en la faveur des Béarnais puisqu'une crise familiale éclate en Navarre ; le prince consort (Jean de Navarre) ne veut pas laisser sa place à son fils Carlos. Aussi connu sous le nom de Gaston de Grailly – ou Gaston IV –, le prince béarnais choisit de miser sur le prince consort. Bien lui prend puisque le père finit par l'emporter sur le fils, et en 1445 l'épouse de Gaston devient officiellement héritière du royaume. Voilà donc les seigneurs de Béarn en pole position pour récupérer la couronne de Navarre, objet de tous ses désirs et stratagèmes. Ce n'est pourtant pas Gaston qui aura l'honneur de la soulever car il meurt en 1472, soit quelques années avant le trépas de Jean de Navarre après cinquante-trois ans de règne. C'est son petit-fils – François Fébus – qui portera plus tard le trophée tant convoité. En dehors de ramener une couronne royale à la maison, Gaston IV rompt avec la traditionnelle neutralité locale pour prendre clairement le parti français dans la guerre de Cent Ans. De 1442 à 1453, il met au service de la France ses aptitudes au combat pour obtenir le départ définitif des Anglais de la terre de Gascogne, c'est en échange de cette aide décisive que les Français reconnaissent – comme jamais auparavant – la souveraineté béarnaise. Avec les honneurs et l'argent attribués par ses conquêtes militaires, Gaston IV mène le train de vie d'un roi sans couronne, il fait donner des banquets mémorables à Nancy ou Tours. Occupé à conquérir la couronne de Navarre, chasser les Anglais hors de Gascogne et parader à la cour de France, Gaston passe peu de temps en Béarn : il fait néanmoins réaliser d'importants travaux au château de Pau, première étape dans la transformation de la forteresse en palais Renaissance. Gaston de Grailly décide également le 25 septembre 1464 de fixer à Pau la cour du sénéchal, c'est par cette décision que la ville deviendra le nouvel épiscentre du pouvoir béarnais.

16 février 1484

Après plusieurs tentatives inabouties, les seigneurs de Béarn parviennent à leur but ultime, ils peuvent enfin coiffer la couronne qui manquait tant à leurs ambitions. Gaston Fébus en avait rêvé, son lointain successeur François Fébus le fait, il devient roi des Pyrénées (ou presque) en 1472 grâce à sa grand-mère Éléonore. Les seigneurs se placent à la tête d'un vaste territoire discontinu entre Pampelune et Foix, avec en son cœur les terres souveraines de Béarn et Navarre. Mais comme au XIV^e siècle sous la figure de Gaston Fébus, le rêve de royaume pyrénéen se transforme en chimère inaccessible. François est pourtant promis à un avenir brillant, les rois de France et de Castille s'arrachent le jeune homme dont chacun veut organiser le mariage pour mieux en profiter. Par sa mère, François est le neveu du roi de France et par son père le petit-neveu du roi de Castille, le choix est insoluble. Finalement, le destin choisira à la place des Béarnais ; le 30 janvier 1483 à Pau, François décède subitement. La légende raconte que le jeune roi serait mort foudroyé après avoir joué de la flûte, une flûte empoisonnée bien sûr. Si cette thèse est invérifiable, elle marque le début d'un demi-siècle d'une bataille franco-espagnole pour détruire un royaume pyrénéen bien encombrant. Depuis la fin de la guerre de Cent Ans en 1453, les Français veulent obtenir un contrôle total jusqu'aux cimes pyrénéennes. En miroir, les royaumes de la péninsule ibérique s'allient progressivement avec en point d'orgue l'union entre Aragon et Castille en 1479 ; la Navarre devient alors l'un des derniers obstacles à la construction ibérique. Français comme Espagnols ont donc tout intérêt à voir disparaître l'État Béarn-Navarre qui empiète sur leurs prés carrés respectifs. Après la mort de François Fébus, la couronne passe à sa sœur Catherine, l'occasion pour Français et Espagnols d'exiger de nouveau un mariage profitable à leur camp. Réunis à Pau le 16 février 1484, les États choisissent la proposition française d'un mariage avec Jean d'Albret. Tirailés entre France et Espagne, le Béarn penche dans le camp du lys. C'est alors la décision la plus sage et naturelle car les Français sont maîtres de la Gascogne et sont les premiers partenaires économiques de la principauté. Par cette décision de 1484, le futur politique du Béarn se fixe au nord des Pyrénées. N'ayant pu récupérer la Navarre pacifiquement – par un mariage – les rois de Castille annexent le royaume par les armes en 1512. Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, les rois d'Espagne tenteront de faire aussi basculer la principauté dans leur camp, Charles Quint et Henri d'Albret négocient longuement pour faire marier Jeanne d'Albret au fils aîné du premier, mais c'est peine perdue et la principauté ne pourra plus s'extraire de la sphère française. Tel « un pou entre deux singes », c'est de cette manière qu'Henri d'Albret qualifiait le Béarn, coincé entre les ambitions française et espagnole. La force du temps aura finalement raison du pou.

15 juillet 1512

Entre 1508 et 1512, le pouvoir français mène sa première tentative d'annexion du Béarn depuis la fin de la guerre de Cent Ans en 1453. Confortablement installé au sud de la Garonne depuis un demi-siècle, le royaume de France souhaite désormais exercer une pleine autorité jusqu'aux Pyrénées, le but étant (d'enfin) appliquer dans les faits le résultat de la bataille de Vouillé en 507. Vainqueurs des Wisigoths, les Francs sont devenus maîtres nominaux d'un vaste territoire au sud de la Loire, mais dans les faits il faudra encore plus d'un millénaire à l'administration franque (puis française) pour réellement contrôler cette zone. Depuis le départ des Anglais au milieu du XVe siècle, le Béarn (et la Navarre) se retrouve coincé entre les deux monarchies française et espagnole qui n'ont d'autre objectif que d'unifier leur royaume et supprimer les principautés intermédiaires. La féodalité doit définitivement disparaître, l'heure est à l'absolutisme. Bien qu'ayant reconnu à plusieurs reprises la souveraineté béarnaise, la couronne de France le fait toujours de manière implicite en attendant la première occasion pour déclencher les hostilités. Le Parlement de Toulouse profite d'un simple fait divers – opposant l'administration béarnaise au baron de Coarraze – pour déterrer la hache de guerre et tenter d'annexer la principauté. Début 1508, le Parlement de Toulouse exige l'annulation des condamnations prononcées contre le baron de Coarraze sous peine d'une confiscation générale. La réponse des seigneurs de Béarn n'est pas moins cinglante, ils ne reconnaissent aucun droit d'intervention à un tribunal étranger. Très vite, le baron de Coarraze est oublié et la seule question qui vaille s'impose, celle de la souveraineté béarnaise. Adoptant une attitude neutre au début du conflit, Louis XII enjoint en avril 1509 à ses officiers de contraindre le Béarn à respecter la décision toulousaine. Au mois de juillet, le Parlement de Toulouse ouvre un procès contre les seigneurs de Béarn, l'escalade devient alors rapide entre les deux camps et le 7 janvier 1510 les Français prononcent la confiscation du pays. Le mois suivant, les Béarnais se réunissent en urgence à Sauveterre, sauve-qui-peut, le pays est mis en défense et une ambassade constituée pour négocier avec le parti français. D'abord partisan d'une ligne dure, Louis XII change son fusil d'épaule en 1511. Une fois de plus, les circonstances tournent favorablement, les Français sont dans une position délicate durant la quatrième guerre d'Italie et ne peuvent se permettre d'ouvrir un nouveau front pyrénéen. Le principe d'une négociation est donc validé par les Français. Bien conscients des déboires italiens de la France, les Béarnais négocient un accord favorable. Le 15 juillet 1512, le tribunal de Blois casse les arrêts de Toulouse pour incompétence. Une fois de plus la souveraineté est reconnue mais toujours de manière implicite, dans l'attente d'une meilleure opportunité qui tarde.

Époque moderne

26 novembre 1551

Les historiens placent généralement le début de l'époque moderne à 1453 – chute de Constantinople – ou bien à 1492 lorsque Christophe Colomb « découvre » les Amériques. Puisque les Béarnais aiment prendre le temps, ils débudent leurs temps modernes quelques décennies plus tard, en 1551. Objets d'un véritable culte, les fors symbolisent leurs antiques libertés. Mais aussi vénéré soit ce texte, une mise à jour sévère s'impose car le Vieux For est un recueil de plusieurs textes édités entre les XI^e et XIV^e siècles. Dressant les droits et devoirs respectifs du seigneur et de ses sujets, les anciens fors se composent de chartes locales (Morlaàs, Oloron, Ossau, Aspe, Barétous) et d'un texte à visée universelle, le For général, qui s'applique à tous. Au milieu du XVI^e siècle, le Vieux For devient un document inadapté à la pratique juridique, il souffre de son absence d'unité, de ses incohérences et anachronismes. Depuis la fin du XV^e siècle, les seigneurs de Béarn entreprennent une large réforme des institutions de la principauté, la rénovation des fors sera l'aboutissement de leur projet. À partir de 1546, les États réclament au souverain – Henri d'Albret – une refonte de la législation. Sous la direction de Jacques de Foix (évêque d'Oloron puis de Lescar) l'élaboration du Nouveau For nécessite un travail de cinq années. C'est un toilettage modeste que veut Henri d'Albret dans un premier temps, mais sous la pression des États le travail aboutit à une réforme totale ; l'assemblée profite de la situation politique pour négocier un véritable partage du pouvoir législatif avec le prince ; aussi Henri d'Albret souhaite toujours reconquérir la Navarre perdue en 1512, le soutien des États lui est indispensable. Le Nouveau For renforce l'autorité de l'État tout comme son centralisme, il est le fruit d'un compromis politique qui fonde le pactisme béarnais. Le for de 1551 représente un pas majeur en direction d'un État centralisateur, faisant du Béarn l'un des premiers États modernes d'Europe. Le texte se veut pratique (moins de deux-cent pages) et compréhensible du plus grand nombre, employant ainsi une langue béarnaise très normalisée. Il est le premier livre imprimé à Pau, chaque ville et village doit alors en acquérir un exemplaire. Le Nouveau For constitue un véritable code, il ébauche les termes d'une monarchie constitutionnelle fondée sur un contrat écrit. Jusqu'à son abrogation en 1789, le for sert de référence politique et sociale à tous les défenseurs de la principauté, une mythologie politique se constitue autour de lui, élevant le texte au rang d'antique constitution. Pourtant, seuls ses trente-et-un premiers articles peuvent prétendre à une telle valeur constitutionnelle ; mais qu'importe, le for reste ancré dans l'imaginaire collectif comme dépositaire de l'âme béarnaise.

10 juin 1584

Résumer Henri IV en une page, défi impossible. Sa figure éclipse tout le reste et même le soleil Fébus doit s'incliner face au *Nouste Henric*. Le futur roi naît au milieu du XVI^e siècle, ses parents – Jeanne et Antoine – viennent de perdre un premier fils lui aussi nommé Henri. Le père de Jeanne – Henri d'Albret – exige de s'occuper de leur prochain enfant, il devra naître à Pau sous son contrôle ou alors son héritage ira ailleurs. Enceinte, Jeanne traverse la France pour accomplir le vœu de son père et dans la nuit du 12 au 13 décembre 1553 elle accouche d'un garçon ; le vœu d'Henri d'Albret est



totallement exaucé. Le petit Henri est le premier prince de Béarn né à Pau, Jeanne délivre le prince au son du cantique *Nouste-Daune deu cap deu poun*, puis les lèvres du petit sont frottées à l'ail et au vin de Jurançon. « Tu seras un vrai Béarnais » professe son grand-père. Le baptême d'Henri est organisé le 6 mars 1554, il donne lieu à de grandes célébrations conclues par d'immenses feux de joie dans la nuit hivernale. Pendant ses premiers mois, le prince passe entre huit nourrices différentes, il finit par être confié à la famille Miossens installée à Coarraze jusqu'à ses deux ans. Dès l'âge de cinq ans, Henri ouvre sa première séance des États. Le prince est l'objet de toutes les attentions, sur ses épaules reposent le maintien de la souveraineté et la reconquête de la Haute-Navarre. C'est en 1572 – à l'âge de 18 ans – qu'Henri hérite de la couronne. Le 2 avril 1581, le souverain se plie au traditionnel serment aux États ; dans la grande salle du château de Pau, tout de rouge et or vêtu, le roi jure au *diu biban* (dieu vivant) d'être « bon et fidèle seigneur ». Mais le destin béarnais d'Henri s'envole le 10 juin 1584. Ce jour-là, le dernier héritier au trône de France meurt et avec lui la lignée des Valois. Par le jeu de la loi salique, ce sont les Bourbon – et notre Henri – qui héritent de la couronne. Fini le Béarn, désormais c'est à la France que le roi sera lié. Âgé de trente-quatre ans, Henri séjourne une dernière fois sur sa terre natale en 1587, non sans regret. Son historiographe – Pierre Mathieu – notera « Le cœur de Henri IV s'épanouissait de joie au seul souvenir de cette maison (le château de Pau) et souhaitait qu'elle fût entre Paris et Fontainebleau (...) c'était à son avis la plus belle vue du monde, parce qu'elle est étendue sur des montagnes qui sont les voisines du ciel, sur des rivières qui méritent place entre les astres ».

20 octobre 1620

Avec le couronnement d'Henri au trône de France en 1589, les heures d'un Béarn indépendant sont désormais comptées. Pendant son règne, toutes les tentatives d'incorporer la principauté sont mises en échec par le roi, soucieux de préserver ses concitoyens. Mais avec son fils – Louis XIII – l'inévitable se produit. C'est avant tout sur la question religieuse que se fixe l'annexion, même si la proximité du Béarn avec le rival espagnol accélère les choses. Les Français profitent de la désunion béarnaise, les protestants contrôlent les États et refusent aux catholiques les mêmes droits dont dispose la religion réformée en France (villes de sûreté, entière liberté de conscience, etc.). Le 31 décembre 1616, le Conseil d'État de Paris décrète la réunion définitive du pays à la couronne de France, cette manœuvre brutale s'avère bien maladroite puisqu'elle permet de ressouder (un temps) les Béarnais. C'est à l'unanimité – même chez les catholiques – que les États s'opposent au projet. Dans une session orageuse du 1^{er} février 1617, le *syndic* de Colom appelle à la résistance :

« Et voici que cette petite nation de Béarn, cette poignée de gens, Pygmées en puissance, vermisseaux de terre, Sybarites en leur démarche, vous regardent (Français) d'un visage assuré, vous font la nique et se maintiennent en terre souveraine, séparés de votre royaume florissant, lèvent la crête, élèvent leurs sourcils, haussent leurs corps et sortent des flancs de leur mère avec cette devise en leur front, De la liberté ou la mort. »

Mais la belle union ne dure pas. Louis XIII signe en juin 1617 l'édit de mainlevée rétablissant le culte romain en Béarn, il fait l'objet d'un vote (rejeté) aux États en novembre mais quatorze catholiques l'approuvent. Le ver est dans le fruit. Les protestants s'agitent derrière le Marquis de la Force, et surtout Jean-Paul Lescun, âme de cette résistance protestante. Pour vaincre la rébellion et affirmer son autorité naissante (Louis XIII a 19 ans), le roi s'engage vers la principauté en octobre 1620 à la tête d'une armée de quelques centaines d'hommes. La chevauchée royale est une promenade de santé, Louis XIII entre sans opposition à Pau le 15 octobre, profitant même d'une garbure servie au château le soir. Le 17 octobre, il s'assure de la soumission de Navarrenx puis retourne à Pau les 19 et 20 octobre pour rétablir le culte catholique et unir/annexer le Béarn et la Basse-Navarre. *Biste hèyt e plaa foutut*. Les protestants ne parviennent pas à réunir plus de soixante hommes dans la forêt de Maucor, de soulèvement populaire il n'y aura pas. C'est un constat d'échec amer pour les protestants, qui se sont coupés de la base populaire en défendant leur opinion religieuse (minoritaire) par des positions radicales, contraires aux coutumes du pays.

19 mai 1660

Malgré une royauté centralisatrice et absolutiste, le serment aux fors est respecté par tous les rois de France jusqu'à la Révolution. Louis XIII, lors de son passage à Pau en 1620, se soumet à cet engagement ; tout comme Louis XIV le 19 mai 1660 à Saint-Jean-de-Luz. Le Roi-Soleil est alors en déplacement sur la côte basque pour épouser Marie-Thérèse d'Autriche, condition au « traité des Pyrénées ». La monarchie française n'est pourtant pas très friande de ce type de serment très féodal. Dès le XVe siècle, le serment des rois de France – au royaume et à l'Église – perd toute son importance, il est uniquement oral et ne mentionne jamais le respect aux lois du royaume. Au contraire, le serment béarnais est l'objet de toutes les attentions et les États retranscrivent soigneusement par écrit l'engagement de leur seigneur. Dans le recueil *Compilation d'auguns priviledgis et reglamens deu pays de Bearn*, dix serments sont consignés, le plus ancien datant de 1288 par Gaston VII. Le serment béarnais est un contrat politique sans aucune valeur surnaturelle, et même de plus en plus laïque avec les derniers Bourbon. En 1723, les députés des États élisent une délégation chargée de recueillir le serment de Louis XV, à la tête du royaume depuis 1710. Sa dizaine de membres est reçue le 31 mai sous les ors de Versailles. La députation est accueillie par le marquis de Dreux dans la salle des Ambassadeurs « de même que le sont ceux des plus grands rois ». Accompagnés par cent Gardes suisses, les députés atteignent l'antichambre du roi, puis finalement la chambre. Assis, la main levée, Louis XV assure les Béarnais de leur être bon seigneur et maître, les députés ont toutes les raisons d'être contents, même si les eaux de Versailles ne peuvent être jouées à cause du mauvais temps. Il faudra donc revenir. C'est chose faite le 1^{er} janvier 1776, une nouvelle délégation est envoyée pour recevoir le serment de Louis XVI. Pour ce dernier serment aux fors, la cérémonie est plus que jamais soignée, les visites protocolaires s'enchaînent tout comme les plus grands honneurs. « Le discours fini, le roi levant la main dit : je m'engage de maintenir ma souveraineté de Béarn dans ses privilèges et d'accorder ma protection à mes sujets Béarnais qui me sont chers ». La taille modeste du Béarn aurait pu inciter les rois de France à ne pas se plier à un serment traditionnel éloigné de leurs habitudes, mais les Bourbon manifestent néanmoins un zèle particulier à assurer, en personne, ce rituel. La principauté conserve un haut pouvoir symbolique, c'est la terre qui a permis de régénérer le sang royal – par Henri IV – après la dynastie déclinante des Valois, aussi le serment est un exemple des limites au centralisme monarchique qui, malgré ses excès, respecte la diversité des provinces françaises. À la Restauration, au XIXe siècle, Louis XVIII émet le souhait de prononcer le serment dans « la grande salle du château de Pau », mais les fors ne sont plus, tout comme les États, et une attaque de goutte finit de condamner le projet.

17 mai 1765

Tout au long du XVIII^e siècle, les tensions s'accroissent entre l'antique organisation béarnaise et l'absolutisme français. Les États ont depuis longtemps perdu de leur superbe, déjà sous Jeanne d'Albret son âge d'or du X^e siècle n'est plus qu'un lointain souvenir. L'action et l'influence de l'assemblée ne cessent de décliner face à la centralisation du pouvoir entre les mains toutes-puissantes du souverain. Après 1620, les États conservent quelques prérogatives, le recueil du serment royal aux fors ainsi que le vote de la donation, aussi aucune levée d'impôt ne peut alors se faire sans l'accord des deux chambres. Mais à partir de 1688, le pouvoir royal impose l'accord préalable de l'intendant pour convoquer l'*Abrégé* ; le serviteur du roi exerce un contrôle direct sur l'assemblée, il assiste aux différentes sessions et peut empêcher les députés de délibérer sur certaines questions. À la fin du règne de Louis XIV, les caisses (vides) du royaume imposent la vénalité des offices, finie donc l'élection libre des jurats siégeant aux États, le titulaire peut désormais acheter son droit d'entrée. Entre mise sous tutelle et bouleversement des coutumes locales, les signes de tension se multiplient donc au XVIII^e siècle. En 1712, le baron d'Arros est exilé pour quatre ans, en 1730 le député d'Abadie-Partarriu est emprisonné au fort de Lourdes, tandis que l'Aspois Sarthopon s'en sort avec une exclusion des États à cause de son « esprit brouillon ». En déclin depuis deux siècles, les États subissent dans le même temps la concurrence du Parlement de Navarre. L'institution créée en 1620 est en charge de faire appliquer le droit local ; de toutes les institutions béarnaises de l'Ancien Régime elle est celle qui jouit du plus de prestige et d'influence. À côté de son pouvoir judiciaire, le Parlement joue un rôle politique de premier plan, tout édit royal doit être enregistré par ses membres pour avoir valeur de loi. Sous le règne de Louis XIV, l'institution adresse un total de vingt-trois remontrances contre le pouvoir royal. Avec Louis XV, la tension s'accroît encore en 1749 et 1756 contre l'ajout de nouveaux impôts. De 1763 à 1765, une grave crise se produit entre le Parlement et le pouvoir royal, tout part d'un conflit de personnes – puis de principe – entre certains conseillers et le président du Parlement. Sept des conseillers rebelles sont alors convoqués et sévèrement réprimandés à Versailles ; mais le point de non-retour est atteint, trente-neuf des officiers du Parlement de Navarre démissionnent le 17 mai 1765, préférant l'exil – voire l'enfermement – plutôt que de subir l'arbitraire royal. Cette démission collective, presque unanime, est un fait unique dans les annales des Parlements provinciaux de l'Ancien Régime, il est le dernier coup d'éclat de l'antique souveraineté béarnaise, l'ultime secousse d'un particularisme déclinant et enfin mourant. Le départ des parlementaires dure dix ans, jusqu'au rétablissement des Parlements par Louis XVI et le retour des exilés dans une fête mémorable.

28 octobre 1789

Le retour des parlementaires (les revenants) en 1775 n'entraîne qu'une paix bien éphémère avec le pouvoir central. En 1788, un nouveau conflit fiscal apparaît entre l'administration de Louis XVI et l'ensemble des Parlements du royaume. Pour résoudre la crise, des États généraux sont convoqués. Deux camps se forment alors au sein des États, les « nationalistes » de la noblesse et du haut clergé souhaitent le maintien des fors et de leurs privilèges libertés, ils ont tout à craindre d'un royaume unifié et centralisé. En face se dressent les « patriotes », composés d'artisans et de membres de la bourgeoisie libérale, les avocats jouent un rôle clé dans ce camp, avec à leur tête le juriste palois Mourot. Lorsque la députation béarnaise arrive à Versailles – le 27 juin 1789 – le Tiers État s'est déjà retiré des États généraux pour se constituer Assemblée nationale constituante. La délégation se divise immédiatement, les nationalistes refusent de discuter d'une nouvelle constitution qui signifierait la fin des fors ; le Tiers État est plus nuancé, il ne veut pas toucher aux fors mais intègre tout de même l'Assemblée nationale pour obtenir des réformes fiscales et sociales. Dans la nuit du 4 août, les élus votent l'abolition des anciens privilèges. Embarrassés, les députés béarnais obtiennent le droit d'organiser un vote des États pour décider du sort des fors. Réunis à Pau le 15 octobre dans une ambiance électrique, les deux camps des États sont irréconciliables, aucun compromis n'émerge. Les avocats patriotes organisent une épreuve de force qui tourne, malgré eux, à l'émeute le 23 octobre, les principaux partisans de l'autonomie béarnaise sont menacés et obligés de fuir la ville. Le 28 octobre 1789, les députés patriotes de la région paloise – toujours menés par Mourot – se réunissent au couvent des Cordeliers pour décider de rejoindre officiellement les décrets de l'Assemblée nationale. C'est ce 28 octobre que la Révolution béarnaise se joue à plus d'un titre, l'antique loi locale est abandonnée sur l'autel de l'universalisme des Lumières ; cette décision illustre aussi la prise d'influence de la ville de Pau sur la destinée du pays, le reste du Béarn se range derrière cette décision sans difficulté. Il est loin le temps où le pouvoir se déplaçait de ville en ville, la Révolution de 1789 consacre le centralisme du pouvoir à tous les étages. Enfin, les événements d'octobre actent le passage de témoin entre l'ancienne aristocratie terrienne – depuis les *dominus* romains – et la bourgeoisie de robe. Désormais, ce ne sont plus les grands propriétaires fonciers qui dirigent, avocats et autres juristes sont aux manettes, fournissant par la suite de très nombreux parlementaires ou maires. Cette nouvelle élite apparaît surtout avec l'établissement du Parlement en 1620, les *grate-papès de Pau* – longtemps moqués des Béarnais – s'affirment comme les premiers personnages du pays, par leur fortune et rôle social, et désormais leur puissance politique.

Époque contemporaine

27 février 1814

Lorsque les députés abandonnent l'antique organisation du pays pour l'universalisme français, ils sont loin de se douter des deux décennies d'anarchie qui suivront. Terreur, exécution de Louis XVI, pillages, confiscations, le désordre est total. La stabilité remarquable de l'ancienne principauté est balayée, il faut remonter six siècles en arrière – au début du XIII^e siècle – pour retrouver une telle pagaille. L'économie est aussi ruinée par la guerre avec l'Espagne et l'arrêt du commerce vers les Caraïbes, les deux principaux débouchés des produits béarnais (textile notamment). L'avènement de la Première République en 1792 est observée avec réticence au pied des Pyrénées, hormis quelques petits noyaux révolutionnaires (surtout à Pau et Nay), la grande majorité du monde béarnais reste hostile à la tournure des événements, si bien que la chute de Robespierre en 1794 est très bien accueillie. La mort de l'« incorruptible » ne signe pourtant pas l'arrêt de cette période agitée, un nouvel homme fort apparaît à partir de 1799, Napoléon Bonaparte. L'éphémère République est remplacée par l'Empire, qu'elle semble loin cette stabilité si chère aux Béarnais. Le cycle des « guerres napoléoniennes » n'est que le prolongement des conflits nés de la Révolution, l'onde de choc n'en finit plus de faire écho. C'est la France contre l'Europe, l'Europe contre la France. Dans cet affrontement, les Béarnais finiront par choisir leur camp, ce sera l'Europe. L'un des leurs – le Palois Jean-Baptiste Bernadotte – finit roi de Suède et de Norvège, mais aussi opposant déterminé à Napoléon. Après dix années de guerre, l'Empire vacille, il est harcelé par une large coalition européenne réussissant l'exploit d'unir Britanniques, Russes, Prussiens, Autrichiens ou encore Portugais. Le 27 février 1814, les troupes de l'Anglais Wellington battent celles du Français Soult à Orthez, cette bataille est l'un des derniers épisodes de l'Empire qui s'écroule le 6 avril. C'est peu dire que l'Empire ne sera pas regretté en Béarn, personne ne prendra sa défense et les Cent-Jours y passeront totalement inaperçus. Pour la première fois depuis les événements de 1569, l'ancienne principauté est occupée par une armée étrangère. Pourtant, ce sont des arcs de triomphe en fleurs qui accueillent les troupes de Wellington lors de leur entrée à Pau, ce sont les « libérateurs » d'un pays attaché à la royauté et surtout à la stabilité. Les secousses de la Révolution de 1789 se poursuivront tout au long du XIX^e siècle au gré des révoltes parisiennes de 1830 et 1848, le pouvoir ne cessera d'osciller entre royauté et république. Finalement c'est ce dernier régime qui l'emportera en 1870. Dénué de tout pouvoir politique depuis 1789, et concentré sur la seule question économique, le Béarn ne fera que suivre d'un œil toujours plus distant les hésitations françaises.

18 octobre 1838

Avec la chute de l'Aigle, l'Europe redécouvre la paix. Vingt années d'un conflit sanglant voient la victoire des royaumes coalisés d'Europe face à la France révolutionnaire, c'est une Europe dominée par la puissance britannique qui émerge de ces deux décennies de chaos. Les innombrables conflits aux quatre coins de l'Europe ont provoqué des mouvements de troupes massifs, puis revenus dans leurs foyers, les anciens officiers britanniques ont pris goût à cette Europe continentale et – comme les officiers romains bien avant eux – veulent profiter d'un lieu de vie agréable pour passer leur retraite. Ce siècle sera celui du tourisme. Sans industrie (ou presque) et bien éloignée des grands centres urbains de l'époque, le Béarn entame le XIXe siècle avec bien peu d'atouts, il va pourtant bénéficier d'un petit coup de pouce du destin pour se relever. Parmi les anciens officiers britanniques, devenus voyageurs, se trouvent des membres de l'armée de Wellington victorieuse à Orthez. Ces derniers gardent le souvenir de ce pays accueillant, planté au pied des Pyrénées avec son climat doux et ses terrains parfaits pour la chasse à courre. Une petite colonie britannique s'installe donc à Pau dans les années 1820. Il faudra la venue fortuite d'un médecin écossais pour mettre la ville sur toutes les cartes de la haute société britannique. Touché par la maladie lors d'un séjour à Saint-Sébastien, Alexander Taylor se rend à Pau une première fois en 1837, il suffira de quelques semaines pour lui apporter une guérison totale. Le docteur revient le 18 octobre 1838 pour y ouvrir un cabinet médical et ainsi soigner une clientèle britannique qui s'accroît d'année en année ; il profite de ce séjour prolongé pour rédiger un livre *The curative influence of the climate of Pau*, où il décrit un climat quasi-miraculeux, parfait pour les invalides à la recherche d'une meilleure santé. Plus qu'un traité de climatologie, le livre est un véritable guide touristique à l'attention des sujets britanniques, Taylor décrit les différents atouts de la ville, ses promenades, ses objets d'intérêt ; l'Écossais conclut en vantant les mérites des bains des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes. Le livre connaît un profond succès dans l'aristocratie britannique de l'époque, il est publié une première fois en 1842, puis réédité en 1845, 1856 et encore en 1866. Si Pau se transforme en cité moderne grâce à ces riches hivernants – avec la saison 1880 comme apogée –, les effets du tourisme restent limités sur l'économie béarnaise, elle est toujours frappée d'une grande fragilité et pousse à l'exode américain une ample partie de sa jeunesse. C'est finalement au début du XXe siècle que la colonie anglo-saxonne paloïse jouera un rôle plus marquant sur la destinée du pays. En 1909, elle explique le choix des frères américains Wright d'installer un centre d'expérimentation de leur engin volant au Pont-Long. Ce coup d'essai est un coup de maître, car avec 7 000 emplois, l'aéronautique est devenue la première filière économique du Béarn.

1^{er} septembre 1870

La paix n'est qu'une parenthèse de courte durée en Europe, la Révolution est un choc immense pour le Vieux Continent dont les répercussions se font sentir jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'impérialisme anglais est satisfait, il a montré sa pleine domination militaire sur l'Europe et construit désormais un Empire mondial sur « lequel le soleil ne se couche jamais ». Au tour des Allemands de prendre leur revanche. En 1806, la bataille de Iéna est un traumatisme pour les élites germaniques d'outre-Rhin. Le glorieux Saint-Empire romain germanique n'est plus, l'alliance bigarrée de cet ensemble (trois cents entités politiques indépendantes) n'est plus adaptée au monde moderne, ce sont les nations unifiées qui dominent l'Europe et le monde. Après 1806, l'élite allemande prend conscience de la nécessité de construire une Allemagne moderne et unifiée, sur le modèle de la France postrévolutionnaire. Le XIX^e siècle sera donc celui du nationalisme allemand et de son unification. Le 1^{er} septembre 1870, l'armée allemande obtient une victoire décisive sur la France à Sedan, qui achève la « révolution » allemande. Par cette bataille, l'Allemagne devient la puissance dominante d'Europe continentale, elle marque aussi l'avènement durable de la république en France. Bismarck dira : « Sans Iéna, pas de Sedan ». Sans Sedan, pas de Verdun, ni de *D-Day*. La Révolution est l'étincelle qui embrase l'Europe pendant cent-cinquante ans, nourrissant nationalisme et désirs de revanche. Revancharde, la France le devient après 1870 jusqu'à obtenir la victoire de 14-18. Mais comme une histoire sans fin, la Seconde guerre mondiale arrivera vite pour clôturer le cycle des grandes guerres civiles européennes. Et le Béarn dans tout ça ? Ces décennies de conflits à répétition vont profondément bouleverser ses équilibres fondateurs. Le nationalisme français, qui se constitue après 1870, est profondément assimilationniste, l'unification n'est pas suffisante et il ne doit plus rester la moindre trace de particularisme. Une seule langue, une seule manière de vivre, c'est la création du grand « roman national ». Déjà fondu juridiquement et politiquement à la France, le Béarn subit une nouvelle annexion, culturelle cette fois-ci. Bien qu'éloigné de la ligne de front, le pays encaisse un profond choc lors des deux conflits mondiaux du XX^e siècle, sa démographie s'effondre (moins vingt-mille habitants entre 1911 et 1921), alors que l'activité touristique de Pau concède un coup mortel. Les déplacements de troupes et de réfugiés favorisent l'ouverture sans précédent d'une société jusqu'alors fermée sur elle. Le Béarn est occupé pour la troisième fois de son histoire par une armée étrangère entre 1940 et 1944, le camp de Gurs comme funeste symbole.

« Gurs, une drôle de syllabe, comme un sanglot qui ne sort pas de la gorge »

Louis Aragon

19 décembre 1951

Béarn outragé, Béarn libéré. Le 20 août 1944, militaires allemands et miliciens battent en retraite vers Bordeaux, le Corps Franc Pommiès aux trousses. L'objectif premier de l'après-guerre est d'obtenir une paix enfin durable en Europe. En 1951, les représentants de France, Allemagne, Italie et Benelux fondent la Communauté européenne du charbon et de l'acier, c'est par l'économie que la paix viendra sur le continent. Pour le moment, l'économie béarnaise reste bien mal en point avec un paysage façonné par de petites exploitations agricoles vivrières. *Drin de tout* est alors le crédo, un peu d'élevage, de petits potagers et quelques vignes, le tout avec une faible mécanisation. Seul le maïs hybride – importé des États-Unis – fait figure de nouveauté chez quelques agriculteurs de la plaine du gave d'Oloron. Une poignée de complexes quasi-industriels complètent le tableau, autour du textile et de la chaussure à Nay ou Pontacq, de la transformation du bois à Navarrenx et de forges et fonderies en vallée d'Ossau. Après les premiers essais des frères Wright sur la plaine du Pont-Long au début du siècle, la filière aéronautique s'implante, notamment à Bordes autour de Turboméca depuis 1942. Le bilan reste bien maigre, la démographie stagne (+ 1% entre 1946 et 1954), très loin de l'effervescence française (+ 7%). Les meilleurs élèves n'ont d'autre choix que de rejoindre Paris pour une place de cadre dans une administration ou une entreprise publique. C'est pourtant l'heure du « miracle béarnais ». Après-guerre il faut produire beaucoup, l'énergie est donc le nerf de l'économie et le bassin aquitain est particulièrement scruté après la découverte d'un gisement de gaz près de Saint-Gaudens en 1938. En 1949, du pétrole est découvert sur le petit village de Lacq par la SNPA, mais ce gisement est bien décevant, une « véritable lentille » qui s'épuise très vite. C'est sous cette lentille que se trouve le vrai moteur du miracle. À 3 550 mètres sous le sol le gaz jaillit le 19 décembre 1951, détruisant tout sur son passage, il faut l'intervention d'un spécialiste venu du Texas pour contenir la bête. Avant de partir il prévient : « Oubliez ce champ de gaz, c'est une bombe... Rebouchez vos forages, semez-y de l'herbe et mettez-y des vaches à paître ». Mais le potentiel de ce gisement est trop immense, jusqu'à 300 milliards de m³. Malgré les difficultés de sa mise en production (forte pression, haut taux d'hydrogène sulfuré), une usine entre en service en 1957. Jusqu'au début des années 1980, la production ne cesse de se développer ; Lacq assure une grande partie des besoins gaziers français et fournit un emploi bien payé à toute une génération de « paysans ouvriers » alternant entre travaux aux champs et à l'usine. Pendant un demi-siècle, le gisement de gaz de Lacq favorise un essor démographique inédit pour le Béarn, Pau double de taille en trente ans, alors qu'une ville ultra moderne surgit dans les champs de Mourenx en quelques mois.

23 mars 1967

Après les destructions révolutionnaires et en pleine mode romantique, les autorités françaises décident de la protection de certains meubles ou immeubles du fait de leur intérêt historique, artistique ou architectural. C'est la naissance des monuments historiques. Une première liste est d'abord établie en 1840, dont plusieurs sites béarnais avec l'église de Lembeye, la cathédrale de Lescar, le château d'Orthez et celui de Pau. Une loi de 1887 fixe pour la première fois les critères et la procédure de classement, elle devient vite insuffisante face à la prise de conscience qui s'opère chez les élites lettrées pour la protection des sites naturels. En 1930, une nouvelle loi intègre donc les sites « pittoresques » dont la préservation est d'intérêt général, le cirque de Gourette et les Horizons palois sont notamment concernés en 1932 et 1944. Là encore, la protection n'est qu'une étape car elle ne considère ces sites que d'un point de vue culturel, c'est la beauté du paysage pour l'Homme qui est considérée, la faune ou la flore ne sont pas considérés. Ailleurs dans le monde, la prise de conscience environnementale se matérialise plus précocement, avec dès 1872 la création du parc national de Yellowstone aux États-Unis. En France, il faut attendre 1960 pour que le statut « parc national » devienne officiel. Après un premier parc créé dans les Alpes en 1963 (la Vanoise), les autorités publiques ont bien l'intention de lui adjoindre un petit frère pyrénéen. C'est par décret, le 23 mars 1967, que naît le parc national des Pyrénées entre Béarn et Bigorre. Le PNP définit notamment une zone cœur dépourvue d'habitants permanents dans laquelle la nature est reine. Pour le Béarn, cette zone protégée représente 15 120 ha, ce qui fige 3% de son territoire, dont 32% de la superficie de Laruns et même 61% pour Urdos. La zone cœur s'accompagne d'une zone d'adhésion qui doit permettre de concilier protection de la nature et activités économiques. Contrairement à la zone cœur obligatoire, les communes peuvent librement choisir d'adhérer à cette protection supplémentaire – soit 95 995 ha pour le Béarn – ; sur les trente communes concernées, seule la moitié ont intégré le dispositif (contre plus de 90% en Bigorre), une nouvelle manifestation du légendaire esprit de liberté des communautés aspoises et ossaloises. Malgré les contraintes et crispations, le décret de mars 1967 reste l'acte fondateur de la préservation d'une partie de la haute-montagne béarnaise, sur laquelle la communication institutionnelle choisit désormais de miser.



18 janvier 2018

Avec la découverte du gisement de gaz de Lacq et l'arrivée précoce de l'aéronautique, le Béarn devient une terre industrielle de premier plan dans la deuxième moitié du XXe siècle. Les usines du bassin de Lacq emploient jusqu'à 8 500 personnes dans les années 1980, profitant d'une énergie bon marché et de l'hydrogène sulfuré du site. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, surtout en matière d'hydrocarbure, car le gisement de gaz de Lacq est important mais pas infini. Alors que Margaret Thatcher ferme les puits de charbon britanniques, le Béarn apprend aussi tout du vocabulaire néolibéral : privatisation, plan social, délocalisation. Au milieu des années 1980, Péchiney ouvre le bal des fermetures d'usine, à mesure du tarissement du gaz et d'une désindustrialisation devenue nationale. C'est un Béarn groggy qui se réveille, son miracle n'aura pas tenu et il faudra désormais se réinventer. Dès les années 1950, la fin du gaz de Lacq est anticipée avec la création d'une cagnotte visant le développement économique des deux départements des Pyrénées occidentales. La diversification du bassin de Lacq est l'objectif afin de maintenir un maximum d'emplois sur site, l'opération de reconversion rencontre de beaux succès maintenant environ 7 500 emplois. L'âge d'or – exponentiel – du bassin de Lacq est néanmoins passé. C'est toute l'économie béarnaise qui tousse avec son fleuron, à commencer par sa capitale paloise. La ville atteint un pic démographique au milieu des années 1970 avant que son agglomération profite d'un essor remarquable, l'unité urbaine de Pau continue de gagner 1 000 habitants par an jusqu'à la fin des années 2000. Mais là aussi le soufflé retombe, l'heure est à la stagnation dans les années 2010. Pendant un demi-siècle, le Béarn a pu jouer désorganisé avec à Lacq son gaz, à Pau ses services, à l'Ossau ses stations de ski ; sans connaître un arrêt brusque, l'essor économique exceptionnel d'après-guerre semble s'épuiser. Comme souvent lorsque des moteurs individuels souffrent, un élan collectif peut devenir la solution. C'est dans ce contexte économique – moins favorable sans être morose – accompagné par les effets de la loi NOTRe (éloignement du cœur de région, organisation basque), que les élus choisissent de s'unir dans le Pôle métropolitain Pays de Béarn. Une première réunion fondatrice est organisée le 25 novembre 2015 à Pau, les représentants des intercommunalités actent leur projet d'union libre « considérant la force de l'identité comme en laquelle les Béarnais se reconnaissent ». Le 18 janvier 2018, le Pays de Béarn prend une existence officielle grâce à l'arrêté préfectoral n°64-2018-01-18-001. Le Béarn s'unit dans une forme politique pour la première fois depuis 1789. Toutes les conditions sont alors réunies, d'abord une administration centrale plus encline à ce genre d'initiative provinciale, et surtout des Béarnais prêts à coopérer pour le bien commun.

Comment ?

Par quels moyens le Béarn assoie-t-il sa différence ?



L'art du compromis

« Modéré », « tempéré », « réservé », « sobre », « mesuré », « diplomate », autant de qualificatifs utilisés – traditionnellement – pour désigner le caractère du Béarnais. En 1575, François de Belleforest trouve ce peuple « acostable, courtois, mais fin et subtil », Anne Pinon en 1698 décrit des gens « propres, sobres et économes », alors qu'en 1703 l'intendant Lebreton exprime « leur sobriété est leur plus assuré revenu, et la réputation de gens subtils l'objet de leur ambition ». Finesse, subtilité, la principauté reste avant tout ennemie de tous les extrêmes, formant difficilement de grands caractères mais jamais de fanatiques. Cet art de la tempérance peut être interprété comme de la duplicité ou de l'insincérité par le visiteur, il révèle pourtant un mécanisme de recherche perpétuelle du compromis. C'est par cette quête systématique que les Béarnais accèdent à leurs principaux objectifs communs, stabilité/paix et libertés collectives. La modération et la tempérance ne sont que des symptômes du compromis. En vieux français, le Béarnais serait qualifié de « moyenneur », celui qui s'entremet, qui mène une tractation. Pierre de Marca, en 1646, explique le goût immodéré de ses congénères dans la modération : « Il faut considérer que ces paysans ne sont pas des esprits, ou faibles, ou brutaux, de la trempe de ceux que l'on voit ordinairement dans les autres provinces. Mais qu'ils sont nourris dans le Béarn, où la subtilité de l'air agité, et secoué par le voisinage des monts Pyrénées, donne au menu peuple un tempérament tel, qu'il est ingénieux, prudent et courageux, autant éloigné de la sottise et de la niaiserie, comme il l'est de la malice... ».

La météo à l'origine du tempérament ? Pourquoi pas, la tiédeur et la pluie du nord des Pyrénées peuvent avoir le don d'adoucir les mœurs. Mais la racine du compromis béarnais est plutôt à rechercher dans une combinaison de contraintes géographiques et de modes de vie. L'agro-pastoralisme fonde longtemps la nécessité du compromis, afin que coexistent pastoralisme transhumant et paysannerie sédentaire ; les deux activités ont chacune besoin de l'autre pour s'épanouir, les pasteurs pour profiter des pacages hivernaux des plaines alors que les agriculteurs sédentaires demeurent avant tout des éleveurs pour qui les zones de pacage fournissent d'indispensables ressources à leur mode de vie autarcique (chasse, pêche, cueillette). Les zones de pacage ainsi gelées sont gérées collectivement sous le signe du compromis afin de concilier les besoins de chacun, même si dans le cas béarnais c'est la classe des pasteurs qui domine les débats.

La recherche de la conciliation s'impose aussi par la « pauvreté » du territoire, car éloigné des principaux axes d'échange continentaux, sans cours d'eau navigable (ou très difficilement), aux terrains accidentés parsemés d'épaisses forêts et de *touyas*, et à la démographie médiocre. Ces ressources limitées commandent une sobriété de tous les instants. Pour Marca, « L'aménité

des lieux, la variété du paysage et le bon air duquel on jouit, servent à ses habitants pour leur faire agréer dans les autres difficultés la douceur du pays natal... Toutes ces considérations ne seraient pas suffisantes d'entretenir le peuple sur les lieux, s'il n'avait quelque moyen de relever l'infertilité du terroir, comme il fait par sa frugalité et par son industrie (habileté) ». Lorsque les ressources sont réduites, comme en Béarn, il s'agit de bien les gérer. Pour cela, le compromis favorise des décisions modérées et donc économes. Ses modes de vie et sa géographie sont des éléments structurels qui fondent la société et ses contraintes, ils expliquent la longévité de la recherche du compromis, seule manière de répondre à l'infertilité du territoire et à la conciliation de modes de vie, *a priori*, antagonistes.

Les preuves de l'esprit de compromis sont multiples à travers l'histoire. Il s'agit d'abord d'éviter les conflits internes qui nuisent au bien-être de tous. Les fors viennent régler les relations avec le pouvoir vicomtal à partir du XI^e siècle, mais pour les conflits entre communautés les Béarnais passent par des traités de « *lies e passeries* » (alliance et liberté de passage), nommés « *cartes de pats*¹⁹⁷ » (chartes de paix). Car le Béarnais, tout modéré qu'il est, peut aussi être sourcilieux face à ce qu'il estime être de son bon droit. Attention à celui qui ose utiliser le mauvais pâturage, il sera bon pour une addition salée, allant de la saisie de bestiaux, à la rixe, voire au meurtre¹⁹⁸. Aspois et Ossalois s'engagent dans ce type d'alliance dès 1187¹⁹⁹. Sur le sujet sensible du Pont-Long, les Ossalois passent plusieurs accords, avec Lescar en 1243, Pau en 1277²⁰⁰ et les communautés de Serres et Montardon en 1310. La plupart du temps, les accords surviennent après un incident grave, qui nécessite une règlementation minutieuse pour éviter la surenchère et régler les futurs troubles par l'arbitrage, et non la loi du talion.

Les *cartes de pats* viennent aussi régler les conflits externes avec des communautés étrangères à la principauté. Du XI^e siècle à 1789 les vallées du Lavedan payent chaque année à la vallée d'Aspe une redevance, nommée « tribut des médailles », en réparation d'une incursion sanglante des premiers chez les seconds. De telles chartes de paix sont formalisées avec des vallées ibériques²⁰¹, nommées *biste* côté béarnais et *junte* côtés navarraï et aragonais. C'est le cas entre vallées d'Ossau et de Teña en 1328, qui mettent par écrit un accord remontant probablement au début du XIII^e siècle. Autre exemple, la *junte de Roncal* – entre les vallées de Barétous et de Roncal – remonte à des temps immémoriaux (il s'agit d'un fait déjà ancien en 1375), elle est toujours perpétuée

¹⁹⁷ Les contractants d'une *carte de pats* deviennent des *patseros*, des gens liés par la paix.

¹⁹⁸ Pour Christian Desplat : « le caractère le plus original de la violence des pasteurs béarnais résidait dans leur capacité à la contenir, à la ritualiser » par les *lies e passeries*.

¹⁹⁹ Aspois et Ossalois entrent à plusieurs reprises en conflit, donnant lieu à des batailles rangées entre les deux camps. Une chanson relate la bataille d'Achos, pour la jouissance d'un pacage du col de Marie-Blanque.

²⁰⁰ L'accord de 1277 autorise les Paloïs à labourer le Pont-Long jusqu'au ruisseau de l'Ousse des Bois.

²⁰¹ Les Béarnais sont particulièrement soucieux de la bonne entente avec leurs voisins méridionaux, car les conflits auraient mis en péril leurs intérêts pastoraux.

chaque 13 juillet à la Pierre-Saint-Martin par l'échange de trois génisses et au cri de *pats aban*, la paix d'abord. En 1514, l'apogée de ce modèle est atteint par la signature de la Grande Passerie de Pau, concernant l'ensemble des communautés béarnaises et aragonaises²⁰².

Les Béarnais ne sont pas les seuls à établir des chartes de paix, mais leur profusion et leur persistance en font certainement un cas à part²⁰³. La pratique du compromis vient du territoire et de l'identité agro-pastorale, elle s'explique aussi par la nécessité de mettre en musique l'envie de liberté et de stabilité, qui ne vont pas forcément de pair. La recherche du consensus est loin de se limiter aux seules *cartes de pats*, elle s'illustre dans toutes les strates de la vie, à commencer par celle de ses institutions. Le fonctionnement des États impose un compromis absolu, nulle décision ne peut être prise sans l'accord des deux chambres (noblesse et tiers état), le souverain ne dispose pas du droit de départager les débats et il a même interdiction d'y participer.

L'élaboration du for d'Henri d'Albret représente peut-être le paroxysme de la synthèse béarnaise. Depuis la fin du XVe siècle, la principauté réforme ses institutions pour plus de centralisme et d'absolutisme, le prince doit bénéficier d'une autorité sans partage car là est la modernité. Après plusieurs réformes de l'appareil judiciaire, la refonte des anciens fors est la dernière pierre de l'édifice. Mais, à l'inverse des réformes entreprises plus tôt, le for de 1551 ne renforce pas l'absolutisme monarchique, au contraire il consacre un compromis politique entre le souverain et l'assemblée représentative. Cette négociation tient à des circonstances favorables²⁰⁴ dont profitent les États. Le travail de rénovation commence en 1546 par une commission présidée par l'évêque de Lescar ; au final, d'ultimes divergences apparaissent, l'autorité royale souhaite empêcher de futurs ajustements du for par les États²⁰⁵, mais ce sont eux qui obtiennent gain de cause. En acceptant cette disposition, l'autorité royale reconnaît aux États leur droit de légiférer à l'avenir assurant un véritable partage législatif du pouvoir. Le for de 1551 est le sommet du pactisme béarnais, un concept politique notamment pratiqué en Aragon au Moyen Âge, qui modèle une monarchie contractuelle entre le souverain et l'oligarchie. Les termes de ce contrat social sont inscrits dès le premier article du for, démontrant toute l'importance de l'acte dans le compromis politique bâti. Jusqu'au dernier souffle de l'Ancien Régime, les Béarnais continueront de réclamer à leur souverain de respecter le *jurament* traditionnel.

²⁰² « Que les voisins et habitants des dites vallées et autres personnes, quelles qu'elles soient du royaume d'Aragon, puissent envoyer, enlever et transporter des marchandises, leurs choses et leurs biens par toute la seigneurie de Béarn par voituriers, serviteurs, commissionnaires, que voisins et habitants de la seigneurie de Béarn puissent (en user de même) dans tout le royaume d'Aragon ».

²⁰³ La *junte* de Roncal passe pour être le plus ancien traité de paix encore pratiqué en Europe.

²⁰⁴ Les États monnayent leur soutien à Henri d'Albret dans son rêve de reconquête de la Haute-Navarre.

²⁰⁵ Par le biais des remontrances et règlements, qui avaient valeur de loi.

ARTICLE PREMIER

Le seigneur de Béarn à son nouvel avènement est tenu de jurer à la Cour, aux Barons, à la noblesse et à tous les autres habitants du Béarn qu'il leur sera seigneur fidèle. Et qu'il fera bon droit, conformément au droit, au pauvre comme au riche, sans distinction de personne. Et qu'il ne fera ni tort, ni préjudice aux personnes et aux biens. Et il gardera et maintiendra dans leurs Fors, Coutumes, privilèges et libertés, tant en commun qu'en particulier. Et il tiendra pour ferme et inviolable ce qui sera ordonné par sa Justice.

Lo senhor de Bearn à son nouvèt adveniment es tengut jurâ à la Cort, Barons, Gentius, & à toutz autres habitants de Bearn, que lôs sera fidel Senhor. Et judgerra dreiturerament au praubé, com au riche, sens acceptation de personá. Et nô lôs sará tort, ni perjudici en corps, ni en beês. Et lôs guoardará, & en terierá en lôrs Fors, Costumas, Privilegis, & libertats, tant en comun que en particulâ. Et tierá per ferm ço que par sa Justici sera ordonnat.

Même involontaire, le compromis est toujours présent. Initiée par le pouvoir vicomtal sur les plaines paysannes et colonisée par les montagnards, la ville de Pau est aussi une synthèse. Chez les plus célèbres des Béarnais, cet art s'exprime dans l'esquive de Fébus, la réconciliation prônée par Henri IV et le pragmatisme de Bernadotte face à Napoléon. En 1569, 1685 ou 1793, années de trouble dans sa si paisible histoire, les Terride, Montgomery, Foucault²⁰⁶ ou Monestier ne sont pas des fils du pays, car les idées et pratiques extrémistes fondent rarement une bonne négociation et encore moins un compromis. Au procès de Louis XVI, aucun député béarnais²⁰⁷ ne vote pour son exécution et privilégient le bannissement. L'importance du compromis s'exprime dans la confiance apportée au système judiciaire²⁰⁸. Ce n'est pas sur le champ de bataille que la principauté joue sa souveraineté au XVI^e siècle mais dans les prétoires de Toulouse et surtout de Blois en 1512 ; *idem* pour les Ossalois dans leur quête du Pont-Long, c'est par un long combat judiciaire que la vallée obtiendra ses titres de propriété en 1828. Pour Joseph Joubert, « La justice est le droit du plus faible ». Certes, les Béarnais utilisent les tribunaux car leurs adversaires gagneraient l'épreuve de force, mais le recours à l'appareil judiciaire illustre un respect particulier dans les règles du contrat, de l'équité et de l'arbitrage. Par ses contraintes naturelles, ses modes de vie divergents et son statut de « petit dans la cour des grands », le compromis s'est imposé au Béarn, pour sa réussite.

À l'inverse, le rejet du compromis correspond aux plus intenses crises traversées. En 1620, protestants et catholiques ne parviennent plus à s'entendre,

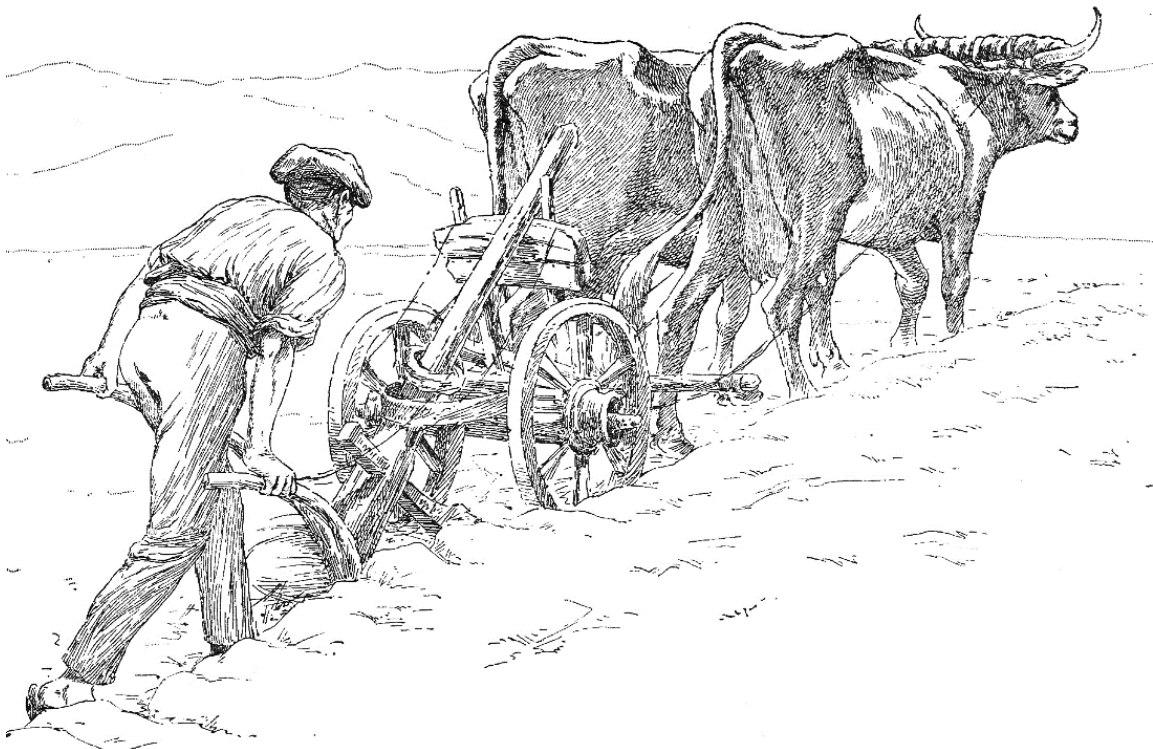
²⁰⁶ L'intendant Foucault exécute avec zèle la politique anti-calviniste de Louis XIV en Béarn entre 1684 et 1685.

²⁰⁷ Joseph Pémartin et Antoine Conte d'Oloron, Antoine Casenave de Lembeye.

²⁰⁸ Leur culture juridique provient, en partie, de l'importance des contrats de mariage dans les rapports sociaux.

ouvrant la porte à l'intervention de Louis XIII. En 1789, ce sont les patriotes (pro-français) et les nationalistes (pro-béarnais) qui se déchirent. Dans les deux cas, la discorde entraîne un effacement du pays. Ce n'est pas par leur nombre ou leur puissance militaire que les Béarnais purent développer leur organisation originale, mais bien par la force de leur cohésion interne pour s'entendre sur l'essentiel ; sans cet élément fondamental, le château de cartes s'écroule.

Avec la perte de l'indépendance, puis de l'autonomie, les preuves du compromis s'estompent dans la sphère institutionnelle. La fin de l'agropastoralisme traditionnel et l'embourgeoisement du pays au XXe siècle (industrialisation) sont d'autres perturbateurs pour les moteurs originels de cet art de la négociation. Le Béarn n'a plus besoin de compromis, il est devenu prospère et ses classes – devenues – dominantes n'exercent pas d'activités antagonistes (comme les pasteurs et paysans auparavant). Il reste, néanmoins, toujours quelque chose du compromis, dans la persistance d'une certaine modération, visible dans des choix politiques rarement extrêmes ou bien dans une actualité toujours (relativement) paisible. Comme au temps de Marca, la « subtilité de l'air agité (...) des monts Pyrénées » favorise certainement la tempérance du caractère. Le maintien de cet état d'esprit montre aussi, peut-être, ce qu'il demeure inconsciemment des fondements de la principauté, son pactisme social (entre pasteurs et paysans) et institutionnel (entre seigneur et assemblée). Comme les deux vaches de son blason, le Béarn fonctionne par paires ; même le pic d'Ossau a deux pointes et son gave, deux branches. Le compromis à la béarnaise, ce sont les deux bœufs d'un attelage, ils n'avancent pas vite mais vont loin.



Une république démocratique ?

Fait politique, le Béarn passe par un ensemble d'institutions pour atteindre ses ambitions collectives (la paix d'abord). Un trio majeur est ici à l'œuvre autour d'un seigneur et d'une assemblée, le tout lié par ses fors, son contrat social. Chaque élément du trio joue un rôle essentiel dans la destinée du pays. Le seigneur incarne et anime la volonté commune, notamment internationale, les règnes flamboyants de Gaston le Croisé ou Fébus offrent à la lignée prestige, et à la principauté visibilité. L'assemblée législative joue le rôle d'indispensable contre-pouvoir, sauvant de peu l'indépendance en 1391, alors que les fors sont un facteur clé de cohésion interne qui jouissent d'une mystique populaire jusqu'à la Révolution. Les institutions sont généralement présentées comme très progressistes, certains auteurs vont jusqu'à présenter le Béarn comme un État républicain et démocratique, au beau milieu de l'arbitraire monarchique qui règne au Moyen Âge, puis à l'époque moderne, en Europe.

« La philosophie des fors triomphe dans la création des États de Béarn, qui ne sont pas seulement comme ce fut ailleurs le cas une cour de justice, mais une véritable institution démocratique, une assemblée du peuple. »

« Henri de Navarre descendait de la seule famille d'Europe qui devait, depuis des siècles, régner sur une république ! »

François Bayrou – dans son livre référence *Henri IV, le roi libre* – décrit ainsi cette principauté républicaine et démocratique. Le sens actuel²⁰⁹ d'une république l'oppose à la monarchie car la transmission du pouvoir est non-héréditaire ; la démocratie est, elle, un système politique dans lequel le pouvoir est exercé par le peuple, en opposition à une tyrannie/dictature dont le pouvoir est confisqué par un seul clan. Simple envolée lyrique ou réalité à nuancer, le progressisme de ses institutions faisait-il pour autant du Béarn une république démocratique, « gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple » ?

Avant 1789, la gouvernance passe par une cascade d'assemblées, de l'échelon local jusqu'à la principauté toute entière. La *besiau* est la cellule de base, c'est l'assemblée des *besiis* – les voisins – un phénomène commun à d'autres régions européennes, en particulier l'Italie communale et la Navarre. La *besiau* regroupe des Hommes libres propriétaires de leur domaine. Au début du XIII^e siècle, seuls les principaux bourgs – Morlaàs, Orthez, Oloron et Sauveterre – en possèdent, c'est à la fin du XIII^e siècle puis au XIV^e siècle que

²⁰⁹ La république désigne d'abord la « chose publique », donc toute forme de gouvernement. Au siècle des Lumières, le terme prend son sens actuel, opposé à la monarchie, par l'exemple de la République romaine antique.

le cercle des *besiaus* s'élargit²¹⁰. La qualité de *besii* est alors moins due à sa fortune qu'à son honorabilité, ses compétences et l'ancienneté de sa famille ; aussi un « étranger » à la communauté peut passer *besii* à condition de devenir propriétaire, mais surtout de se comporter en « bon voisin » et de prêter le serment de voisinage²¹¹. L'accès à la *besiau* est donc ouvert à tous, à condition de remplir certains devoirs et prérequis. Entre 1364 et 1368, il est possible de comptabiliser cent vingt-six *besiis* dans une communauté comme Morlaàs qui compte trois cent quatre foyers au recensement de 1385 ; la *besiau* adopte donc un caractère oligarchique, mais initialement ouvert puisque plus d'un *capcasàu* (chef de famille) sur trois peut en faire partie. Le *besii* profite de certains avantages, fiscaux notamment, il participe surtout à l'élection des députés du conseil de la ville, qui eux-mêmes élisent les jurats. Ces derniers se trouvent donc au sommet de l'organisation communautaire, ils disposent de larges pouvoirs judiciaire et administratif²¹², décidant jusqu'à la taxation du pain et du vin et gérant les prisons.

La ville de Pau dispose de six jurats élus pour quatre ans, avec l'obligation de compter deux nobles, trois bourgeois et un paysan dans ses rangs. En vallée d'Ossau, chaque village choisit ses représentants pour un an, la *jurade* ainsi constituée dispose d'une grande autonomie assurée par les fors. En 1328, elle conclut un traité de paix avec les représentants de la vallée aragonaise de la Teña en toute souveraineté, sans l'aval du pouvoir vicomtal. Au milieu du XIIIe siècle, certains jurats sont réunis et consultés par le pouvoir vicomtal dans le cadre de circonstances exceptionnelles ; puis au début du XIVe siècle, une cour des communautés se forme au côté de l'antique assemblée aristocratique composée de nobles. C'est par la fusion de ces deux cours que naissent les États en 1391, à la mort de Fébus. Si le Grand-Corps comprend la noblesse et le clergé, le Second-Corps contient des députés, élus par les jurats, et autres émanations²¹³ des *besiaus* ; la chambre est présidée par le « premier jurat » de Morlaàs et dispose d'un droit de veto absolu sur toute décision des États.

Jusqu'au XVe siècle, l'organisation politique béarnaise adopte un profil hybride ; c'est une forme d'oligarchie représentative, basée sur une classe bourgeoise minoritaire – les *besiis* – dont les meilleurs d'entre eux (les jurats) élisent les députés du Second-Corps des États. La principauté n'est donc pas exactement une démocratie au sens contemporain du terme, avec le droit de vote offert à tous. La comparaison avec aujourd'hui présente néanmoins de profondes limites, car jusqu'en 1944 la moitié des adultes (les femmes en l'occurrence) est privée du droit de vote en France et la démocratie directe n'apparaît vraiment

²¹⁰ Vers 1338, la principauté compte 24 communautés municipales autonomes.

²¹¹ Une fois ces conditions remplies, un acte notarié public vient officialiser la chose.

²¹² Au sein des cours des jurats des bourgs.

²¹³ Léon Cadier estime « Il est fort probable, d'après les lettres de convocation, que l'élection (des députés) était faite par les magistrats municipaux, jurats, gardes et gens de conseil. ».

qu'avec l'élection présidentielle de 1965. La notion de démocratie est donc très relative. Ce régime politique voit le jour à Athènes, autour du Ve siècle AEC. Réunis dans l'*Ecclesia*, les citoyens athéniens décident de la politique menée par leur cité, mais les citoyens ne représentent au maximum que 10% des habitants. En plus des enfants, les femmes, les métèques et les esclaves sont exclus de la citoyenneté, si bien que la démocratie athénienne ne serait finalement pas vraiment une démocratie ? Du point de vue athénien, la principauté de Béarn peut être qualifiée de démocratie, et même de démocratie progressiste puisque les femmes peuvent accéder à la *besiau*, même si leur rôle est plutôt effacé.

Par bien des aspects, le système mis en place en Béarn ressemble à une méritocratie, une forme d'organisation donnant le pouvoir aux individus les plus méritants. Les *besiis* sont des propriétaires, mais surtout des gens de vertu qui se comportent en « bon voisins », avec l'honorabilité et la respectabilité au centre de la matrice idéologique. La noblesse n'échappe pas à cette logique, puisqu'elle ne découle pas de la naissance mais de la propriété d'une terre réputée noble qui peut être achetée par un roturier, donnant accès au Grand-Corps des États²¹⁴.

Difficile d'imaginer une « république » gouvernée par des princes, rois et reines ; pourtant c'est ce qualificatif qui est parfois utilisé pour décrire la situation béarnaise. « Avant l'élection de ce Gaston (de Moncade), le Béarn était gouverné en forme de république, sans avoir aucun prince particulier, excepté deux chevaliers, dont l'un était de Bigorre et l'autre d'Auvergne, qui furent élus par les Béarnais l'un après l'autre pour les gouverner, et qui furent tués parce qu'ils abusaient de leur gouvernement ». Comme François Bayrou bien plus tard, le préambule des anciens fors sert à Pierre de Marca pour justifier le terme « république » accolé au Béarn. Ce passage raconte comment le peuple peut choisir son seigneur et le destituer si besoin, deux qualités de nature républicaine. Si, au XVIIe siècle, Pierre de Marca prend encore cet extrait pour argent comptant ; les commentaires contemporains le qualifient – au mieux – de mythe ou de légende, car aussi belle soit cette histoire, elle n'a aucun fondement historique. Ni chevalier de Bigorre ou d'Auvergne, et encore moins leur assassinat public, ne sont réels. L'originalité²¹⁵ de cette légende tient dans sa dernière partie, qui s'appuie sur un fait véridique, les deux jumeaux catalans s'inspirent des règnes de Gaston (VI) et Guillaume (Ier), fils du seigneur de Moncade et de Marie de Béarn. Ce fait historique permet de dater la légende des fors à la fin du XIIe siècle²¹⁶, alors que le pays est un État vassal de la couronne d'Aragon-

²¹⁴ Son ouverture et son égalité fondent une « aristocratie universelle », base du pactisme et des relations sociales.

²¹⁵ Pour Pierre Rogé, la légende des fors est similaire à d'autres textes de la littérature juridique et politique du Moyen Âge (Bayonne, Auch, Bordeaux), dans lesquels un peuple part à la recherche d'un seigneur.

²¹⁶ La légende des jumeaux catalans pourrait venir d'un chroniqueur proche des Moncade au XIIe ou XIIIe siècle, le préambule complet des fors – tel que connu aujourd'hui – aurait été écrit au XIVe siècle, au moment de l'organisation des États, pour mieux en légitimer le pouvoir face au prince.

Catalogne. Le préambule des fors véhicule l'idéologie d'un pouvoir montant du peuple et non descendant vers lui, il synthétise aussi les enjeux géopolitiques du moment, avec une hostilité envers les royaumes de France (Auvergne) et d'Angleterre (Bigorre²¹⁷), et une entente avec l'Aragon-Catalogne.

Élection du prince, droit d'insurrection, ces deux éléments clés du préambule des fors n'ont pas de fondement historique, jamais les Béarnais – ou leurs représentants – n'ont remis en cause l'hérédité de leur gouvernance. La principauté n'est donc pas, à proprement parler, une république, mais une monarchie bien originale fondée sur le partage du pouvoir²¹⁸ et le contrôle permanent des fors. Dans une forme encore imparfaite, les institutions adoptent dès le XIV^e siècle – par la mort de Fébus et la formation des États – l'aspect d'une monarchie constitutionnelle, avec un pouvoir monarchique non absolu porté par un contrat écrit et une assemblée représentative, comme le royaume de Grande-Bretagne depuis 1689 et – plus tard – les royaumes du nord de l'Europe. Plusieurs fois, les États vont se mêler des questions dynastiques, prouvant leur pouvoir de contrôle sur la lignée héréditaire. En 1391, Mathieu de Castelbon est désigné héritier légitime de Fébus, mais à la condition de faire casser le traité de Toulouse qui aurait signé l'arrêt de mort pour l'indépendance. Ce sont aussi les États qui décident, en 1484, de marier Catherine de Foix à Jean d'Albret plutôt qu'au prétendant espagnol, ancrant définitivement le Béarn à la sphère française.

Le serment de fidélité, contractualisé dans les fors, illustre un système politique non républicain mais extrêmement progressiste et opposé à l'absolutisme, un système dans lequel c'est d'abord au seigneur de jurer fidélité à son peuple, de respecter ses libertés, avant de recevoir l'allégeance populaire. L'aspect mutuel du serment exprime une vision « montante » du pouvoir, donné par le peuple au souverain, aux antipodes d'une monarchie de droit divin comme la France. Le seigneur béarnais n'est pas « empereur en son royaume », mais garant de la volonté commune. L'importance du serment de fidélité, recueilli avec grand soin dans des registres écrits, démontre tout son rôle dans la conscience politique, ciment d'une monarchie représentative, libérale et laïque.

C'est au XV^e siècle que les institutions béarnaises semblent atteindre leur plénitude,



²¹⁷ En 1152, par le mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri II Plantagenêt, le duché d'Aquitaine (dont fait partie la Bigorre) est uni à l'empire Plantagenêt qui comprend l'Angleterre, la Normandie, l'Anjou-Maine-Touraine.

²¹⁸ Sous les derniers Centulle et les premiers Moncade, les princes sont très occupés dans la *Reconquista* ibérique, cette vacance du pouvoir ouvre une crise politique et favorise la prise d'importance des barons.

avec un pouvoir partagé entre la lignée dynastique et l'assemblée représentative, le tout sous l'égide des fors. Il s'agit de l'aboutissement d'un lent mouvement entamé depuis la renaissance du pays autour de l'an 1000. La mort de Fébus marque un puissant tournant dans l'évolution des institutions de la principauté, son règne – brillant – n'en demeure pas moins despotique, faisant peser de graves dangers sur l'indépendance pourtant chèrement obtenue. Pour se mettre à l'abri d'un éventuel futur despote, les Béarnais mettent en place des mécanismes de contre-pouvoir, reposant surtout sur les États. Au XVI^e siècle, l'œuvre réformatrice d'Henri d'Albret ne parvient pas à défaire l'héritage des pères fondateurs de 1391, le for de 1551 présente un profil démocratique, élaboré par une assemblée représentative et à destination du plus grand nombre²¹⁹. La centralisation – administrative et judiciaire – s'impose, mais sans compromettre les contre-pouvoirs institutionnels, garants d'un système équilibré et juste.

Au contraire, l'absolutisme naissant portera des coups progressifs et bientôt fatals. Le contrat social, qui fonde la principauté, est d'abord abimé par le gouvernement de Jeanne d'Albret. Dans l'hystérie religieuse du moment, la reine a besoin d'une assemblée soumise à sa volonté ; l'heure n'est pas à la demi-mesure ou au compromis, la guerre est là et il faut des actes forts et rapides pour tenir tête au camp catholique. Autour de 1568, la reine accorde donc le droit d'entrée des États aux abbayes laïques, qui lui sont totalement acquises. Les États deviennent un bastion protestant et perdent une large partie de leur indépendance. Élevée à la cour de France, Jeanne d'Albret adopte une vision absolue et divine de sa royauté²²⁰ ; loin des valeurs traditionnelles béarnaises, laïques et ascendantes. Avec l'union/annexion de 1620, le pouvoir royal français s'évite une révolte populaire en maintenant l'usage des fors, mais le répit n'est que temporaire et la corruption des institutions s'accélère au XVII^e siècle sous le règne du maître ès absolutisme, Louis XIV. À cette période, le voisinage devient un droit négociable qui coûte 500 livres à Pau.

Autrefois aristocratie, teintée de méritocratie, la *besiau* devient une oligarchie fermée, un groupe de privilégiés. Pour renflouer les caisses royales, la « vénalité des offices » est instaurée à la fin de son règne (il faut bien payer Versailles) ; les jurats ne sont plus librement élus et la fonction revient désormais au plus offrant, les États deviennent phagocytés par la noblesse et les principaux notables du pays. Au XVIII^e siècle, les communautés tombent sous le contrôle des intendants, la moindre décision doit passer par le contrôle du commissaire royal. À la veille de la Révolution, les institutions béarnaises n'ont plus grand-

²¹⁹ Chaque ville et village du Béarn doit acquérir un exemplaire du nouveau for.

²²⁰ Pour François Bayrou : « Bien oublieuse de la tradition démocratique de la société béarnaise, Jeanne d'Albret avait une conception autoritaire du pouvoir royal. Elle estimait que sa souveraineté était une « puissance que Dieu lui avait déléguée sur ses sujets ». ».

chose à voir avec celles du passé, les États ne sont plus représentatifs, la *besiau* n'a plus rien de démocratique et le souverain règne en maître absolu sur la principauté. Demeure encore le serment de fidélité, prononcé jusqu'à Louis XVI, mais le bilan reste bien maigre. La nature des institutions béarnaises est désormais dévoyée, par les coups de boutoirs d'une royauté devenue absolue.

Insociabile regnum

Le pouvoir ne se partage pas

L'organisation politique de la principauté naît, au XIV^e siècle, comme réaction face aux dangers du règne de Fébus, le Prince-Soleil. C'est un autre astre, le Roi-Soleil, qui achèvera cet héritage. Les institutions béarnaises sont érigées pour faire rempart au despotisme, peu propices aux libertés et vecteur d'instabilité, car le despote aime généralement le conflit. Malgré leur ancrage, les institutions ne pourront pas résister aux assauts d'une époque faite de troubles (guerres de religion), et qui fournissent aux souverains le prétexte – urgent et impérieux – des pleins-pouvoirs. Contrairement aux Anglais durant leur *Glorious Revolution* de 1689, les Béarnais ne se soulèveront pas contre les mesures absolutistes de Jeanne d'Albret²²¹ ; le caractère modéré fait rarement de bons révolutionnaires.



Les corruptions entamées au XVI^e siècle aboutissent à une défiance progressive, jusqu'à leur rejet total en 1789, envers des institutions qui n'ont alors plus rien de juste ou d'équilibré. La principauté n'a jamais été une république démocratique dans son sens contemporain, elle adopte néanmoins – au Moyen Âge – un profil progressiste, associant partage des pouvoirs, assemblées représentatives et contrat social écrit. Cette organisation préfigure les monarchies constitutionnelles apparues à l'époque moderne ; des régimes politiques aujourd'hui souvent montrés en exemple pour leur caractère démocratique et la force du contrat social bâti entre gouvernés et gouvernants.

²²¹ En 1567, plusieurs rébellions sont domptées, dont un complot mené par le baron de Gerderest, plusieurs seigneurs, des avocats et des chanoines pour enlever la reine et ses enfants afin de proscrire le culte réformé.

Le poids des images

Puisqu'il n'y a pas de « pouvoir nu et muet », la vie publique passe par une organisation institutionnelle adaptée, mais aussi – et surtout – au travers d'une communication impactante. Gouverner c'est bien, le faire savoir c'est encore mieux. Dans nos démocraties modernes, « politique » et « communication » s'entremêlent, voire se confondent. Avec les différents médias de masse aujourd'hui à disposition – presse écrite, radio, télévision, *web* – les gouvernants du XXI^e siècle ont tout loisir de communiquer, nuit et jour, avec les citoyens. Au Moyen Âge, la communication est une tâche plus ardue, pas de réseaux sociaux et Gutenberg n'inventera l'imprimerie à caractères mobiles qu'au XVe siècle. En attendant, il faut donc faire avec les moyens du bord. Les souverains béarnais vont donc miser sur plusieurs supports afin d'exposer et mettre en scène leur projet politique. Blason, monnaie, sceaux, architecture, tout est bon pour véhiculer la bonne pensée, et faire œuvre pédagogique.

Le symbole joue un rôle majeur dans cette société médiévale sevrée de mots, il soude une communauté autour d'une image, par des vertus et valeurs universelles. Pour être efficace, le message doit être simple et compréhensible du plus grand nombre, qu'il exprime la puissance, la justice ou la fraternité. Contrairement à d'autres sociétés européennes, les Béarnais ne vont pas utiliser l'image princière, les portraits des seigneurs sont à la fois rares et médiocres²²². Pas de culte de la personnalité donc dans la principauté, la transmission du projet politique passera par des éléments plus terre à terre.

La vache ! Parmi tous les animaux disponibles, c'est au paisible ruminant que la principauté confie une ample partie de sa communication. Du coq viril, au lion courageux et au noble aigle, les autres sociétés font le choix d'animaux autrement plus prestigieux. Pourtant, c'est à la vache que le Béarn joint sa destinée. « Deux vaches de gueules, accolées et clarinées d'azur, en champ d'or ». La plus ancienne version (connue) du blason béarnais est celle du tombeau de Guillaume II²²³, mort en 1229 ; mais ce blason pourrait être adopté depuis le début du XII^e siècle, après la première croisade²²⁴. Ensuite, la vache va être utilisée à toutes les sauces, au XIII^e siècle sur les sceaux des souverains, au XIV^e siècle en filigrane du papier noble et notarial puis au XVe siècle sur l'ensemble des pièces de monnaie (la fameuse *baquéte*) et dans de nombreuses églises²²⁵. Le Béarn est

²²² Il faut attendre les rois de Navarre au XVI^e siècle pour avoir droit à des représentations dignes de ce nom.

²²³ Un tombeau toujours visible dans l'abbaye Santes Creus, en Catalogne.

²²⁴ « Les études menées en matière d'héraldique prouvent que c'est après la première croisade qui rendit évidente la nécessité de bien distinguer chaque groupe seigneurial au plus fort de la mêlée... » (Pierre Tucoc-Chala).

²²⁵ Il reste des modèles de ces vaches sacrées dans les églises de Coarraze, Lembeye, Morlanne, Ledeuix, Bielle, Louvie-Juzon, Béost, Arudy, Taron, Monein et Montaner.

le « pays de la vache »²²⁶. *Bibe la baque !* (Vive la vache !) devient le cri de ralliement de ses habitants, alors que Fébus utilise l'image d'une vache dominante pour symboliser l'indépendance du pays. En 1601, au moment d'offrir un présent à la reine Marie de Médicis – enceinte du futur Louis XIII – les États choisissent comme cadeau une vache en or massif ornée de pierres précieuses. Peu touchée par la symbolique du présent, la reine fait fondre la vache pour ne garder que l'or.

Mais comment expliquer cette passion pour la vache ? Certains auteurs – anciens – partagent la théorie du mythique peuple des Vaccéens, venu d'Ibérie pour s'installer en Béarn. Vaccéens, *vaca*, vache. Simple. Sauf que les Vaccéens tiendraient plutôt leur nom du celtique *vacos*, signifiant « tueur ». Cette hypothèse passée, la plupart des érudits voient dans la vache une allégorie à la richesse pastorale du pays ; néanmoins pour Dominique Bidot-Germa le Béarn était certes dominé par la société agro-pastorale, mais était pauvre en pâturages. Jusqu'aux progrès de la mécanisation, le pays est surtout occupé par d'épaisses forêts et *touyas*. Au Moyen Âge, les troupeaux sont maigres – surtout composés d'ovins – et comptent peu de bovins²²⁷ ; au sens propre, la principauté est donc loin d'être le pays des vaches. Dominique Bidot-Germa fournit une explication originale au choix bovin. À l'époque médiévale, les Pyrénéens ont tendance à associer la vache avec la Vierge Marie, plusieurs légendes racontent comment un berger s'aperçoit de la disparition régulière d'une vache, et la suivant, découvre une statue de Marie au bord d'une rivière²²⁸. En plein pic du culte marial, les Béarnais auraient donc choisi la vache comme emblème par dévotion religieuse. Si la logique se tient, elle présente encore des limites car elle n'explique toujours pas pourquoi cette association entre la Vierge et la vache. En effet, la figure du bovin est très rare en héraldique, le taureau est parfois représenté mais la vache quasiment jamais.

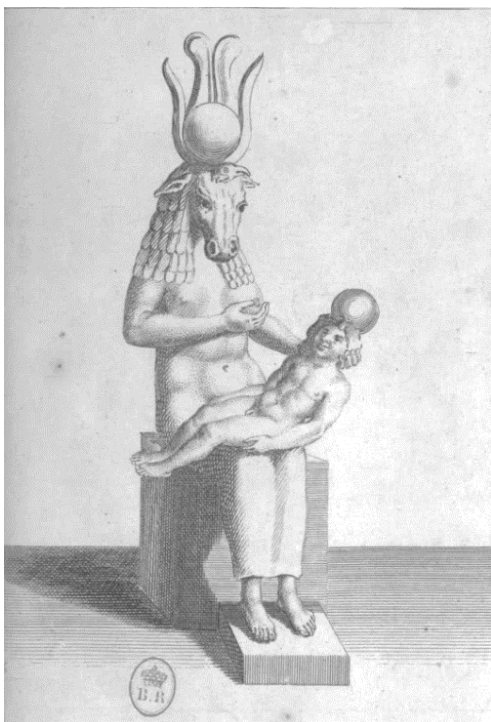
Plus que la foi des Béarnais pour la religion chrétienne, il faut rechercher le sens qu'occupe la Vierge à leurs yeux. Elle symbolise la mère nourricière, la protectrice du prince. Cette figure de la mère allaitante n'est pas nouvelle dans les croyances du monde méditerranéen, elle est notamment connue depuis la civilisation égyptienne avec Isis, une déesse parfois²²⁹ représentée avec une tête de... vache. Le culte isiaque n'est pas propre à l'Égypte ; Grecs et Romains adaptent le mythe dans leur propre mythologie, il bénéficie même d'un véritable « phénomène de société » à Rome au I^{er} siècle. Le culte isiaque s'étend ensuite

²²⁶ Le bovin est à la base de la puissance financière des notables, Dominique Bidot-Germa souligne « l'attachement charnel au patrimoine bovin » des notables palois du X^{Ve} siècle.

²²⁷ Longtemps, la plupart des paysans doivent louer son gros bétail pour accomplir les travaux à la ferme.

²²⁸ Cette légende explique les origines de plusieurs sanctuaires mariaux du Béarn, dont Muret près de Lagor, Abet à Lahontan, Berlane, Sarrance et Bétharram. Olivier de Marliave totalise cent soixante-dix découvertes de statues mariales par l'entremise d'un bovin dans les Pyrénées, dont quatre-vingt-sept en lien avec une source ou une grotte.

²²⁹ Sous le Nouvel Empire égyptien, Isis reprend les traits d'Hathor, la déesse vache, mais Isis prend souvent forme humaine, la tête surmontée par un disque solaire entre deux cornes de vache.



dans tout l'Occident et ce jusqu'aux portes du Béarn²³⁰. Aux quatre premiers siècles de notre ère, les cultes de Marie et Isis coexistent, Isis donnant certainement ses traits aux premières images de la Vierge. S'il est peu probable que les Béarnais du Moyen Âge aient pu vouer un quelconque culte à Isis ; par contre, ils ont pu associer l'image de la mère nourricière protectrice (ici Marie) à la vache, et ce d'autant plus dans un pays à la forte tradition pastorale. Comme les Égyptiens, les Hindous, les Grecs ou les Romains ont pu le faire avant eux, l'image de la vache est universelle. Elle est d'abord associée à la fertilité, chaque 15 avril les Romains fêtent la *Fordicia*, la fête de la fertilité conclue par le sacrifice de vaches

pleines. Le bovin est aussi le symbole d'une paix rustique, l'épanouissement des activités pastorales n'étant possible que dans un cadre pacifique²³¹.

Plus qu'une « simple » dévotion religieuse, la vache symbolise le bon présage, la chance²³² d'une paix fertile. Comme nourricière et protectrice de l'enfant roi (Horus ou Jésus suivant l'époque), la vache mère exerce la fonction de garante du pouvoir princier, un talisman qu'ont pu choisir les seigneurs pour porter chance à leur lignée. Les deux bovins du blason pourraient ainsi représenter la vache mère (la divine protection) et son veau (l'héritier) ?²³³

En héraldique, « gueule » évoque la couleur rouge et l'« or » un jaune franc (assombri). Les couleurs du blason béarnais sont donc de rouge et or²³⁴. Si le choix de la vache est un élément extrêmement distinctif du blason, ses couleurs sont au contraire d'une grande banalité. La principauté s'inscrit ici dans la lignée de la plupart des pays du piémont pyrénéen, nord comme sud, dont la Bigorre, Foix, Toulouse, Aquitaine, Catalogne, Aragon ou Navarre. Cette unanimité tranche

²³⁰ Les restes d'une statue d'Isis sont retrouvés dans la villa de Chiragan, près de Toulouse.

²³¹ Au temps des Flaviens, les Romains installent la célèbre *Vache* de Myron dans le nouveau Temple de la Paix.

²³² La déesse romaine de la chance – Fortuna – est aussi associée à Isis. Après l'annexion au royaume de France, un dicton populaire dit « l'écu à la vache porte bonheur » en référence aux monnaies frappées à Pau.

²³³ Lors des discussions pour envoyer un cadeau à Marie de Médicis en 1601, l'abbé de Tarsacq propose d'ajouter un veau à la vache en or. En 1625, l'image de la vache et du veau tétant est représentée sur le Nouveau For ; c'est aussi cette scène que le blason de Navarrenx représente dans l'Armorial de Pierre de La Planche en 1669. Pierre Tucoc-Chala note que la disposition des deux vaches n'a pas toujours été celle d'aujourd'hui, en 1266 un sceau montre deux vaches tournées en sens contraire, en 1277 un poids de la ville d'Orthez présente une vache seule puis en 1286 le sceau de Gaston VII comprend les deux vaches superposées dans le même sens.

²³⁴ Le bleu de la cloche n'est pas toujours présent dans les anciennes représentations du blason, pour Guillaume II et Fébus aux XIII^e et XIV^e siècles, ni au XV^e siècle dans une miniature de Martial d'Auvergne, pourtant Froissart évoque les « esquiers d'asur » lors de sa visite à Orthez au XIV^e siècle ; la couleur bleue est aussi présente sur un coffre peint au milieu du XIV^e siècle et conservé au monastère royal de Tordesillas.

avec la domination du bleu marial au nord de la Loire. Rouge et or, cette association est bien connue, il s'agit des couleurs traditionnelles du sénat romain (SPQR). Mais entre la fin de l'Empire au Ve siècle et la création des blasons autour du XIIe siècle, difficile d'imaginer le moindre lien. Par contre, la plupart des pays de cet arc pyrénéen sont des acteurs de la *Reconquista*. Or, à cette époque, la papauté a repris quelques-uns des antiques symboles romains dont ses deux couleurs²³⁵. Le rouge et or du blason pourrait donc être une trace de la participation – active – des souverains de la principauté à la reconquête chrétienne²³⁶ de la péninsule ibérique, un marqueur de cette action collective pyrénéenne, en même temps qu'une survivance de l'attachement au monde romain vecteur de puissance (rouge) et de richesse (or).

Derrière le symbole animalier de la vache, les souverains usent de la métaphore végétale. Au Moyen Âge le chêne est l'emblème du pouvoir judiciaire vicomtale, la *cour aus cassous* (chênes) d'Escurès est plusieurs fois nommée dans les textes, elle siège toujours en 1343. Cette image du chêne est souvent associée à Saint-Louis, qui – au milieu du XIIIe siècle – rend justice sous un chêne. On pourrait donc penser que les Béarnais n'ont fait que plagier le roi de France. Pourtant, le toponyme *Escures* trouverait son origine dans l'*euskara eskur* (chêne) -*etz* (lieu), soit le « lieu où il y a des chênes » ; la toponymie béarnaise d'origine euskarienne étant bien plus ancienne que le Moyen Âge, cela indique que les premiers *Bearni* associent déjà ce coin du Vic-Bilh au chêne. Comme la vache, le symbole du chêne est universel. De Vincennes pour Saint-Louis à Guernica pour les Biscayens, l'arbre représente longévité, force et sagesse, des vertus unanimement visées par tout pouvoir.

Les images de la vache ou du chêne permettent de transmettre des valeurs universelles, mais même sans imprimerie moderne les mots ne sont pas totalement absents de la communication politique. La monnaie représente, à ce compte, un média de grande diffusion utilisé par les souverains pour transmettre le discours idéologique collectif. Les premières monnaies béarnaises sont probablement²³⁷ frappées à partir du XIe siècle dans l'atelier de Morlaàs. Les métaux utilisés sont en partie issus de mines locales, mais surtout de la péninsule ibérique²³⁸ jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le début du monnayage en Béarn correspond à l'abandon des derniers liens de vassalité avec l'Aquitaine de Guy-Geoffroy, la fabrication de la monnaie est l'un des éléments clés d'un pays devenu autonome. Très vite

²³⁵ Le rouge et or est abandonné par la papauté en 1808 pour le blanc et jaune actuel.

²³⁶ La papauté joue un rôle actif dans la *Reconquista*, elle offre ses « indulgences » aux participants, une garantie de pénitence aux pécheurs qu'ils pourraient commettre pendant les combats.

²³⁷ Le lieu de production des monnaies antiques retrouvées en Béarn est difficile à établir. Certains auteurs attribuent une monnaie mérovingienne arborant la mention « HELORO » à Oloron, mais le doute subsiste.

²³⁸ L'utilisation des métaux ibériques commence probablement avec les Maures, peuple réputé pour son commerce d'argent, aussi les Béarnais désignent l'atelier monétaire sous le nom de *secque*, proche de l'italien *zecca*, venant tous deux de l'arabe *sikka* (coin servant à frapper la monnaie).

– dès le XIIe siècle –, cette monnaie connaît une grande vogue, on la retrouve même jusqu'en Orient et est beaucoup copiée à Toulouse. En 1366, le roi de Navarre embauche Jean d'Estèbe, monnayeur à Morlaàs, pour donner à ses florins la perfection de ceux d'Aragon et de Florence. La monnaie représente un puissant vecteur d'influence pour la principauté. À la fin du XIIIe siècle, l'évêque de Bazas envoie une supplique au roi d'Angleterre pour qu'il renonce à son projet d'interdire la monnaie de Morlaàs sur ses terres. Grâce à la qualité – et la renommée – de sa monnaie, le Béarn peut passer de véritables conventions monétaires dans tout le bassin aquitain, s'octroyant un « privilège exorbitant »²³⁹ sur toute la région. Par son usage quotidien à grande échelle, la monnaie est aussi utilisée pour faire passer des messages propres à diffuser une théorie politique.

De manière traditionnelle, la formule latine *Gratia dei sum id quod sum* (Grâce à dieu je suis ce que je suis) est présentée comme étant la devise béarnaise, car utilisée sur les pièces de monnaie de la principauté. Cette devise n'apparaît pourtant qu'avec le règne d'Henri d'Albret au milieu du XVIe siècle ; et pour cause, il s'agit de la devise traditionnelle des rois de Navarre, reprise lorsque les souverains béarnais obtiennent la précieuse couronne. La véritable devise du pays est inscrite sur les pièces des premiers Centulle.

PAX ET HONOR

Du XIe au XVe siècle, la principauté utilise un type de monnaie immuable reprenant toujours la même formule *Pax onor forcas* ; la monnaie exprime un projet politique continu qui ne varie pas d'un souverain à l'autre²⁴⁰. Pour Maximin Deloche, *Pax* signifie la « paix sociale ». Comme Adrien Blanchet, l'auteur voit dans *Onor* « les droits honorifiques, la seigneurie, le domaine, le territoire, la terre patrimoniale » et dans *Forcas* le latin *furcas*²⁴¹, les fourches patibulaires symboles de la justice au Moyen Âge²⁴². *Onor forcas* serait donc l'affirmation du droit à la haute justice par les seigneurs, c'est-à-dire à la souveraineté du pays. La formule *Pax onor forcas* est employée intacte jusqu'à Gaston de Grailly, qui utilise ensuite *Pax et honor forquie morlanis*, un dernier ajout pour indiquer l'origine de la frappe (Morlaàs). Si Henri d'Albret emploie aussi la devise des rois de Navarre *Gratia dei* (...), il continue d'user de la formule traditionnelle des Béarnais. Elle n'est définitivement abandonnée qu'à partir de Jeanne d'Albret, au moment où les institutions du pays subissent une corruption progressive et où la mainmise du royaume de France sur la principauté se fait chaque jour plus pressante.

²³⁹ L'expression est utilisée en 1964 par Valéry Giscard d'Estaing pour décrire le pouvoir du dollar américain.

²⁴⁰ Durant cette période, un seul souverain déroge à la règle, Fébus qui diffuse un florin à sa gloire.

²⁴¹ *Furca* a donné le mot béarnais *hourc*, dont est issue la Hourquie, château morlanais des premiers Centulle. Pour Michel Grosclaude, *hourc* peut effectivement avoir le sens de « fourches patibulaires » mais aussi de forêt de chêne, associant – comme à Escurès – le chêne à la notion de pouvoir et de justice.

²⁴² Les fourches patibulaires sont une potence, elles symbolisent donc le plus haut pouvoir de justice.

Des premiers Centulle à Fébus, les Béarnais maillent leur territoire d'une myriade d'églises et châteaux. Ces édifices marquent la silhouette du pays, ils illustrent la renaissance de la principauté après la chute de l'Empire romain et ses siècles d'instabilité. L'architecture est un outil de communication majeur dans l'histoire humaine – pyramides égyptiennes, amphithéâtres romains, cathédrales de l'Europe médiévale – ; elle peut transmettre une idée, impressionner son visiteur et souder une société autour d'une œuvre commune. Jusqu'à la fin du XI^e siècle, l'architecture religieuse du Béarn se contente du minimum avec de petites chapelles en moellons et galets couvertes de simples charpentes, le tout sans pierres sculptées. C'est au XII^e siècle que l'art roman s'impose, avec de multiples réalisations, à Oloron, Lescar, Morlaàs, Lacommande et de nombreux villages du Vic-Bilh. Voûtes, sculptures, mosaïques, portails et cloîtres dessinent ce foisonnement artistique. Les thèmes abordés suivent à la lettre le dogme chrétien de l'époque, si bien que pour Pierre Tucoo-Chala l'art roman béarnais n'existe pas. Il n'y a pas de spécificité dans l'art religieux développé ici, pas de message ou de sens politique. Cette constatation n'est pas sans intérêt, car elle illustre le caractère laïque du pouvoir local, la religion n'est pas un support de communication politique contrairement à la monnaie. Par contre, l'art religieux est précieux pour indiquer les influences culturelles présentes en Béarn, au carrefour entre Europe du sud (Jaca, Compostelle) et du nord (Moissac, foyer toulousain, Île-de-France). L'importation d'éléments mauresques, comme la coupole de l'église Sainte-Croix et la mosaïque au chasseur Maure unijambiste de Lescar, marque l'impact de la *Reconquista* dans la formation initiale de la principauté. C'est durant cette épopée que le pouvoir trouve l'aura (et les moyens financiers) pour asseoir son projet souverain.

Tardivement, le Béarn se convertit à l'art gothique, même si les meilleurs témoins de cet art (à Orthez, Oloron et Morlaàs) disparaissent avec les guerres de religion du XVI^e siècle. C'est dans l'architecture civile que l'art nouveau demeure le plus visible. Les vieux châteaux en bois sont abandonnés aux XII^e et XIII^e siècles pour adopter le style ibérique des tours rectangulaires (*casas torres*). Au milieu du XIV^e siècle, Fébus fait édifier l'un des ensembles fortifiés les plus denses d'Occident, il utilise pour cela la brique alors très répandue dans le royaume d'Aragon-Catalogne, permettant de bâtir vite et à bon marché. Les donjons ainsi réalisés doivent permettre aux troupes de voir au loin, et surtout d'être vues²⁴³. Le dense réseau constitué symbolise ce qu'est la vision de la paix béarnaise, une paix qui se veut pragmatique car d'abord construite par la menace. Comme la bombe A moderne, le système défensif du pays est avant tout une arme de dissuasion massive, parce qu'« une image vaut mille mots » (Confucius).

²⁴³ Pour Philippe Araguas : « Le donjon, c'est le *dominio*, la tour du seigneur, la « tour de l'hommage », celle qui marque le rattachement du fief à un pouvoir souverain. ».

« Gorgé de pluies qui l'arrosent et de vives fontaines,
florissant de plantes et d'arbres au temps printanier,
ce jardin embaumant d'odeurs aromatiques,
favorisant par ses ombres réparatrices et amènes ceux qui cherchent le repos,
ceint de tours qui se dressent haut dans le ciel,
il nourrit le paon vêtu de couleurs variées.
Ce pays fertile produit des fruits abondants et délicieux ;
il s'étend au couchant, retraite pour Fébus déclinant.
O combien estimable le paysan qui le cultive !
Admirable domaine du taureau.
La vache mère protège ce jardin de ses cornes.
Que la main de l'homme téméraire, ô mère, blessée par tes cornes,
se détourne à bon endroit d'y entrer. »²⁴⁴

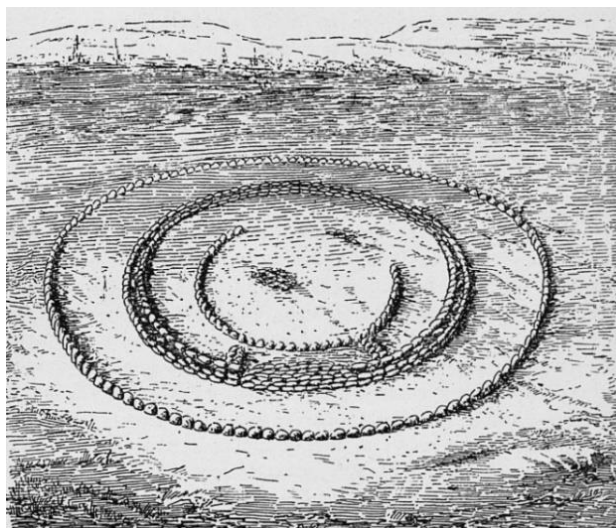


²⁴⁴ Poème anonyme du XIV^e siècle, Pierre Tucoc-Chala pense – sans en avoir la preuve – que Fébus en est l'auteur.

Croire ou ne pas croire

Pour mener sa politique souveraine, le Béarn adopte une position contrariée avec les affaires religieuses. Pays pieux et plutôt conservateur, la principauté voit d'un œil suspect l'intervention d'un clergé étranger, car l'Église est avec l'Empire l'autre pieuvre à contrecarrer. Mais n'est pas l'Angleterre qui veut, la principauté n'a pas les capacités de créer sa propre Église et doit donc faire avec en s'adaptant (comme souvent). Avant de mener à bien sa stratégie laïque médiévale, les Béarnais passent par diverses croyances, symbole de l'ouverture du pays aux idées nouvelles. Jusqu'au début de notre ère les croyances sont difficiles à cerner, l'archéologie trouve la trace de certaines pratiques mais le mystère demeure sur la réelle intention des Hommes dans ces réalisations.

Les *tumuli*, du Pont-Long ou de Ger, et les cromlechs²⁴⁵ d'Ossau sont les principaux exemples des pratiques religieuses préhistoriques ; ils apparaissent surtout à l'âge du bronze, bien avant l'arrivée des peuplades ibériques qui donneront naissance aux *Bearni*. Pour les *tumuli*, il s'agit de sépultures individuelles destinées à des personnages « hors du commun »²⁴⁶, ils sont construits sur des hauteurs pour être visibles et facilement repérables. Les cromlechs aussi adoptent une position dominante, ils sont situés sur des replats montagneux depuis lesquels on dispose d'une vue remarquable sur un relief (pic, lac, col, basse vallée, etc.). Leur utilité est nébuleuse, il ne s'agit pas de sépultures, ce qui permet d'imaginer des fonctions culturelles (très) hypothétiques²⁴⁷. À l'âge du fer, les *tumuli* et cercles de pierres sont réutilisés par des peuples pratiquant l'incinération funéraire.



La religion des premiers *Bearni*, à partir du VI^e siècle AEC, est tout autant confuse. Jean-Baptiste Laborde estime qu'elle « différait de celle des Celtes ; les divinités gauloises et le druidisme leur étaient inconnus. Ils rendaient un culte aux astres, aux montagnes, aux arbres, aux sources, au génie protecteur de leur tribu ». De la vie à la mort, c'est dans la nature que les premiers Béarnais trouvent les réponses aux questions insolubles de leur époque.

²⁴⁵ Les cromlechs sont aussi nommés *harrespil* en basque, littéralement « cercle de pierres ».

²⁴⁶ Jacques Seigne trouve une densité de 3 *tumuli*/km² à Lescar, construits sur la durée d'un millénaire, soit 1 mort/km² tous les trois cent trente-trois ans, indiquant le caractère « exceptionnel » d'un *tumulus*.

²⁴⁷ Certains auteurs voient dans les cromlechs des épitaphes érigées en l'honneur de personnalités, d'autres des « calculateurs astronomiques ».

Avec la conquête romaine de l'Aquitaine, le pays découvre une nouvelle religion composée d'une pléiade de dieux et divinités. Rome n'apporte pas juste son propre panthéon, elle diffuse aussi les principales croyances du bassin méditerranéen, qu'elles soient grecques ou égyptiennes. Car l'Empire conquiert mais n'a pas d'ambition assimilationniste. Au contraire, il se montre ouvert aux autres cultures, piochant ici et là de nouvelles références²⁴⁸. En Béarn, les traces des dieux romains sont très rares, elles sont même presque²⁴⁹ totalement absentes jusqu'en l'an 2000, lorsqu'une partie du tympan roman de la cathédrale d'Oloron est démontée pour inspection. Au dos du panneau représentant une scène chrétienne, apparaît alors une sculpture de Mars, le dieu romain de la guerre ; le monument – du II^e siècle – comprend également la mention « DEO MARTI » (« au dieu Mars »). C'est durant la construction de la cathédrale, autour du XI^e siècle, que le bloc de marbre est réemployé pour les besoins de la nouvelle religion dominante. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Car comme les mythologies égyptiennes, grecques et romaines, les croyances ont tendance à se mêler, l'une ne remplace pas immédiatement l'autre.

Dans les premiers siècles de notre ère, les dieux antiques côtoient le christianisme, ce mélange se retrouve dans l'art paléochrétien qui représente des scènes chrétiennes dans un style antique. Sur le sarcophage en marbre blanc de Lucq (Ve siècle), le Christ et ses apôtres adoptent un aspect clairement grec. Cette continuité religieuse s'illustre aussi par la profusion des références à saint Martin, souvent par simple homonymie avec le dieu Mars, il est le saint patron de la ville de Pau et donne son nom à plusieurs toponymes, dont la Pierre Saint-Martin. Olivier de Marliave recense plusieurs de ces « pierres Saint-Martin » dans les Pyrénées, avec à chaque fois un rôle dans la résolution des conflits²⁵⁰, rappelant les serments au dieu Mars. Les (nombreux) saints chrétiens seraient ainsi les successeurs des divinités païennes.



²⁴⁸ Sur le piémont pyrénéen, une tête en bronze doré de Sarapis est retrouvée dans la villa de Montmaurin, l'une des divinités les plus vénérées du panthéon égyptien avec Isis.

²⁴⁹ Seule une intaille représentant Mars à Lalouquette a été découverte auparavant.

²⁵⁰ C'est toujours au col de la Pierre Saint-Martin qu'un traité de paix (Junte de Roncal) se déroule.

La rareté des signaux religieux antiques en Béarn contraste avec leur foisonnement en Pyrénées centrales, cela indique une religion principalement réservée à une élite aristocratique – située dans les *civitates*²⁵¹ et les *villae* rurales – avec une pratique sûrement individuelle et sans clergé organisé. La modération religieuse illustre le détachement des Béarnais face aux logiques cléricales, elle constitue une filiation avec l'époque médiévale marquée par la méfiance de la principauté envers le clergé catholique. Le pouvoir qui se met en place par les premiers Centulle – autour du IXe siècle – est de nature civile, par opposition au pouvoir religieux dominant des Mérovingiens. Pour autant, la principauté n'est pas une terre antireligieuse ; elle prend part au grand mouvement chrétien européen, c'est une foi populaire et massive, mais modérée et raisonnée.

Malgré cette dévotion, l'élite béarnaise se méfie très tôt de l'interférence potentielle du pouvoir religieux, car souvent l'Église ne se contente pas de son pouvoir spirituel mais empiète sur le pouvoir temporel²⁵², normalement dédié aux civils. Aussi, le clergé catholique est marqué par son organisation pyramidale, avec à son sommet le pape romain, or dans leur volonté de contrôle les princes voient d'un mauvais œil une mainmise étrangère sur leur destinée. Les exemples de laïcisation précoce du Béarn sont multiples pendant le Moyen Âge. Contrairement à d'autres pays, les ecclésiastiques possèdent des territoires très réduits. Pour Léon Cadier, c'est aux Xe et XIe siècles que la plupart des terres d'église et des impôts (dîmes) de la principauté tombent entre les mains du pouvoir civil. Les « abbés laïques » des vallées montagnardes sont le meilleur exemple de l'appropriation des biens et revenus ecclésiastiques par des laïques. En dehors des deux *civitates* romaines – *Beneharnum* et *Iluro* – et de quelques communautés entourant des *villae* rurales, l'évangélisation du Béarn est un phénomène relativement tardif, dont profitent les princes pour contrer l'influence de l'Église romaine sur ses terres.

Aux XIe et XIIe siècles, l'essor démographique que connaît la région entre Èbre et Garonne conduit à la création de nombreuses nouvelles agglomérations. À cette époque, deux modèles communautaires se développent, avec des sauvetés placées sous la protection de l'Église, et des *castelnaus* sous celle du château (*castèt*), donc du pouvoir laïque. De Bayonne, Saint-Sever, Jaca à Pampelune, les exemples de sauvetés sont nombreux, mais en Béarn ces communautés se comptent sur les doigts d'une (petite) main, à Lucq, Larreule et Sauvelade²⁵³. Les castelnaux sont, à l'inverse, bien plus nombreux : Castet, Castetner, Castetbon, Castetpugon, Castillon, Castetis, Narcastet, etc. Pau aussi est un *castelnau* voulu par la pouvoir civil, le choix de cet emplacement pour y bâtir une nouvelle place-

²⁵¹ Les ruraux sont plus longtemps attachés aux anciens cultes, « paysan » et « païen » ont la même origine.

²⁵² Certains auteurs, comme Claude Calame, font le lien entre religion monothéiste et absolutisme politique.

²⁵³ Sauveterre est une autre sauveté, mais rattachée au Béarn après sa fondation.

forte, en concurrence directe avec la voisine et religieuse Lescar, symbolise cette volonté du non mélange des genres.

Au XIV^e siècle, les États se forment en incluant un pouvoir religieux très symbolique, car si l'évêque de Lescar préside les États, il n'est accompagné que par quatre autres membres du clergé²⁵⁴, loin des quelques quatre cents vassaux nobles (laïques) ayant droit de siéger au Grand-Corps. Dans ce même siècle, malgré l'immense fortune récoltée pendant son règne, Fébus n'entreprend aucune construction religieuse²⁵⁵, préférant renforcer encore et toujours son système militaire. Le prince se choisit comme surnom une référence à Phébus, le nom latin d'Apollon, dieu grec du soleil. C'est en 1358, durant une croisade menée en Prusse, que le Béarnais aurait choisi ce surnom insolite, du paganisme moins de quinze ans après la livraison de Notre-Dame de Paris²⁵⁶.

La méfiance des élites envers le clergé catholique se transforme en franche défiance au XVI^e siècle, la principauté profite de son statut souverain pour servir de « pays refuge » à des protestants persécutés par la royauté française. L'introduction des idées réformistes en Béarn intervient avec Marguerite d'Angoulême, épouse d'Henri d'Albret et sœur de François I^{er}. Ouverte aux idées nouvelles, Marguerite obtient une neutralité bienveillante de son époux dans son entreprise. En dehors de considérations spirituelles, le protestantisme est surtout introduit pour des objectifs politiques ; la Réforme constitue un rempart favorable au séparatisme. Alors qu'une lutte ouverte oppose Habsbourg et Valois pour le contrôle du continent, elle représente aussi une opportunité pour les États de contrer les tendances absolutistes des royaumes catholiques. Surtout, l'introduction de la Réforme constitue une vengeance contre la papauté, accusée d'avoir laissé les « rois très catholiques » d'Espagne spolier une grande partie de la Navarre en 1512. Malgré sa proximité presque fraternelle avec François I^{er}, le ressentiment d'Henri d'Albret envers le clergé catholique est total²⁵⁷, et explique (en partie) son assentiment aux orientations prises par sa femme.

L'introduction du protestantisme constitue une réponse à la situation politique de l'époque et au « fait du prince », d'abord de Marguerite, puis de sa fille Jeanne d'Albret. Sous son gouvernement, l'adhésion du Béarn à la Réforme n'est pas brutale, il s'agit d'un mouvement graduel jusqu'à 1571 et la publication des ordonnances ecclésiastiques qui font du protestantisme la religion d'État, si bien que « la papauté fut bannie de tout le pays ». Cette évolution s'inscrit logiquement dans la conception béarnaise du fait religieux, mêlant piété et conservatisme, mais opposition à une organisation cléricale telle que proposée par

²⁵⁴ Siègent aussi l'évêque d'Oloron et les représentants des trois sauvetés : Lucq, Sauvelade et Larreule.

²⁵⁵ L'absence de piété de Fébus lui est reprochée par le clergé, l'évêque de Lescar soutient le complot de 1380.

²⁵⁶ Christian Desplat note « le caractère « laïque » du lien entre le prince et l'Église en Béarn ; rien de commun avec le serment de l'Église fait par le roi de France ».

²⁵⁷ Henri d'Albret négocie secrètement avec Charles-Quint, ennemi de François I^{er}, pour faire marier leurs enfants.

l'Église catholique²⁵⁸. Malgré tout, la Réforme demeure minoritaire dans la population, en 1668 la principauté compte environ vingt mille protestants, soit 11% de la population. En estimant que leur nombre ait reculé depuis l'âge d'or de 1571, la part des protestants n'a jamais dû dépasser les 20 à 30%²⁵⁹. Ces chiffres illustrent la dimension « élitiste » du protestantisme, surtout urbain et bourgeois. Après 1620, et l'intervention de Louis XIII pour rétablir pleinement le culte catholique, les protestants béarnais subissent une lente persécution qui atteint son paroxysme avec l'arrivée de l'intendant Foucault en 1684²⁶⁰.

À l'Ancien Régime, le pays connaît un renforcement de l'orthodoxie et une cléricatisation de plus en plus ample de la vie religieuse. Dans sa prise en main de la principauté, la royauté utilise l'Église comme bras armé. Capucins, Jésuites, Barnabites, Lazaristes, Récollets, Ursulines, Clarisses et Dominicaines sont appelés tout au long du XVIIe siècle pour « évangéliser » le Béarn, ce bataillon de religieux quadrille le pays de Pau, à Orthez, Oloron, Navarrenx, Lescar ou Nay.

Malgré quinze siècles de christianisation, les évêques continuent de traquer les croyances « païennes » au XVIIIe siècle. Le curé Bonnacaze d'Asson détaille : « Les Béarnais, surtout le bas peuple, est fort affecté des superstitions qui regardent les choses occultes, dont les gens de lettres se moquent. Les Béarnais en général craignent plus le diable que dieu, et le plus grand nombre lui attribue plus de puissance, et croit même qu'il est créateur de certains animaux ; qu'il agite les orages et tempêtes, qu'il donne des maladies et les guérit ; qu'il tient des trésors cachés et les garde dans les montagnes ; ils croient qu'il y a eu des fées, des loups-garous et des sorcières. ». Les « superstitions » ainsi décrites – et moquées – sont les héritières des croyances préromaines pratiquées du temps des *Bearni*. Sources, arbres et pierres sont le trio incontournable des Pyrénées fantastiques. La sorcellerie est l'un des exemples emblématiques de ces pratiques, nommées parfois *pousoères* ou *hatilheres*²⁶¹ mais surtout *brouxes*, les sorcières jouent un rôle important dans la tradition populaire. Dans son éternel esprit de modération, le Béarn ne connaît pas d'« épidémies sataniques » et de bûchers de sorcellerie comme aux pays basques voisins. Au XVIIIe siècle, la sorcellerie est surtout l'affaire d'hommes, et par exemple d'ecclésiastiques comme l'abbé Saubat de Nay. Cette affaire illustre l'importance des anciennes croyances, malgré les efforts considérables du clergé catholique.

Les multiples apparitions mariales en Béarn (Sarrance, Bétharram, etc.) font le lien entre christianisme et croyances païennes, la plupart de ces événements se font en présence d'une source d'eau, l'un des éléments centraux du paganisme

²⁵⁸ Le Nouveau For de 1551 marque une nouvelle étape dans la laïcisation de la principauté, les évêques ne sont plus que les auxiliaires dévoués des princes.

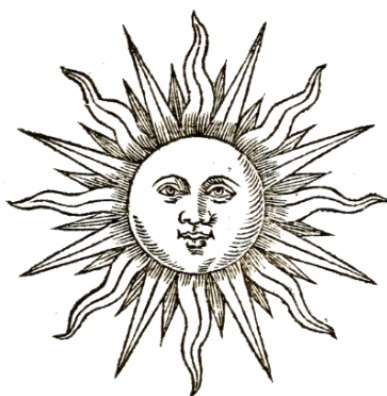
²⁵⁹ En 1578, le Béarn compte soixante-dix pasteurs, contre trente-neuf vers 1680, indiquant le recul de la Réforme.

²⁶⁰ Foucault réduit à cinq le nombre de temples et s'évertue à convertir de force les vingt mille protestants béarnais.

²⁶¹ *Pousoère* signifie l'empoisonneuse et *hatilhere* provient certainement de *hat*, le destin.

pyrénéen. Les superstitions se maintiennent longtemps dans la principauté, au XIXe siècle les Paloises se trempent les pieds – la veille de la Saint-Jean – dans la *houn de las hades* (fontaine aux fées), afin de rajeunir. Encore aujourd’hui, le carnaval perpétue des pratiques païennes, comme la mascarade²⁶² et les cairns que l’on retrouve encore sur les sentiers de montagne sont aussi un héritage païen, remontant très loin jusqu’au Néolithique²⁶³. Pouvoir politique laïque et maintien tardif des croyances préromaines fondent la relation du Béarn avec la religion, ces deux éléments expriment une distance du pays avec la notion de clergé, synonyme de mise sous tutelle étrangère et d’enfermement des croyances. La fin de l’indépendance, puis de l’autonomie, marque un tournant avec la cléricisation des pratiques cultuelles et la « folklorisation » de son ancienne culture populaire.

Côté politique – depuis 1789 – la principauté suit les évolutions françaises, marquées par un mouvement laïque radical qui aboutit à la loi de « séparation des Églises et de l’État » en 1905. Au début du XXe siècle, le clergé catholique s’impose donc mais uniquement dans son domaine spirituel. Pour autant, ce siècle est celui du désenchantement pour l’Église²⁶⁴. Les progrès scientifiques, et leur diffusion à grande échelle (école, médias), entraînent une perte d’influence massive du fait religieux dans la deuxième moitié du XXe siècle. La vie, la mort, la maladie, toutes ces questions autrefois insondables trouvent des réponses dans la science. Sacrement fondateur du christianisme, le recul religieux s’exprime dans la baisse continue du nombre de baptêmes en France depuis les années 1970²⁶⁵. Comme au IVe siècle, aux dernières heures du paganisme sous l’empereur Julien, la religion dominante tend à se vivre par tradition et moins par conviction. Mais plus qu’au remplacement d’une religion par une autre, l’engouement entourant l’écologie illustre un profond mouvement, celui du passage de la nature au centre des enjeux. Comme un retour aux sources.



²⁶² Fête masquée, la mascarade est l’héritière des Saturnales antiques.

²⁶³ Les cairns sont ensuite utilisés pour marquer la présence d’une statue de Mercure, dieu des voyageurs.

²⁶⁴ D’autres religions monothéistes se structurent en Béarn aux XIXe et XXe siècle, mais de manière limitée, elles concernent des populations nouvellement installées (britanniques, russes, israélites, maghrébines).

²⁶⁵ Le baptême concerne plus de 85% d’une classe d’âge d’après-guerre, 50% en 2000 et moins de 30% en 2020.

Combien ?

Quels sont les chiffres clés du Béarn ?



Vivant

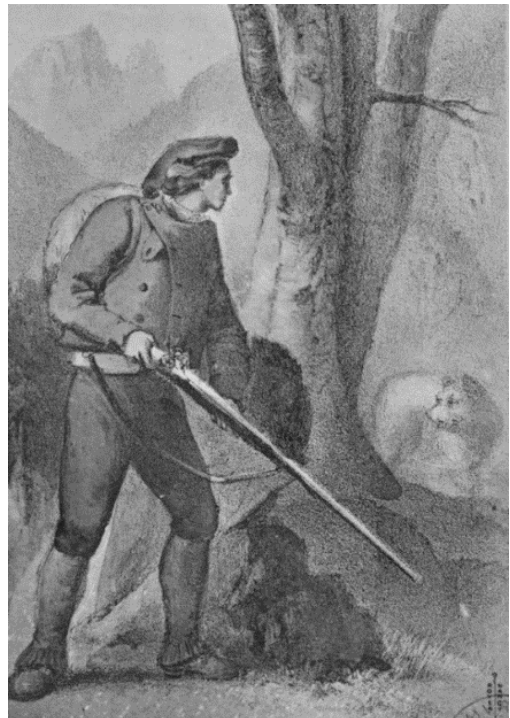
368 531

En 2020, le Béarn compte un peu moins de 370 000 habitants, fruit d'une histoire démographique longtemps contrariée. Jusqu'au XIII^e siècle, Pierre Tucoo-Chala qualifie sa population « d'excessivement faible », car malgré des progrès réalisés au XIV^e siècle – par la création d'une dizaine de bastides –, la principauté reste sous-peuplée avec de 50 à 60 000 habitants recensés en 1385 (soit une densité de 10 à 12 hab./km²). Entre des sols peu fertiles et le maintien de techniques agricoles primitives, les rendements ne permettent pas de soutenir une population plus importante. La situation demeure figée jusqu'au XVI^e siècle, début d'une poussée démographique d'importance pour une population de 120 000 habitants. Certaines communautés montagnardes atteignent 60 à 80 hab./km², poussant à l'exode la majorité des paysans – durant neuf à dix mois – vers l'Èbre. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la démographie béarnaise vit cette double réalité, une hausse régulière du nombre d'habitants grâce à la modernisation de son économie et un phénomène d'émigration limité à certaines familles aisées, surtout vers les Antilles et notamment Saint-Domingue. En 1846, le pays compte 280 000 habitants, il lui faudra plus de cent-vingt ans pour dépasser cette marque ; entre-temps, l'ancienne principauté subit une grave crise économique car privée de son traditionnel commerce avec l'Espagne par l'absence d'un chemin de fer transpyrénéen. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, trente mille cadets prennent le chemin de l'émigration américaine, surtout vers l'Argentine et l'Uruguay, mais aussi la Californie, le Mexique ou le Canada ; les autres s'envolent pour Paris, Bordeaux ou Toulouse. Ajouté à la saignée de la guerre 14-18, le Béarn ne compte plus que 220 000 habitants au milieu du XX^e siècle. C'est le moment d'un formidable choc démographique porté par la modernisation de ses atouts économiques. La découverte du gisement de gaz de Lacq, en 1951, suit de quelques années les installations des usines Turboméca à Bordes et Messier à Bidos pour les éloigner le plus possible des frontières allemandes. Des années 1950 à 1970, le Béarn gagne autour de 4 000 hab./an ; l'essor palois – notamment par sa tertiarisation – permet ensuite de maintenir une croissance de 2 000 hab./an jusqu'aux années 2000. Pour la première fois, le pays devient une terre d'immigration, d'Europe du sud et de tout ce que la France peut compter d'anciennes colonies. Malgré cet essor et désormais 80 hab./km², il reste un territoire relativement sous peuplé à l'échelle européenne (moyenne de 110 hab./km²). Depuis le début des années 2010, le Béarn peine à attirer plus de 500 nouveaux habitants par an, un fait notable après plus de six décennies d'une croissance soutenue.

Ossature fine mais solide, robe unie couleur froment, les cornes blanches, grandes symétriques, s'évasant et se relevant en lyre ; un double miracle permet toujours d'admirer la fière allure de la vache béarnaise, animal totémique du pays. Façonnée par la géographie pyrénéenne et l'action millénaire des éleveurs, la béarnaise est d'abord un animal de travail pour la traction dans les champs et le transport de marchandise ; elle affiche aussi des qualités laitières et bouchères qui en font le compagnon quotidien du paysan, indispensable à leur mode de vie vivrier. Dans la première moitié du XVI^e siècle, le pays compte 20 000 bovins ; puis le cheptel connaît une forte progression jusqu'au XVIII^e siècle, dépassant les 120 000 individus à la veille d'une immense catastrophe sanitaire, l'épizootie de 1774-1776. « Un fléau plus terrible que la grêle et la foudre va faire expier aux trop heureux Béarnais leur longue prospérité (...) le vent du midi, portant la contagion sur ses ailes, a promené son vol dévastateur dans toutes les provinces voisines, et se fixant sur les fertiles campagnes arrosées par le gave, il vient d'y souffler la peste et la mort. ». Depuis les ports du golfe de Gascogne, la peste bovine est foudroyante, autour de 90% du cheptel disparaît en quelques mois et paralyse pour longtemps l'économie. Relativement épargnée par l'épidémie, Barétous constitue le noyau d'une renaissance pour les bêtes à cornes. Le XIX^e siècle permet de reconstituer le cheptel et en 1901 la vache du pays est fondue dans une race départementale des Basses-Pyrénées nommée « blonde des Pyrénées », en compagnie des vaches basquaises (Soule et Basse-Navarre) et d'Urt (Labourd). En 1913, la blonde des Pyrénées compte 291 000 têtes, et toujours 269 000 en 1943 malgré les deux conflits mondiaux. C'est ici que la béarnaise frôle une deuxième fois l'extinction, pas d'épizootie ici, mais une peste bureaucratique. L'heure est à l'agriculture intensive, au rendement et à la rationalité, l'administration souhaite réduire le nombre de races bovines pour n'en conserver qu'une dizaine. La béarnaise fait partie des « races condamnées » par une disparition programmée, le tout au profit de la nouvelle blonde d'Aquitaine qui reprend surtout les traits de la musculeuse vache garonnaise. En quelques années la béarnaise est quasiment éliminée, aussi par les effets de la mécanisation agricole qui rendent cet animal de travail obsolète. Cette fois-ci, c'est par la vallée d'Aspe que la vache trouve son salut, quelques fermes isolées conservent une centaine d'individus pour travailler des terrains accidentés que les tracteurs ont bien peine à arpenter. La béarnaise bénéficie depuis d'un programme de préservation, au nom de la « diversité biologique et culturelle » des races locales. Après des débuts hésitants, la vache du pays connaît un certain renouveau depuis une dizaine d'années, atteignant donc les 566 femelles en 2022, contre 352 en 2016. La vache est vivante, vive la vache !

3

Lou moussu (le monsieur) est l'un des surnoms donnés par les Béarnais à l'ours, marquant leur proximité avec cet être si familier. D'une cohabitation forcée avec les chasseurs-cueilleurs préhistoriques, la relation entre les deux plantigrades vire au conflit au Néolithique quand l'Homme devient agriculteur-éleveur et étend toujours plus loin son territoire. Au Moyen Âge, le rapport de force est assez équilibré ; dans son *Livre de chasse*, Fébus met en garde contre cette « orgueilleuse et fière bête ; j'en ai vu frapper un homme du genou jusqu'à la poitrine, le fendre et le jeter mort d'un seul coup ». À la même période, une mythologie autour de l'ours se développe, animal libre et sauvage, qui fascine et dérange à la fois. Jean de l'Ours – légende commune des Pyrénées – raconte la naissance d'une créature surhumaine, fruit des amours entre un ours et une jeune fille. L'Ossau est particulièrement associée à l'ursidé, par la présence de l'animal dans la vallée et la ressemblance de la face nord de *Jean-Pierre* à la gueule ouverte d'un ours ; son image est même utilisée pour illustrer le combat des Ossalois pour les terres du Pont-Long sur leur blason créé en 1812. Pendant longtemps l'Ossau est même qualifiée de « vallée des ours » – son nom latin est *Ursi Saltus* (forêt aux ours) – mais aujourd'hui les spécialistes voient plutôt dans [urs] une racine hydronymique commune avec la rivière Ousse. Au XIX^e siècle, l'hostilité humaine envers l'ours prend la forme d'une guerre totale ; la pression démographique rend la cohabitation impossible, tandis que les armes modernes (fusils, poison) déséquilibrent les débats. Le Béarn et l'Ariège, les deux foyers historiques de l'ours pyrénéen, sont le théâtre des principaux combats. En 1848, l'ours Dominique (350 kg) est abattu sur les hauteurs d'Ayous, valant au chasseur Jean Loustau une grande renommée. La guerre prend fin au XX^e siècle, mais les dégâts sont immenses et l'ours de souche pyrénéenne disparaît en Aspe, avec Cannelle, un jour de 2004. Les Pyrénéens n'en ont pourtant pas fini avec l'animal, car l'État mène plusieurs réintroductions d'ours slovènes depuis la fin des années 1990. Malgré les tensions, le Béarn est aussi concerné par un lâcher de deux femelles en 2018. En 2021, l'ourse Sorita donne naissance à trois mâles du côté de Laruns ; trois oursons béarnais, une première depuis une cinquantaine d'années.



« Les landes béarnaises sont généralement couvertes d'une flore particulière : bruyères, ajoncs, genêts, fétuques, fougères, dont on se sert pour faire la litière du bétail ». Simin Palay décrit ici les *touyas*, longtemps caractéristiques des plaines du Pont-Long et de Ger. De ces cinq essences, l'ajonc épineux constituait l'élément majeur, donnant aux plaines leur manteau vert ou jaune suivant la saison. Les *touyas* sont un atout indispensable à l'activité pastorale, une ressource abondante pour la pacage, la litière, le bois et le fumier. Ils sont aussi une contrainte dans l'aménagement du territoire, avec une hauteur de 30 à 50 cm et de profondes racines allant jusqu'à 2,5 mètres, les *touyas* constituent un immense et vigoureux enchevêtrement. À côté des landes, l'occupation des sols présente le visage d'une forêt épaisse, si bien que pour Jean Froissart le Béarn n'est que « landes et bois » au XIV^e siècle. Les forêts sont loin de représenter un milieu hostile ou inculte, elles permettent d'assouvir des modes de vie autosuffisants, héritiers des chasseurs-cueilleurs préhistoriques et toujours pratiqués dans la cueillette des cèpes ou la chasse à la palombe. Comme les *touyas*, la forêt est une composante centrale de l'activité pastorale qui participe aux terrains de parcours dédiés aux troupeaux ; au XVIII^e siècle les forêts sont surtout des plantations de chênes à espacement assez large pour permettre la pousse de *touya*, la glandée des animaux et la production de bois de chauffage. En partie défriché par des monastères au Moyen Âge, le paysage traditionnel (en *openfield*) laisse place à des tentatives d'exploitation plus intensive à l'Ancien Régime, provoquant des désastres sur les forêts d'Aspe et de Barétous pour fournir en bois la marine royale. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, ces tentatives se soldent par des résultats contrastés, les frais considérables nécessaires au défrichement des *touyas* du Pont-Long provoquent la liquidation de la compagnie en charge de leur valorisation en 1874. Le long des gaves de Pau et d'Oloron, la culture du maïs se développe au XVIII^e siècle alors que les coteaux de Jurançon et du Vic-Bilh débutent leur spécialisation dans la viticulture. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les paysages connaissent de profonds bouleversements. La mécanisation permet un défrichement à grande échelle, notamment des *touyas*, qui disparaissent presque totalement en quelques années, remplacés par le nouveau maïs hybride. Si les forêts conservent environ 30% du territoire, le reste des surfaces est depuis exploité de manière intensive, pour moitié par des fourrages (dont les estives) et l'autre par des céréales et vignes. Après l'exploitation et le défrichement, les sols béarnais connaissent un nouveau phénomène depuis les années 1950, l'artificialisation. En 2018, c'est 7% du pays qui est concerné ; entre 2009 et 2021 ce sont 3 100 ha d'artificialisation supplémentaire, l'équivalent d'un terrain de rugby chaque jour.

2 474

Salmo salar, le saumon atlantique gouverne les cours d'eau béarnais. Le « roi des gaves » naît en hiver dans les eaux froides et oxygénées d'une frayère ; pendant deux à trois ans, le jeune saumon – nommé ici *tocaa* ou *toucaa* – demeure dans son gave, avant de partir à la découverte de l'océan doté d'une armure d'écailles. Après un séjour marin d'un à trois ans pour s'engraisser, se produit le phénomène du « *homing* », un mouvement migratoire de plusieurs milliers de kilomètres poussant le saumon à *s'en tourna ta case* afin de se reproduire, et finir ses jours. Guidé par son sens du magnétisme terrestre et par les substances olfactives émises par ses congénères, le roi retourne en son royaume. Aussi loin que remonte la mémoire humaine, le saumon peuple en abondance les gaves pyrénéens, sa présence sur des sculptures de la cathédrale d'Oloron illustre l'importance du migrateur dans l'alimentation médiévale. Malgré la construction de moulins pour la minoterie aux XVIII^e et XIX^e siècles sur le bassin de l'Adour, les pêcheurs continuent de capter 10 000 individus par an à la Belle Époque. C'est au XX^e siècle que la situation se dégrade sensiblement. La construction de dizaines de barrages hydroélectriques, l'installation de gravières dans le lit des gaves, tout comme la surpêche entraînent une quasi-disparition du saumon dans les eaux des gaves. Au milieu des années 1970, moins de 500 saumons sont pêchés chaque année ; s'ensuit une prise de conscience du danger entourant la survie des poissons migrateurs dans le bassin de l'Adour. Plusieurs plans sont donc mis en place par les pouvoirs publics, d'abord pour assurer une libre circulation des poissons, et enfin restaurer les populations par le déversement de juvéniles. Signe que ce travail paie, la population de saumons du gave d'Oloron est considérée comme « autonome » au début des années 2010 ; depuis tous les efforts d'alevinage sont concentrés sur le gave de Pau avec autour de 500 000 alevins relâchés chaque année, permettant aux pêcheurs de prélever plus de 2 000 saumons en 2019 sur l'ensemble de l'Adour. En 2021 sont comptés 1 537 et 937 saumons sur les gaves d'Oloron et de Pau, soit un total de 2 474 individus, des résultats toujours fragiles puisqu'ils étaient plus de 3 600 en 2019. Dans ses *Odes du gave* en 1551, Bernard du Poey déclame déjà :

*Tu nourris truites dorées,
Parmi tant de beau poisson
Et lamproies colorées,
Le saumon resplendissant
Plus que pierre précieuse,
Quand le soleil est luisant
Bondit sur l'onde amoureuse.*

Avec 4 677 km², le Béarn représente 0,003% des terres émergées du globe et 0,05% du continent européen, l'arbre au milieu d'une grande forêt. Aussi petite soit-elle, l'ancienne principauté est pourtant le fruit de plusieurs agrandissements. Son noyau primitif se constitue autour du gave de Pau – de Montaut à Castétis – et du Vic-Bilh. L'appartenance du pays d'Oloron à cet ensemble interroge car traditionnellement les auteurs placent son rattachement au milieu du XI^e siècle ; mais le caractère très éphémère, et effacé, de la vicomté d'Oloron ainsi que les liens politiques toujours étroits (dès l'Antiquité) entre les deux gaves d'Oloron et de Pau plaident pour une union plus ancienne. À ce territoire initial s'ajoute le Montanerès par mariage princier en 1085, puis le pays d'Orthez par la conquête armée à la fin du XII^e siècle. Ce tout forme le Béarn historique, dont les frontières restent intactes jusqu'en 1789, protégé par la myriade de places-fortes constituées en partie grâce au trésor de Fébus. Au Moyen Âge, la principauté est loin de représenter le nain actuel, elle passe même pour un poids lourd régional car la féodalité conduit à la création d'une multitude de petits territoires tenus par des seigneurs locaux. En Gascogne, ce morcellement prend la forme d'une véritable « balkanisation » favorisée par la géographie (coteaux et montagnes, éloignement des principaux axes d'échange). Les ambitions béarnaises s'affirment à l'occasion dans d'autres horizons que ceux du gave. Entre les XIII^e et XIV^e siècles, Tursan, Marsan et Gabardan sont réunis au patrimoine des vicomtes ; ces trois territoires gascons offrent un large corridor vers les plaines des Landes, un axe vital pour les transhumances hivernales des pasteurs. Avec l'économie, le prestige peut aussi pousser à d'autres conquêtes, comme la Navarre au XV^e siècle, seule couronne accessible de la région. Cette prise d'influence ne s'accompagne pas d'ambition assimilationniste, les princes se rêvent rois des Pyrénées, avant tout pour conforter le poids du pays et soutenir sa souveraineté. Avec la Révolution et la départementalisation, un nouveau Béarn apparaît, plus question ici de principauté politique mais d'une aire culturelle. Le nouveau département des Basses-Pyrénées englobe le Béarn, les territoires euskariens de Soule, Basse-Navarre et Labourd, ainsi que plusieurs anciennes communes de Chalosse et Tursan. Il s'agit alors de rectifier certaines bizarreries administratives, notamment autour du « Petit Lescar en France », un territoire politiquement en France mais religieusement en Béarn. Entre Sault et Arzacq, ce sont une vingtaine de communes qui s'ajoutent pour former depuis le Béarn moderne ; un territoire qui – de Bétharram à Bellocq, ou d'Urdos à Malaussanne – n'excède jamais les 100 km de distance, un véritable pays à taille humaine.

Les communautés humaines du Béarn prennent forme à mesure de son expansion démographique, il s'agit d'abord de se regrouper pour mieux se protéger. À l'âge du fer, une douzaine de sites fortifiés parsèment le pays. Avec la conquête romaine, et la *Pax Romana*, ce réseau s'étoffe autour des *villae rusticae*, de grands domaines agricoles qui fondent la prospérité de l'Empire. La *villa* antique donne ensuite le village médiéval, au Xe siècle la renaissance rurale occidentale se traduit par la création d'une multitude de nouvelles communautés. Sauvetés et, surtout, castelnaux s'implantent du XIe au XIIe siècle, profitant souvent d'un escarpement naturel comme moyen de protection (par exemple à Pau). L'essor rural reprend du XIIIe au XIVe siècle, par les bastides, qui aboutit à vingt-six nouveaux centres de peuplement, dont Bellocq, Asson, Garlin, Nay, Gan, etc. L'autorité politique est à l'initiative pour renforcer les frontières du pays, défricher des terres inutilisées, contrôler des populations en les rassemblant et encadrer les mouvements pastoraux. Le plan en damier caractérise la bastide, avec pour les plus importantes une place centrale pour le marché. À rebours de cette frénésie créatrice, la communauté d'Illhé est détruite par des bandes ossaloises en 1337, dans le cadre de leur guerre pour le Pont-Long. De là, la carte de l'occupation des sols reste globalement fixée jusqu'à nos jours. Les communautés bénéficient de plusieurs qualificatifs par l'administration, l'expression « *bourgs, vals, villas, bastides & locs* » est souvent employée dans les textes, *lou loc* (le lieu) étant le terme général. Après 1789, la commune remplace la paroisse de l'Ancien Régime, le Béarn en compte environ 450 ; mais face à cette profusion, l'administration tente de rationaliser la carte communale par l'incitation ou la contrainte. C'est le cas au XIXe siècle, et notamment dans la décennie 1840, avec le regroupement de plus d'une centaine de communes comme Aas, Assouste, Bérérenx, Legugnon, Oreyte ou Sunarthe, des noms qui disparaissent des listes municipales. Une nouvelle opération de nettoyage est opérée après la loi de 1971, mais sans grand succès car seule une vingtaine de communes fusionnent, dont certaines défusionnent aussi vite (telle l'éphémère Val-du-Gave-d'Aspe). Entre-temps, est créée la ville nouvelle de Mourenx (1957) – une première depuis les bastides six cents ans plus tôt – pour accueillir les milliers de salariés du complexe de Lacq sur des terrains marécageux de la commune. Le projet est réalisé hors du champ local, avec une intervention directe de l'État par la Caisse des dépôts et consignations (CDC), Mourenx doit devenir le symbole de la modernité à la française. En 2017, fusionnent les communes barétounes d'Ance et Féas, fixant depuis le nombre de municipalités béarnaises à 388. De Laruns (24 900 ha) à Bidos (136 ha), de Pau (76 000 hab.) à Aubous (45 hab.), ou de Billère (2 900 hab./km²) à Urdos (1,9 hab./km²), une large diversité s'exprime.

« La Montagne, appelée le Pic du Midi, qui est au bout de cette vallée (d'Ossau), passe pour la plus haute de toutes les Pyrénées ». En l'an 1700, l'intendant Lebreton donne cette description du pic d'Ossau, son imprécision tout comme sa concision illustrent la longue méconnaissance envers les hauts reliefs. Les habitants des vallées pratiquent pourtant au quotidien cet espace, des estives pour leurs troupeaux aux cols pour le transport des marchandises, la haute montagne est un élément indispensable pour soutenir leur économie d'échange. Au contraire, les Béarnais des *ribères* ignorent tout ou presque des pics qui signent leur horizon. Au milieu du XVIII^e siècle, la montagne est toujours un milieu repoussant, les Palois érigent de grands murs pour en cacher la vue et les gens du Parlement de Navarre se lamentent d' « un pays ravagé par les fléaux et le dérèglement des saisons [...] Les montagnes qui nous environnent produisent tour à tour des gelées, des grêles et les brouillards dont nous sommes sans cesse menacés ». Les hauts sommets attirent l'imaginaire, lieu de naissance des orages et dernière frontière du sauvage. C'est à la fin du XVIII^e siècle qu'un changement s'opère dans leur regard pour l'espace montagnard. En plein siècle des Lumières, le naturalisme connaît une nouvelle vogue parmi les érudits, l'Oloronais Bernard Pallassou consacre alors une large partie de ses travaux aux Pyrénées. La connaissance n'est que le préalable à la contemplation des romantiques au XIX^e siècle, dont Alfred de Vigny ou Victor Hugo, puis à l'exploration des pyrénéistes dans la première moitié du XX^e siècle, avec le franco-irlandais Henry Russel comme figure emblématique. Grâce au développement des moyens de transport modernes, les congés payés et la pacification de l'Europe, la deuxième moitié du XX^e siècle entraîne un « tourisme de masse » dont les Pyrénées n'échappent pas, entre stations de ski et sentiers de randonnée. L'exploitation touristique de la montagne s'accompagne de sa valorisation, elle devient le symbole d'un Béarn durable et naturel. Le pic d'Ossau exprime ce basculement, il incarne une nature familière par son surnom (*Jean-Pierre*) et tend à devenir un nouveau symbole collectif (collectivités, clubs sportifs, entreprises). Du haut de ses 2 884 mètres, l'Ossau n'est pas le toit du Béarn (honneur au Palas), mais par sa visibilité et sa silhouette si caractéristique, il attire le regard et l'esprit ; il est le phare des Béarnais comme le Vésuve d'Erri de Luca abrite le « système nerveux » des Napolitains.



Les liens entre Béarn et péninsule ibérique sont multiples et variés, ils sont d'abord géographiques, presque charnels. Sur 70 km, l'ancienne principauté partage ses cimes pyrénéennes avec son voisin méridional, du col de la Pierre-Saint-Martin jusqu'au pic Palas. Pendant 10 km, c'est d'abord la Navarre, sur les crêtes du pic d'Arlas au pic d'Anie ; puis l'Aragon vient durant 60 km entre les cols de Pau, du Somport et du Pourtalet. La Table des Trois Rois symbolise cette zone partagée entre les anciennes souverainetés. De nature, le Béarn est donc ancré à la péninsule ibérique, marquant un point de contact entre les bassins de l'Aquitaine et de l'Èbre, ses différents cols sont les derniers points de passage aisés avant le territoire plus accidenté des Pyrénées centrales. De la géographie découle des liens humains étroits, c'est de la péninsule ibérique que proviennent probablement les peuples aquitains – dont les *Bearni* – identifiés lors de la conquête romaine des Gaules. En plus d'une langue euskarienne commune entre les deux versants des Pyrénées, l'agro-pastoralisme fonde un mode de vie universel. Pour Henri Cavaillès : « Entre les hautes régions de l'Espagne septentrionale et les plaines aquitaniques, il existe tout un domaine où les chaînes pyrénéennes s'abaissent, une sorte de seuil entaillé de vallées, de bassins déprimés, de cols évasés où la circulation est facile. C'est une voie désignée par la nature aux invasions guerrières ou pacifiques, au passage des hommes et des animaux ». L'impératif pastoral explique, avant le motif religieux, la participation active des Béarnais à la *Reconquista* chrétienne de la péninsule ibérique, devenue arabe au VIII^e siècle. Cette ambition est notamment guidée par les clans montagnards, soucieux de pacifier le bassin de l'Èbre, une zone vitale pour leur activité économique, et transformée en zone de front au IX^e siècle par la création de la « marche d'Espagne » de Charlemagne. Dès 1063, des contingents béarnais participent à une première « croisade » sur Barbastro, le point de départ d'une longue obsession qui voit quatre vicomtes mourir au combat outre-Pyrénées, dont le dernier en 1229. Pendant plus d'un siècle et demi, la principauté tisse des liens étroits avec son voisin devenu intime protecteur. En 1080, ce sont d'abord sept hommes de Canfranc qui viennent repeupler Oloron, suite à la publication de son for lui aussi directement inspiré du *fuero* de Jaca. Les seigneurs du pays rêvent à plusieurs reprises de prendre la tête d'un royaume des Pyrénées, de Fébus à Henri d'Albret ; mais à chaque fois ce rêve deviendra chimère, face à la réalité du double impérialisme français et espagnol qui ne laisse pas de marge de manœuvre. Limite administrative sous l'Empire romain, les Pyrénées deviennent frontière étanche avec la montée des nationalismes au XIX^e siècle. Le traité de Bayonne (1866) fixe depuis l'espace des deux États, n'empêchant pas aux gaves d'Aspe et de Pau de toujours prendre leur source en Aragon.

C'est peu dire que l'eau est essentielle à la vie, celle des humains en général et des Béarnais en particulier. Par la pluie, elle étanche la soif des gens et du bétail, arrose les cultures et pâtures, donne leur force aux rivières ; sous forme de neige, l'eau fournit de précieuses réserves pour le printemps et l'été, tout en divertissant les adeptes de la glisse hivernale. Avec ses 1 704 mm de pluie dans l'année (moyenne 1981-2010), Lescun détient la palme de l'humidité béarnaise, loin devant les sempiternelles Brest (1 210 mm) ou Londres (623 mm). Ici, l'eau ne se contente pas de ses fonctions basiques. Les gaves font rouler galets, gravier et sable, ils permettent de construire *villae* antiques, châteaux médiévaux, simples *bordes* et palaces modernes. Ils fournissent aussi l'énergie, que ni l'Homme, ni l'animal, ne peut proposer. Les moulins à eau apparaissent avec l'Empire romain, permettant de moudre les céréales avec une force inatteignable autrement. En Béarn l'abondance des gaves et cours d'eau permet un large développement de cette énergie mécanique, en 1890 le pays compte encore plus de sept cents moulins en activité. Au XXe siècle, le moulin est remplacé par la centrale hydroélectrique qui transforme l'énergie cinétique du courant en électricité pour éclairer, chauffer et alimenter maisons, bâtiments et usines. Uniquement sur les vallées d'Ossau et Aspe, les barrages hydroélectriques du Haut-Béarn produisent chaque année autour de 950 GWh, soit l'équivalent de la consommation domestique annuelle des 370 000 habitants du Béarn. Les eaux disposent ici d'une très ancienne réputation thermale, celles d'Eaux-Chaudes sont pratiquées au moins depuis le XVIe siècle par les rois et reines de Navarre. C'est aussi le cas des Eaux-Bonnes, d'abord moins renommées, mais qui bénéficient



d'une grande mode au XIXe siècle grâce aux visites répétées de l'impératrice Eugénie. Pour Pierre de Marca, les eaux « chaudes et froides » des Pyrénées décrites par Pliny l'Ancien se trouvent en Béarn, offrant à ces eaux une histoire bien plus antique. Car les Béarnais vouent un culte très ancien à leurs eaux, en 1897 un buste en marbre gris est découvert au fond du bien nommé « lac des rêves » à Saint-Christau. Il s'agirait de la représentation d'une divinité bienfaitrice ou guérisseuse de la source, datant de l'âge du fer. Comme l'Égypte avec le Nil et la Mésopotamie avec le Tigre et l'Euphrate, le Béarn est bien un « don du gave ».

Histoire

32

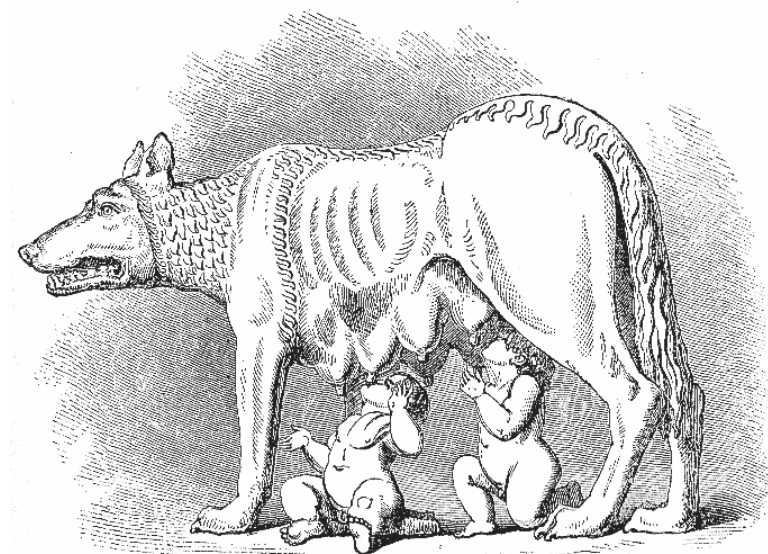
Monarchie constitutionnelle, la principauté de Béarn s'organise pendant plus de huit siècles autour d'une *troika* immuable ; formée par une loi écrite, une assemblée représentative et un seigneur héréditaire, chargé d'incarner le projet politique collectif (paix et autonomie). La lignée princière trouve son origine aux premiers siècles de notre ère avec l'installation d'une élite gallo-romaine à la tête des *villae*, puis par la nomination d'officiers germaniques en charge des territoires francs conquis à la chute de Rome. L'élite qui se constitue alors est déconnectée du reste de la population, par sa langue et ses pratiques religieuses. Au Moyen Âge, une assimilation s'opère, l'élite et le peuple parlent la même forme de latin tandis que la christianisation est désormais quasi-complète. Trente-deux souverains se succèdent depuis Gaston-Centulle, cité dans la charte d'Arsius vers 980. Il est probable que d'autres vicomtes l'aient précédé depuis le début ou le milieu du IX^e siècle, mais aucun texte ne permet de l'affirmer. Parmi tous ces monarques, certains se distinguent par leur réalisation ou leur longévité, mais ce sont trois souverains du XI^e et XII^e siècle qui mènent une action remarquable et décisive. Car initialement, le Béarn ne constitue que l'une des multiples vicomtés qui parsèment l'ancienne Gascogne, elle joue même un rôle mineur par rapport à la Bigorre voisine, élevée au rang de comté. Tout change avec la conduite successive de Centulle le Vieux, Centulle le Jeune puis Gaston le Croisé. Trois longs règnes, qui permettent d'agrandir le territoire de la principauté, tout en l'émancipant de la tutelle aquitaine et lui fournissant les premiers éléments de sa souveraineté (fors, monnaie). Avec Gaston le Croisé, le Béarn gagne son premier « héros épique », le chevalier idéal digne de la *Chanson de Roland*. Les débuts du prince sont mal connus, il naît sûrement à Morlaàs vers 1070 puis à la séparation de son père (Centulle le Jeune) et de sa mère (Gisla) il est élevé à la cour d'Aragon avec Pierre et Alphonse, deux fils du roi Sanche, ainsi que Talèse une nièce de son épouse. Cet épisode marque le jeune prince, puisqu'il épousera Talèse, vouera une détestation pour Pierre et fera d'Alphonse son éternel frère d'armes. De 1096 à 1099, Gaston participe à la première croisade en Palestine. Parti comme simple *milite*, il gagne ses galons de chef de guerre par ses manœuvres décisives à Antioche et Jérusalem. Dans cette même ville, Gaston est cité (avec Tancrède) comme le seul chef chrétien ayant tenté de protéger du massacre la population civile. Revenu couvert d'or et de gloire, Gaston participe ensuite à la *Reconquista* de 1110 à sa mort en 1130. Là aussi, le prince se distingue par son art de la guerre, devenant le « vainqueur de Saragosse ». L'épopée de Gaston sort de l'anonymat sa lignée, elle place alors pour longtemps le Béarn dans le « concert européen ».

Entre 1473 et 1592, Raymond Ritter note que le Béarn est gouverné de façon quasi-ininterrompue par des femmes, directement ou par régence, lorsque le titulaire est trop jeune ou trop occupé ailleurs. Contrairement à la couronne de France, où règne la loi salique, une femme peut donc hériter de la souveraineté de Béarn. S'il ne faut pas s'imaginer un système paritaire – l'enfant mâle a la priorité dans l'ordre de succession – le modèle béarnais affiche une particularité remarquable, qui le rapproche précocement des monarchies modernes. Les règnes de Guiscard et Marie au XII^e siècle sont peu connus, celui de Marguerite – fille de Gaston VII – l'est davantage. De 1290 à sa mort, en 1318, elle dirige la vicomté, du vivant de son époux puis par la tutelle de son fils et petit-fils ; cette « exceptionnelle femme de tête » oriente la principauté vers la neutralité que consacrera plus tard son arrière-petit-fils Fébus. À la fin du XIV^e siècle, Isabelle devient souveraine, son époux Archambaud est considéré comme simple prince consort et c'est à madame de gouverner la terre de Béarn. Malgré la mort d'Archambaud en 1412, leur fils Jean attendra la mort de sa mère en 1428 pour prêter serment, les États lui refusant l'exercice tant que leur *daune* serait toujours là. « Si j'avais été Jean et vous Catherine, jamais la Navarre n'eût été perdue » ; au moment de quitter Pampelune en 1512, la lointaine héritière d'Isabelle aurait prononcé cette sentence contre son mari, car bien occupée avec ses quatorze enfants, son intelligence et son énergie n'auront pas été utilisées à leur juste valeur. Sa petite-fille – Jeanne – hérite du trône au milieu du XVI^e siècle, les États la considère comme leur « vraie et naturelle dame », et refusent de recevoir le serment de son mari Antoine de Bourbon. Bien que ce dernier obtienne gain de cause, il joue un rôle secondaire, celui d'un *senhor adventici* (du béarnais *adventis*, l'intrus) tout juste bon à faire des héritiers. Pour Théodore Muret en 1862 : « en apprenant qu'une fille était née au roi de Navarre, les Espagnols de la frontière s'écrièrent : « Miracle ! la vache a fait une brebis ». L'avenir ne devait pas justifier cette qualification dérisoire. Dieu mit dans cette brebis (...) la force et le courage de la lionne ». La lignée dynastique est le reflet des pratiques de la société des Pyrénées occidentales, qui promeut le droit d'ainesse intégral et l'égalité des sexes au profit de l'harmonie sociale. Les femmes peuvent hériter et intégrer la *besiau*, un fait unique au Moyen Âge à l'échelle occidentale ; le gendre s'installant chez une héritière encore mineure est même qualifié de *bacarà*, le soumis. Le droit d'ainesse intégral est progressivement corrompu au XIII^e siècle, le privilège de masculinité s'impose, même si dans les vallées montagnardes les anciennes pratiques persistent. Pour autant, il ne s'agit pas d'idéaliser la place des femmes en Béarn, si leur condition est relativement meilleure qu'en d'autres lieux, la suprématie masculine restera de mise jusqu'aux progrès du XX^e siècle.

99 737

Du 25 septembre 1347 au 20 octobre 1620, ce sont quasiment 100 000 jours qui jalonnent la pleine souveraineté du Béarn. Du coup d'éclat du jeune Fébus à la chevauchée du non moins juvénile Louis XIII, trois siècles d'écart, durant lesquels la principauté évite les obstacles pour garder intacte son indépendance et maintenir une paix civile exceptionnelle. Justice, sécurité intérieure et extérieure, loi, monnaie, impôt, tous les éléments du droit régalien – qui fondent encore aujourd'hui une souveraineté – sont entre les mains de l'administration béarnaise. En 1617, les États s'élèvent contre le projet d'union au royaume de France, ils défendent la situation d'une « seigneurie souveraine distincte et séparée de toute autre souveraineté ou royaume ». En mettant de côté la maîtrise des frontières extérieures, le Béarn connaît une autonomie interne de 1086 à 1789, soit sept siècles, deux de plus que la durée de l'Empire romain. Pendant cette longue période, les Béarnais demeurent *mestes à case*, le territoire n'étant administré par des personnes étrangères que durant quelques années. Poids plume géographique, la longévité de l'autonomie puis de l'indépendance permet au pays de jouer un rôle majeur en Europe ; misant sur la faiblesse des royaumes germaniques au sud de la Garonne, puis des rivalités entre Empires (France, Angleterre, Espagne) pour maintenir son statut, alors que ses voisins gascons ou pyrénéens sont depuis longtemps pris dans leur nasse. Pour Pierre Rogé : « Si le Béarn a pu jouer un rôle historique, il le doit moins à sa situation géographique qu'à un heureux concours de circonstances politiques. L'exemple de la Bigorre, qui avait une position analogue, est là pour le prouver. Le Béarn n'a eu d'existence indépendante assurée qu'au moment où il a été réuni à la maison de Foix. C'est à ce moment que son histoire entre dans une période brillante. Jusque-là, les vicomtes n'avaient guère plus de puissance que les seigneurs voisins ». En devenant comtes de Foix au XIV^e siècle, puis rois de Navarre au XV^e siècle, les seigneurs permettent à la principauté de gagner en prestige, et *in fine* en pouvoir. Néanmoins, le jeu dynastique est à double tranchant, car au XVI^e siècle le gain accidentel de la couronne de France représente à la fois un aboutissement pour la lignée princière, mais aussi le chant du cygne de son indépendance. Le poisson est, cette fois-ci, trop gros pour le gave. Le rôle historique du Béarn n'est, cependant, pas juste le fruit du hasard politique. Il doit ses sept siècles d'autonomie à la conjonction d'heureux éléments, mais surtout à sa cohésion interne, sa stabilité dynastique et globalement à la persistance d'un projet politique collectif. De l'autonomie interne à la souveraineté complète, c'est le rapport de force avec les puissances voisines qui fera fluctuer le degré d'indépendance de la principauté. L'épisode de 1789 constitue, à bien des titres, une rupture dans l'histoire béarnaise, avec pour la première fois en un millénaire, un effacement institutionnel.

Veni, vidi, vici, la conquête romaine de l'Aquitaine marque un tournant dans l'existence des *Bearni*, ils entrent alors de plain-pied dans l'histoire et la civilisation occidentale. Plus de quinze siècles après la chute de l'Empire, l'héritage romain en Béarn demeure omniprésent, un lien que ni le temps, ni la distance n'ont altéré. De Pau au Capitole, ce sont 1 066 km qui séparent les deux collines, de la vache à la louve. L'empreinte romaine dans la principauté est multiple, à commencer par la langue latine, adoptée et adaptée sous la forme du béarnais/gascon dans l'ancienne *Aquitania*. Le réseau des *villae* antiques préfigure les villages médiévaux et l'organisation territoriale toujours actuelle, du Claracq de Clarus et au Sévignacq de Sabinius. Administrateurs de génie, c'est aussi avec les Romains que les Pyrénées deviennent pour la première fois une limite administrative, ancrant définitivement le Béarn avec l'Europe du nord, et distendant les liens séculaires entretenus avec les habitants de l'Èbre. Le droit foral est une *lex romana* pyrénéenne d'origine ibérique, opposé au droit romain méditerranéen, devenu incontournable au Moyen Âge de la Catalogne au Midi de la France. Pays à l'écart, peu peuplé et vivant d'une économie vivrière, le Béarn conserve plus longtemps ses coutumes ancestrales, même si le droit romain commun finit par être introduit avec l'instauration des notaires. Jacques de Marie note au XVIII^e siècle : « la plupart de nos affaires se décident par le for, le stil, les ordonnances et règlements ; à leur défaut nous recourons au droit romain qui a force de loi parmi nous (...) Il est remarquable même que nous le suivons par préférence aux ordonnances faites par les rois de France, avant l'union des couronnes ». Outre les couleurs rouge et or très romaines de son blason, le Béarn fonde sa mythologie sur celle de son antique protecteur. La thématique des jumeaux divins est commune à plusieurs légendes indo-européennes, dont les



Dioscures grecs Castor et Pollux, mais surtout Romulus et Rémus, les deux fondateurs mythiques de la cité éternelle. Dans la légende des fors, l'un des jumeaux est choisi parce qu'il présente les mains ouvertes, comme Romulus sort vainqueur de son duel fratricide, car « il était né plutôt pour commander que pour obéir » (Plutarque).

12

Andoins, Arros, Coarraze, Doumy, Gabaston, Gayrosse (Audéjos), Gerderest, Lescun, Miossens, Navailles, ce sont avec les évêques de Lescar et Oloron les « douze jurats de la cour », à la tête de la noblesse béarnaise jusqu'en 1789. Cette élite nobiliaire se distingue dès la fin du XI^e siècle, lorsque la principauté gagne son autonomie face à l'Aquitaine. Sous Centulle le Jeune, la cour se compose d'un nombre restreint des plus proches vassaux du seigneur, qui le suivent dans tous ses déplacements, à la chasse comme à la guerre. Chargés de rendre la justice en appel, ces personnages sont parfois nommés *procures terre* ou *meliores homines*, et plus souvent *barones*, les barons de la terre. Car en Béarn, la noblesse n'est pas personnelle mais réelle, c'est-à-dire rattachée à une terre réputée noble (la *domenjadure*, du latin *domus*), qui peut être léguée à son héritier ou rachetée par un homme libre. Que ce soit en Vic-Bilh ou Soubestre, tous les barons médiévaux disposent de fiefs dans les coteaux du nord de la plaine du gave de Pau, la zone la plus épargnée par les raids vikings du IX^e siècle, devenue centre nerveux du Béarn renaissant au Xe siècle. *Gentiu* désigne toute la noblesse, dont le baron se place au sommet, devant le *caver* (chevalier) et le *domenger* (écuyer), la maison bâtie sur la *domenjadure* est le *doumèc* ou *castèt*. Au dernier rang du *gentiu* se trouve l'*abadie*, une particularité des Pyrénées occidentales, puisque les « abbés laïques » sont les descendants de propriétaires ayant profité des difficultés de la christianisation pour faire édifier des lieux de culte sur leur terre, et ainsi s'accaparer une partie des droits et revenus revenant normalement au clergé. La noblesse représente environ 2% de la population béarnaise, soit la moyenne constatée en Occident. Le *gentiu* se distingue par une situation financière très dégradée, aucun des barons n'est en mesure de concurrencer le seigneur ; au XIV^e siècle un riche commerçant de Morlaàs ou Oloron peut aussi gagner bien plus qu'un baron. Malgré les effets radicaux des réformes menées sous Jeanne d'Albret, l'intendant Pinon écrit toujours à la fin du XVII^e siècle : « pour la noblesse, elle est fort pauvre ; leurs terres et leurs maisons nobles sont d'un très petit revenu », son successeur d'Aine se lamente lui qu'excepté « les possesseurs des anciennes baronnies qui ont aux États un banc particulier, tous les autres votants sont dans l'usage de s'y placer confusément sans observer aucun égard ni bienséance envers des nobles plus qualifiés ou plus anciennement reçus ». Avec l'union au royaume de France, la noblesse perd la tête. Une élite se forme autour des grands offices de justice du Parlement de Pau, cette nouvelle classe nobiliaire souhaite se distinguer à tout prix pour assouvir pleinement ses ambitions sociales et culturelles personnelles. En brisant l'« égalitarisme radical » du *gentiu*, l'unité de la noblesse béarnaise vole en éclat, participant à l'effacement de la principauté au moment de la Révolution.

Tricotage, remaillage, foulage, teinture, grattage, tondage, garnissage, il faut sept grandes étapes pour obtenir un béret. Même s'il est aussi souvent nommé *bounét*, le béret vient du terme *berrét*, une déformation du latin *birretum* qui donnait son nom au *birrus*, un pardessus à capuche constitué de laine grossière et de couleur rousse (*burrus* en latin). Les bergers béarnais vont s'inspirer de ce vêtement rustique, utilisant la laine de leurs moutons et le simplifiant pour répondre strictement à leurs besoins. L'essence même du béret réside dans sa laine tricotée puis feutrée, qui apporte douceur et surtout résistance aux pluies. C'est certainement durant le haut Moyen Âge que le béret apparaît, en développant la technique utilisée pour confectionner les *causses*, des guêtres de laine naturellement feutrées par les intempéries et le contact avec les ronces et autres épines. L'ancienneté du couvre-chef s'illustre dans plusieurs monuments construits du XII^e au XIV^e siècle, sur le portail de l'église de Bellocq, un bas-relief du monastère de Sarrance, ou plusieurs *sentouréts* (santons) de la cathédrale d'Oloron ; le béret couronne le berger, roi de la montagne. L'espadrille aussi est un lointain héritage de la présence romaine en Aquitaine – nommée *espartègne* ici – elle reprend les traits de la *spartea*, une chaussure à semelle de corde surmontée d'une toile qui retient le pied. La toile de tissu représente une autre spécialité de l'artisanat béarnais, là aussi afin de satisfaire les besoins du monde paysan. La culture du lin dans la plaine du gave de Pau favorise l'émergence d'une activité de tissage, notamment pour la fourniture de la « mante à bœuf », une toile épaisse servant à protéger les animaux des insectes volants. L'activité tisserande propose un large éventail de produits pour les ménages, du mouchoir, au linge de corps et jusqu'au linge de maison, le tout pouvant être conservé dans un meuble béarnais, caractérisé par des motifs récurrents comme la marguerite et la cive (ou « cul de bouteille »). Avec la révolution industrielle, l'artisanat se transforme pour viser une production à grande échelle. Oloron ou Pontacq se spécialisent dans l'activité manufacturière, tout comme Nay qui produit 800 000 bérets en 1844. Produire beaucoup demande (logiquement) de vendre beaucoup, avec l'industrialisation vient donc son pendant, la commercialisation. Terminées les essences locales du lin et de la laine, place au coton et à la laine d'importation pour plus de rendement. À partir du milieu du XIX^e siècle, le Pays basque connaît une puissante mode touristique avec les nombreux séjours du couple impérial ; or la mode fait vendre, les industriels béarnais l'ont bien compris et misent depuis sur l'appellation « béret basque » ; terminées aussi les toiles du Béarn, seul le « linge basque » a droit de citer. *Business is business*.

Au milieu du XIX^e siècle apparaît la notion de monument historique, en 1840 une première « liste des monuments pour lesquels secours ont été demandés » est publiée par Prosper Mérimée. Malgré les ravages de 1569, le Béarn abrite toujours plusieurs monuments dignes d'intérêt ; les châteaux de Pau, Montaner et Orthez, ainsi que les églises de Lescar et Lembeye sont de cette liste. Depuis 2021 avec l'inscription des églises Saint-Martin de Maure et Pau, le pays compte cent soixante-sept immeubles protégés, dont des ponts, des dolmens, et même des tunnels de la ligne Pau-Canfranc. Hormis les constructions mégalithiques préhistoriques, l'église Sainte-Foy de Morlaàs est le plus ancien bâtiment du pays, un chantier lancé à la fin du XI^e siècle sous Gaston le Croisé.

C'est à Oloron que se trouve l'ancienne cathédrale Sainte-Marie, seul édifice béarnais inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. Les monuments historiques ne sont que la vitrine d'un patrimoine bâti du quotidien, héritage de cette civilisation paysanne. Les maisons, fermes ou granges fondent une architecture typique du pays, élément du particularisme local et du rôle central joué par la *case*, le domaine familial. Plusieurs éléments caractérisent la maison béarnaise. C'est d'abord au toit qu'elle doit son aspect singulier, avec l'utilisation d'une forte pente de 45 à 50° voire plus, formant un contraste saisissant avec les constructions voisines, basques ou landaises. Ces toits à forte pente sont communs à la montagne pyrénéenne, mais en Béarn ils débordent



vers le territoire des plaines, formant une évidente continuité culturelle. Jusque-là surtout réalisées en torchis, pisé ou bois, les constructions béarnaises généralisent l'usage du galet à partir du XVIII^e siècle grâce à l'amélioration des mortiers ; à la même époque les couvertures en chaume ou en bardeaux sont remplacées par l'ardoise au sud, et des tuiles plates (picon) au nord. La porte d'entrée du logis représente un autre élément important de la maison, sa taille et sa qualité doivent traduire le rang social du propriétaire. Au XX^e siècle, l'ouverture sans précédent du pays se traduit aussi dans son architecture, avec l'introduction de styles architecturaux bien éloignés de sa tradition. Néo-provençales ou contemporaines, la maison béarnaise perd son toit, et la tête.

Eau, légumes du jardin, haricots maïs, jarret de jambon sec, viande confite, oignon, ail, graisse de confit, herbes aromatiques et condiments.

Il existe autant de recettes de garbure que de *garburès*. Pour autant, dix éléments mettent d'accord les inconditionnels de la garbure, la soupe paysanne devenue symbole de la table béarnaise. Midi et soir, hiver comme été, la garbure accompagne chaque jour de l'existence des travailleurs de la terre, elle est la quintessence de ce que peut offrir le terroir, des légumes du *casau* (jardin) aux fruits du *bestia* (bétail). Faire une garbure demande de bons produits et surtout du temps, pas de *fast food*, il faut plusieurs heures pour faire mijoter une bonne soupe ; c'est aussi avec lenteur et silence qu'elle est absorbée, la garbure c'est la pause du paysan, son recueillement au milieu des labeurs. *Minje e care-t !* Le mot « garbure » vient du radical *garbe*, la gerbe, la botte de légumes. Car la garbure est avant tout une soupe de légumes, d'ailleurs *garburè* désigne à la fois un amateur de garbure et un végétarien, ce qui fait dire à Simin Palay : « le Béarnais est végétarien, ce n'est pas niable, mais il l'est surtout par nécessité ». La sobriété représente un élément central de la cuisine du pays, car les gens sont pauvres et mènent une vie de subsistance, dans laquelle la viande est rare et les gourmandises superflues. Peu donc de spécialités carnées en Béarn, hormis l'*estoufât* (daube) de Noël, tandis que les *bouniqueries* (friandises) se résument aux *pastis* et aux *crespères* (crêpes) et *crepèts* (beignets) pendant carnaval. La cuisine doit aussi être efficace, c'est l'outil de travail du paysan, l'origine de sa force. La viande n'est consommée qu'en confit salé, le cochon gras joue le rôle de garde-manger du paysan constitué pendant la *pelère*, offrant conserves et graisse utilisée à toutes les sauces. *Loung coume la hàmi de may*, long comme la faim de mai, signifie que l'ouverture des conserves de viande devra attendre juin, lorsque les grands travaux d'été commenceront et que le paysan aura besoin de toute son énergie. Ce n'est qu'avec l'introduction du maïs à la fin du XVIIe siècle que le pays en termine avec les épisodes réguliers de famine ; comme la *polenta* dans la campagne italienne, la *broye* et la *mique* deviennent des outils indispensables dans cette quête quotidienne. Le vin, le fromage et surtout le pain, que les Béarnais ont longtemps fabriqué à la maison, sont les autres indispensables de leur cuisine. Les bouleversements du XXe siècle introduisent de nouvelles pratiques alimentaires, pour une cuisine plus variée et plus riche, surtout en viande. Dans ce contexte, *broye* et *mique* peinent à survivre, tandis que la garbure n'accompagne plus quotidiennement que de rares Béarnais. Pourtant, la soupe paysanne représente toujours quelque chose, un sentiment, à travers elle c'est l'odeur et le goût de la terre qu'elle transmet, le souvenir des anciens aussi.

Pèys de las cantes. Le Béarn jouit d'une réputation flatteuse en Gascogne, celle d'être le pays des chants, qui y sont nombreux et originaux. Dans son *Anthologie*, André Hourcade en présente quasiment mille. Parmi eux, de nombreux chants demeurent anonymes, leur auteur et leur époque de création sont inconnus ; ils ont été transmis oralement à chaque génération parfois depuis le Moyen Âge, ils forment l'œuvre populaire de la partition. D'autres chants ont au contraire une origine parfaitement identifiée, grâce à l'œuvre d'un lettré passée dans la culture orale, comme les textes de Cyprien Despourrins au XVIII^e siècle. Les deux plus célèbres chants béarnais présentent cette double origine, l'anonyme *Si canti* et le *Bèth cèu de Pau* de Charles Darrichon, ils marquent aussi les thématiques quasi-universelles de la chanson du pays, l'amour empêché,



l'absence, le regret. Le chant béarnais n'a pas la gaieté basque ou gasconne, ce n'est pas une fête, mais une douce mélancolie. Ce trait de caractère n'est pas propre au domaine de la chanson, il se retrouve chez les auteurs de langue française du XIX^e siècle, de Charles de Bordeu à Francis Jammes.

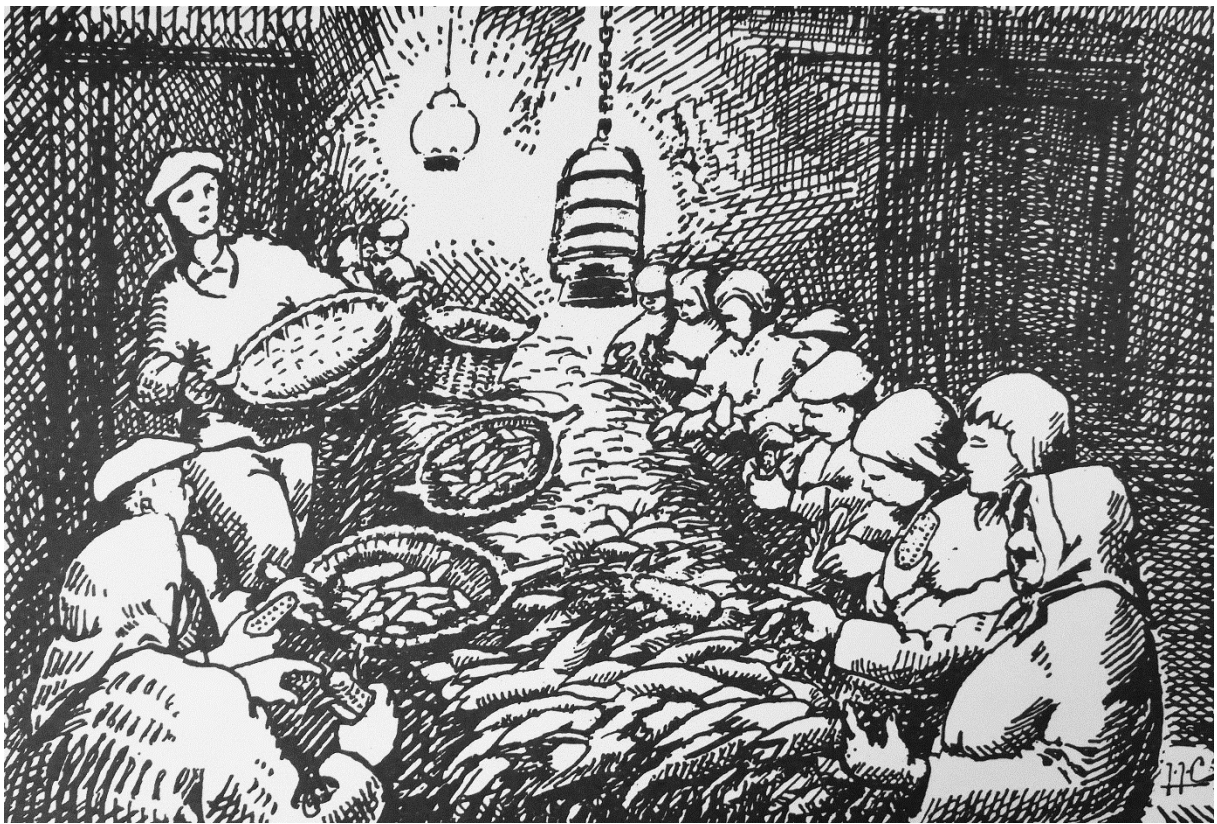
« Prends garde à la douceur des choses.
Lorsque tu sens battre sans cause
Ton cœur trop lourd ;
Et que se taisent les colombes :
Parle tout bas, si c'est d'amour,
Au bord des tombes. » (Paul-Jean Toulet)

« Si les mots sont la plume du cœur, alors le chant est la plume de l'âme ». Les paroles de ce rabbin orthodoxe du XVIII^e siècle résument ce qu'exprime le chant, une émotion intime partagée par la voix et le corps. En Béarn, cette âme chantée est plurielle, la *cantèrre* est l'expression ultime de sa culture commune, par elle transpire son âme collective. Pour *Joan de Nadau*, « la chanson est en Béarn un acte social, un acte de foi identitaire parce qu'elle devient ciment d'un patrimoine et lien d'un groupe ». Cette valeur collective, on la retrouve aussi dans la plupart des danses du pays, notamment dans les *branlous* dont l'Ossau s'est fait une spécialité. À table ou à l'auberge, le chant rassemble les hommes amis ou inconnus ; mais au chevet d'un défunt le chant devient féminin, c'est l'*aurost* de l'*aurostayre*, la pleureuse, comme la célèbre aspoise Marie Blanque. Jusqu'au dernier souffle, le chant accompagne l'existence, corps et âme.

Le jeu c'est la joie, les deux mots partagent une même racine linguistique et un objectif identique, l'amusement. À l'enfance le jeu s'impose par nature, tout commence avec un cache-cache ou un saute-mouton, nommés ici *cluquète* et *saute-crabe*. L'adulte joue aussi, mais plus sérieusement, il confronte ses capacités à celles du voisin, dans le calcul, l'adresse, la coordination ou la force. Habités – car obligés – aux travaux physiques dans les champs, les paysans béarnais sont portés vers les exercices de force, même s'ils demandent aussi adresse, coordination et réflexion ; ces exercices sont pratiqués lors des récoltes collectives d'été. Pour jouer, même un adulte a parfois besoin d'un jouet. Bille, balle, boule ou ballon, la sphère est la reine du jeu, elle est aussi très appréciée des Béarnais qui adaptent à leurs qualités et préférences cet élément. De tous les jeux pratiqués, les quilles sont certainement le plus populaire et symbolique du pays ; la version locale en compte neuf, comme autant de muses grecques. La pratique de cette variante est attestée depuis le XIV^e siècle, avec Orthez comme épiscopat supposé. De la force, il en faut, puisque le but est de faire tomber le plus de quilles à l'aide d'une boule en noyer de 6 kg, l'adresse est aussi nécessaire puisque le jeu impose douze figures. *Ha à las quilhaes* est longtemps un acte social, chaque village compte son quillier, il rassemble les joueurs autour d'un verre et souvent d'un pari. Côté balle, la noblesse adore le jeu de paume, il est déjà pratiqué à la cour de Fébus ; l'activité gagne en popularité puisqu'en 1556 l'administration interdit le jeu les dimanches et jours fériés, pour ne pas concurrencer l'office religieux. Au XIX^e siècle, la traditionnelle paume évolue par l'arrivée du caoutchouc et du panier en osier, la pelote basque est née et essaime depuis ses frontons à travers le pays. Alors en pleine époque colonialiste, le jeu devient un outil de civilisation ; comme la religion ou la langue, il transmet un code de bonne conduite. En se codifiant, le jeu devient sport. C'est d'abord en ville que le phénomène se produit, à Pau les riches hivernants anglais ou américains de la Belle Époque diffusent leurs pratiques, parmi lesquelles le cheval est roi, et les parties de golf et de polo des événements mondains. La ville devient « *hub of the sporting world* » (centre du monde sportif). L'anglophilie paloise favorise l'introduction des sports collectifs modernes au début du XX^e siècle, mais contrairement au golf ce lien est indirect, car football ou rugby sont peu prisés du gotha britannique. Ce sont des acteurs institutionnels locaux (laïques ou religieux) qui les développent pour éduquer la jeunesse, le médecin Philippe Tissier devient le chantre de l'« effort utile » en faveur de l'« expansion de la patrie ». Il initie les Palois à la barrette aquitaine, prélude au développement du rugby, un sport immédiatement adopté par les jeunes béarnais, jamais les derniers pour démontrer leur force collective. *Hougna* !

Pourquoi ?

Quels sont les marqueurs du particularisme béarnais ? Pourquoi cette quête de l'indépendance ?



La stabilité d'abord

Pats aban ! La paix d'abord ! Par ce serment rituel, Barétounais et Roncalais scellent toujours leur entente cordiale immémoriale chaque 13 juillet ; comme les Ossalois et les habitants de la Teña deviennent des *pazeros*²⁶⁶ au moment de ratifier leur charte de paix en 1328, ils ne sont plus voisins mais alliés de paix. Cette thématique pacifiste est omniprésente dans la tradition béarnaise, elle est l'un des piliers de son originalité et l'une de ses raisons d'être. On la retrouve notamment dans sa devise monétaire, *Pax et Honor*, utilisée sans interruption du XI^e au XVI^e siècle. Pour Adrien Blanchet, le mot *Pax* rappelle la « Paix de Dieu », un mouvement spirituel religieux né à la fin du Xe siècle pour pacifier une Europe déstabilisée par la féodalité²⁶⁷. Maximin Deloche contredit cette théorie quelques années plus tard, l'auteur ne voit pas de lien entre la « Paix de Dieu » – mouvement éphémère d'un siècle – et la persistance du terme sur les pièces de monnaie jusqu'à la Renaissance. *Pax* prend donc plutôt le sens de « paix sociale », l'« ordre matériel » promis sur toute la terre de Béarn. Surtout, Maximin Deloche lie les deux mots *Pax* et *Honor*, cet objectif de paix sociale est garanti par l'*Honor*, le pouvoir judiciaire des seigneurs, autrement dit leur souveraineté. L'indépendance est au service de la paix, les deux fondements du pouvoir béarnais, comme les deux vaches de son emblème.

« L'objet de la guerre, c'est la paix », l'histoire de Rome incarne cette citation d'Aristote ; pendant les quatre siècles de la République, l'expansion romaine se traduit par d'éternels conflits qui ne prennent fin qu'avec la conquête de tout le bassin méditerranéen au I^{er} siècle AEC. La *Pax Romana* désigne à la fois le territoire conquis et l'espace temporel entre Auguste et Marc Aurèle, à la fin du II^e siècle. Le terme n'implique pas une paix totale, sans aucun conflit interne ou externe, mais il indique une période de nette amélioration avec l'apogée de la prospérité de l'Empire. En Aquitaine, la paix romaine est immédiatement visible puisque la dernière révolte contre Rome est matée en - 27, soit l'année de l'avènement d'Auguste et du principat. Pour la prospérité, il faudra par contre attendre, en Béarn les vestiges de *villae* découverts à Lalouquette ou Lescar montrent des constructions d'abord assez rudimentaires, en forme de grandes fermes. Ce n'est qu'à la fin du IV^e siècle que de somptueux bâtiments s'élèvent, agrémentés de thermes et de salons d'apparat ; la *Pax Romana* a enfin porté ses fruits au pied des Pyrénées. L'apogée de l'Empire est passée mais il offre toujours un cadre favorable à l'enrichissement, avec une administration omniprésente, la protection des frontières extérieures et un dense réseau de routes. Le rôle clé joué

²⁶⁶ La paix entre montagnards aragonais et béarnais s'impose pour soutenir leur mode de vie partagé.

²⁶⁷ Le numismate argumente par l'existence de relations chaleureuses entre Centulle le Jeune et la papauté de Grégoire VII.

par la paix dans la prospérité est aussi visible avec la période post-impériale, car le contraste avec les siècles suivants sera saisissant.

De la chute de Rome au Ve siècle et jusqu'au IXe siècle, le Béarn connaît une période extrêmement troublée avec la succession des conflits. Chassés de leur territoire du nord de l'Europe par l'avancée des Huns venus d'Asie centrale, les peuples germains sont naturellement attirés par la zone de la *Pax Romana* ; ils y trouvent des terres riches et fécondes, loin des rives inhospitalières de la Baltique. Le gendarme du monde (antique) disparu, Wisigoths et Francs se disputent une partie de l'héritage romain ; mais malgré la victoire franque au début du VIe siècle, la conquête réelle du territoire aquitain est longue, car les Francs manquent de relais sur place ; ce dont profitent les peuples euskariens qui mènent une perpétuelle agitation – à partir du VIe siècle – contre la domination des hommes du nord. À cela s'ajoute l'intervention d'un troisième acteur, les Maures franchissent les Pyrénées (sûrement orientales) en 720 et provoquent le désastre de Roncevaux²⁶⁸. En forme de bouquet final, l'anarchie de l'époque favorise les incursions normandes en Aquitaine, qui terminent de ravager ce que la *Pax Romana* avait pu créer. Entre les *villae* antiques et les plus anciennes églises du XIe siècle, un vide patrimonial se dégage de cette longue période, signe des désastres économiques initiés par l'anarchie politique.

L'obsession des Béarnais pour la thématique pacifique vient peut-être du lointain souvenir de l'époque antique, leur parfaite romanisation (langue, religion) montre combien l'Empire est ici apprécié et intégré, d'autant plus par un peuple marqué du sceau de la modération. Plus directement, la thématique pacifique est un héritage carolingien, Charlemagne est couronné *imperator pacificus* en 800. L'« empereur pacifique » se place comme le trait d'union entre l'Empire romain déchu et le Moyen Âge, c'est sous le règne des descendants de Charles Martel que l'Europe occidentale connaît une brève – et relative – paix entre les grands mouvements migratoires du haut Moyen Âge puis la féodalisation entamée au traité de Verdun en 843. La bataille autour du partage de l'Empire tourne au pugilat entre les trois fils de Louis le Pieux, de quoi favoriser un affaiblissement considérable du pouvoir central et la montée des ambitions locales.

Échaudé par l'instabilité chronique des précédentes générations, le Béarn renaissant de l'an mil vise avant tout le retour de la paix en faveur de la prospérité. C'est ici que prend forme le projet médiéval de la principauté, celui de la souveraineté, afin de s'extraire des conflits à répétition menés par les grands royaumes européens, *Pax et Honor*. L'effacement de l'autorité royale, puis ducal – par la crise de succession en Gascogne au XIe siècle – laissent le champ libre au double objectif de la principauté. Les fors articulent la pensée béarnaise, « la

²⁶⁸ En 778, lors d'une expédition des Francs de Charlemagne contre les Maures au sud des Pyrénées, des troupes basques montent un guet-apens dans les gorges de Roncevaux qui massacrent l'arrière-garde franque.

paix est une fin dont la justice est le moyen²⁶⁹ », la législation entend endiguer la violence extrême du Béarn, la paix devient alors le « bien suprême » selon Paul Ourliac. Alors que le pouvoir judiciaire est partagé entre les barons et le vicomte, ce dernier est l'unique garant de la paix ; il peut compter sur des mécanismes²⁷⁰ sécuritaires bien huilés (otages, cautions) et le concours indispensable des communautés, les *besiaus*. La fidélité au prince est la première source de paix, elle est ritualisée par le serment qui scelle l'autorité politique du souverain. *Pax ex pacto*, la paix vient du pacte²⁷¹ ; la logique est appliquée dans l'ensemble de la société²⁷², du mariage au voisinage, l'union ne peut venir que de la promesse d'une bonne volonté partagée. Autonome ou pleinement souveraine, la principauté connaît pour Pierre Tucoc-Chala « une paix civile et militaire assez exceptionnelle en Occident ». Du XI^e siècle à 1789, le Béarn se place à l'abri des fléaux qui ravagent ses voisins, grâce à l'aboutissement de son ambition pacifique.

L'épisode de 1569 constitue, à ce titre, un sérieux accroc dans l'histoire millénaire d'un pays qui sert de champ de bataille à des bandes catholiques et protestantes. Il n'y a pas de hasard si cette « année noire » se déroule sous le règne de Jeanne d'Albret, elle qui rompt avec des équilibres séculaires pour une politique absolutiste et radicale. C'est aussi avec la *reyne Jane* que disparaît la devise *Pax et Honor* des pièces de monnaie ; le temps n'est plus à la paix, et bientôt non plus à la souveraineté. Cet épisode passé, même l'union forcée de 1620 se déroule sans excès, la venue de Louis XIII soulève au mieux la méfiance mais pas de violence. Devenu province française, le Béarn conserve une grande autonomie et une apparente prospérité économique, signe que sa stratégie pacifique fonctionne. Lors de ses *Voyages en France* en 1787, le britannique Arthur Young détaille : « Quelques parties de l'Angleterre se rapprochent de ce pays de Béarn, mais nous en avons bien peu d'égales à ce que je viens de voir dans ma course de douze milles de Pau à Monein. Partout on respire un air de propreté, de bien-être et d'aisance qui se retrouve dans les maisons, dans les étables fraîchement construites, dans les petits jardins, dans les clôtures, dans la cour qui précède les maisons ».

La Révolution sonne le changement d'époque, la principauté n'est plus et avec elle disparaît l'équilibre millénaire d'un pays embarqué, bien malgré lui, dans plusieurs décennies d'instabilité chronique. Si la période révolutionnaire se passe globalement sans heurts – hormis sous la Terreur instaurée avec zèle par le

²⁶⁹ On retrouve ici une pensée chrétienne, comme chez saint Augustin et saint Jacques « Le fruit de la justice se sème dans la paix par ceux qui pratiquent la paix ».

²⁷⁰ Le *carnau* occupe une place considérable dans les archives, il s'agit du droit de confiscation du bétail en cas de manquement, notamment du pacage sur un terrain étranger.

²⁷¹ La pensée béarnaise suit celle d'Isidore de Séville sur l'importance du *foedus* (le pacte) dans la paix.

²⁷² Les fors des vallées sont considérés comme des traités de paix avec l'administration vicomtale. Pour Pierre Tucoc-Chala, les fors permettent aux vicomtes de confisquer le mouvement religieux de la « Paix de Dieu ».

lozérien Monestier²⁷³ – elle détricote tous les éléments ayant favorisé la prospérité décrite par Arthur Young. À la fin du XVIIIe siècle, l'anarchie révolutionnaire provoque un affaiblissement considérable du pouvoir central, le Béarn n'avait plus connu pareil désordre depuis le début du XIIIe siècle, lorsque des bandes ossaloises menaient des expéditions punitives au Pont-Long. Le chaos ambiant, mêlant vols et rixes, s'accompagne d'un effondrement économique, d'où une description lugubre : « Pau n'est plus qu'une espèce de cadavre ».

Avec l'Empire, l'autorité centrale revient, mais l'effacement économique du Béarn se poursuit ; la France fait la guerre à l'Europe entière, bloquant tous les débouchés traditionnels de l'ancienne principauté à commencer par l'Espagne et les Antilles. La période 1789-1815 n'est qu'une succession de conflits²⁷⁴ entre une France révolutionnaire, puis impérialiste, et le reste du continent européen soucieux de la survie de son modèle monarchique. Comme la chute de Robespierre quelques années plus tôt, la victoire des troupes coalisées à Orthez en 1814²⁷⁵ est ici vécue avec soulagement, elle accélère la défaite de Napoléon et le retour du calme sur le continent. La période qui s'ouvre est parfois qualifiée de *Pax Britannica*, car comme les Romains avant eux, les Britanniques sont devenus les maîtres incontestés de l'Europe et imposent leur loi ainsi que la paix. Dans ce contexte, le Béarn renoue avec une certaine prospérité au milieu du XIXe siècle, grâce à l'essor touristique de Pau et aux industries de Nay ou Oloron. Mais le tableau s'obscurcit vite à la fin du siècle, lorsque le Béarn devient un cul-de-sac ferroviaire, coupant une fois de plus le débouché ibérique. L'émigration des cadets, entre 1846 et 1900, n'est alors qu'une réponse à la misère économique.

La paix britannique est aussi de courte durée, puisque s'ouvre rapidement un nouveau cycle guerrier jusqu'en 1945. L'Allemagne s'unit et ambitionne de devenir la puissance continentale dominante, face à elle se dresse la France dont le nationalisme est exacerbé par la défaite de 1870. Le Béarn est bien loin des zones de conflit mais il paie au prix fort cette période sanglante, neuf mille noms noircissent depuis ses monuments aux morts, comme autant de sacrifiés sur l'autel de la « Grande Guerre ». Pour la deuxième fois en moins de cent-cinquante ans, le pays est occupé par une armée étrangère de 1940 à 1944, le territoire est même séparé en deux par la ligne de démarcation jusqu'en 1942.

Le bilan de la période 1789-1945 s'avère donc bien sombre pour l'ancienne principauté ; malgré quelques épisodes plus favorables (*Pax Britannica*, Belle

²⁷³ « Monestier professait un suprême dédain pour la justice et ses formes. Il fallait bien soumettre les affaires à un semblant d'instruction indispensable : mais pendant qu'un interrogeait l'accusé, il faisait imprimer l'arrêt de sa condamnation, et si les juges paraissaient hésiter, il entraînait dans la salle de leurs séances, prenait place parmi eux, criait, tonnait, imposait silence à tous les scrupules, et la victime passait du prétoire à l'échafaud. Monestier l'y suivait et le regardait mourir. » Frédéric Rivarès, 1875.

²⁷⁴ Ce long conflit est nommé guerre de Coalitions, elle comprend les guerres révolutionnaires (1792-1802) et les guerres napoléoniennes (1803-1815), séparées par la paix d'Amiens (1802-1803).

²⁷⁵ Avec la bataille de Lescun en 1794, la bataille d'Orthez est l'autre fait marquant de ces guerres de Coalitions.

Époque), c'est à une succession de conflits que l'Europe est confrontée, avec à la clé un appauvrissement général, notamment pour un Béarn privé de débouchés vers l'Espagne. Nés au début du XIXe siècle, les impérialismes français et allemands évoluent dans un choc des nations, qui aboutit au double désastre de 14-18 et 39-45. Si la République romaine a pu se muer en un Empire « pacifié » au début de notre ère, les royaumes – puis les États-nations – ont échoué à s'imposer durablement, provoquant des conflits à répétition.

« Le nationalisme, c'est la guerre ! ». La Seconde Guerre mondiale est l'apothéose de cette défaite collective, le continent est ruiné, mutilé et humilié par l'intervention triomphale du nouveau maître américain. C'est sur ce champ de ruines que s'effacent les nationalismes européens, pour laisser place au projet collectif de la Communauté puis de l'Union européenne. Depuis 1945, la *Pax Europaea* s'est installée, réussissant là où la nation a échoué en instaurant la paix²⁷⁶ et la prospérité économique²⁷⁷. En Béarn, la paix européenne – fin des conflits et ouverture des frontières – accompagne une aisance sans précédent, elle coïncide aussi avec la transformation de l'ancienne principauté en une nouvelle puissance industrielle ; car dépourvue de charbon au moment de la révolution industrielle, elle se trouve être riche en hydrocarbures, le moteur du XXe siècle.

Il ne faut pas voir dans la quête perpétuelle des Béarnais pour la paix un acte de pur humanisme ; il s'agit d'un moyen pragmatique pour accéder à leur réel objectif commun, la stabilité. Car si la guerre tue et affame, la paix fournit l'équilibre indispensable à la subsistance. La fragilité des ressources du pays impose la stabilité, parce que la principauté est éloignée des principaux courants d'échange européens, n'a pas d'accès à la mer ou à un fleuve navigable et dispose de ressources foncières limitées. Quand un terrain n'est pas accidenté, occupé par une forêt épaisse ou par des *touyas*, il est gelé pour servir de pacage aux troupeaux²⁷⁸.



²⁷⁶ Les conflits en Yougoslavie (1991-2001) et en Ukraine (2014-) se déroulent sur le continent européen, mais en dehors de l'Union européenne.

²⁷⁷ La déclaration Schuman du 9 mai 1950 est considérée comme le texte fondateur de la construction européenne, par le projet de lier paix et prospérité : « Par la mise en commun de production de base et l'institution d'une Haute Autorité nouvelle, dont les décisions lieront la France, l'Allemagne et les pays qui y adhéreront, cette proposition réalisera les premières assises concrètes d'une Fédération européenne indispensable à la préservation de la paix ».

²⁷⁸ La société béarnaise se caractérise par une profonde contradiction entre son envie d'indépendance et son besoin d'ouverture, par la médiocrité de ses ressources.

Sur la modernisation des infrastructures de transport au XVIIIe siècle, Christian Desplat écrit : « Produire et transporter des masses de produits toujours plus importantes et toujours plus vite pour la réalisation de profits toujours plus grands, cette conception, propre au capitalisme urbain, était peu compatible avec les besoins réels et l'opinion de la majorité des Béarnais attachés à des cadences exprimant la médiocrité et la stabilité ». Pierre Bourdieu insiste sur le lien entre stabilité et paix sociale, c'est dans les dernières heures de l'Ancien Régime « que se manifeste le mieux la stabilité de la société béarnaise » ; tandis qu'ailleurs le progrès est synonyme de la recherche de croissance et de profit, « en Béarn, les transformations techniques et économiques paraissent avoir contribué à renforcer la cohésion interne de la société et à en raffermir les bases économiques ». La paix est le moyen de parvenir à l'équilibre, l'idéal social et politique de cette société.

Partout le *statu quo* est recherché²⁷⁹, jusqu'au milieu du XXe siècle, les systèmes matrimoniaux visent en priorité à maintenir intact le patrimoine de la *case*²⁸⁰ – la « valeur des valeurs » – grâce au droit d'ainesse intégral. Il s'agit bien de maintenir le domaine foncier, et non pas de l'accroître, ainsi le mariage entre héritiers est proscrit car il signifierait la disparition de l'une des deux maisons, la constitution de familles trop riches et donc le déséquilibre de la société toute entière. L'économie ou le patrimoine ne sont pas les seuls domaines dans lesquels la recherche de stabilité est manifeste, la vie tout court est un autre levier d'action. Bien avant les travaux de l'économiste Thomas Malthus, les Béarnais limitent volontairement leur démographie par un strict contrôle des naissances. Ces comportements malthusiens sont d'abord visibles dans la noblesse urbaine, au XVIIIe siècle la fécondité de ce groupe s'effondre pour se rapprocher d'un modèle à enfant unique. Encore au XXe siècle, les mariages tardifs et le célibat forcé des cadets concourt à la stabilité démographique et donc à la permanence de la maison, notamment dans les familles de propriétaires terriens car il s'agit de préserver l'héritage du risque de dispersion.

Après 1945, la quête de stabilité ne résiste pas aux Trente Glorieuses, époque de reconstruction post-Seconde Guerre mondiale ; la croissance – économique et démographique – passe avant tout, elle devient ainsi la norme et l'objectif ultime de toute politique. La paix est là, mais la stabilité n'est plus recherchée ; elle est moquée, ne pas avancer c'est déjà reculer. Dans la seconde moitié du XXe siècle, le progrès technique ainsi que les ressources naturelles semblent illimités, c'est dans ce monde au potentiel infini que disparaît l'équilibre traditionnel du Béarn, les arbres semblent pouvoir monter jusqu'au ciel.

²⁷⁹ Pour l'intendant Lebreton en 1703 : « Les Béarnais sont encore plus attentifs à la conservation qu'à l'augmentation du peu de bien qu'ils ont ».

²⁸⁰ « La maison pyrénéenne (était) beaucoup plus qu'un ensemble de biens matériels, une véritable entité, animée d'un esprit, douée d'une volonté capable de faire prévaloir sur les intérêts individuels un certain nombre de valeurs fondamentales au premier rang desquelles figuraient le maintien de l'intégrité de la maison ». (Jacques Poumarède)

Léngue cousut

La langue constitue un élément essentiel dans la distinction des peuples, puis des nations. Chez les Grecs anciens, les étrangers sont qualifiés de *bárbaros*, ceux qui parlent en faisant « bar-bar » – ou « bla-bla » – c’est-à-dire qui ne sont pas compréhensibles. Les barbares sont ceux qui ne parlent pas la langue, une opposition fondamentale de la pensée grecque car celui qui ne parle pas ne raisonne pas et *in fine* se comporte mal. Plus tard, les Romains reprennent cette distinction, opposant leur *Romania* à la *Barbaria* germanique. Des Québécois, aux Basques ou aux Catalans, la même question linguistique représente une force motrice dans les désirs d’indépendance politique de certains peuples contemporains. La langue fait le peuple, qui fait la nation. L’histoire linguistique du Béarn commence avec la conquête romaine de l’Aquitaine, Jules César tout comme Strabon insistent sur la langue particulière des Aquitains, plus proche de celle des Ibères que des Gaulois. Dans l’espace formé par la Garonne au nord, l’Èbre au sud, le Sègre à l’est et le Nervion à l’ouest, se développe un ensemble de dialectes apparentés à l’*euskara* moderne. C’est grâce aux noms de lieux, de cours d’eau ou de reliefs que l’unité linguistique de cette zone apparaît, le Béarn est au premier titre concerné ; ainsi des centaines de toponymes trouvent une explication dans l’*euskara*, dont Aspe ou Oloron. L’origine de l’*euskara* demeure bien énigmatique, même si certains spécialistes lui trouvent des affinités avec les langues du Caucase – dont le Géorgien – tandis que des points communs toponymiques sont identifiés en Sicile, Italie ou encore Thrace.

La prise de contrôle du territoire aquitain par Rome n’entraîne pas sa latinisation immédiate, le conquérant est plutôt du genre patient et pragmatique, il serait illusoire de vouloir imposer une seule langue dans un si vaste Empire. La langue des Aquitains finit néanmoins par se confronter au latin, gagnant d’abord les villes²⁸¹ puis les campagnes et enfin les vallées montagnardes. Aquitain et latin vivent longtemps en symbiose, distinguant les classes sociales, mais n’empêchant pas le maintien d’un bilinguisme prolongé. C’est au VI^e siècle qu’apparaît certainement l’adaptation aquitaine²⁸² du latin, une langue qui prend aujourd’hui le nom de béarnais ou de gascon ; celle-ci ne s’impose qu’autour de l’an mil, en même temps que l’aboutissement du processus de christianisation.

Si une partie de la nouvelle langue conserve des anciens mots euskariens, dont le vocabulaire pastoral *artiga* (terrain défriché), *harri* (crapaud) ou *sarri* (isard), elle est surtout issue du latin populaire. Celui-ci est introduit par des gens du peuple – soldats, commerçants, etc. – peu ou pas lettrés, à l’origine de

²⁸¹ La ville est le lieu d’échanges par excellence, qu’ils soient culturels, économiques ou administratifs, parler une langue commune les facilite grandement.

²⁸² Dans le même temps, l’*euskara* résiste, et se transforme dans le territoire du Pays basque moderne.

transformations profondes et différentes selon les régions (substrat, culture). C'est entre la fin du XIIe et le milieu du XIIIe siècle que le latin classique est abandonné dans les écrits²⁸³. La principauté devenue souveraine, la langue ne fait pas partie du discours national émergeant, l'indépendance est associée à la naturalité et aux libertés inscrites dans les fors, la langue n'est même jamais nommée. Une conscience linguistique apparaît au XVIe siècle, en 1533 les États refusent d'examiner des textes rédigés en français et exigent leur traduction *en bearnes*. En 1554, Bernard du Poey publie un recueil de poèmes en « diverses langues », dont le *bernes*, que l'auteur distingue du gascon et du « langage de Toulouse ». Voilà donc le béarnais individualisé, la langue entre au service du patriotisme²⁸⁴ ambiant, qui atteint son paroxysme sous le règne de Jeanne d'Albret.

La langue devient un élément constitutif du rapport à l'autre, elle demeure néanmoins toujours en retrait par rapport à l'aspect politique, un Gascon n'est pas moins étranger qu'un Français ou qu'un Anglais. La linguistique est intimement liée à la géographie, ainsi le béarnais est – comme la principauté – un trait d'union entre le nord de l'Europe et la péninsule ibérique, il partage une partie du vocabulaire français et la rythmique des autres langues romanes (accent tonique, diphtongue). Le béarnais et le gascon affichent leur originalité, Gerhard Rohlfs trouve une « quantité considérable » de mots limitée à la seule Aquitaine, *die* (jour) ou *hère* (très) sont caractéristiques du Béarn, l'expression *diu biban* aussi. Le trait le plus remarquable de la langue vient des cinq particules énonciatives *que/e/be/ye/ne*. Affirmation, négation, interrogation, doute, souhait, regret, réticence, insistance, étonnement, les particules énonciatives sont des préverbes utilisés pour exprimer toutes les nuances de la pensée, elles sont uniques dans le monde roman et distinguent même le béarnais du gascon puisque leur utilisation se raréfie – voire disparaît – au nord et à l'est de l'Adour.

« Mon béarnais, c'est tout nerf et tout os, un centre de significations en alerte, un squelette de consonnes puissantes, une architecture dans les voyelles œuvrant le vaste espace intérieur, une articulation de rythmes souples et sûrs comme le sens pyrénéen de la marche ; un être charnel et spirituel tout ensemble, sec comme un sarment, bien planté sur terre vif et point sentimental, ironique plutôt sans traces de l'emphase qui empâte d'autres parlers du Midi, mais plein de souffle à la mesure du chant et si l'on veut de la rhétorique profonde – le vaste discours de l'âme remporte l'adhésion plus que la logique des concepts. »

Pierre Emmanuel

²⁸³ Généralement, la « charte des boucheries d'Orthez » – rédigée à Pau le 2 novembre 1270 – passe pour être le plus ancien acte administratif connu rédigé en béarnais. Paul Ourliac estime, contrairement à Pierre Rogé, que la rénovation des anciens fors de 1188 a été rédigée en béarnais.

²⁸⁴ Les États réclament que seuls les natifs du pays puissent occuper des fonctions officielles dans la principauté.

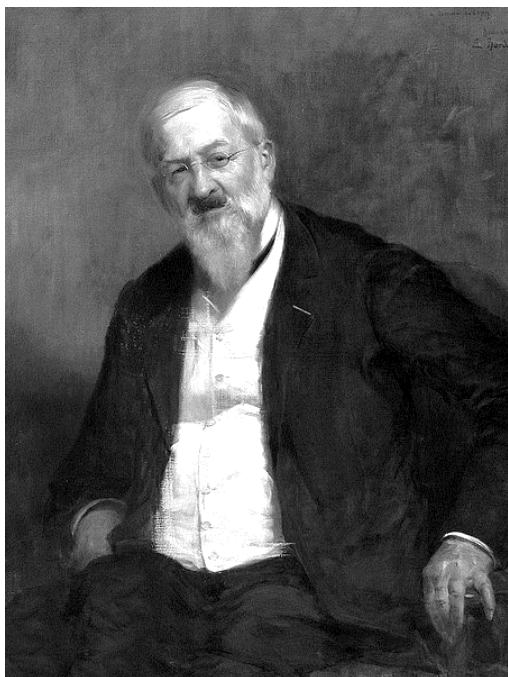
Plus que le provençal, le languedocien, le catalan ou le galicien, parfois qualifiées de « filles aînées du latin », Vastin Lespy trouve que l’empreinte latine sur le béarnais y est plus profonde. Le latin est la « substance du béarnais ». Avec son abandon administratif en 1789, le béarnais devient la langue du quotidien paysan et des poètes, il jouit d’une tradition littéraire ininterrompue depuis le Moyen Âge jusqu’à Fondeville, Despouirins et Navarrot. Pour l’éditeur Émile Vignancour, la grâce et l’harmonie de la *lengue mayrane* la rendent tout aussi idéale à la poésie que l’italien. La langue constitue le dernier élément du particularisme de l’ancienne principauté, pour Louis Batcave : « C’est le seul reste vivant de notre ancienne nationalité et de notre ancienne indépendance ».

Au milieu du XIX^e siècle, le français est toujours un fait minoritaire en Béarn, il demeure une langue étrangère. Pourtant les révolutionnaires ont très tôt voulu remédier au grand paradoxe voulant que seuls 20% des Français parlent le français ; dans son « Rapport sur la nécessité et les moyens d’anéantir les patois et d’universaliser l’usage de la langue française », l’abbé Grégoire se lamente de l’existence d’une trentaine de « patois »²⁸⁵ (dont le « béarnois »), leur suppression doit permettre de « fondre tous les citoyens dans la masse nationale ». Cette ébauche d’épuration linguistique est néanmoins sans lendemain, les moyens manquent et la progression du français tourne au ralenti.

Il faut attendre le traumatisme de 1870 pour que l’espoir des révolutionnaires se traduise dans les actes. La défaite de Sedan fonde un nouvel élan nationaliste en France, la III^e République se fixe pour mission de redresser le pays pour prendre un jour sa revanche sur le voisin allemand. L’armée forme les corps, mais c’est à l’école de forger un esprit national, pour cela l’histoire – devenue roman – et la langue sont les piliers de cette œuvre. En 1882, Jules Ferry fait voter la loi qui consacre l’école primaire obligatoire, où seul le français est autorisé. Il s’ensuit plusieurs décennies pendant lesquelles les écoliers provinciaux sont contraints d’abandonner leur langue maternelle, par la répression et surtout la vexation ; l’Éducation nationale parvient à instiller une idée, celle que transmettre une autre langue que le français serait condamner son enfant à une vie d’échec. En Béarn, ce sentiment prend le nom de *bergougne*, la honte qui conduit la plupart des familles à abandonner volontairement leur langue maternelle. Alors que le latin s’est peu à peu répandu en plus de six siècles, le français s’impose brutalement dans les foyers béarnais, en l’espace de trois générations il devient la langue dominante, reléguant le béarnais à un rôle minoritaire et bientôt marginal.

En danger face aux tendances assimilationnistes de l’administration, la langue béarnaise profite du travail de plusieurs érudits attachés à normaliser son

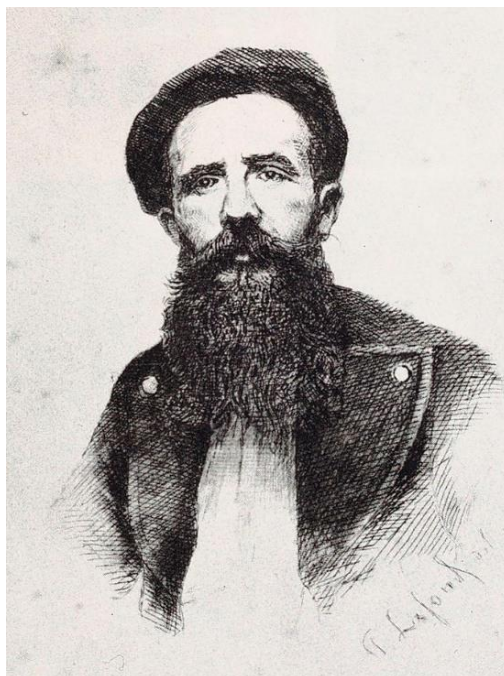
²⁸⁵ L’abbé critique l’existence des « patois », comparée à l’heureuse suppression des provinces par la départementalisation.



écriture pour mieux en défendre l'existence. En 1858, Vastin Lespy publie la première grammaire béarnaise, après avoir écumé les archives départementales afin de respecter la tradition écrite. Car grâce à son pouvoir politique indépendant, la principauté développe une manière d'écrire – *scripta*²⁸⁶ – singulière, qui transparaît dans ses actes administratifs et notamment ses anciens fors. La *scripta* médiévale se caractérise par trois éléments : confusion fréquente du *b* et du *v*, utilisation du *x* (pour le son « ch ») et des digrammes vocaliques *aa*, *ee*, *ii*, *oo*, *uu*, etc. (pour un son nasalisé). Lespy perpétue ces trois particularités²⁸⁷ et ajoute des éléments de

modernité, car l'érudit veut proposer une graphie traditionnelle adaptée au siècle. Il change la plupart des *o* par *ou*, car la prononciation des mots a changé, un Béarnais disait « los » au XIII^e siècle mais « lous » depuis le XVI^e siècle.

L'œuvre de Lespy reste isolée jusqu'au début du XX^e siècle, moment où une graphie résolument moderne apparaît, incarnée plus tard par le dictionnaire de Simin Palay (1932-1934). Plus de *x* ou de digrammes, la nouvelle *scripta* doit convenir aux locuteurs actuels tous passés par l'école républicaine, ce sont donc les règles du français qui s'appliquent en priorité. Lespy et Palay adoptent des démarches différentes mais se rejoignent sur de nombreux choix, dont la suppression des lettres amuïes²⁸⁸, l'utilisation exclusive du *b* et la notation *ou*. En 1928, la grammaire de Jean Bouzet fournit un autre débat, car si ce dernier est d'accord avec la plupart des choix de Lespy et Palay, il emploie le *a* – au lieu du *e* – comme marque du féminin. Cette lettre finale atone vient du



²⁸⁶ La *scripta* primitive est proche de la langue parlée, elle s'en éloigne et tend vers une *koinè* pan-occitane peu typée au XIV^e siècle, moment de l'union avec Foix qui pratique le parler languedocien.

²⁸⁷ Il existe longtemps un important décalage entre les écrits et la langue parlée, les particules énonciatives ne sont jamais écrites, tout comme le *h* qui a remplacé le *f* latin en béarnais. Vastin Lespy ne reprend donc pas entièrement la forme ancienne des mots, la priorité reste la langue parlée contemporaine.

²⁸⁸ L'amuïssement décrit une lettre devenue muette. En béarnais, c'est le cas du *r* final des radicaux (« canta » et plus « cantar »), du *n* intervocalique (« ue » et plus « une ») ou du *n* primitif latin (« paa » nasalisé et plus « pan »).

a latin, sauf qu'en Béarn elle ne prend son timbre primitif qu'entre Pontacq²⁸⁹ et Ger, le féminin est prononcé *e* vers Orthez et *o* dans le centre et le nord du pays. Les textes anciens n'aident pas à trancher, puisqu'ils notent alternativement *e* ou *a* cette finale. Palay qualifie cette lettre de « e béarnais », il observe que la notation *a* n'est plus utilisée depuis la fin du XVII^e siècle, il s'en tient donc à un choix collectif désormais bien ancré. Les propositions des trois Béarnais partagent l'objectif de concilier tradition et modernité, il en ressort plusieurs points communs qui fondent une graphie béarnaise respectueuse du passé et adaptée à son temps, le tout pour mieux défendre les fondements de la langue.

La recherche linguistique n'est pas propre au Béarn, elle s'inscrit dans un mouvement plus large, initié dans le Midi par les *felibres*²⁹⁰ au XIX^e siècle. Ces derniers proposent une réforme orthographique pour « s'adresser directement au peuple ». D'abord centrés sur la Provence, les *felibres* parlent ensuite à l'ensemble du Midi, s'inscrivant dans les pas des troubadours actifs dans les pays d'oc²⁹¹ au Moyen Âge. Rapidement, les *felibres* dépassent le simple cadre littéraire, pour exprimer l'idée d'une rénovation sociale plus complète afin de contrer le centralisme français. Le *felibrige* exprime une notion libérale, chaque pays peut exprimer sa différence ; c'est pourquoi la graphie moderne est proposée mais pas imposée, elle est aussi librement adaptée dans chaque parler par des locuteurs du cru comme l'*Escole Gastoû Febus* de Simin Palay pour le Béarn et la Gascogne.

Cette logique libre et moderne se trouve concurrencée au milieu du XX^e siècle par le mouvement occitan, une évolution radicale du *felibrige*. Les Occitans prônent une graphie « classique » – ou normalisée – basée sur les écrits médiévaux des troubadours²⁹², ils expriment aussi la volonté d'unir et harmoniser la langue. Le principe unitaire est au centre de cette pensée, car l'union doit faire la force dans la lutte contre Paris. Pourtant, bien qu'un consensus existe pour classer le béarnais et le gascon dans un même ensemble linguistique²⁹³, leur intégration à une langue d'oc fait toujours débat, certains linguistes estiment qu'il s'agit d'une langue distincte, d'autres d'un dialecte. Peu importe finalement, il s'agit de parlars romans proches, mais présentant des différences marquées (vocabulaire, *h* plutôt que *f*, *n* intervocalique, énonciatifs, etc.).

Plus qu'une simple manière d'écrire, l'occitan se veut l'expression d'une « civilisation » et même d'un « empire ». À la création de l'Institut d'Études Occitanes en 1945, son premier président décrit un « vaste empire ensoleillé »

²⁸⁹ Jean Bouzet est originaire de Pontacq, ce qui peut expliquer son choix pour la notation *a*.

²⁹⁰ Ce nom est trouvé par Frédéric Mistral dans un vieux cantique provençal, sans que son sens ne soit vraiment connu, l'étymologie grecque « ami du beau » et le terme provençal *fé libre* (« foi libre ») sont parfois proposés.

²⁹¹ Langues d'oïl ou d'oc, la France romane se scinde dans la manière de dire « oui » au nord et « o » dans le Midi.

²⁹² Les troubadours du Moyen Âge s'entendent sur une graphie unique – *koinè* – qui doit permettre de gommer des différences orales parfois importantes, elle est qualifiée de « langue artificielle » par Pierre Tucoo-Chala,

²⁹³ Pour Bouzet et Lalanne, c'est en « Béarn que se manifestent le plus clairement et le plus complètement les traits caractéristiques du dialecte gascon », seule l'histoire de la principauté permet au béarnais d'être autant singularisé.

allant des Pyrénées à la Loire et à la Méditerranée, dont le « cœur » est toulousain. Bien qu'étranger à la plupart des éléments constitutifs de la mythologie occitane (royaume wisigoth, catharisme, bataille de Muret, troubadours, Parlement de Toulouse), voilà le Béarn embarqué dans un nouvel impérialisme. Dans le contexte décolonisateur de l'après-guerre, plusieurs partis politiques prônent une indépendance occitane fondée sur la théorie de l'« ethnisme » ; la langue devient l'élément central d'un récit national complet, en plus d'un roman historique victimaire, d'un totem graphique (la croix des comtes de Toulouse) et d'un hymne (*Se Canta*). La graphie est tenue d'unir tous les territoires de l'Empire ensoleillé, un Provençal doit pouvoir lire un Languedocien ou un Gascon, l'occitan impose donc un écrit et un lexique commun pour oublier des différences orales souvent importantes. Bien que qualifié d'écriture « classique », l'occitan adapté au béarnais ne reprend aucun de ses éléments traditionnels (*x*, digrammes, *b*) et occulte toutes ses évolutions modernes (*e* atone, *ou* plutôt que *o*, lettres amuïes). Ni racines, ni ailes.

Anciens fors	Lespy	Palay	Bouzet	Occitan
<i>Aygue</i> (eau)	<i>Aygue</i>	<i>Aygue</i>	<i>Ayga</i>	<i>Aiga</i>
<i>Baque</i> (vache)	<i>Baque</i>	<i>Baque</i>	<i>Baca</i>	<i>Vaca</i>
<i>Besii</i> (voisin)	<i>Besii</i>	<i>Besî</i>	<i>Besi</i>	<i>Vesin</i>
<i>Caxau</i> (molaire)	<i>Caxau</i>	<i>Cachau</i>	<i>Cachau</i>	<i>Caishau</i>
<i>Noeyt</i> (nuit)	<i>Noeyt</i>	<i>Noéyt</i>	<i>Noeyt</i>	<i>Nueit</i>

Face à l'échec de la création d'une « nation occitane », le radicalisme des années 1950 et 1960 cède peu à peu sa place à une action plus modérée dans son opposition à l'État, le nationalisme se mue en régionalisme. Devenue plus douce, la démarche uniforme et centralisatrice de l'occitan ne peut trouver qu'un regard bienveillant – et des subventions – dans la France républicaine. Éducation nationale et collectivités territoriales, l'occitan s'impose comme l'outil privilégié pour la défense (timide) des langues minoritaires du Midi. Rabaissé au rang de sous-dialecte gascon de l'occitan, le béarnais se trouve une nouvelle fois marginalisé. En 2019, le Conseil départemental des Pyrénées-Atlantiques abandonne le terme « béarnais », utilisé pourtant par une nette majorité de ses habitants²⁹⁴. En plus de veiller ses derniers locuteurs²⁹⁵, le béarnais perd son nom. Il devient muet, *lénque cousut*.

²⁹⁴ Menée en 2018, l'enquête sociolinguistique du département montre que les deux-tiers des Béarnais (entre 62% et 78% selon les intercommunalités) utilisent le terme « béarnais » pour désigner leur langue régionale, contre 19% à 31% pour « patois » et 8% à 14% pour « occitan ».

²⁹⁵ Dans l'espace gascophone du département, 33% des habitants âgés de 60 ans et plus peuvent s'exprimer en béarnais/gascon, ce chiffre passe à 17% chez les 45-59 ans, 5% chez les 30-44 ans et 2% chez les 15-29 ans.

Libertés chéries

En Uruguay « *Libertad o muerte* », au Ghana « *Freedom and Justice* », en France « Liberté, Égalité, Fraternité » ; la liberté est un objectif universel, une thématique affichée dans les devises d'une trentaine d'États. La liberté constitue le fil conducteur, l'exigence de toutes les luttes populaires à travers l'histoire.

Considéré comme le père de la démocratie athénienne, Solon abolit l'esclavage pour dettes au VI^e siècle AEC, Aristote rapporte ses propos dans la *Constitution d'Athènes* : « Ils sont nombreux, ceux que j'ai ramenés à Athènes, dans la patrie fondée par les dieux : beaucoup avaient été vendus, les uns justement, les autres injustement ; ceux-là, réduits à l'exil par la dure nécessité, ne parlaient plus la langue attique, errants qu'ils étaient de tous côtés ; d'autres, ici même, subissaient un joug humiliant et tremblaient devant la violence de leurs maîtres ; tous je les ai rendus libres ». Plus tard au Moyen Âge, la *Magna Carta* anglaise dicte en préambule : « Nous avons aussi accordé à tous les hommes libres de notre royaume, pour nous et pour nos héritiers à perpétuité, toutes les libertés inscrites ci-dessous pour leur bénéfice et pour qu'ils les conservent pour eux et leurs héritiers », elle influence encore aujourd'hui les systèmes juridiques de la plupart des pays du Commonwealth. La philosophie des Lumières, apparue au XVIII^e siècle, inspire quant à elle les révolutions américaines et françaises au siècle suivant. Pour Montesquieu, « L'homme est né libre » ; dans leur déclaration d'indépendance de 1776, les États-Unis reprennent cet élément central : « tous les hommes sont créés égaux ; ils sont dotés par le créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » ; en 1789 la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* complète : « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ».

Le Béarn ne fait pas exception, il tisse aussi son discours national dans la défense de la *libertat*, l'idéal est mis en avant à chaque fois que son indépendance est remise en cause. En 1391, à la formation des États, ce sont les « *libertatz, fors e costumes* » que chaque membre promet de protéger. En 1617, ces mêmes États se réunissent en session extraordinaire car « sa majesté (Louis XIII) ne peut unir le pays souverain de Béarn au royaume de France sans le consentement des États qu'en rompant le principal fondement de leurs fors et libertés, qui leurs sont plus chères que leur propre vie ». « De la liberté ou la mort²⁹⁶ » promet le *syndic* de Colom. Avant de disparaître dans le tourbillon révolutionnaire, les États adressent un dernier cahier de griefs en 1789, un document qualifié de « testament » par Pierre Tucoo-Chala : « Nous vous supplions, en premier lieu, Sire, de nous maintenir dans nos fors, privilèges et libertés. (...) La lettre que Votre Majesté a

²⁹⁶ « La liberté ou la mort » est la devise officieuse de la Grèce depuis la révolution de 1821-1829.

daignée nous écrire parait subordonner la garantie de nos droits particuliers au bien général de son royaume. Quoique nos droits n'aient rien de contraire à l'intérêt du royaume, cette espèce de réserve, Sire, a dû nous alarmer ; vous nous devez, conformément à votre serment, la pleine et entière garantie de nos droits. Nous allons la réclamer, et nous vous dirons, comme le disaient nos ancêtres, que nos fors nous sont aussi chers que la vie ».

Bien qu'à la fin de l'Ancien Régime les États confondent les libertés avec leurs privilèges²⁹⁷, leur défense constitue toujours le socle de la société. La « liberté » est un terme vaste et flou, mais pour les représentants de la principauté il a un sens bien précis, celui de pouvoir s'organiser à leur volonté. C'est par l'autodétermination²⁹⁸ que viendra l'indépendance et donc la paix sociale, l'objectif ultime ; la liberté politique est un préalable indispensable, ce pourquoi les Béarnais associent leur destin commun. L'outil le plus efficace dans cette quête réside dans la loi, c'est pour cela que les libertés, coutumes et fors sont régulièrement mélangés ; ils forment un tout, la coutume²⁹⁹ (manière de vivre habituelle) et la loi écrite (les fors) concourent au maintien des libertés. Ce lien entre liberté et législation n'est pas nouveau, les Grecs écrivent leur loi, car ainsi elle devient « chose commune » et participe à rationaliser (démystifier) la vie de la cité. Pour Solon : « Voilà ce que j'ai fait par la force de la loi, en alliant la violence et la justice, et j'ai tenu jusqu'au haut mes promesses ». Le rôle cadre de la loi est aussi décrit dans l'article 4 de la DDHC française : « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi ». Pour Paul Ourliac, le droit béarnais vise à assurer la « cristallisation de l'organisation sociale » par une méfiance réciproque.

Les fors servent de cadre aux libertés béarnaises. Apparus entre le XI^e et le XIII^e siècle alors que la principauté gagne en autonomie, ils forment l'un des plus anciens *corpus* juridiques de l'Europe médiévale. *For* et le castillan *fuero* dérivent du latin *forum*, la place publique où la vie de la cité se déroule. Les fors rassemblent des règles communes, sur un territoire précis (Oloron, Ossau, Aspe, Barétous), plusieurs villes (Morlaàs³⁰⁰) ou tout le pays. Le for général est l'élément principal de la loi béarnaise, il fixe notamment les règles du serment mutuel entre le seigneur et son assemblée, il est un embryon de code législatif. Par leur absence d'unité et de continuité, leurs contradictions et anachronismes,

²⁹⁷ Les libertés béarnaises sont alors des prérogatives fiscales et des garanties juridiques en faveur des notables.

²⁹⁸ Dans le contexte de l'après-guerre et du processus de décolonisation, la charte des Nations Unis exprime le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », parfois qualifié de droit à l'autodétermination.

²⁹⁹ La coutume contient surtout le droit familial, élément peu présent dans les fors, car coutume ancestrale non-écrite. Dans les Pyrénées occidentales, c'est en Béarn que l'esprit des anciens usages se conserve le mieux.

³⁰⁰ Le for de Morlaàs est progressivement accordé à d'autres communautés de la plaine.

les anciens fors – dont la dernière version date de la fin du XIV^e siècle – ne sont plus en mesure d’accompagner l’État moderne que souhaite bâtir Henri d’Albret. En 1551, une refonte totale des fors aboutit sous le contrôle des États ; ce travail législatif représente le sommet du compromis béarnais, ébauchant les termes d’une monarchie constitutionnelle fondée sur un contrat écrit et le partage des pouvoirs. Peu mentionnée dans les anciens fors, la liberté s’expose dès le premier article du nouveau texte : « Et il les gardera et maintiendra dans leurs fors, coutumes, privilèges et libertés, tant en commun qu’en particulier ».

Plus qu’un texte législatif, les fors symbolisent les libertés béarnaises³⁰¹, à la fin de l’Ancien Régime les élites élèvent le for au rang d’une mythique constitution. « C’est au pied des Pyrénées que naquit la liberté constitutionnelle dont l’Europe s’honore aujourd’hui » (Jacques Faget de Baure). Pourtant, seuls les trente et un premiers articles du nouveau for peuvent prétendre à une valeur constitutionnelle ; l’absence de l’ensemble des institutions de la principauté dans le code tout comme la persistance de coutumes non écrites empêchent de qualifier le for de constitution. Pour Christian Desplat : « le nouveau for fut bien plus qu’un code juridique pour les Béarnais, (...) il servit de référence quotidienne à tous ceux qui prétendaient préserver l’identité politique et sociale de la principauté ».

C’est dans leur préambule que les fors portent l’essence de la mythologie politique, il constitue un véritable « fond commun idéologique » des Béarnais jusqu’à la fin du XVII^e siècle. Le texte est probablement écrit aux XII^e et XIV^e siècles, alors que la principauté traverse deux crises du pouvoir vicomtal, par l’absence récurrente des princes (obsédés par la *Reconquista*) et la mort de Fébus. Le préambule conte l’origine républicaine de la principauté, dont l’élection du prince et le droit à l’insurrection sont les deux piliers, et le maintien des libertés l’objectif commun³⁰². Pourtant rien dans l’histoire ne confirme la véracité des faits racontés, aucun seigneur n’a été tué dans la cour du château de Pau, ni au bout du pont d’Osserain. Les États se mêlent bien à plusieurs reprises des questions dynastiques – marquant là une originalité du Béarn à l’échelle européenne – mais jamais le principe héréditaire n’est remis en question. Le préambule des fors est bien une légende. Enfin pas totalement, l’histoire des deux jumeaux catalans est en partie vraie, elle s’appuie sur l’arrivée de la famille Moncade à la tête de la principauté à la fin du XII^e siècle ; Gaston et Guillaume sont les deux fils de Marie de Béarn, ils règnent chacun leur tour entre 1187 et 1224.

Le dernier acte de la légende indique un autre élément clé du mythe béarnais. Pour Pierre de Marca – qui prend le conte pour une réalité – les

³⁰¹ En 1601, la vache en or offerte par les États à Marie de Médicis symbolise aussi la défense des libertés béarnaises, le cadeau comprend la mention : « *Bet-t’en, vacque bearnese, ab toute humilitat, La Regine prega guoarde ta libertat !* ».

³⁰² Le sentiment national s’exprime par l’utilisation d’un pluriel indéfini et de l’expression « *gentz de Bearn* » pour revendiquer une volonté commune.

représentants de la principauté se tournent vers le jumeau aux mains ouvertes pour se donner « toute libéralité », c'est-à-dire la générosité d'un être libre. En faisant prince l'enfant vertueux, le préambule des fors exprime l'adhésion des Béarnais au principe de l'hospitalité. Cet acte social est un héritage de la noblesse antique, reproduit ensuite dans la chevalerie médiévale ; il considère qu'un étranger est soit un hôte – qui doit être accueilli de la meilleure des façons (le jumeau aux mains ouvertes) – soit un ennemi à combattre (les chevaliers de Bigorre et d'Auvergne). L'hospitalité est le pendant de la guerre, soumis à une seule condition, que l'hôte étranger soit bon. Cette même logique est à l'œuvre dans la pratique ancienne de la *sègue*³⁰³ ; lors d'un mariage, l'étranger est accueilli dans la communauté s'il se montre bon/généreux.

L'hospitalité exigeante souligne les limites des libertés exprimées dans la principauté, les Béarnais ne sont pas libertaires, ils ne tendent pas vers une liberté absolue. Ainsi, au Moyen Âge, la plupart des gens vivent sous le régime du *questau*³⁰⁴, des serfs dont les biens et la personne appartiennent à un propriétaire terrien. Le *questau* ne dispose donc pas de la terre qu'il cultive, et ne peut quitter le domaine sans l'accord du seigneur. C'est aux XIII^e et XIV^e siècles que l'affranchissement des *questaus* s'impose à grande échelle, grâce aux bastides. Le for de Morlaàs est accordé aux nouvelles communautés libres, le *questau* devient à la fois *besii* et *casalè*, car il peut cultiver un bout de terre nommé *casau* (désignant désormais le jardin). Bien que la frontière entre liberté et servage demeure longtemps floue, la « questalité » se poursuit jusqu'au XV^e siècle, symbole des limites aux si chères libertés béarnaises.

Les vallées montagnardes semblent totalement échapper au phénomène questal, cette absence n'est pas le seul élément du particularisme d'Ossau, Aspe et Barétous ; elles disposent chacune de leur propre for, comptent peu de nobles, des abbés laïques à la place du clergé et quasiment aucun signe du pouvoir vicomtal. Les trois vallées sont parfois qualifiées de républiques³⁰⁵, tant leur autonomie et leur liberté sont assurées. Chaque communauté est propriétaire de vastes territoires collectifs et indivis pour satisfaire le pastoralisme, l'administration était assurée par les *jurades* élues et aujourd'hui encore par diverses commissions syndicales. Ce mode de gestion n'est pas propre aux zones pyrénéennes, le Larbaig et le Josbaig l'ont aussi pratiquées, mais il prend une forme totale dans les communautés montagnardes, parfois qualifiées de clans tant

³⁰³ Pour Simin Palay, « la *sègue* est un très ancien usage qui se pratique à l'occasion d'un mariage. Un ruban est tendu en travers du chemin que le cortège nuptial doit suivre, des jeunes gens tiennent un des bouts du ruban tandis que d'autres portent une bouteille de vin du cru et des verres ; le cortège est tenu de s'arrêter devant la *sègue* ; les époux sont invités à trinquer et à boire un coup ; il y a parfois échange de compliments et de souhaits, puis, après avoir remis une offrande en argent, la noce est autorisée à poursuivre son chemin. ».

³⁰⁴ Le *questau* doit payer la *queste*, une redevance héréditaire.

³⁰⁵ En réalité, le système montagnard est une oligarchie tenue par les bonnes maisons, la « partie saine ».

elles se montrent sourcilleuses de leur autogestion. C'est finalement dans ces communautés que s'exprime avec le plus de vigueur le sens des libertés du pays, car c'est bien au pluriel que celles-ci sont toujours exprimées et défendues.

Les libertés béarnaises sont collectives, elles s'opposent aux libertés individuelles qui finissent par s'imposer en Angleterre, aux États-Unis ou en France sous l'influence des Lumières. Les fors sont l'expression du sentiment animant les Béarnais ; en Aspe la ville d'un agresseur doit indemniser le plaignant, si elle refuse c'est au *vic* de payer et sinon à toute la vallée ; *idem* en Ossau, si un habitant s'oppose à une saisie du vicomte alors la vallée doit contraindre son membre. Le for général exprime la solidarité dont doivent faire preuve les Béarnais, les parents ont à payer pour les actes de leurs fils tout comme l'ainé avec ses cadets. Pour Paul Ourliac : « L'individu isolé n'a pas de place dans une telle société ; il est protégé par elle, mais il doit prendre fait et cause dans toutes les querelles où sa famille, son village ou sa vallée sont impliqués ».

Loin du communisme moderne, la société béarnaise n'empêche pas la propriété privée – bien au contraire – mais se tourne vers un mode de vie où le groupe dispose des pleins pouvoirs ; le cadre social doit être fort pour atteindre la cohésion, qui seule peut permettre à un collectif humain de taille limitée d'atteindre des objectifs élevés (paix et indépendance). Dans la principauté, l'individu est souverain dans les affaires publiques et peut être *besii* ou jurat ; il a un rôle actif dans la politique du pays, ce qui permet d'imposer en contrepartie la soumission au collectif dans les affaires privées³⁰⁶. Ce message est renvoyé par la légende des fors, le groupe (l'assemblée) est plus fort que l'individu (le prince), il se décline dans tous les actes de la vie (terrain de parcours, mariages, ventes, procès) le collectif est partout, même l'*aurost* est le procès public de la maison.

Au contraire, les libertés individuelles nécessitent une totale indépendance de l'individu, car noyé dans la masse d'un Empire de plusieurs millions de citoyens, il ne doit pas avoir à sacrifier son indépendance personnelle pour une influence politique devenue quasi-nulle³⁰⁷. En rejoignant les idéaux français, la société béarnaise s'individualise³⁰⁸, le confort personnel devient l'objectif prioritaire à mesure que le pouvoir politique s'éloigne et se dilue. « Sois ce qu'il faut être », le conseil est pourtant longtemps donné lorsqu'un enfant sort voir du monde. L'ancien indique ainsi au jeune que, dehors, il doit bien se tenir car il représente aussi sa famille. *Sies lou de qui cau*.

³⁰⁶ Paul Ourliac apporte sa vision : « Le droit pyrénéen (...) est à la fois communautaire et individualiste, poussant même à l'extrême chacun de ces caractères. Par sa naissance, par sa famille, par sa maison, par son travail, l'homme appartient au groupe ; il vit en lui et par lui et se sent solidaire de tout. Il affirme, en même temps, sa pleine liberté : dans sa maison, dans sa famille, il est maître et seigneur ».

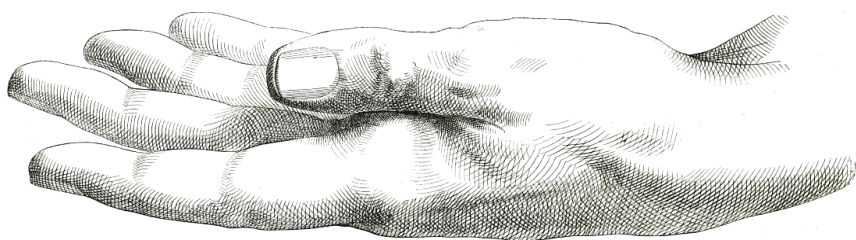
³⁰⁷ L'opposition entre libertés individuelles et collectives est souvent résumée par la confrontation entre Athènes et Sparte, le modèle athénien étant individuel et le spartiate collectif.

³⁰⁸ Le déclin des solidarités va avec l'urbanisation, la ville grandit et devient « une foule d'individus solitaires ».

« Ce sont ici les fors de Béarn, dans lesquels il est fait mention qu'anciennement il n'y avait pas de seigneur en Béarn. En ce temps-là, les Béarnais entendirent louer un chevalier de Bigorre ; ils allèrent le chercher et le firent seigneur un an.

Ce temps écoulé, il ne voulut pas les maintenir dans leurs fors et leurs coutumes : la cour de Béarn s'assembla alors à Pau et le requit de les maintenir dans leurs fors et coutumes ; il s'y refusa, alors ils le tuèrent en pleine cour. Ensuite on leur vanta un prudhomme chevalier d'Auvergne ; ils allèrent le quérir et le firent seigneur deux ans. Ce temps achevé, trop arrogant, il ne voulut pas les tenir dans leurs Fors et coutumes. La cour le fit alors occire au bout du pont d'Osserain par un écuyer, qui le frappa d'un tel coup par devant que l'épieu sortit par le dos. Ce seigneur avait nom Saintonge.

Ils entendirent ensuite louer un chevalier de Catalogne, lequel avait eu de sa femme deux enfants jumeaux. Les gens de Béarn tinrent conseil et envoyèrent deux prudhommes de leur terre qui demandèrent un de ces fils pour seigneur. À leur arrivée les envoyés allèrent les voir et les trouvèrent endormis ; l'un les poings fermés, l'autre les mains ouvertes ; ils s'en retournèrent emportant celui qui avait les mains ouvertes. »



Acabalhes



Las acabalhes, du verbe *acabà* (terminer), désignent notamment le repas célébrant la fin d'une construction de maison. Les fondations sont solidement ancrées, le toit est grand et solide, le foyer chaud et réconfortant. Il est l'heure de faire la fête, non pas pour ce qui vient d'être réalisé mais pour la vie qui va pouvoir s'épanouir ici. C'est le sens donné à cet essai, celui d'une espérance, que le riche passé du Béarn puisse insuffler la vie de son présent et avenir.

« Comme un cœur oppressé qui palpète de fièvre
Tu es l'endroit où la vie brûle, ardente, toujours ;
Tu es aussi l'abri où naît et vit le rêve. »

Simin Palay, *Lou larè* (le foyer)

Malgré plus de deux siècles de disparition politique et d'effacement culturel, le Béarn existe toujours tant bien que mal. Les braises de son feu brûlent encore, reste à les attiser. Car le moment est charnière, une possible bascule qui pourrait confirmer le retour du Béarn. Avec une démographie stabilisée, la fin du « miracle » de Lacq³⁰⁹, une marginalisation de ses infrastructures de transport (absence de LGV et de *hub* aérien), l'éloignement du centre de gravité régional et la concrétisation institutionnelle basque, l'heure est au changement d'époque. Le tableau n'est pas sombre, il est juste différent des sept décennies d'après-guerre marquées par un développement effréné et, localement, un *statu quo* politique.

Le nouveau cycle démographique est le premier élément à appréhender, car d'un gain moyen de 2 000 nouveaux habitants par an des années 1960 à 2010, le Béarn a basculé dans une forme de stabilité qui implique des changements profonds dans son modèle de développement. Durant cette période faste, l'urbanisation accélérée du territoire répond à un besoin réel en logements, services ou équipements d'une population plus nombreuse et plus riche. Mais comme avec la *Reconquista* au XII^e siècle et la guerre de Cent Ans aux XIV^e-XV^e siècles, le Béarn ne se place qu'un temps au cœur des enjeux européens (ici énergétiques). Malgré des succès dans la reconversion de Lacq, la consolidation de sa filière aéronautique et la transition numérique paloïse, sa croissance exponentielle semble terminée. Sauf que les vieilles habitudes ont la peau dure et l'urbanisation se poursuit malgré le ralentissement des besoins. Symbole de ce déséquilibre, le nombre de logements vacants s'envole avec 22 000 unités en 2019³¹⁰, pratiquement le double de 2008 (+68%) et un taux de vacance

³⁰⁹ Le site gazier est l'élément emblématique d'une époque – les Trente Glorieuses – qui voit l'économie béarnaise s'emballer avec aussi l'arrivée d'usines fuyant les frontières allemandes (Turboméca, Messier), la mise en culture de terres autrefois en friche (*touyas*), la tertiarisation de Pau et le développement d'un tourisme de masse autour du ski, le tout dans un contexte largement porteur de l'après-guerre (reconstruction, pétrole, *baby-boom*, etc.).

³¹⁰ À cela s'ajoutent des friches économiques, dont environ 430 ha de friches industrielles (base « Cartofriches ») ; dans le secteur Monhauba d'Induspal (Lons) l'abandon concernait presque 30% de ses 51 ha en 2018, ce qui n'empêche pas la construction ou l'extension de nouvelles zones économiques dans l'agglomération paloïse.

immobilière (11%) très loin du voisin basque (6%) ou même de la moyenne régionale (8%). Les cycles démographiques sont longs et difficiles à enrayer localement, ils sont le fruit d'évolutions profondes, souvent à l'échelle continentale ; les deux derniers cycles béarnais ont duré respectivement un siècle puis un demi-siècle³¹¹, il faut donc s'attendre à ce que ce nouveau cycle s'étale sur une bonne partie du XXI^e siècle. C'est en tout cas ce que prédit l'Insee dans ses dernières prévisions publiées en 2021.

L'institut estime que la population française atteindrait un pic au milieu de la décennie 2040, il s'agit d'une évolution radicale par rapport à de précédentes prévisions de 2013 qui tablaient sur une croissance tout au long du siècle³¹². Dans le département, la population se stabiliserait à environ 750 000 hab. à partir de 2050³¹³ – loin des 780 000 hab. prévus en 2013 – et serait surtout nourrie par l'exceptionnelle croissance basque (environ + 4 000/hab./an). Aidé par l'attrait général portant les zones côtières, le tropisme basque n'est finalement qu'un retour à la normale ; car l'agglomération de Bayonne se trouve au croisement de l'Adour et des axes principaux liant Toulouse, Bordeaux et péninsule ibérique. Depuis l'intégration de l'Espagne et du Portugal au marché commun européen en 1986, cette position est redevenue une source d'attractivité majeure. Le Béarn profite aussi du renouveau ibérique en sortant de son rôle de garde-frontière ; que ce soit dans le tourisme, l'industrie ou le sport³¹⁴, la nature reprend ses droits. Pour autant, le pays souffre toujours de l'absence de liaisons modernes vers le sud, et même s'il ne sera plus le « pays à l'écart » de l'ère préindustrielle, il rentre dans le rang par rapport à l'ultra-connexion basque³¹⁵. En plus d'un moteur démographique en panne, l'objectif « zéro artificialisation nette » d'ici 2050 marquera les prochaines décennies ; c'est un retour à la tradition pour le Béarn, mais plus besoin des pasteurs pour geler des terres, les PLUi suffiront.

Le changement d'époque passe, aussi, par le bouleversement institutionnel des dernières années. La loi NOTRe de 2015 marque l'élargissement et donc l'éloignement régional tout comme l'aboutissement du projet politique basque. La création du Pays de Béarn est une réponse directe à ce double évènement ; et même si le pôle métropolitain tarde encore à s'imposer comme un élément moteur du territoire, la fin du *statu quo* basco-béarnais – après des décennies

³¹¹ Avant la période d'expansion 1960-2010, le Béarn est confronté à un recul continu de sa population depuis le milieu du XIX^e siècle (environ 500 habitants par an en moins).

³¹² L'Insee estime que la population française atteindrait 68,1 millions d'habitants en 2070, contre 67,4 millions en 2021. Dans une précédente estimation de 2013, la France aurait dû atteindre 76,5 millions d'habitants en 2070.

³¹³ La population basco-béarnaise est estimée à 698 000 habitants début 2023.

³¹⁴ En 2022, 12% des visiteurs du château de Pau sont Espagnols, leurs visites progressent de 42% en décembre. Le groupe Abengoa détient une usine à Lacq et la *Vuelta* visite désormais régulièrement les cols cyclistes béarnais.

³¹⁵ La volonté de relier l'axe atlantique par LGV devrait encore accentuer le phénomène à l'avenir. Aussi, l'UPPA a pour objectif de doubler ses effectifs à Bayonne et Anglet à l'horizon 2030 (projet IREKIA, création de 4 000 places) pour rééquilibrer ses capacités d'accueil entre Pau et la côte basque ; c'est donc la stagnation qui attend le campus béarnais et la perte d'un atout majeur de sa compétitivité par rapport au voisin départemental.

d'atermolements – préfigure d'inévitables futures évolutions³¹⁶ ; d'autant plus avec une administration centrale en quête de « différenciation, décentralisation, déconcentration et simplification de l'action publique » (loi 3DS de 2022).

La fusion des ex-régions Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon insuffle un autre changement profond ; car désincarné politiquement, le Béarn reste longtemps à la remorque d'un activisme occitan bouleversant qui – loin de se contenter d'une démarche linguistique – entend incarner un projet civilisationnel complet. Depuis 2015, l'ambition trouve le cadre de l'Occitanie pour s'épanouir ; un espace qui concentre le cœur d'une identité forgée par des éléments linguistiques mais surtout les souvenirs de l'ancien Parlement de Toulouse³¹⁷, dont la nouvelle région reprend en grande partie les limites. En 2015 (comme en 1512 à Blois), le Béarn démontre qu'il demeure hermétique à son voisin. Depuis, l'évolution du mouvement occitan en Béarn est évidente, et c'est à se demander ce qu'il en reste car de *la Passem* au *Carnaval biarnès* les manifestations culturelles actuelles s'ancrent dans un prisme béarnais, gascon ou pyrénéen. La *Ciutat* de Pau, pourtant portée par des associations historiquement occitanes, s'affiche comme « la cité créative de la culture béarnaise » et elle ne se choisit ni troubadours, ni croix de Toulouse comme emblèmes, mais les anciens fors. Le propos n'est pas de nier la légitimité d'une identité occitane, qui repose sur des faits culturels et politiques, mais de constater que le Béarn n'est pas concerné, ni hier³¹⁸, ni aujourd'hui³¹⁹. « Sans doute mal informés, les Béarnais du Siècle des Lumières ignoraient qu'ils étaient des Occitans et eussent été bien surpris d'apprendre que le *païs* n'était que la partie d'une grande entité historique, politique et culturelle, l'Occitanie ». La citation de Christian Desplat remonte à 2009, elle illustre ce qu'était la logique d'un fantasme qui n'a rien d'unique en Europe³²⁰, l'heure est pourtant bien au coucher pour l'« Empire ensoleillé ».

Une dernière dimension marque le changement d'époque, celle des esprits. Les soixante-dix années d'après-guerre vécues à un rythme effréné, l'objectif

³¹⁶ Le monde économique (CCI, CMA, Crédit Agricole Pyrénées Gascogne) et associatif (Secours populaire, CFDT, MEDEF, Banque alimentaire) sépare déjà Béarn et Pays basque, le monde institutionnel aussi regroupe parfois Béarn et Soule d'un côté et côte basque de l'autre (Groupements Hospitalier de Territoire, carte judiciaire).

³¹⁷ L'actuelle région Occitanie est la version « identitariste » de l'ancien Parlement de Toulouse (nom, drapeau, hymne, langue), le projet politique reste le même (centralisme toulousain et contrôle du nord des Pyrénées).

³¹⁸ Les Wisigoths sont très peu sortis de la Garonne, les troupes béarnaises n'ont pas combattu à Muret, le catharisme n'y a jamais existé, le Parlement de Toulouse – malgré ses tentatives – n'a pas réussi son annexion et Fébus est peut-être le seul troubadour béarnais connu (mais il était aussi Fuxéen). Même sur le plan linguistique, le béarnais peut surtout être qualifié de « langue du qué » (et moins de « langue d'oc »), tant l'énonciatif le distingue dans l'univers roman ; d'ailleurs « oui » se dit plus *quio* que *o* en béarnais, par la contraction de *que-o*.

³¹⁹ Les résultats de l'enquête sociolinguistique de 2018 montrent que le sentiment occitan existe, mais est pour le moins minoritaire en Béarn (autour de 10%).

³²⁰ Les partisans de la Grande Serbie estimaient déjà que les Croates étaient « des Serbes qui s'ignorent », cette pensée est symptomatique du nationalisme « irrédentiste » (Grande Allemagne, Grande Russie, etc.). Certains activistes tentent désormais de développer le concept de « Grande Occitanie » pour maintenir leur prétention à un ensemble culturel allant de l'Atlantique aux Alpes malgré la création de la région politique Occitanie.

d'une croissance illimitée est de plus en plus remis en question en Europe ; et ce n'est pas juste l'affaire de quelques radicaux mais aussi des dirigeants de grands États industrialisés. La « fin de l'abondance » en France fait écho à la situation britannique, voyant Liz Truss – éphémère Première ministre – être renversée par les marchés financiers pour son programme en trois points « croissance, croissance, croissance », et remplacée par Rishi Sunak promettant lui « stabilité et unité ». Il ne faut pas confondre stabilité et stagnation, l'ancien parti de Margaret Thatcher n'est pas devenu altermondialiste, il s'agit bien d'une recherche d'équilibre. La fin de la croissance illimitée répond à la prise de conscience que les Hommes vivent avec des ressources limitées, naturelles, démographiques ou financières. La multiplication des crises au XXI^e siècle illustre les effets d'un développement déséquilibré sur la résilience d'une société, d'où l'objectif final d'unité car la démocratie et même la paix demeurent fragiles. Si la croissance n'est plus au cœur des pensées, la quête de sens s'impose au contraire. Passée la nécessité de la subsistance, les sociétés occidentales cherchent désormais les leviers pouvant répondre à leurs aspirations profondes dans le travail, la vie de famille ou l'environnement ; davantage – d'argent, d'activité, de bâtiments, d'objets – n'est plus forcément synonyme de progrès ou de bonheur³²¹.

Le retour du Béarn n'est pas une finalité, il doit être l'expression de solutions utiles, concrètes et adaptées aux réalités ; un cadre d'action agile par sa proximité avec le terrain qui peut aussi être largement accepté car porteur de sens (ancrage millénaire). Par son acceptation, le Béarn nouveau peut incarner des ambitions collectives qui transcendent les territoires ou les opinions politiques. La réponse aux problématiques essentielles doit d'abord venir des Béarnais, la posture victimaire – contre Paris ou Bruxelles – est contreproductive ; l'ambition est donc de prendre à « main ouverte » son destin avec une démarche inclusive.

Ainsi, pour être Béarnais il ne faut pas appartenir à une origine ethnique, religieuse ou linguistique, mais ressentir un lien avec cette terre. Contrairement au roi de France qui règne sur des sujets (devenus administrés), le prince de Béarn s'est toujours présenté comme seigneur de la terre, à l'image des souverains ibériques. Le for général énonce cette idée, il est présenté comme le « droit commun de la terre » ; en 1398 dame Isabelle exprime aussi ce serment : « Je jure que moi, serai seigneur de bon droit, juste, fidèle, et loyal au peuple, assemblées, roturiers et personnes de toute la terre de Béarn ».

La cohésion interne des Béarnais autour d'un projet collectif demeure la clé de toute réussite, c'est déjà grâce à ce sentiment d'appartenance que la principauté

³²¹ Déjà pour Voltaire : « Dans ses écrits un sage Italien dit que le mieux est l'ennemi du bien / Non qu'on ne puisse augmenter en prudence, en bonté d'âme, en talents, en science / Cherchons le mieux sur ces chapitres-là / Partout ailleurs évitons la chimère / Dans son état heureux qui peut se plaire, vivre à sa place, et garder ce qu'il a ! ». La *Béguéule* est une morale du contentement ; dans un registre plus moderne, Orelsan écrit : « Rêve mieux / Mieux qu' l'argent, mieux qu' le pouvoir, mieux qu' les deux / Rêve d'être heureux ».

émerge et connaît ses plus grandes réussites. De tous les atouts à son service, ce ne sont pas les armes qui défendront au mieux le pays mais bien l'« harmonie sociale » et le vœu de « sauvegarde mutuelle », une solidarité qui permettra longtemps de compenser la faiblesse des ressources naturelles ou démographiques. Au XVI^e siècle, la normalisation des institutions de la principauté pour constituer un État moderne (donc centralisé et absolu), ainsi que de profondes divisions internes (religieuses notamment) auront raison de la cohésion du pouvoir politique, un déséquilibre à l'origine de sa lente dissolution. Toujours conservée dans le cadre familial, l'« âme béarnaise » est ainsi décrite par Pierre Bourdieu au XX^e siècle : « cette société a toujours manifesté une conscience aigüe de ses valeurs et une volonté résolue de défendre les fondements de son ordre économique et social. Rares, en effet, sont les sociétés où cette volonté se soit exprimée d'une façon aussi consciente et institutionnalisée ».

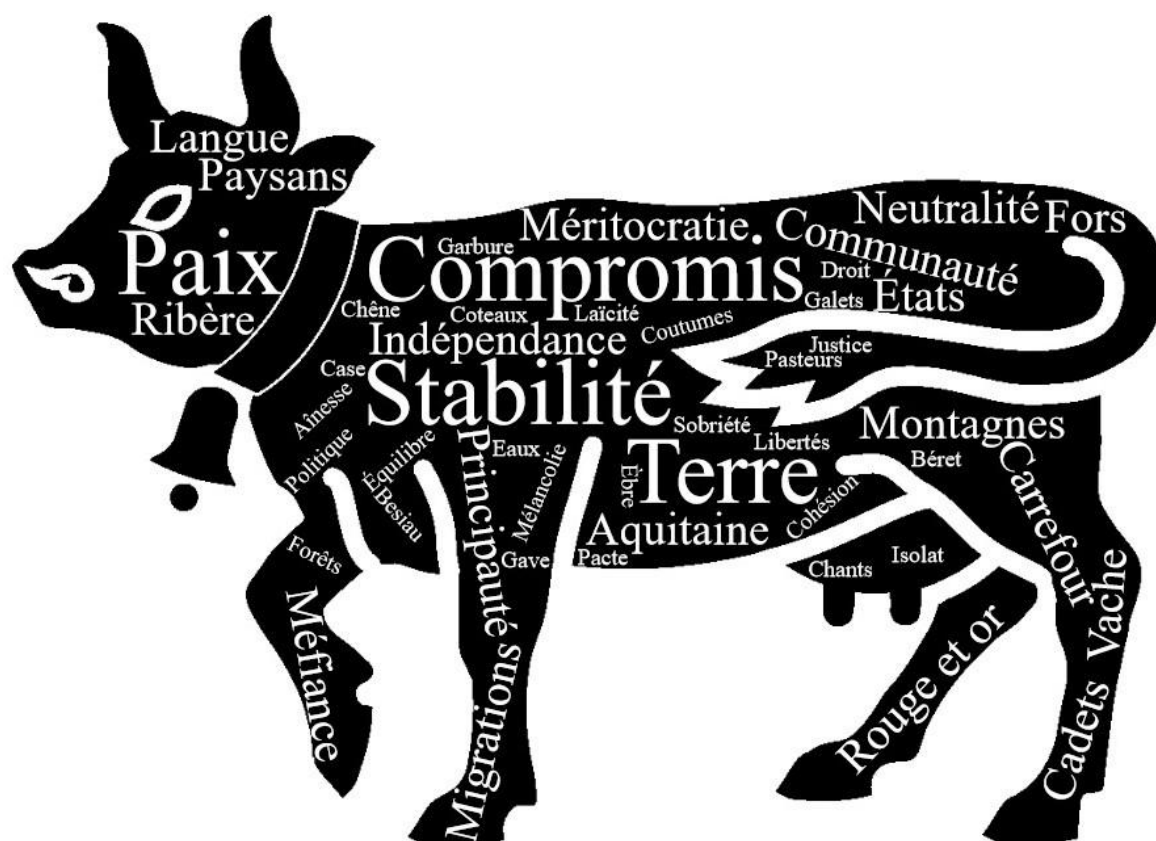
Partant du constat d'un changement d'époque multiforme – démographique, institutionnel et idéologique – et d'une réponse qui ne peut venir que de Béarnais attachés à cette terre, l'essai se termine par une série de propositions concrètes, réalisables et acceptables. Sans idéaliser une société traditionnelle aussi porteuse d'inégalités (envers les cagots, les cadets et parfois les femmes), certaines de ses valeurs peuvent continuer d'inspirer. Comme le titre *Abrégé*, ces *Acabalhes* littéraires trouvent leur esprit dans le fonctionnement des États de Béarn ; pendant toute son existence, l'assemblée dresse des cahiers – de griefs ou de doléances – à destination du seigneur, afin d'exposer des remontrances et des pistes de mesures sous la forme d'articles. Plus de seigneur héréditaire aujourd'hui, mais demeure l'idée constructive d'articles mêlant problématiques et propositions. Aussi, la philosophie grecque va permettre – une dernière fois – d'ordonner notre pensée, les articles suivants reprennent donc la méthode rhétorique et ses cinq grandes étapes traditionnelles que sont l'*inventio* (invention), la *dispositio* (disposition), l'*elocutio* (élocution), l'*actio* (action) et la *memoria* (mémoire). Par ces étapes, la rhétorique vise à donner un cadre pour mettre en valeur une idée et ainsi démontrer par le discours.

L'idée est ici de convaincre au retour bénéfique de la « patrie » Béarn pour sa terre et ses habitants ; à l'âge d'or de la principauté au XV^e siècle, ses officiers défendent déjà avec passion leur *patria bearnii*, à l'inverse le nom « nation » n'est presque jamais exprimé. Ces deux mots, souvent confondus, ont un sens proche mais différent, qu'une citation de Romain Gary permet d'éclairer : « Le patriotisme, c'est l'amour des siens. Le nationalisme, c'est la haine des autres ».



Inventio

Avant tout, il s'agit de découvrir les arguments qui pourront convaincre l'auditoire, c'est l'étape la plus longue de la rhétorique mais aussi la plus indispensable car préalable au reste de la démarche. Les sept circonstances d'Aristote ont permis de révéler les caractéristiques propres au Béarn, en synthétisant ce qui fonde son « particularisme », de sa géographie à sa société humaine. Il en ressort d'abord le portrait d'une terre singulière, entre montagne et *ribère*, à la fois isolat et carrefour. Le pays navigue entre les eaux, de là vient peut-être son besoin d'équilibre pour concilier des intérêts parfois divergents, mais plus souvent partagés sur l'essentiel. La stabilité ne se décrète pas, elle se construit, par une cohésion de tous les instants à travers la paix et la souveraineté. Abrités par un angle mort entre Ibérie et Europe du nord, les Béarnais pactisent autour de cet objectif commun, ils profitent des événements pour gagner en autonomie et développer leur originalité. Le droit et la communauté sont au cœur de leur vision politique, les fors et les États sont les meilleurs défenseurs de leurs libertés collectives. Bien après le délitement de l'ancienne principauté, la *case* demeure le dernier refuge de l'âme béarnaise, protectrice de sa coutume, de ses chants et de sa garbure. La vache mère protège toujours son jardin. Le temps a fait son œuvre, le jardin a changé mais quelque chose d'immuable l'anime, d'un chêne majestueux, à des galets roulés par le gave, au loin une cheminée fume encore.



Dispositio

Le Béarn naît d'un fait ethnique, celui des *Bearni* antiques, fondu en projet politique au Moyen Âge. En 1391, la formation des États montre que le choix de la souveraineté n'est pas juste une lubie princière mais un objectif commun rassemblant nobles et roturiers, transformant définitivement le Béarn en « chose publique ». Si la *dispositio* rhétorique permet d'ordonner des arguments oraux, le cadre politique territorial doit aboutir à une organisation efficace de la société. Le pouvoir politique de la principauté se singularise par son caractère équilibré et réciproque – un système solaire plutôt qu'une pyramide – entre *besiis*, jurats et députés. Au centre de tout, la *besiau* est la première cellule sociale, sa proximité assure l'exécution des aspirations populaires en agissant sur une population « facile à embrasser d'un seul coup d'œil » ; elle est pour Aristote la forme de gouvernement idéale, qui pourrait encore aujourd'hui être le moteur d'une démocratie participative renouvelée. Afin d'exister dans une région plus vaste (Nouvelle-Aquitaine, NA) et concurrentielle (C.A. Pays basque, CAPB), le Pays de Béarn doit ensuite être le catalyseur des initiatives locales. Si le fédéralisme du pôle métropolitain colle avec la tradition décentralisée du pays, il demeure encore très timide ; à l'inverse la CAPB compte déjà plus de 1 200 agents contre 2 500 en Pyrénées-Atlantiques (PA), et intervient sur la plupart des sujets aussi traités par le département, des mobilités à l'environnement, la culture, l'économie et l'Europe. Par ces doublons, l'avenir du département des PA se pose forcément. Ce n'est pas le cadre départemental qui est mis en cause – porteur de sujets cruciaux et échelon indispensable dans une région aussi grande que la NA – mais bien son ressort géographique. L'efficacité et le sens donnés à l'action publique orientent vers la partition politique inévitable d'un territoire toujours plus bicéphale, qui n'aura jamais réussi à se trouver une identité partagée. La bidépartementalisation semble vouée à l'échec, l'État n'y a jamais été favorable (plusieurs tentatives échouent dans les années 1990) et rien ne montre un changement d'avis. Par contre, l'exemple du département du Rhône fournit une nouvelle piste. En 2015, il est séparé en deux entités politiques, une métropole urbaine autour de Lyon et une assemblée rurale ailleurs, le tout en conservant l'ancien cadre préfectoral. Ainsi, Pays de Béarn et Pays basque pourraient reprendre à leur compte les missions du conseil départemental, tout en laissant à l'État son cadre déconcentré. Tous les acteurs sont désormais prêts à ce changement qui ne ferait qu'acter un mouvement déjà lancé, et qui n'empêchera pas un travail commun entre des Basques et des Béarnais obligés au voisinage.

En décembre de l'an 2000, André Labarrère prédit : « Pour moi, le pays de Béarn comporte le risque d'officialiser la partition du département ». Chiche !

Elocutio

Pour convaincre, la forme de l'argumentaire n'est pas moins importante que le fond. Chez les Romains surtout, l'*elocutio* est une phase déterminante du discours, celui du style ; l'art de trouver les mots qui mettront en valeur ses arguments. Il s'agit donc pour le Béarn de choisir les bons mots pour montrer qu'il peut être un sujet moderne, taillé pour les enjeux du XXI^e siècle. Concernant le XX^e siècle, on peut dire que c'est raté. Après 1945, l'Europe doit se reconstruire vite et fort ; le Vieux Continent place donc la croissance, l'industrie, la ville et la consommation au centre de sa modernité. C'est aussi l'heure de la mondialisation, l'avion, internet, tout va plus vite ; il faut parler anglais ou chinois, tout doit concourir à la rentabilité économique pour atteindre l'idéal absolu, la richesse individuelle. Avec son esprit terrien et ses valeurs traditionnelles de stabilité et de sobriété, le Béarn passe pour une chose bien désuète, totalement dépassée et déclassée. Mais après deux décennies, et autant de crises économiques, sanitaires, environnementales et sociales, le constat est sévère, le XXI^e siècle vient d'enterrer les Trente Glorieuses. Dette publique, démocratie, climat, la surchauffe est générale. En Béarn aussi le changement d'époque est visible, la démographie se stabilise depuis les années 2010 ; mais loin du déclin, ce nouveau cycle peut être l'opportunité d'un autre modèle de développement permettant aux vieilles valeurs du pays de gagner en modernité. Par le gel de ses espaces naturels (pacage, chasse/cueillette), le contrôle des naissances et une sobriété permanente, la société béarnaise s'impose longtemps un mode de développement éminemment durable, où le refus du profit illimité est une constante indissociable de l'harmonie sociale. Dans un monde conscient de ses ressources limitées, la stabilité peut s'imposer comme une alternative, pour un développement équilibré moins pollueur et gaspilleur. Parce que les Béarnais sont toujours attachés à leur ruralité, et que les Palois ne veulent pas vivre dans un Bordeaux ou Toulouse bis ; la fin de la croissance illimitée doit être actée, un juste retour au bon sens terrien. La laïcité de son système politique, la place des femmes dans le système pyrénéen traditionnel, les valeurs collectives de sa société, toutes ses vertus se placent au cœur des enjeux actuels. La culture du compromis aussi peut inspirer les modes de décision publics, dans sa faculté à obtenir des « petits pas » solides, plutôt que des bonds de géant éphémères (car annulés à la première alternance venue). Le nouveau for, né du compromis, voit le jour plus de deux siècles et demi avant le Code civil de Napoléon, pourtant fruit de l'« homme providentiel ». Durabilité, stabilité, compromis, laïcité, égalité des sexes, décentralisation, sobriété, solidarité, toutes ces valeurs ont fait la principauté et la société béarnaise pendant un millénaire ; après la parenthèse du XX^e siècle, elles peuvent de nouveau faire du Béarn un sujet moderne, capable d'embrasser son siècle.

Actio

Le retour du Béarn doit passer par des actions concrètes et utiles. Parmi les enjeux du XXI^e siècle, l'eau et l'énergie peuvent être deux de ces ambitions, car partagées et intimement liées au Béarn, pays des gaves et de Lacq. La propreté³²² et la gestion de l'eau, l'autosuffisance énergétique, voilà des sujets rassembleurs et moteurs. Les actions doivent aussi transmettre l'envie du pays. « Entrer dans une langue, c'est entrer dans une vision du monde », la citation de Rémi Hess illustre toute l'importance à valoriser la *lèngue nouste*, fenêtre ouverte sur l'esprit béarnais. Bien sûr, les locuteurs natifs sont de moins en moins nombreux, mais rien n'empêche de favoriser l'éveil de la langue par des choix collectifs adaptés. Pour être un outil populaire, son appropriation passe déjà par le respect de son nom « béarnais », donné avec constance par une nette majorité. La graphie ensuite doit assurer une large transmission. Les codes de Lespy et Palay sont les plus appropriés pour parler au grand public, ce n'est ni « *en davant* » ou « *noste camp* », mais « *en daban* » et « *nouste camp* » que choisissent Pau Béarn Habitat pour son projet d'entreprise et le Pau FC pour son stade. La graphie Palay est la plus aboutie et accessible à un francophone, mais la graphie béarnaise gagnerait à faire renaître l'usage des digrammes vocaliques et des x. Si l'occitanisme laisse le Béarn plus tranquille, la graphie « normalisée » demeure amplement utilisée, elle présente des qualités évidentes pour un étudiant afin de mieux identifier les liens unissant les langues romanes. Rien n'interdit la coexistence de ces deux graphies, l'une dans un cadre scolaire/universitaire et l'autre à destination du grand public. La transmission de la personnalité béarnaise passe ensuite par une série d'actions visibles, pour un « Béarn, hors la tête ». Avec ses symboles – vaches, béret et compagnie – et l'abondance de dessins ou gravures, le pays dispose d'un large catalogue pour rendre perceptible son identité à travers des fresques murales et des sculptures, un art de rue utilisé par n'importe quelle culture moderne et vivante. Il manque enfin un lieu pour abriter cette énergie, afin de transmettre son histoire et parler d'avenir. En Catalogne, Bretagne ou Pays basque, chaque pays dispose d'un tel espace. Un musée béarnais a bien existé jusqu'à la fin des années 1990, sans bénéficier des conditions nécessaires à son épanouissement, par l'absence d'un espace dédié (car hébergé au château de Pau). La *Ciutat* non plus ne peut pas être ce lieu, car aussi importante soit-elle, la langue n'est pas l'unique élément de l'identité du Béarn. Archéologie, sociologie, gastronomie, géographie, histoire, ethnologie, économie, sports, toponymie, littérature, les sujets sont nombreux pour constituer cet espace de transmission indispensable. Les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous le font déjà, au Béarn de le (re)faire.

³²² À commencer par les anciennes déchetteries installées le long du gave de Pau.

Memoria

La dernière étape rhétorique est à la fois le moyen et l'aboutissement d'une renaissance béarnaise, car la mémoire est le terreau d'une identité collective liant passé et avenir. L'opposition mémoire/oubli irrigue la pensée grecque, Ulysse – pendant son *Odyssée* – est confronté à de multiples embuches dans son retour vers Ithaque ; le chant des sirènes et les Lotophages sont des pièges pour faire oublier au héros le sens de son voyage. Pour Jean-Pierre Vernant, la mémoire grecque ne consiste pas « pour un sujet de s'appréhender soi-même dans son passé personnel (...) ; il s'agit de se situer dans le cadre d'un ordre général, de rétablir sur tous les plans la continuité entre soi et le monde ». La mémoire n'est donc pas individuelle mais collective, c'est aussi ce que montre le préambule légendaire des anciens fors, la quête du prince est une affaire collective et atemporelle, hors du temps. « Le passé ainsi dévoilé est beaucoup plus que l'antécédent du présent, il en est la source ». Aussi nommée « mémoire du corps » par Henri Bergson, elle est le socle de toute société, le moteur de l'effort collectif permettant de cerner sa différence au service d'un devenir. Pour la société béarnaise, le culte entourant la maison représente un héritage de cette mémoire profonde ; la cohésion interne est sa réalité primordiale, le fait de se savoir partie-prenante d'une communauté non pas supérieure mais différente, qui n'empêche pas de se sentir aussi pyrénéen, français ou européen. Le chemin est long sur la voie de la mémoire – « grenier de sagesse » – les Béarnais ont enfoui les vestiges des *villae* antiques de Lescar et Jurançon sous une piscine et une déchetterie, la place des États à Pau a perdu jusqu'au panneau indiquant son glorieux souvenir et Fébus continue d'être rebaptisé Phébus ou Phœbus en certains lieux. L'effort sera donc rude, mais pas impossible. En 1391, au bord du précipice après la mort de son prince tout puissant, la société béarnaise se réunit à Orthez pour exprimer un serment d'union confiant à l'amour, l'affection et au cœur un destin commun.

« Nous, pour l'honneur et le profit de l'héritier de Béarn et de la chose publique, et pour protéger et garder nos personnes, franchises, privilèges, libertés, fors et coutumes raisonnables, pour éviter tous dommages, scandales, rixes, tumultes et dissensions, et afin qu'entre nous et entre les uns et les autres il y ait bonne et véritable union, amour et affection, un cœur et une volonté, et que cesse toute rancune et mauvaise volonté, à fin de toute bonne paix, faisons bonne alliance, union et serment, que nous tous ensemble et l'un avec l'autre garderons fidèlement et loyalement la personne de l'un et de l'autre et tous leurs biens et choses, et celle de tous, en général et en particulier, contre toute personne, qui que soit, et jurons et promettons de protéger le puissant, le faible, le moyen de toute force, sans distinction, qui touchera l'un touchera l'autre. »

*« Le soir tombe sur la terrasse du
jardin où, bien que nous soyons à la
veille de Noël, des roses résistent.
Il en est ainsi en Béarn. »*

Francis Jammes



Bibliographie

Histoire générale du Béarn

- Dominique Bidot-Germa, *Petite Histoire de Béarn*, Morlaàs, Éd. Cairn, 2021
- Jean-Baptiste Laborde, *Précis d'histoire du Béarn*, Pau, Lescher-Moutoué, 1941
- Pierre de Marca, *Histoire de Béarn*, Marseille, Laffitte Reprints, 1977
- Pierre Tucoo-Chala, *Petite histoire du Béarn : du Moyen Âge au XXe siècle*, Cressé, Éd. des Régionalismes, 2011
- Pierre Tucoo-Chala, *La vicomté de Béarn et le problème de sa souveraineté : des origines à 1620*, Monein, Pyrémonde-Princi Negue, 2009
- Pierre Tucoo-Chala et Christian Desplat, *Principatus Benearnia*, Pau, Société nouvelle d'éditions régionales et de diffusion, 1980

Divers Béarn

- René Arripe, *L'incroyable histoire de la route d'Espagne : de Laruns au col du Pourtalet*, Andoain, Leitzaran Grafikak, 2020
- Michel Bartoli et Bernard Geny, *Histoire des forêts du Béarn jusqu'en 1789 : découverte du règlement forestier de Louis de Froidour (1673)*, Pau, SSLA, 2015
- Jean-Paul Basly, *Cap e tot*, Billère, La biscouette, 2022
- François Bayrou, *Henri IV, le roi libre*, Paris, Flammarion, 1994
- Dominique Bidot-Germa, *Le Béarn des premiers Centulle : une histoire de l'an mil, ses sources et son écriture dans la Revue de Pau et du Béarn (Numéro 33)*, Pau, 2006
- Dominique Bidot-Germa, *Un notariat médiéval : droit, pouvoirs et société en Béarn*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008
- Dominique Bidot-Germa, Cécile Devos et Christine Juliat, *Atlas historique de Pau : notice générale*, Bordeaux, Atlas Historique des Villes de France, 2017
- Frédéric Bidouze, *La démission du Parlement de Navarre (mai 1765) dans Parliaments, Estates and Representation*, Aldershot, Ashgate Publishing Ltd, 2001
- Adrien Blanchet et Gustave Schlumberger, *Numismatique du Béarn : histoire monétaire du Béarn*, Biarritz, Atlantica, 1893
- Pierre Bourdieu, *Le bal des célibataires : crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Éd. du Seuil, 2015
- Léon Cadier, *Les États de Béarn depuis leurs origines jusqu'au commencement du XVIe siècle*, Paris, Impr. nationale, 1888
- Henri Courteault, *Un cadeau des Béarnais à la reine Marie de Médicis dans Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays basque (n°67)*, Pau, Imp. G. Lescher-Moutoué, 1924
- Benoît Cursente, *La question des « cagots » du Béarn. Proposition d'une nouvelle piste de recherche dans Les Cahiers du CRH*, Paris, CRH, 1998
- Benoît Cursente, *Les Centulle de Béarn (fin Xe siècle-1134) dans Vicomtes et Vicomtés*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2008
- Benoît Cursente (dir.), *Gaston IV le Croisé. Le Béarn et son héros épique*, Pau, SSLA, 2016
- Jacky Decaunes, *Histoires de l'eau en Béarn*, Orthez, Éd. Gascogne, 2021
- Philippe Delas, *Le passage international du Somport dans Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen (Tome 45-3)*, Toulouse, 1974
- Maximim Deloche, *De la signification des mots "Pax" et "Honor" sur les monnaies béarnaises dans Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Tome XXXIV, 2^e partie)*, Paris, Impr. nationale, 1893

- Christian Desplat, *Le For de Béarn d'Henri II d'Albret (1551) : présentation, traduction, texte original*, Pau, Marrimpouey, 1986
- Christian Desplat, *La vie en Béarn au XVIIIe siècle*, Pau, Éd. Cairn, 2009
- André Eygun, *Peuple d'Aspe*, Pau, Mon Hélios, 2002
- Ernest Gabard (dessin) et J.-L. Maffre (texte), *Les Aventures de Caddetou*, Pau, Lafon, 1980
- Paulette Girard, *Mourenx : de la ville nouvelle à « la ville de banlieue » ?* dans *Histoire urbaine*, Paris, Société française d'histoire urbaine, 2006 (n° 17)
- André Hourcade, *Anthologie de la chanson béarnaise*, Gurmençon, Mon Hélios, 2006
- Thierry Issartel, *Benearnum : les historiens et les origines du Béarn, XVIe-XXe*, Orthez, Éd. Gascogne, 2000
- Philippe Jouvion, *Le béret*, Rodez, Éd. du Rouergue, 1998
- Jacques Lacoste, *La sculpture romane en Béarn : « le grand atelier »*, Pau, Amis des églises anciennes du Béarn, 1996
- Véronique Lamazou-Duplan, *Signé Fébus : comte de Foix, prince de Béarn : marques personnelles, écrits et pouvoir autour de Gaston Fébus*, Paris, Somogy éd. d'art, 2014
- Vastin Lespy, *Dictons et proverbes du Béarn*, Bayonne, A. Cadier, 1990
- Jean Loubergé, *La Lande du Pont-Long. Sa mise en valeur*, Toulouse, Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1935 (Tome 6)
- Jean Loubergé, *La mise en valeur agricole des landes du Pont Long au nord de Pau*, Toulouse, Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1975 (Tome 46)
- Jean Loubergé, *La maison rurale en Béarn*, Nonette, Éd. Créer, 1986
- Jean-Louis Maffre, *Le rail en Béarn, 1938-1918*, Pau, Éd. Cairn, 2012
- Jean Marziou (éd. scientifique), *L'abécédaire passionné du Béarn*, Orthez, Éd. Gascogne, 2018
- Coralie Nazabal, *Les vesis de Morlaàs (Béarn). Un éclairage inédit du voisinage en Gascogne* dans *Revue Circé* (n°12), Guyancourt, Circé, 2020
- Simin Palay, *Autour de la table béarnaise*, Cressé, Éd. des Régionalismes, 2014
- Emmanuel Ribaucourt, *La béarnaise : une vache, des hommes, un pays*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2018
- Raymond Ritter, *Le château de Pau*, Toulouse, Édouard Privat, 1929
- Pierre Rogé, *Les Anciens Fors de Béarn : Études sur l'histoire du droit béarnais au Moyen Âge*, Toulouse, Édouard Privat, 1907
- Michel Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes : naissance d'une région (418-781)* dans *la Revue de Pau et du Béarn* (Numéro 7), Pau, Imp. Marrimpouey jeune, 1979
- Pierre Tucoo-Chala, *La charte des boucheries d'Orthez (2 novembre 1270)* dans *Annales du Midi* (tome 69), Toulouse, Éd. Privat, 1957
- Pierre Tucoo-Chala, *Gaston Fébus, Un grand prince d'Occident au XIVe siècle*, Pau, Éd. Marrimpouey Jeune, 1976
- Pierre Tucoo-Chala, *Quand l'Islam était aux portes des Pyrénées*, Biarritz, J&D Editions, 1994
- Jean-Paul Valiente, *Le saumon seigneur des gaves et roi d'une vallée*, Oloron-Sainte-Marie, Éd. Monhélios, 2003

Archéologie

- Michel Bats et Jacques Seigne, *La villa gallo-romaine de Saint-Michel à Lescar* dans le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* (Tome VII), Pau, Imp. de Navarre, 1972
- Claude Blanc, *Archéologie protohistorique de la vallée d'Ossau (P.-A.) : Essai de synthèse* dans *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes* (Tome 19), Anoye, 2000

François Didierjean, *Le chemin de sainte Quitterie dans Aquitania (Tome 17)*, Bordeaux, Fédération Aquitania, 2000

Georges Fabre, *Inscription et sculptures à caractère religieux d'époque romaine découvertes à Iluro dans Aquitania (Tome 19)*, Bordeaux, Fédération Aquitania, 2003

Philippe Gardes, *Les fortifications protohistoriques dans le sud-ouest de la France dans Les fortifications préromaines en France méridionale*, Lattes, D.A.M., 2009

Fabrice Marambert et Jacques Seigne, *Un faciès original : le groupe du Pont-Long au cours des phases anciennes de l'Age du Bronze dans les Pyrénées nord-occidentales*, Nanterre, Bulletin de la Société préhistorique française, 2000

Marina Morlaàs-Courties, *Dynamique et phasage chronologique des occupations antiques dans le bassin de Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques) dans Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes (Tome 31)*, Anoye, 2018

François Réchin et Dany Barraud (textes réunis par), *Lescar – Beneharnum : ville antique entre Pyrénées et Aquitaine*, Pau, Presses universitaires de Pau, 2008

François Réchin et Dany Barraud (textes réunis par), *D'Iluro à Oloron-Sainte-Marie. Un millénaire d'histoire*, Bordeaux, Fédération Aquitania, 2013

François Réchin, *Établissements pastoraux du piémont occidental des Pyrénées dans Organisation des espaces antiques : entre nature et histoire*, Biarritz, Éd. Atlantica, 2000

François Réchin, *Habitat urbain, habitat rural et usages des espaces dans le piémont occidental de Pyrénées durant la fin de l'Antiquité dans Association pour l'Antiquité tardive (Bulletin n°22)*, Paris, 2013

François Réchin, *Paysages ruraux et contrastes territoriaux dans le piémont nord-occidental des Pyrénées dans Paysages ruraux et territoires dans les cités de l'occident romain. Gallia et Hispania*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2013

Christine Rendu, Carine Calastrenc, Mélanie le Couédic, Anne Berdoy, *Estives d'Ossau 7 000 ans de pastoralisme dans les Pyrénées*, Toulouse, le Pas d'oiseau, 2016

Linguistique

Jean Bouzet, *Les particules énonciatives du béarnais dans Oc (n°4)*, Toulouse, Société d'études occitanes de Toulouse, 1932

Jean Bouzet et Théobald Lalanne, *Du gascon au latin, origines latines du gascon*, Bénése, Saint-Vincent-de-Paul, 1937

Michel Dubuisson, *Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain dans L'Antiquité Classique (n°70)*, Bruxelles, 2001

Willem J. Van Eys, *Dictionnaire basque-français*, Paris, Maisonneuve, 1873

Michel Grosclaude, *Dictionnaire étymologique des noms de famille gascons*, Lescar, Radio País, 1992

Michel Grosclaude, *Dictionnaire toponymique des communes du Béarn*, Pau, Éd. Cairn, 2006

Gaston Jourdanne, *Histoire du Félibrige (1854-1896)*, Avignon, Roumanille, 1897

H. D'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique (Tome XVI)*, Paris, Librairie Émile Bouillon, 1895

Jean Lafitte, *Situation sociolinguistique et écriture du gascon aujourd'hui (thèse)*, Rennes, Université de Rennes 2, 2005

Vastin Lespy, *Grammaire béarnaise*, Pau, impr. de Veronese, 1858

Jean-Baptiste Orpustan, *Les noms des maisons médiévales en Labourd, Basse-Navarre, et Soule*, Saint-Étienne-de-Baïgorry, Éd. Izpegi, 2000

Jean-Baptiste Orpustan, *Nouvelle toponymie basque*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2006

Simin Palay, *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes*, Pau, Marrimpouey jeune, 1932

Francis Pédemay, *Petite histoire de la langue gasconne*, Cressé, Éd. des régionalismes, 2014
 Joseph Rebenne, *Essai de toponymie non romane de la plaine de Nay* dans *Langues et cultures régionales de France : Béarn et Gascogne*, Toulon, Éd. des dauphins, 2012
 Gerhard Rohlf, *Le Gascon, études de philologie pyrénéenne*, Pau, Marrimpouey jeune, 1970
 Joan Sibille (dir.), *L'I.E.O. e l'occitanisme dempuèi 1945* dans *Estudis occitans (n°18)*, Paris, Institut d'Estudis Occitans, 1995

Pyrénées

Benjamin Caule, *Nos voisins les Gaulois*, Ciboure, Éd. Pimientos – Arteaz, 2021
 Henri Cavaillès, *La transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne*, Pau, Éd. Cairn, 2003
 André Coffyn, *Recherches sur les Aquitains* dans *Revue des Études Anciennes (tome 88)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 1986
 Christian Desplat, *La coutume et la régulation de la violence pastorale : le « Carnau » Pyrénéen* dans *La coutume au village*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2001
 Christian Desplat, *Quand les animaux meurent, les hommes sont malades (l'épizootie de 1774-1776 dans les Pyrénées occidentales)* dans *Les animaux malades en Europe occidentale (VIe-XIXe siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2005
 Paul-Marie Duval, *Les peuples de l'Aquitaine d'après la liste de Pline* dans *Travaux sur la Gaule (1946-1986)*, Rome, École Française de Rome, 1989
 Antoine Lebègue, *Histoire des Aquitains*, Bordeaux, Éd. Sud-Ouest, 2003
 Olivier de Marliave, *Histoire de l'ours dans les Pyrénées : de la préhistoire à la réintroduction*, Bordeaux, Éd. Sud Ouest, 2008
 Olivier de Marliave, *Pyrénées fantastiques : au temps de la sorcellerie, des superstitions et des rituels*, Toulouse, Privat, 2020
 Paul Ourliac, *Les pays de Garonne vers l'an mil : la société et le droit*, Toulouse, Privat, 1993
 Paul Raymond, *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, Paris, Impr. impériale, 1863
 Emmanuel de Serviez, *Statistique du département des Basses-Pyrénées*, Paris, Imp. des Sourds-Muets, 1801

Divers livres

Jean Arramendy, *Le jeu, la balle et nous*, Biarritz, Atlantica, 2000
 Louis-Nicolas Bescherelle, *Grand dictionnaire de géographie universelle ancienne et moderne (Volume 1)*, Paris, Administration générale, 1857
 Jean-Pierre Bost, *L'Empire romain et les sociétés provinciales*, Pessac, Ausonius Éd., 2009
 Patrick Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Éd. Points, 2018
 Benjamin Constant, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes (discours)*, 1819
 Françoise Dunand, *Isis, mère des dieux*, Paris, Éd. Errance, 2000
 Lucien Jerphagnon, *Histoire de la Rome antique : Les armes et les mots*, Paris, Pluriel, 2010
 Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Éd. La Découverte, 2021

Divers autres

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, www.cnrtl.fr
 Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), www.insee.fr
 La République des Pyrénées, www.larepubliquedespyrenees.fr
 Migradour, www.migradour.com
 Sud Ouest, www.sudouest.fr
 Wikipédia, l'encyclopédie libre, www.wikipedia.org

Lexique

Aquitaine : Jules César est le premier à mentionner l'Aquitaine, qu'il nomme *Aquitania* au I^{er} siècle AEC. Longtemps associé au latin *aqua* (pays des eaux), le terme serait finalement à relier au radical *ausc-*, que certains auteurs identifient dans plusieurs noms de la sphère euskarienne comme Auch et Huesca, ainsi que dans le terme « Basque » et dans l'*euskara* lui-même. Pour le consul romain, l'*Aquitania* est à la fois un territoire géographique ; entre Pyrénées, Garonne et Atlantique ; ainsi qu'une réalité ethnique, « Ils se différencient en tout : langue, institutions et lois... Le fleuve Garonne sépare les Gaulois des Aquitains ». L'Aquitaine devient ensuite un fait politique, qui s'éloigne de plus en plus de son double sens originel (géographique et ethnique). Sous l'administration d'Auguste – le successeur de Jules César – le territoire des Aquitains est inclus dans la *Gallia Aquitana*, la Gaule Aquitaine, une nouvelle province romaine qui s'étend jusqu'à la Loire. À partir d'ici, la notion d'Aquitaine devient bien plus floue, elle ne désigne plus une géographie (élément fixe) mais une circonscription administrative (élément très mouvant). Au III^e siècle, la Gaule Aquitaine est séparée en trois entités, mais seules les deux plus septentrionales conservent le nom d'Aquitaine, l'Aquitaine première et l'Aquitaine seconde. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, l'Aquitaine désigne donc une région entre Loire, Garonne, Atlantique et Massif Central, bien loin du territoire décrit par Jules César. Après la guerre de Cent Ans, le duché d'Aquitaine intègre définitivement le royaume de France en 1472 ; il est ensuite séparé en plusieurs éléments dont la province de Guyenne, un nom né de la déformation : *l'Aquitania* > *l'Aguiaina* > *la Guienne*. Jusqu'à la Révolution, la province de Guyenne retrouve pratiquement sa position initiale méridionale, grossièrement bornée par la Dordogne au nord. C'est aussi le cas en 1972, lorsque la région Aquitaine est créée, avec une face pyrénéenne nettement amputée. En 2016, l'Aquitaine change encore et devient la Nouvelle-Aquitaine, en s'élargissant considérablement vers le nord, si bien que ses limites tutoient de nouveau la Loire et reprennent les traits de la Gaule Aquitaine d'Auguste. La vie administrative est, aussi, un éternel recommencement.

Basques : Basques et Aquitains partagent une origine commune, territoriale d'abord, autour des Pyrénées entre Èbre et Garonne ; ils ont aussi en commun un univers linguistique, bien qu'il soit impossible de déterminer s'il s'agissait exactement de la même langue. « Les Béarnais sont des Basques latinisés » est une affirmation parfois utilisée pour résumer les liens forts qui unissent Béarnais et Basques, elle est pourtant à nuancer. Toute la difficulté vient dans cette notion de « Basque », qui englobe à la fois une réalité linguistique et ethnique. Car les Béarnais, issus du peuple aquitain des *Bearni*, parlaient bien une forme de langue basque, souvent nommée proto-basque, mais ne sont pas Basques pour autant. C'est pour cette raison qu'il a été choisi – dans cet essai – de toujours parler d'*euskara* pour la question linguistique, afin de limiter les confusions. Les Basques sont les *Vascones*, identifiés depuis le I^{er} siècle par les Romains au sud des Pyrénées, il s'agit comme les Aquitains d'un peuple de langue euskarienne. Il est difficile de distinguer Aquitains et Basques car leur langue est similaire et même leur nom a une origine probablement commune, la fameuse racine *eusk/ausc*. Au VI^e siècle, le terme « Basque » est utilisé pour désigner tous les peuples euskariens insoumis au pouvoir franc, du nord comme du sud des Pyrénées. Il est probable que dès cette époque, la latinisation du pays soit un phénomène déjà bien engagé, hormis dans les vallées montagnardes. Les Béarnais ne se sont donc jamais identifiés à l'ethnie basque, bien qu'originellement ils fassent partie des peuples euskariens des Pyrénées nord-occidentales.

Gascogne : en prenant le contrôle du territoire aquitain au VI^e siècle, les Basques vont réunir pendant un temps les territoires euskariens des deux côtés des Pyrénées. Ce territoire, nommé parfois Vasconie ou Basconie, est dominé par des peuples euskariens communs aux deux versants des Pyrénées. Au nord, les bascophones ne peuplent réellement que jusqu'au fleuve Adour, et principalement dans les provinces encore aujourd'hui bascophones du Labourd, de Basse-Navarre et de Soule. Le reste du territoire aquitain est déjà – presque ou totalement – latinisé, voire peuplé par des Gallo-romains ; il demeure néanmoins longtemps dominé par une élite basque. Au IX^e siècle, cet ensemble connaît un schisme, avec au sud des Pyrénées le royaume de Pampelune qui prend son indépendance et au nord un territoire repris en main par les Francs. C'est ici qu'apparaît la Gascogne, par la germanisation du nom Vasconie en Gasconie/Gascogne (le v/w devient g en german, comme William/Guillaume). Les Gascons sont donc des aquitano-romains, contrôlés par des élites basques puis franques. Les Béarnais sont, à l'origine, pleinement intégrés dans la sphère gasconne, mais la politique sépare vite et nettement les deux entités, si bien que le Béarn se détache du fait gascon dès le XI^e siècle afin de mener à bien son ambition souveraine.

Gaule : « nos ancêtres les Gaulois », l'expression phare du nationalisme à la française, qui se développe à la Révolution pour aboutir au XIX^e siècle sous la III^e République. Chaque « État-nation » se cherche alors une origine antique pour justifier l'existence immémoriale de son peuple, et ainsi se forger un destin commun, lui aussi sans date limite. Concernant les Béarnais, l'affirmation est sans conteste fausse ; tout comme les Aquitains, les *Bearni* ne sont en rien Gaulois (Celts) mais bien euskariens. Pour autant, le Béarn antique est bien situé en territoire de Gaule, car ce dernier est un découpage administratif romain qui n'inclut pas uniquement des Gaulois. Militaires et gestionnaires de génie, les Romains aiment les choses carrées, ainsi pour administrer ils aiment délimiter leur conquête par des éléments naturels majeurs. Pour le conquérant, le territoire entre Pyrénées et Rhin prend le nom de Gaule car dominé par la présence du peuple celte des Gaulois, même si Jules César convient de l'existence de deux autres peuples non celtiques aux marges de ce territoire, les Aquitains donc, ainsi que les Belges. « Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois ». Le Rhin sépare Gaule et Germanie, les Pyrénées Gaule et Hispanie. Simple. En 1512, lors du procès de Blois opposant Français et Béarnais, l'avocat français utilise un argument principal pour justifier que le Béarn soit français, le royaume de France est le successeur direct de la Gaule romaine dont les frontières allaient jusqu'aux Pyrénées.

Navarre : le royaume de Navarre apparaît au XI^e siècle, après la dislocation du royaume de Pampelune, il tiendrait son nom de l'élément euskarien *nabarr* : « de couleur variée, tirant au vert ». Ayant réussi à dominer une grande partie du piémont nord-pyrénéen, il ne manque qu'une couronne royale pour concrétiser le prestige de la lignée béarnaise, la Navarre devient vite leur cible privilégiée par sa proximité géographique et la faiblesse d'une lignée, souvent confondue avec celle des rois de France dès le XIII^e siècle. Au XV^e siècle, une crise successorale permet aux souverains d'achever leur dessein. François Fébus devient roi de Navarre en 1479, mais le Béarn n'est pas incorporé à la Navarre, le mariage navarro-béarnais se fait sous le régime de l'union personnelle. Suite à la prise de la Haute-Navarre par l'Aragon en 1512, Pau devient la résidence principale des rois de Navarre, ou plutôt de ce qu'il en reste (la Basse-Navarre). Après les événements de 1620, l'autorité française crée le *Parlement de Navarre séant à Pau*, il s'agit alors de garder le terme « Navarre », vecteur de prestige royal, bien que ni Pau, ni le Béarn, n'aient jamais été en Navarre.

Table des illustrations

Préface	Ambroise Tardieu, <i>Aristote</i> , Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire <i>via</i> Wikimedia Commons (détail)
Page 17	Paul Lafond, <i>Paysanneries béarnaises</i> , 1895, Pau, Bibliothèque municipale de Toulouse <i>via</i> Gallica (détail)
Qui ?	Montaut, <i>Une Béarnaise</i> , 19 ??, Archives et bibliothèques Pau Béarn Pyrénées <i>via</i> Gallica
Page 30	Gustave Doré, <i>Le pic du Gers</i> dans <i>Voyage aux Pyrénées</i> , 1860, BNF <i>via</i> Gallica
Page 34	Ernest Gabard, <i>Caddetou (Pointe sèche)</i> , 19 ??, Département des Pyrénées-Atlantiques - Archives départementales - Cote 8 FI 602_00534
Page 41	Paul Lafond, <i>Coin de village</i> , 1895, Pau, Bibliothèque municipale de Toulouse <i>via</i> Gallica
Page 47	Pauquet, <i>La Béarnaise</i> , 1876-1878, Paris, BNF <i>via</i> Gallica
Quoi ?	<i>La vache de Béarn surmontée d'une couronne</i> dans <i>Codex Ivrea</i> , XIVe siècle, Ivrea, Biblioteca Capitolare d'Ivrea (détail)
Page 56	Ch.-A. Le Coeur, <i>Mosaïque de Bielle salle D</i> dans <i>Mosaïques de Jurançon et de Bielle</i> , 1856, Paris
Page 68	Illustration de l'auteur, inspirée d'un détail de la signature de Gaston Fébus
Page 73	Henri Estienne, <i>Le rétablissement des ecclésiastiques en Béarn</i> dans <i>Les Triomphes de Louis le Juste</i> , 1649, BNF <i>via</i> Gallica
Page 78	De gauche à droite et de haut en bas : - Louis, Jean, Henry Darnaudat, 1789, Assemblée nationale - Mr Mourot : professeur de droit français, député du Bearn, 1789-1791, BNF <i>via</i> Gallica (détail) - Jean Julien, curé d'Arrosès, 1789, Assemblée nationale - Vincent Noussitou, 1789, Assemblée nationale - Jean-Pierre Saurine, 1789, Assemblée nationale - Joseph Pémartin, 1789, Assemblée nationale
Où ?	Fond de carte personnel de l'auteur
Page 91	Gustave Doré, <i>Le Gave</i> , 1860, BNF <i>via</i> Gallica
Page 104	<i>Le Palais du Parlement</i> , XIXe siècle, Archives et bibliothèques Pau Béarn Pyrénées <i>via</i> Gallica (détail)
Quand ?	F. Mascaraux, <i>Gravure sur os, grossie d'un tiers, grotte Saint-Michel d'Arudy</i> dans <i>Revue de l'École d'Anthropologie de Paris</i> , 1910, BNF <i>via</i> Gallica
Page 117	Armand Gustave Houbigant et Sorrieu (lithographe), <i>Lescar, ancien 1er évêché du Béarn - Chapiteaux qui existent dans l'Eglise</i> , 1854, Bibliothèque municipale de Toulouse (détail)

Page 120	<i>Gaston Fébus, Signature manuscrite de Gaston III de Foix-Béarn, dit Fébus. XIVème siècle, 1360, dans Gaston Fébus, Grand Prince médiéval de Pierre Tucoc-Chala</i>
Page 126	Jean François Janinet, <i>Henry IV. Roi de France et de Navarre, 1777, Rijksmuseum</i>
Page 135	<i>Logo du Parc National des Pyrénées, 2021, photo de l'auteur</i>
Comment ?	Jean-Baptiste Butay, <i>Envoyés béarnais choisissant leur vicomte chez le seigneur de Moncade et prenant celui des deux jumeaux qui dormait les mains ouvertes, 1853, Base Joconde</i>
Page 143	Paul Lafond, <i>Paysanneries béarnaises, 1895, Pau, Bibliothèque municipale de Toulouse via Gallica (détail)</i>
Page 147	Duvivier (copie de F. Grenier), <i>Projet de médaille des États de Béarn, 1777, Archives des Pyrénées-Atlantiques via Histoire monétaire du Béarn de J.- Adrien Blanchet</i>
Page 149	Pierre-Henri Révoil, <i>Le Roi de Navarre et Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, XVIIIe siècle, Château de Fontainebleau</i>
Page 152	Bernard Picard, <i>Isis avec une tête de vache allaitant Horus dans Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, 1783, BNF via Gallica</i>
Page 156	Gustave Doré, <i>Orthez dans The Pyrenees : a description of summer life at French watering places, 1867, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg via Gallica</i>
Page 157	<i>Enceintes concentriques que recouvrait un tumulus du plateau de Ger. Diamètre extérieur, 20 mètres dans Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine de Joseph Déchelette, 1913, BNF via Gallica</i>
Page 158	Paul Lafond, <i>Sarcophage de Lucq-de-Béarn : Face principale dans Congrès archéologique de France (LVe session), 1889, BNF via Gallica</i>
Page 162	Claude Paradin, <i>Haec conscia numinis aetas dans Devises héroïques, 1557, BNF via Gallica</i>
Combien ?	Gustave Doré, <i>Eaux-Bonnes dans Voyage aux Pyrénées, 1860, BNF via Gallica</i>
Page 167	Pierre Gorse, <i>Pyrénées - Chasseur d'ours. Vallée d'Ossau, XIXe siècle, Bibliothèque municipale de Toulouse via Gallica</i>
Page 174	<i>Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, Buste de Saint-Christau, Ministère de la culture</i>
Page 178	John Gardner Wilkinson, <i>Lupa Capitolina dans History of Rome de Henry Liddell, 1860, Wikimedia Commons</i>
Page 181	Paul Lafond, <i>Troupeau de moutons, 1895, Bibliothèque municipale de Toulouse via Gallica</i>
Page 183	Suzanne de Clausade, <i>Portrait de Paul-Jean Toulet, Bibliothèque Patrimoniale de Pau</i>
Pourquoi ?	Jean-Jacques Cazaurang, <i>Le maïs – le dépouillage en groupe, espérquère dans Croquis des champs (d'antan), 1992, Imp. de la Monnaie</i>

Page 191	Gustave Doré, <i>Intérieur d'une forêt de sapins</i> dans <i>Voyage aux Pyrénées</i> , 1860, BNF <i>via</i> Gallica
Page 196	Ernest Bordes, <i>Vastin Lespy</i> , musée des Beaux-Arts de Pau (gauche) Paul Lafond, <i>Simin Palay</i> , Musée pyrénéen de Lourdes <i>via</i> Gallica (droite)
Page 204	John Gadsby Chapman, <i>The Human Hand</i> dans <i>American Drawing Book</i> , Brigham Young University <i>via</i> Wikimedia Commons (détail)
<i>Acabalhes</i>	Illustration de l'auteur
Page 214	Utilisateur DiegoPonga, <i>Andorra - Bearn.svg</i> , 2013, Wikimedia Commons (détail)
Page 221	A. Roubille, conte illustré dans <i>La Noël de mes enfants</i> de Francis Jammes, 1919, University of British Columbia Library <i>via</i> archive.org
Cartes	
Pages 26 et 63	Utilisateur Sting, <i>France map Lambert-93 with rivers-blank.svg</i> , 2008, Wikimedia Commons (fond de carte)
Page 88	Utilisateur Sting, <i>Pyrenees topographic map-fr.svg</i> , 2007, Wikimedia Commons (fond de carte)
Page 92	Utilisateur Capbourrut, <i>Formation Béarn.png</i> , 2017, Wikimedia Commons (fond de carte)
Pages 98 et 100	Cartes de l'auteur

Repères chronologiques

Préhistoire		Évènements
XVIIIe – IIIe mill. AEC (Âge de pierre)		Paléolithique - Art magdalénien des grottes d'Arudy
		Mésolithique - Chasseurs-cueilleurs semi-sédentaires
		Néolithique - Apparition de l'agriculture et de l'élevage
IIIe – Ie mill. AEC (Âge du bronze)		Constructions mégalithiques : <i>tumuli</i> , cromlechs, dolmens
Ie mill. AEC (Âge du fer)		VIe siècle AEC - Arrivée de peuplades ibériques en Aquitaine
		IIe siècle AEC - Fortification du Castéra
		56 AEC - L'Aquitaine passe sous le contrôle de l'Empire romain
Histoire	Statut	Évènements
Ie - Ve siècle (Antiquité)	<i>Civitates</i> romaines	77 - Première mention écrite des <i>Bearni</i>
		IIIe siècle - Création de la Novempopulanie 410 - Sac de Rome par les Wisigoths
Ve - IXe siècle (Haut Moyen Âge)	Evêchés basques	507 - Les Francs vainquent les Wisigoths
		580 - Les Basques se rebellent contre les Francs IXe siècle – Raids vikings en Aquitaine
IXe - XIVe siècle (Moyen Âge central)	Principauté	1086 - Guy-Geoffroy abandonne les derniers éléments du pouvoir gascon/aquitain en Béarn
		1096 - Première croisade
		1194 - Intégration du pays d'Orthez
		1274 - Gaston VII prisonnier à Winchester
XIVe - XVIIe siècle (Bas Moyen Âge et Renaissance)	Souveraineté	1347 - Indépendance du Béarn
		1391 - Formation des États de Béarn
		1464 – Pau, nouvelle capitale
		1479 - François Fébus roi de Navarre
		1512 - Procès franco-béarnais de Blois
		1551 - Rénovation des fors
		1571 - Interdiction du catholicisme
		1589 - Henri IV roi de France
XVIIe siècle – 1789 (Ép. moderne)	Province française	1620 - « Union » franco-béarnaise
		1765 - Exil du Parlement de Navarre
1789 – Aujourd'hui (Ép. contemporaine)	Territoire français	1789 - Fin des privilèges et des droits féodaux
		- Création des départements
		- Fin de l'autonomie béarnaise
		1799 - Napoléon prend le pouvoir en France
		1814 - Bataille d'Orthez
		1870 - Défaite française face à la Prusse
		1914-1945 - Guerres mondiales
		1951 - Gisement de gaz de Lacq
		2018 - Création du Pays de Béarn

Liste des seigneurs de Béarn

	Dates	Titulaire	Régence
Vicomté gasconne	Vers 980 (?)	Gaston (Ier) ³²³	
	Vers 990 (?)	Centulle (III)	
	Début XIe siècle (?)	Gaston (II)	
	1017 - 1058	Centulle le Vieux (IV)	associé à Gaston (III)
	1058 - 1090	Centulle le Jeune (V)	
Vicomté autonome	Gascogne	1090 - 1131	Gaston le Croisé (IV)
		1131 - 1134	Centulle (VI)
		1134 – 1154	Guiscard et Pierre ³²⁴ Talèse d’Aragon
	Aragon	1154 - 1170	Gaston (V)
		1170 – 1187	Marie
		1187 - 1214	Gaston le Bon (VI) Seigneur de Barbastro
		1214 - 1224	Guillaume-Raymond (Ier)
		1224 - 1229	Guillaume (II)
	Angleterre	1229 - 1290	Gaston (VII) Garsende de Provence
		1290 - 1302	Marguerite
		1302 - 1315	Gaston (Ier ³²⁵)
		1315 - 1343	Gaston le Preux (II) Jeanne d'Artois
Principauté souveraine		1343 - 1391	Gaston Fébus (III) Aliénor de Comminges
		1391 - 1398	Mathieu de Castelbon
		1398 - 1428	Isabelle de Castelbon
		1428 - 1436	Jean de Grailly
		1436 - 1472	Gaston de Grailly (IV) Mathieu de Foix
		1472 - 1483	François Fébus
		1483 - 1517	Catherine de Foix Madeleine de France
		1517 - 1555	Henri d’Albret Anne de Navarre
		1555 - 1572	Jeanne d’Albret
		1572 - 1610	Henri de Bourbon Catherine de Navarre
Province française		1610 - 1643	Louis XIII Marquis de la Force
		1643 - 1715	Louis XIV Famille de Gramont
		1715 - 1774	Louis XV (à partir de 1621)
		1774 - 1789	Louis XVI ³²⁶

³²³ La lignée béarnaise apparaît au IXe siècle, sans que le nom ou les dates de règne des titulaires ne soient connus.

³²⁴ Guiscard règne jusqu’à la majorité de son fils en 1147, elle règne encore de son décès à sa propre mort en 1154.

³²⁵ La numérotation des Gaston recommence lors de l’union entre Foix et Béarn.

³²⁶ Les rois de France Bourbon sont inclus car ils respectent tous le serment des fors devant les représentants des États de Béarn. La branche ainée des Bourbon s’éteint avec Henri d’Artois en 1883, l’absence de loi salique en Béarn aurait fait passer l’héritage à la maison cadette Bourbon-Parme, puis Bourbon-Sicules depuis 1994.

Table des matières

<i>Aban-dise</i>	11
Qui ?	
Les premiers Béarnais	21
Peuple du nord ?	27
Les gardiens de la terre	31
<i>Bite-bitante</i>	37
Béarnais, qui es-tu ?	42
Quoi ?	
Cristallisation d'une société	51
La vicomté s'affirme	57
La souveraineté comme apogée	64
Union contrariée	70
Dilution et résilience	77
Où ?	
<i>Gabarnie</i> , le pays des gaves	85
Une recherche capitale	92
De l'équilibre au tropisme	99
À la croisée des chemins	105
Quand ?	
Antiquité	113
Moyen Âge	117
Époque moderne	125
Époque contemporaine	131

Comment ?

L'art du compromis	139
Une république démocratique ?	144
Le poids des images	150
Croire ou ne pas croire	157

Combien ?

Vivant	165
Géographie	170
Histoire	175
Culture	180

Pourquoi ?

La stabilité d'abord	187
<i>Léngue cousut</i>	193
Libertés chéries	199

<i>Acabalhes</i>	207
------------------	-----

Bibliographie	223
Lexique	227
Table des illustrations	229
Repères chronologiques	232
Liste des seigneurs de Béarn	233

Politique, géographie, culture,
arts, sports, symbolique, linguistique,
archéologie, économie, zoologie, sociologie,
l'*Abrégé de Béarn* est un essai qui voit large.
Découpé en articles qui se cueillent à l'envie,
il est le témoin curieux des coutumes
et des institutions d'une société humaine ;
la plongée au cœur de sa mémoire profonde.
« Amour de la sagesse », la philosophie grecque aide
– par sept questions primordiales –
à dresser le portrait raisonné d'une terre singulière,
afin que le passé puisse interroger le présent
et éclairer l'avenir.

QUI ? QUOI ? OÙ ? QUAND ? COMMENT ? COMBIEN ? POURQUOI ?



*Comme du temps de mes pères,
les Pyrénées écoutent aux portes
Et je me sens surveillé
par leurs rugueuses cohortes.
Le gave coule, paupières basses,
ne voulant pas de différence
Entre les hommes et les ombres,
Et il passe entre des pierres
Qui ne craignent pas les siècles
Mais s'appuient dessus pour rêver.*

Jules Supervielle



Prix : 16 €
ISBN : 979-10-415-2632-1